

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

AVANT LES FALAISES

SUIVI DE

L'APOSTROPHE ET LA MAJUSCULE : ÉCRIRE EN HÉROS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

ALEXIS L'ALLIER

MARS 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier André Carpentier, professeur au département d'études littéraires et digne défenseur du secteur de création, pour ses lectures attentives et sa présence rassurante dans un milieu d'angoissés et d'hystériques.

Ensuite, je m'en voudrais de ne pas remercier Ariane Fontaine, amie, collègue et lectrice rigoureuse et courageuse des premiers états de mon roman. « Y'en aura pas de facile! »

Puis, merci à mes parents pour leur appui financier, supportant inconditionnellement une vocation vouée à la pauvreté.

Je remercie finalement P. C. pour toutes ces choses qui continuent à m'échapper et grâce auxquelles je n'ai pas écrit un roman raisonnable.

AVANT-PROPOS

Avant les falaises représente un projet ambitieux dépassant le cadre de la maîtrise en études littéraires, ce qui explique le fait que nous ne déposons ici que la première moitié du roman, intitulée « Le froid dans le dos ». Bien sûr, cette partie ne peut être considérée indépendamment de l'ensemble du projet : les personnages, les lieux sont les mêmes, et le récit progresse de manière plutôt linéaire. Étant donné la liberté dont nous disposons dans le secteur « création » du Département d'études littéraires, je n'ai pas voulu me limiter à un roman écourté ou à un genre bref ne correspondant pas à ma vision de la fiction et à mes aspirations.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	iii
RÉSUMÉ	v
ROMAN : AVANT LES FALAISES	1
PROLOGUE : Paraît que deux têtes valent mieux qu'une	2
CHAPITRE I : Les mâles sont au Seigneur (Et moi là-dedans?)	15
CHAPITRE II : Bon sang ne saurait mentir	30
CHAPITRE III : Montagne en papier	48
CHAPITRE IV : Sauver des vies	73
CHAPITRE V : Les Titans là-dedans	96
CHAPITRE VI : <i>It's Raining Men Over the Rainbow</i>	121
CHAPITRE VII : À mort l'exsangue!	142
CHAPITRE VIII : La bonne nouvelle, quand elle explose	158
CHAPITRE IX : L'hiver dans le sang	185
ESSAI : L'APOSTROPHE ET LA MAJUSCULE : ÉCRIRE EN HÉROS ...	205
AVERTISSEMENT	206
OUVERTURE : L'apostrophe et la majuscule	207
CHAPITRE I : Du héros de Dieu au citoyen abandonné. Quelques malaises ..	209
CHAPITRE II : Dire <i>je</i> un petit bout de temps. La voix hésitante	220
CHAPITRE III : Se prendre pour un autre. Un drôle de héros	230
CHAPITRE IV : Soutenir la somme du monde. Question de raconter	239
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE	249

RÉSUMÉ

« Le froid dans le dos », première partie du roman *Avant les falaises*, relate à la première personne les péripéties intérieures d'un jeune Québécois ayant quitté sa patrie pour s'établir dans une ville italienne coupée des lois de l'État. Poussé par le spectre de son frère jumeau, qu'il voit mener une bande d'homosexuels fanatiques vers cette ville qu'ils croient être leur terre promise, il s'établira dans la famille du maire lors de la tenue de célébrations en l'honneur de Leonardo da Vinci. Ainsi, il servira d'intermédiaire entre les bouleversements qui surviennent à San Leonardo et l'intimité de ses hôtes, dans laquelle il s'insère graduellement.

Comme simple indication, je me permets d'ajouter que la seconde partie du roman, « Les mains à la pâte », raconte les actions posées par les fanatiques pour s'établir dans la ville qu'ils prennent pour leur terre d'élection, ainsi que les mesures prises par le maire pour se débarrasser d'eux. Tirillés entre un passé taillé dans la pierre et un avenir qui s'amène en prophète et s'amuse à l'effriter, les Léonardiens se désunissent avec l'arrivée des deux frères et remettent en doute les principes qui font l'indépendance de leur ville. En filigrane s'élabore une relation entre le narrateur et le fils du maire, qui tentent d'échapper à la folie du monde extérieur.

À l'intérieur du volet réflexif de ce mémoire, *L'apostrophe et la majuscule*, j'explore la figure du héros et les rapports qu'elle entretient avec l'écriture romanesque. La mort de Dieu, tel que proposée par la pensée nietzschéenne, aurait permis l'apparition du héros-narrateur dans le territoire romanesque, ce *je* dont l'agir n'est plus voué au monumental et au divin, mais à l'humain et à l'introspection. Cet héroïsme moderne, lié à la remise en question de l'agir dans le monde et à la quête de liberté, se construit dans un rapport à la filiation littéraire et au temps, de manière à résister à l'autarcie et à l'individualisme contemporains. Par la narration romanesque, l'écrivain se crée une communauté langagière dédiée à une mission éthique paradoxale : compléter le monde, en soutenir une fraction, sans toutefois l'achever.

MOTS CLÉS : HÉROS, HÉROÏSME, ROMAN, NARRATION, LIBERTÉ

ROMAN

AVANT LES FALAISES

PROLOGUE : Paraît que deux têtes valent mieux qu'une

Combien de temps devrons-nous, sales et sanglants comme
des nouveau-nés, avoir des cercueils pour berceaux et des
crânes en guise de jouets?

La mort de Danton, Georg Büchner

La dernière fois, à la maison, j'étais étendu dans le lit double de mon frère pour attendre son arrivée. Les parents, dans leur chambre à côté, parlaient plutôt de son retour, de sa résurrection, même, des choses improbables parce que selon eux et tous les experts, le corps de mon frère était une perte totale, pas même bon pour les dons d'organes. Mais malgré son décès et tous les papiers qui l'authentifiaient, je continuais de croire qu'il reviendrait me chercher pour m'emmener avec lui du côté de la mort, où je pourrais me reposer moi aussi.

Les papiers disaient qu'à cinq ans, nous avions pris des chemins différents : alors qu'il commençait à pourrir dans les entrailles de la terre, je voyais le monde s'ouvrir devant moi et illuminer mon visage, même si, couché à longueur de journée dans le lit de mon frère, c'est moi qui avais la gueule d'un mort. En-dehors de moi, personne dans la famille ne croyait en lui, en son arrivée, et personne n'a formé de secte en son nom, au nom des siamois séparés par la mort qui se retrouveront dans une autre vie, où tout ça n'est plus qu'un mauvais souvenir. À ce que je sache, jamais il n'y a eu d'émeute ralliant les difformes de notre genre, des partisans fiers de leur jumeau collé à la tête et marchant côte-à-côte sans perdre pied, célébrant ensemble leur monstrueuse différence. Il paraît pourtant qu'autour de notre naissance, le jour même, les rues de San Francisco se sont remplies de joie et de fierté, des barrières sont tombées sous les pas de milliers de monstres d'une autre espèce : ceux qu'on appelait à l'époque les homosexuels. Au début de l'été 1978, ça été leur heure de gloire, celle des exclus, qu'ils disaient, des hommes trop longtemps ignorés ou battus à mort, le temps venu de faire l'amour en masse sur la place publique en soulevant le drapeau d'une certaine paix.

Déjà, les dates pleuvaient sur notre maison comme si le monde voulait y pénétrer, mais tout ça venait de bien trop loin, et puis nous étions trop jeunes, trop coincés pour y aller, nous joindre à la fête, comprendre ce que cette parade avait à voir avec nos corps enlacés. Les parents savaient que nous n'avions rien à célébrer, aucune fierté à éprouver, et ils ont vite fermé la télévision sur ces images qui auraient pu nous tracer le chemin vers une terre d'accueil, une demeure où auraient régné la paix et la beauté, où même les infirmes et les difformes auraient pu rêver de paillettes et d'étoiles filantes.

« Dehors, c'est le chaos et ça fait bobo », que Samère me disait pour me décourager d'un jour voir jaillir la lumière et de retrouver mes semblables au bout de l'arc-en-ciel, avec mon frère en tête. Un de ses fils avait choisi le chaos de la mort, et l'autre, il ne fallait pas qu'il reste là à salir les draps qu'elle s'acharnait à relaver tous les jours et me jetant en bas du lit. Elle m'a toujours dit qu'en restant là à ne rien faire, je finirais par m'endormir dans sa mort et que j'irais le rejoindre au cimetière de la Côte-des-Neiges, en haut de la montagne, sans résistance, sans preuve d'amour pour tout ce qu'on m'avait donné ici-bas. Et pendant ce temps-là, lui en profiterait pour prendre ma place dans la vie, dans ce bonheur que je refusais d'honorer de ma présence. En m'enlevant les draps de sur le corps, elle me rappelait qu'en agissant ainsi, j'affichais mon mépris pour le monde des vivants, et qu'est-ce que diraient les voisins? Dans mon entêtement à croire que mon frère reviendrait me prendre par la main, je confondais le lit et la tombe, la nuit et la mort, préférant respirer l'odeur de la pourriture dans de vieux draps finis que de faire quelque chose de ma peau, me donnant une excuse pour ne pas me rendre utile auprès de mes proches. Servir à rien, c'est de ça que je vivais.

Je passais mes journées à rêver de cette tombe que mon frère avait laissée vacante et que j'aurais pu occuper en quittant la maison. Là, j'aurais retrouvé sa véritable odeur et le confort de la mort, enfin un peu de repos, et pas de ces parfums de draps propres, de la brise printanière à perpétuité. Enfermée dans sa buanderie au sous-sol, Samère s'acharnait à laver la crasse de son défunt fils, croyant qu'elle ne voulait pas

mourir, qu'une malédiction pesait sur elle et son mari pour avoir mis au monde une créature du diable. Elle ignorait que c'était moi, seulement moi qui empestais, parce que quelque chose de mon frère avait pourri en moi et refusait de disparaître, une odeur à lui qu'on croyait venir de ces draps, de ces draps maléfiques comme on les a surnommés au lieu d'en acheter d'autres. Mais tout provenait de ma tête.

Après le départ de mon frère, personne ne m'a jamais reniflé en dehors de son lit pour réaliser qu'il me suivait jusqu'à la pointe des cheveux, qu'il était encore là quelque part, que je puais à cause de lui et que c'est moi qu'on aurait dû mettre au lavage. Les parents ont toujours préféré fermer les yeux sur tout ce qui grouillait entre mes deux oreilles et qui osait en sortir; des bêtises d'enfant, rien de plus. Son père s'occupait à lire son journal pour se reconforter en apprenant qu'à chaque jour, des gens qu'il ne connaissait pas mouraient autour de sa petite famille, pendant que Samère passait son temps à chercher des endroits à nettoyer pour chasser la mort. Pourtant, elle n'a pas découvert le jardin funèbre en dessous du lit de mon frère, là où reposaient les traces de la chirurgie qui nous avait séparés, le sang caillé qui sentait encore la chair fraîche.

J'ai longtemps regardé travailler ses mains qui voulaient condamner la saleté au silence, à tous les jours recommencer, tout renvoyer à la poussière et au néant. Grâce à elle, il faisait propre presque partout dans la maison, même si elle oubliait toujours les recoins sombres, là où la lumière du jour ne se rendait pas, là où la crasse s'incrustait et devenait plus monstrueuse de jour en jour. Quand je parlais des preuves que mon frère était encore en vie, de son sang où poussait de la chair à chaque printemps, Samère me parlait du cycle naturel des choses. Je devais laisser la vie faire son temps, accepter que certaines fleurs fanent et revivent au printemps alors que d'autres meurent pour de bon et qu'il faut les oublier pour s'occuper des vivaces. Là-dessus, je n'avais rien à dire, je ne pouvais que regarder la poussière faire son œuvre et donner toujours plus de travail à la mère acharnée, résolue à ne pas voir son fils revenir, sous aucune forme. Malgré mes preuves sous le lit, sans parler de celles dans ma tête, ce recoin sombre qu'on aimait oublier, personne n'a jamais fait publier

d'avis de disparition dans le journal, avec dessus la figure de mon frère détachée de la mienne. Mes preuves, on les appelait des hallucinations, des visions d'horreur qui ne faisaient que me conforter dans ma paresse et mon inertie. Moi, je les appelais des apparitions et j'y croyais.

Je me rappelle très bien de la première fois où il a surgi de la noirceur, pendant que les parents étaient partis l'enterrer. C'est le froid qui m'a attiré vers la fenêtre donnant sur la cour arrière, le froid qui montait de plus en plus, qui bientôt nous enfermerait pour un autre cinq mois. Mon frère était revenu avec la première neige, dans laquelle il jouait, complètement nu, sans se soucier du sang qui coulait du haut de sa tête et qui traçait jusqu'à moi le chemin de la vie. Même s'il semblait déjà avoir vieilli, bien plus que de quelques jours, je savais que c'était lui; il avait le même visage qu'avant, celui du féroce qui se rit de la douleur, qui en redemande. Bien sûr, les parents prétextaient que je ne pouvais pas le savoir, que je n'avais jamais pu voir son visage en face à face. Pourtant, pendant la chirurgie, bien gelé pour que je ne sente rien, je l'ai vu se réveiller, se détacher de moi pour courir vers la porte, sortir du rêve dans lequel nous nous bercions depuis cinq ans. En me redressant péniblement, j'ai vu le sang couler de ma tête jusqu'au corps de mon frère qui s'enfuyait sans regarder derrière lui, qui avait déjà tout oublié. Dans la cour arrière, la rivière rouge ruisselait toujours entre nous, mais il ne me regardait pas. Son visage rayonnait dans une autre direction. Il semblait se plaire à pouvoir enfin toucher sa tête en entier, à caresser le sang qui se prenait à ses cheveux, qui séchait avec le vent, comme un souffle d'espoir. Dehors, une nouvelle vie l'attendait. Et dans cette vie, je n'existais déjà plus.

Les parents ont préféré me ménager, ne pas me faire gravir le mont Royal avec leur cortège pour assister à l'enterrement du frère de trop. De toute façon, je sais qu'il n'a pas eu lieu, qu'au lieu de ça, ils ont invité la famille élargie à une grande fête sur la montagne, une célébration en mon honneur, en mon absence, moi le survivant des deux fils, moi l'espoir, le beau visage innocent qui donnera au monde des enfants en parfaite santé. Et pendant leur festin, ils ont bien craché sur la tombe de mon frère, ils ont bien pensé l'écraser en pouffant de rire et en se tapant sur les genoux en signe de

ralliement. Je pouvais entendre tous leurs cris et me dire que jamais je ne les rejoindrais dans la fête, jamais je ne serais de la partie tant que la famille ne serait pas réunie au grand complet. Parce que je savais que mon frère n'avait jamais connu l'inconfort de la tombe, qu'il n'avait pas entendu les paroles du curé, pas reçu l'appel d'un dieu rédempteur, pas de messie d'évasion ni de promesses d'un monde meilleur au-delà des misères. Je savais qu'il partait en éclaireur pour retracer le territoire perdu qu'on ne nous avait jamais promis, mais dont on avait entendu parler entre les murs, puis qu'il viendrait me chercher pour qu'on y vive en paix, juste nous deux.

Avant notre séparation, les parents ont pensé à Siam comme ce pays qui pourrait nous héberger. Ils avaient vu un reportage à la télé sur des Siamois pure laine et sur les foires dans lesquelles ils avaient connu leurs heures de gloire avec des pitreries que la foule applaudissait en riant dans sa barbe. Pendant longtemps, ils ont pensé à nous envoyer là-bas avec un bec sur la joue, dans un beau paquet-cadeau pour qu'on nous accueille à bras ouverts, en un morceau, avant de se rendre compte que ces jumeaux asiatiques étaient nés au dix-neuvième siècle et qu'aujourd'hui, on ne les enfermait plus dans des cages, mais dans des hôpitaux spécialisés. À ce moment-là, ils ne nous prenaient pas pour une maladie qu'on peut guérir, seulement pour une erreur, un mauvais coup de la nature, un monstre dont le regard menace deux fois plutôt qu'une. Jamais ils n'auraient pensé à nous séparément, ils n'ont même pas pris le temps de nous donner chacun un nom, deux noms qui auraient sali leur nom de famille. C'était le monstre, la chose qu'on n'a jamais vue nulle part, à part à la télé, dans des pays inconnus. Même en regardant à la télé les images de la fierté de l'arc-en-ciel, les parents n'ont jamais pensé à nous envoyer à San Francisco pour qu'on rejoigne ceux qui paraient sous des couleurs plus clémentes. À cette époque, ils ne savaient pas encore que moi et mon frère, nous développerions des penchants pour nos semblables. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'au Québec, contrée de bonheur et d'eau fraîche, il n'y avait pas de place pour un monstre de notre genre.

Ils n'ont pas envisagé Sodome non plus comme pays où nous excommunier, ayant brûlé leur Bible avec leur petit catéchisme à la fin des années soixante, ayant tout

oublié des feux du ciel qui s'abattirent sur les pêcheurs, ceux qui osaient se prendre par derrière. De toute manière, ce n'est pas ce pays-là que mon frère cherchait à retracer, mais un lieu où il ferait bon vivre pour les difformes, qu'ils aient la tête soudée ou tranchée, une terre où on ne se fait pas lancer des haches par la tête, ni des bombes entre les mains, là où on nous aurait laissé parader en dehors des centres et des foires, en dehors des parents et de leurs traces. Ceux-là ont pensé à bien des options pour nous faire disparaître, mais ils ne sont jamais passés à l'acte parce qu'à la maison, on avait peur des faux-pas, ceux qui font jaser les voisins, ces voisins qui lisent le journal chaque matin et qui ne se gênaient pas pour se rendre à la police et y dénoncer les monstres en liberté et les crimes impunis. Dans notre chambre, il n'y avait même pas de fenêtre pour voir ces voisins aux aguets, même pas d'ouverture pour appeler à l'aide, et surtout pas de miroir pour rêver d'un monde à l'envers. Ce n'était pas nécessaire, puisque jamais nous ne nous peignions les cheveux, jamais nous ne nous crevions de boutons, jamais nous ne nous préparions à sortir dans le grand monde. Par-dessus tout, les parents craignaient que nos regards se croisent dans le reflet, qu'enfin nous puissions voir ce qui les terrifiait autant et que nous en finissions avec nos vies avant qu'eux ne s'en chargent.

Ils ont bien pris des photos de nous dans le cadre de porte, des tonnes de photos sans jamais nous les montrer, pas plus qu'à la parenté, parce que des frères siamois, ça ne s'insère pas dans l'album de famille, ça ne se montre pas en public sans une campagne de publicité et des fanfares, tout un cirque de gens, des affiches, des bons citoyens qui aiment les histoires de rédemption, de courage et d'humanité à faire pleurer. Ces photos-là, on ne les gardait que pour les scientifiques, ceux qui ont finalement réglé notre cas et la misère des parents de nous voir souffrir, même si la seule chose qu'ils voyaient souffrir, c'était leur beau rêve de famille modèle à qui rien n'arrive. Après quelques années de querelles et d'idées de génie tombées à plat, ils ont enfin trouvé une solution entre la vie et la mort. Grâce à elle, un enfant pourrait enfin sortir des murs de la maison et retrouver les lumières de la ville.

* * *

Mon frère a toujours été celui de nous deux qui bougeait le plus. Plus d'une fois, il a essayé de nous faire tomber du lit, reniflant les odeurs que Samère préparait à la cuisine, flairant la piste des petites joies de la vie. De mon côté, je ne pouvais sentir que sa transpiration, le relent de ses efforts pour nous sortir de là, autant quand il tentait de s'échapper de la chambre que lorsqu'il se rapprochait de moi pour me toucher sous les couvertures. Mais son péché était trop lourd pour que je le laisse m'emporter de ce côté-là. C'est ça que les parents ont vu dès qu'ils se sont mis à nous espionner par la porte, parce que malgré leur athéisme fervent, ces deux-là vivaient dans la peur du péché, sachant que dans le lit de leurs deux fils se trouvait, non pas les deux anges qu'ils avaient espérés, mais un coupable corrompant un juste. Craignant que le bon ne soit anéanti par le méchant, ils n'ont pas arrêté de nous surveiller, jusqu'à ce qu'ils arrivent à nous distinguer sans erreur. Mon frère avait ces yeux de prédateur qui brillaient dans le noir, et moi, ce visage angélique, perdu dans les nuages, qui leur faisait rêver d'une meilleure vie pour moi, pleine d'amnésie et de soleil aveuglant.

Pourtant, le souvenir détaillé de la chirurgie est là, quelque part dans ma tête, là où personne ne peut témoigner. À la maison, on n'a jamais tenu de registres médicaux, de notes de spécialistes, parce qu'il y avait des choses sur lesquelles je ne devais pas tomber quelques années plus tard, des choses à ne pas mettre à jour, qui devaient rester au fond de la tête, enterrées sous les préoccupations quotidiennes. Mais tout est là, en plus de tout ce que les parents ont dit avant le passage à l'acte, des mots exacts comme si on les avait gravés dans mon cerveau. Du côté de Sonpère, des « non, non, mais, tu y penses, on risque la mort des deux, la mort de l'un et le malheur de l'autre, le nôtre aussi, notre mort ». De celui de Samère, des « oui, oui, mais la vie à deux, y as-tu pensé, l'école à deux, les jeux à deux, le bain à deux, le lit à deux, le bonheur à deux, ça ne se peut pas ». Il fallait trancher, c'est ce qu'on a dit à la toute fin, et trancher dans le même sens.

Je ne sais pas qui des deux s'est arrêté en premier de discuter dans le cadre de porte, mais je sais que moi et mon frère, nous avons perdu la voix en voyant l'arme de notre séparation dans la main des hommes de science, pas une hache de guerre, seulement une petite aiguille pour nous faire rêver d'une mort sans douleur. Pour la première fois, j'ai aidé mon frère à remuer pour nous sortir de là afin de rejoindre les couloirs vides de la maison, affronter le visage des ombres que nous voyions se glisser sous la porte, sur la pointe des pieds. En battant des bras et des jambes pour nous extraire de notre lit, rendu presque aussi confortable que la mort par tout ce temps que nous y avons passé, nous avons commencé à ressentir la rigidité de nos dos, durs et serrés comme une seule carapace. Nous avons chuté et tombé instinctivement sur nos pattes, préparés que nous étions à une vie d'infirmités, craquement d'os et démarche disloquée.

Grâce aux yeux de mon frère, qui aimaient le noir à y trouver de la lumière, nous savions exactement où aller. En posant la tête au-dessus des épaules des médecins, les parents nous ont vu avancer avec le corps d'une bête qui s'éveille, qui s'amène avec la vengeance en tête, un monstre qui a dû les terrifier assez pour qu'ils en laissent tous tomber leur arme et nous laissent le champ libre, la porte grande ouverte. Tout ce qu'on entendait venir de la cuisine, les promesses de fleurs et d'air pur à l'extérieur, l'hôpital et le retour à la maison, mon frère a eu le temps d'y penser, d'y rêver un peu en voyant la porte d'entrée battre au vent; la force montait en lui, tranquillement. Mais moi, j'avais déjà les idées noires, et je nous empêchais de courir à la liberté, obsédé par tous ces yeux qui nous méprisaient dans la lumière. Déjà, je me sentais faible devant ces hommes chargés de poursuivre notre corps d'insecte qui avançait péniblement sur ses huit pattes, afin d'enfermer la maladie dans un bocal pour l'analyser en paix et faire avancer l'entomologie. Nous, on ne savait pas trancher.

Notre course a pris fin tout près de la sortie, juste à temps pour ne pas débouler dans l'escalier et nous briser les vertèbres, empirer l'état de notre corps, le rendre encore plus monstrueux aux yeux du beau monde qui ne vivait que pour conserver la fraîcheur de sa peau et la vigueur de ses os. Pourtant, les médecins l'ont dit, notre

corps était parfaitement symétrique, du jamais vu, une véritable œuvre d'art, quelque chose qu'on devrait exposer, faire payer pour. La ville avait multiplié les offres pour faire rêver les créateurs de cet être difforme, parfaitement difforme; les foires, les parades, le centre médical de recherche avancée, le livre des records. Mais la décision était prise. Pour les parents, le repos passait avant la gloire.

Les médecins, durant leurs années de métier, avaient appris à domestiquer leur peur et à changer le mal de place en donnant des piqûres et en charcutant. La suite des événements n'a été qu'un long sommeil au fond d'un trou noir, d'un terrier peut-être, de mon côté du moins, pendant que de l'autre, on laissait mon frère se sauver, jusqu'au cimetière, qu'on croyait. Puis, on recousait la peau de ma tête pour que je rejoigne enfin le clan des belles personnes. En me réveillant, dans les premiers jours, je n'ai pensé à rien, convaincu que tout s'était bien passé : instruments, technique, science et montant exact, mon inconsciente inertie, tout pour qu'il ne me reste en tête aucun malaise et des projets d'avenir. Jusqu'à ce qu'une voix commence à rugir entre mes deux oreilles.

À mon réveil, les parents ont parlé de ma deuxième naissance; cette fois-ci, c'était la bonne. Après le départ de mon frère, notre corps est devenu le mien, notre lit double et notre chambre, les siens. La pièce de l'enfant mort ne devrait plus jamais être occupé par les vivants, pas même des invités de passage. Et la chambre vide, la chambre qui était destinée au premier des jumeaux en santé, c'est devenu la mienne, avec son lit simple pour le fils unique. Quand on me demandait pourquoi je rejoignais toujours le lit de mon frère durant la nuit, pourquoi mon regard pointait vers l'arrière, comme si j'essayais de voir au-dessus de ma tête, pourquoi mes yeux rouges mais en santé ne se refermaient plus, je ne répondais pas et je jouais à me rendormir dans leur face. Je connaissais les réponses, mais préférais les laisser là d'où elles venaient, ne pas aider mes proches à comprendre, à voir à travers mes yeux le regard vide du fils manquant, en gardant la main sur le côté gauche de ma tête pour retenir le sang qui s'écoulait encore et leur aurait tout dit.

Plus tard, quand on m'a sorti de force de la chambre, j'ai bien essayé de partager ce que j'entendais, ce que je savais et qui essayait de me sortir de la tête, mais on ne voulait pas entendre parler des survivants, des fugitifs rancuniers, des médecins qui avaient mal fait la césure, ne laissant qu'un trou noir dans la tête de mon frère, une coquille, une erreur de la nature. Malgré l'hystérie collective et les menaces d'asile, je continuais à croire que je devais rester dans ce lit et enfouir ma tête dans l'oreiller pour garder au chaud nos deux cerveaux, ne pas les laisser s'enfuir et ramper jusqu'à la carcasse vide de mon frère, pas même le sien, pas même celui qui lui appartenait. Et je savais que tout ça était intentionnel, qu'on avait fait exprès de trancher un peu trop du côté de mon frère, pour que je garde toute notre intelligence et lui rien du tout : à lui la mort dans le péché et à moi le bon côté des choses, la grosse tête de la famille et tout ce qui s'ensuit, des victoires à *Génies en herbe* au doctorat honorifique.

Malgré leur envie secrète d'adorer cette idée, les parents s'acharnaient à me répéter que non, que ce déchet était mort avec lui et qu'il n'en restait rien. Pourtant, rien n'est mort, rien n'a pris la fuite avec lui; il est parti de la maison sans bagages, il n'a pu sauver que sa peau, ce qu'il avait de mieux à offrir aux yeux des autres. Ils aimaient bien se faire croire que dans sa tête était né la part du mal, celle qui avait sali nos draps et les avait rendu maléfiques. Ils ont toujours craint les pouvoirs néfastes de cette moitié pourtant en parfaite symétrie avec la mienne, parce qu'ils ont tout vu dans l'ouverture de la porte : mon frère essayant de me toucher et moi me laissant faire parce qu'on m'avait fait jurer de ne jamais me retourner vers le côté gauche de mon corps. La première leçon qu'on nous a apprise, ça été de ne jamais nous retourner l'un vers l'autre, de ne jamais essayer de nous regarder dans les yeux, parce que ça aurait pu nous tuer d'un seul coup, nous séparer à jamais d'un seul craquement de tête. Sans le savoir, nous étions assez forts, déjà, pour mettre fin à nos vies.

Malgré les avertissements, mon frère se retournait vers moi et frottait sa peau contre la mienne, me griffait parfois jusqu'au sang, jusqu'aux os pour pénétrer un mystère qu'il ne pouvait saisir autrement. Je n'ai jamais su ce que je devais faire avec

ses désirs prématurés, bien avant le temps, paraît-il, stimulés par moi parce qu'il n'avait personne d'autre à toucher dans les alentours, aucun autre sein où s'abreuver. Tout ce que je pouvais, c'était sentir l'odeur de sa lutte mêlée à celle de ma honte, et m'imaginer mon frère se faire prendre et se faire botter le cul jusqu'à l'enfer, là où il aurait pué la cendre chaude, condamné à la solitude au paradis des pervers. Et je croyais devoir me pervertir à mon tour pour aller le retrouver, succomber à ses désirs de corrupteur et me faire chasser moi aussi de la maison paisible. Pourtant, dans ses moments d'excitation, mon frère ne rêvait qu'au paradis, le beau, le vrai, étendu dans le ciel avec moi, libre de jouir de son corps et du mien sans autres compagnons que le soleil et la pluie. Et il n'a pas tardé à se le faire, ce paradis.

À peine séparé, libre qu'on me disait, je rêvais déjà de sortir dans la rue pour rejoindre les cris de la fête qui ne m'avaient jamais manqués, le tumulte de ceux qui adulaient le corps dansant de mon frère. Mais je savais que dehors, ma tête ferait peur, à cause de cette chair puante qui me démangeait et que je ne pouvais même pas gratter, ni reconforter, ni caresser au creux de l'oreiller, pas même nettoyer pour chasser l'odeur. C'est justement pour faire fuir les gens dans la rue que je serais sorti, les insoucients qui payaient pour le spectacle de la mort et qui prenaient toute la place autour de chez nous. Je les aurais fait disparaître les uns après les autres afin de me retrouver seul en face de mon frère, les yeux dans les yeux une bonne fois pour toutes, mais sans savoir quoi faire, quoi lui dire et quoi lui offrir en gage de notre fraternité. Mais je ne suis pas sorti, convaincu qu'autour de lui, la foule ne voudrait jamais déguerpir, que ces gens ne se tanneraient jamais de renifler sa plaie ouverte et sans odeur, de pointer du doigt sa tête penchée vers l'avant, ce corps sans cicatrice qui ne connaissait rien à la souffrance, qui se faisait un plaisir de divertir les passants en exposant sa plaie. À partir du moment où il est devenu la bête de foire qu'il avait toujours rêvée d'être, à la grande joie des sadiques en place publique, mon frère a passé ses journées à danser en silence, laissant toute la place aux cris de joie et au scintillement de la monnaie qu'on lançait à ses pieds. À croire que la mort, en fin de compte, ce n'était pas reposant.

J'ai longtemps préféré ne pas regarder par la fenêtre, rester dans notre lit et m'efforcer de prendre possession de son cerveau, ramener à la vie ce bout de chair qui ne semblait pas lui manquer. J'essayais de le faire parler à distance pour qu'il se défende contre ces gens qui l'aimaient pour sa mort. Pendant que le sang me montait à la tête, que mon frère devenait mon pantin et moi son maître, j'imaginai la foule s'arrêter pour écouter mes paroles sortir de sa bouche, toute ma haine du monde extérieur jaillir à travers lui. Tout le monde aurait fini par le laisser tranquille un moment et partir à la recherche d'un autre martyr de chair et de sang; eux aussi avaient appris à changer le mal de place. Au fond, personne n'aurait écouté ce que j'avais à dire.

Après coup, j'allais dans la cuisine voir les parents, qui continuaient à arracher les pages du calendrier sans douleur, et je leur racontais ce qui se passait dans la rue avec leur second fils, qu'on lui faisait du mal et qu'ils feraient mieux d'appeler la police. Après les baffes pour les mensonges, j'ai grimacé devant eux dans le cadre de porte et je me suis tapé sur la tête pour les faire rire et applaudir. Tout ce qu'ils ont trouvé à dire, c'est que je n'en ferais rien sortir de bon ni de mauvais, pas même un vilain cerveau. De toute façon, s'ils m'avaient cru, tout ce qu'ils auraient trouvé à me dire, c'est que l'Hôpital Douglas de Montréal manquait de cerveaux dans sa banque pour en étudier les propriétés, que si j'en avais un qui ne me servait pas, mon devoir était de l'offrir à la science. Mais ils savaient très bien que mes idées m'appartenaient, que la voix dans ma tête était la mienne, que je ne pouvais pas mettre la faute sur un autre pour mes malheurs, surtout pas sur un mort. Je continuais pourtant de croire que ces idées croches, ça n'aurait jamais pu me venir à l'esprit sans ses idées à lui qui me contaminaient de perversité. À l'époque où nous n'étions qu'un, je n'ai jamais désiré que cette peau trop semblable à la mienne soit encore plus près de mon corps démuné. Même si je n'avais personne d'autre au monde, personne alentour pour me faire croire qu'une autre forme de beauté existait, je haïssais ses odeurs, sa peau rugueuse qui m'irritait la peau et ses yeux crasseux qui n'arrêtaient pas de me fixer comme si j'avais quelque chose à voir avec ses monstrueux désirs.

Malgré tout, je me suis laissé faire, j'ai frotté ma peau contre la sienne pour ne pas prendre froid, pour ne pas me laisser mourir à côté de lui, tout en sachant très bien que de nos deux corps réunis n'adviendraient jamais d'autres enfants, pas mêmes des enfants difformes. Et j'ai eu envie de le serrer un peu trop, de le regarder droit dans les yeux pour me casser le cou, en finir avec ma tête en sachant qu'il traînerait ma dépouille le long de sa route, traçant la différence entre nous et le monde des bien-portants. Au lieu de ça, je l'ai serré juste assez pour ne plus savoir ce qu'était ma peau, ce qu'était la sienne, juste assez pour que personne ne nous voie dans le noir, ne distingue qui des deux était responsable de ce mal qui nous accablait.

Si dès le début, j'avais été la tête pensante de nos deux corps, contrôlant les gestes et les paroles de mon frère en plus des miennes, rien de tout ça ne se serait passé, personne ne nous aurait regardé faire quelque chose comme l'amour par l'ouverture de la porte et personne n'aurait voulu se débarrasser de la sale moitié. Nous aurions passé notre vie dans ce lit double à chercher le regard de l'autre dans la noirceur sans jamais trouver le repos. Mais ce n'était pas la vie dont rêvait mon frère, le plus curieux de nous deux, lui qui arrivait à apercevoir l'arc-en-ciel derrière les rideaux de notre chambre. Il savait déjà qu'un jour, il trouverait la lumière et le sourire de la foule, qu'il pourrait faire l'amour en pleine rue sans craindre la foudre des autorités. À la maison, sous le regard des parents, nous savions tous les deux que l'intimité n'aurait jamais pu durer entre nous. Toutes ces caresses n'auraient jamais donné quoi que ce soit, elles n'auraient fait qu'annoncer notre mort prochaine, celle que toute la famille attendait sans se le dire. Et moi, seul dans un lit qui n'était plus le mien, je ne pouvais ni servir à rien, ni me complaire dans les draps d'un fantôme, d'un vieux souvenir à nettoyer.

Cette dernière fois, avant de quitter la maison pour de bon, Sonpère et sa douce moitié m'ont dit qu'ils ne voulaient pas d'un bon à rien à la maison, d'un puceau de vingt-quatre ans qui a peur des vivants et de la vraie vie. Quand ils m'ont mis à la porte, ils espéraient encore que je parte à la chasse aux femmes et que je leur rapporte une bru comme trophée. Mais le mal était déjà fait.

CHAPITRE I : Les mâles sont au Seigneur (Et moi là-dedans?)

On a ouvert les fenêtres deux fois par jour, le matin et le soir, pendant des années; on pensait pouvoir m'aérer les idées, jour et nuit. Mais ce vent qui entraînait dans ma chambre, au lieu de me pousser dans le dos, me poussait à raconter la vie de mon frère, comme une obligation. Ces années d'avant mon départ ont été bien remplies de tentatives de le ramener à la vie en le criant dans la gueule des parents pendant qu'ils lisaient leur journal. Pendant longtemps, j'en faisais mon projet de vie, toujours ajourné par leurs cris à eux, qui tentaient de me faire avaler mes paroles et de me faire sortir de la tête que j'avais un cerveau de plus que le commun des mortels. Un seul devait me suffire amplement, compte tenu du fait que je n'en utilisais qu'à peu près dix pourcent, selon les experts. Et deux fois dix pourcent, dans leur monde à eux, ça ne faisait pas vingt pourcent, pas plus d'intelligence, mais plus de problèmes.

Malgré tout, de leur chambre à coucher, les parents ont longtemps cru entendre la voix de leur défunt fils percer à travers la nuit. S'ils étaient prêts à admettre que j'avais certains talents d'imitateur et que j'aurais pu me lancer dans ce métier plein d'avenir, ils refusaient de croire que mon frère avait survécu quelque part dans ma tête. Et si une voix parlait là-dedans, je devais apprendre à la détester, bien que la haine ne s'apprenne pas en une année scolaire, pas même en cours de rattrapage. Même si j'ai longtemps espéré retrouver la chaleur silencieuse de son corps, j'ai pris des années à me lever de mon lit pour partir à la rencontre de ce frère errant. Ce qui est sûr, c'est que j'ai bien vite perdu toute envie de lui remettre son cerveau, me faisant un malin plaisir à m'imaginer que je contrôlais nos vies du fin fond de notre chambre d'enfant, les mains derrière la tête comme un gagnant. C'est de cet endroit, sans même avoir à regarder par la fenêtre, que j'ai été témoin de ses péripéties en suivant le fil de ses pensées.

Je peux dire qu'avant de trouver refuge, il a longtemps traîné dans les rues de Montréal en itinérant, ne quêtant qu'un peu d'attention aux passants. Il savait pourtant que j'étais le seul à pouvoir lui en donner. D'ailleurs, le matin, il revenait

souvent s'asseoir sur le balcon pour de l'amour, sans doute, mais tout ce qu'il faisait, c'était m'empêcher de sortir. Et c'est moi qui prenais le blâme, moi qui arrivais en retard à l'école et me faisais priver de sortie. Mais je me plains pour rien, étant donné que les parents et moi, on n'a jamais été très sorteux. On trouvait toujours des prétextes pour ne pas quitter notre nid : il faisait trop froid, trop chaud, il y avait du ménage à faire et des cris à enterrer. De loin viendraient les amis et l'attention, c'était évident, pas du vieux chez-nous. Ailleurs, il y aurait des frères pour ne pas lui fermer la porte au nez.

Après avoir perdu son temps autour de la maison, dans ces quartiers sans vie où les morts-vivants n'ont pas leur place, mon frère s'est laissé rejeter jusqu'au centre-ville, là où la jeunesse fleurissait au printemps. Portée par le vent du fleuve, une rumeur s'est doucement rendue jusqu'à lui : au Centre-Sud, un petit village accueillait les âmes en peine. Mais il était trop tôt, trop jeune; le grand jour devrait attendre. En gardant cette rumeur en tête, il a suivi son instinct, et à quatre pattes, guidé par ses reniflements, il a remonté le Boulevard Saint-Laurent, retraçant la mince ligne qui séparait la ville en deux, jusqu'à la Petite Italie. Je ne sais pas si c'est l'odeur du café, ou encore ces hommes plein de charme et d'arrogance qui marchaient dans la rue au bras de femmes à l'air grave, mais quelque chose l'attirait; la bête flairait une piste. Et au lieu de se joindre aux vivants, ceux qu'on appelle les bons vivants parce qu'ils savent de quel côté prendre la vie, mon frère s'est mis à fouiller dans les poubelles, peut-être pour trouver un peu de réconfort parmi les choses délaissées du grand monde. Il a vite senti que sur son passage, les couples se tassaient du chemin, d'autres traversaient la rue ou entraient dans un magasin. Déjà, le mépris de ces grandes personnes le condamnait à vivre ses désirs dans la clandestinité et la honte, du côté sale de la terre. Mais qu'est-ce que ce mépris et cette force brute qui émanaient du corps de ces hommes étaient pleins de charme et de fascination! En attendant l'heure de l'assouvissement, il se vautrerait dans les déchets.

Après s'être habillé et nourri, pas qu'il en avait besoin, mais seulement pour faire comme les autres et se faire accepter des vivants, mon frère a déniché un morceau de

journal qui commémorait les années de guerre d'un certain Ernesto Fierezza. Des années non pas passées à combattre au nom de sa patrie, mais à se faire torturer dans le camp de concentration de San Sabba, à Trieste. Aucun sang juif ne coulait dans les veines du jeune homme d'à peine dix-huit ans, mais un sang contaminé, caillé, stérile, mort-né, selon les mots de ses parents. Après avoir refusé de s'engager et s'être amputé l'index, il s'était fait dénoncer par ces mêmes parents qui l'avaient surpris dans sa chambre avec un petit ami, pas de ceux avec qui on joue aux billes, du moins pas celles qu'on achète en paquet. Plutôt de ceux qui vous font goûter là où on fait pipi, qui vous mettent les doigts là où ça fait caca, qui fouillent dans vos odeurs jusqu'à ce qu'elles se mêlent à la bonne cuisine de maman. Il y a eu le dégoût, le rejet, le reniement, le déshéritement, puis la délation, et après ça, pour le jeune Ernesto, il n'y avait qu'une place où placer les mains : derrière la tête, comme un mourant.

Et voilà que mon frère n'était plus seul parmi les morts. Et voilà que je l'étais de plus en plus et que je versais des larmes, sans doute les premières depuis son départ. Mais il n'y avait là aucune compassion. C'est pour moi que je pleurais, seulement pour moi, sur mon sort, parce que mon frère s'était trouvé un allié dans la mort et qu'il n'aurait plus besoin de moi. En même temps, peut-être que je ne tarderais pas à aller les rejoindre dans leur clan; j'étais le prochain sur la liste noire. Les parents s'étaient débarrassés de leur premier fils pour « cause de penchants contre-nature », et ils vivaient dans la peur pour moi, ou plutôt pour le dernier de leurs fils, leur propre avenir, leur progéniture et leur héritage. Qu'advierait-il de leurs vies si j'en venais à ne pas avoir d'enfants? Tout serait de sa faute, encore, le blâme sur le mort si ça devait arriver, tous ses attouchements qui m'avaient éloigné du chemin des jeunes louves en chaleur. C'est pour ça qu'ils l'ont envoyé en exil dans la mort; seule la mort peut vous sortir de la tête ces mauvaises pensées. Pour moi, il ne pouvait y avoir d'autre solution.

Par la suite, mon frère n'a plus cherché que des articles de journaux où on parlait de ces mystérieux hommes attirés les uns vers les autres comme lui se sentait attiré

par ces grands messieurs italiens en veston, cravate et alliance. Le seul qu'il a trouvé dans les poubelles de la Petite Italie ne parlait pas de leur bonheur de vivre tous ensemble dans un village fait en bonbons, mais d'une ville du Sud de l'Italie, San Leonardo. On venait d'y exécuter une bande de touristes homosexuels qui voulait pénétrer dans leur cité, sans que le gouvernement italien ne réagisse de quelque façon que ce soit. Son maire, au pouvoir depuis les années soixante-dix, faisait passer de drôles de lois, drôles pour les uns du moins, qu'il instaurait à l'encontre des hauts dirigeants italiens. Si cette contrée lointaine représente le berceau de notre civilisation, apparemment, on s'est longtemps servi de ses couvertures pour cacher le sang des innocents. Ce jour-là, mon frère s'est donné comme mission, comme projet de vie, d'aller laver le linge sale de San Leonardo. Mais pour ça, il lui fallait une famille.

Face-à-face avec le jour levant, il a supplié quelqu'un quelque part d'illuminer les corps de tous ces hommes de la terre et de mettre le feu aux maisons des tyrans. Et quand les parents m'ont entendu crier sans raison une fois de plus parce que j'avais vu les flammes tomber du ciel, ils m'ont donné l'ultime avertissement. Les enfants qui crient « au feu! » quand c'est dans leur tête que brûle le mal, on les enferme avec leur maladie pour qu'ils se battent à mort. J'étais averti : si ça continuait, ils n'auraient aucun scrupule à mettre fin à leur supplice en éliminant le dernier de leurs fils.

* * *

C'est par une de ces nuits humides et suffocantes où on laissait la fenêtre de ma chambre ouverte que mon frère a cessé d'être un enfant pour entrer dans le monde des grands. Nous n'avions que treize ans quand il s'est laissé porter par la rumeur. D'eux-mêmes, ses pas l'ont mené à la porte de son village natal, le doux foyer où on le recevrait en ami. Malgré la noirceur et la brume, il a vu l'arc-en-ciel l'accueillir dans les yeux de ses nouveaux frères, puis se poser à ses pieds et lui promettre l'espoir, lui tracer le chemin, non pas vers le pot d'or, mais vers le fond des toilettes du *Sky*, une

discothèque déguisée en septième ciel. C'est par la porte de derrière qu'on l'a fait entrer, dans une clandestinité pleine de lumière, celle des regards qui ne craignent pas la nuit close. Mon frère n'a même pas eu le temps de se retourner qu'on s'occupait de tout, baisser ses culottes, bien lui écarter les jambes, bien l'enculer, pas de présentation, pas d'avertissement ou de paroles en l'air. Après tout, il fallait vite oublier les douleurs du passé. Alors qu'il se fermait les yeux et qu'il suffoquait dans la chaleur de l'extase, un visage sombre a surgi devant lui, presque crasseux, presque puant, un visage que ses frères adoraient depuis leur puberté dans toutes les positions possibles en l'invoquant plus fort de jour en jour. Pendant longtemps, il n'a pas compris ce que voulait dire cette face qui se présentait à lui à chaque fois qu'on lui faisait l'amour; il lui donnait du plaisir et rien à penser, et ça lui suffisait.

Une dizaine d'années plus tard — vraiment il n'y a pas grand-chose à dire de ces dix années de bonheur à *Rainbowland*, que du plaisir et rien à penser —, mon frère a entendu une voix percer à travers lui. Une voix rassurante mais assourdissante qui semblait provenir des fonds poussiéreux d'une caverne au trésor, une voix enterrant les airs de fête et les rythmes assourdissants, venue lui révéler sa véritable mission. Que je le veuille ou non, moi et mon frère avons reçu ce message en même temps. Pourtant, un seul a choisi de prendre au sérieux sa destinée. Pendant que je pouffais de rire dans mon oreiller, lui perdait son érection et retrouvait son attention, presque religieuse : « Je suis le dieu des hommes de ton sang et je t'ordonne de quitter ce village, cette famille, parce que ta patrie se trouve bien plus loin qu'ici-bas, dans une contrée lointaine qui vous veut du mal. Je suis Zanus, c'est mon nom pour toujours, c'est ainsi que toi et tes frères, vous m'invoquerez jusqu'à la fin des temps. »

Mon frère n'a pas cherché le trucage, le micro caché dans le noir, le blagueur qui tentait de lui faire croire qu'un dieu l'avait choisi pour conquérir le monde. Il avait la foi, il croyait en la voix de Zanus bien plus qu'en la mienne, ma voix muée et tremblante, incroyante, qui n'avait que la vengeance en tête, ignorant tout ce qui devient possible quand on s'unit les uns aux autres. Et la foi sait que l'âme précède la chair, que l'éternité précède les plaisirs sensuels. C'est pour elle que mon frère a

quitté l'obscurité de ses toilettes chéries et s'est avancé vers ses amis dans la lumière, pour livrer le premier message. Mais première embûche sur la route : pendant toutes ces années à accumuler les plaisirs, le pauvre d'esprit n'avait jamais eu à se prononcer, à partager ce qui lui passait par la tête. Et cette nuit-là, excité par tant de révélations, tant de choses à exprimer, voulant tout dire en même temps, il n'est sorti de sa bouche que des difformités. « Dyslexique, bégayeur! », que ses amis lui ont dit. « Tais-toi donc, parle avec tes mains et ton cul, ça vaudra mieux. » Celui qui se prenait subitement pour le nouveau maître du village a dû sortir de la foulée, qui n'a jamais cessé de danser et de parler le langage du corps, pour s'éclaircir le peu d'idées qu'il avait. En revenant à l'intérieur, il a vu reluire le visage d'un de ses frères dans la mêlée, un frère à la parole facile, la langue déliée et les rencontres immédiates, un qui savait rassembler les gens avec quelques bons mots bien placés. Déjà, la foi avait réuni deux âmes soeurs.

Avant même que mon frère n'ait à se présenter à lui, Aronis lui a souhaité la bienvenue parmi eux, lui a ouvert ses bras et s'est laissé chuchoter à l'oreille les mots qu'il devait proclamer à la foule, des mots heurtés, cassés, crachés, écrasés par le poids d'une trop grande mission pour une trop faible chair. Pourtant, mon frère et lui se sont compris du premier coup, et Aronis a payé une tournée de bière à tous ses amis pour s'assurer qu'on l'écoute religieusement. Alors que tout le monde avalait sa première gorgée, il a annoncé qu'un des leurs était l' élu, qu'il avait reçu l'appel divin qui leur tracerait la voie vers un monde meilleur. « Montréal, c'est la mort! La vie, c'est bien plus loin, bien plus creux dans les limbes du Monde Ancien, là où notre cri fera entendre au monde la douleur qu'il nous reste. La paix ne peut se gagner qu'à la guerre, et chacun de vous doit s'allier à nous pour la faire aux fils des tyrans qui se sont permis de ridiculiser et d'éliminer nos amis depuis des siècles. Vous pensez qu'ils dansent, eux aussi, mais ils continuent à mourir dans notre dos. Il faut faire la fugue, et une fugue de chair, pas de papier. Qui m'aime me suive là où la terre a besoin de nous! » Voilà ce que mon frère aurait dû dire.

Parfois, des chaînes se brisent, des amours se défont, la terre se fend, et une foule se sépare en deux. Certains villageois n'ont pas bronché, n'ont rien voulu entendre parce qu'ils se sentaient bien là où ils étaient, ils y touchaient à leur monde meilleur. Pour eux, Aronis l'ivrogne parlait toujours à travers son chapeau, malgré sa manière élégante de dire les choses. C'était toujours bien beau, mais ça ne voulait rien dire et ça ne changeait rien à rien. Ceux-là, personne ne les a priés de quitter leur berceau, de laisser tomber la ouate qui remplissait leurs cicatrices et qui leur bouchait les oreilles, tout ce confort qui coupait le courant entre eux et leur dieu, les laissait seuls dans leur douillette misère. Mon frère savait que Zanus les abandonnerait avec leur manque de foi. Quand ça n'irait pas, il les laisserait crier et implorer la pitié en ne remuant que le petit doigt, en ne bougeant même pas les fesses au fond de leur couche, en ne blâmant pas ces fesses qui n'avaient pas la tête à la conquête mais à la fête. Ceux-là continueraient à vivre en mauviettes, comme on les avait élevés en cette terre d'opulence, et mon frère en connaissait long là-dessus, ayant passé les cinq premières années de sa vie au chevet d'un spécimen très rare de mauviette solitaire.

Ceux-là, il fallait les oublier, les laisser pourrir dans leur terre natale. Dans son groupe, il n'avait rien à faire de cette race d'hommes sans colonne qui se laissent bercer par le courant des choses et se plaignent au moindre remuement. Pour que son groupe devienne une nation, lui et ses alliés avaient besoin de vagues et de tremblements de terre, de pas de géants.

* * *

Cette nuit-là aura été la plus longue de ma vie. Je ne pouvais cesser de rire, et pas dans ma barbe, dans la face du monde. Du moins, je l'aurais souhaité, si je n'avais pas craint le sommeil léger des parents. C'est le reste de la ville que je voulais réveiller pour que nous riions en chœur, pour faire tout un spectacle avec celui que mon frère s'apprêtait à faire avaler aux Montréalais. Mais au lieu de me sortir du lit, les pas de mon frère ont résonné dans ma tête, et plus la nuit avançait, plus ils se multipliaient, plus ils sonnaient comme une marche militaire et m'obligeaient à suivre

cette histoire de dieu à laquelle je refusais de croire. Si j'avais eu la force d'alerter les Montréalais, ce n'aurait pas été pour rire avec elle, mais pour lui raconter les aventures de ce groupe d'homosexuels soudainement illuminés, de ces pauvres hommes qui lutteraient, qui surmonteraient tous les obstacles jusqu'à faire pleurer la ville en entier. Et entre le rire et les larmes, je préférais le silence de la nuit.

Le lendemain matin, j'ai enfin trouvé le sommeil pendant que les croyants avançaient vers le mont Royal. De là-haut, ils ont vu leur ville dans son ensemble, toutes ces maisons entourant leur petit village, l'isolant dans un coin avec ses drapeaux et ses lumières que personne n'apercevait hors de ses frontières. Un village pour rien, monté de toutes pièces par ses habitants, imaginé par ces âmes endormies dans leur propre fantaisie. Trop de gens se procuraient un passeport pour *Rainbowland*, payaient pour entrer dans un rêve rêvé par d'autres, tous ces étrangers pénétrant sans savoir quel sol ils foulaient, se croyant invités dans la maison de dieu sans savoir de quel dieu on parlait, attirés par une curiosité bien touristique et bien contagieuse. Dans chacun de leurs pas au village s'imprimait en eux leur condition de villageois, tous les gestes qui vont avec, comment promener le chien dans la rue, comment saluer de la main et parler dans le dos, comment danser et quoi acheter pour le coller à sa peau. Et après ça, comment s'en sortir, comment devenir un homme libre, exilé de l'intérieur? Déjà, il était trop tard pour ceux-là.

Sur la montagne, debout sur sa propre tombe, l'élus des élus a senti le vent tourner, les pousser dans le dos, lui et les siens, les guider vers un autre sommet, de l'autre côté de l'Atlantique jusqu'aux portes de San Leonardo. Entouré d'agents de sécurité du cimetière de la Côte-des-Neiges qui commençaient à s'énervier et de quelques journalistes qui passaient par là, mon frère, aidé par son verbalisateur, a prononcé le nom de Zanus à la face du monde, juste assez lentement pour qu'on prenne bien en note chaque point de sa requête. Pendant trop longtemps, leur amour n'avait pas osé dire son nom, ne recevant que l'écho d'une panoplie de jurons haineux lancés par les bien-nommés du monde. Pour les gens de mon frère, du haut de leur tour, il était temps de se donner un nom autre que celui des homosexuels de bas étages, un cri de

rassemblement; se rassembler, se ressembler, enfin se faire reconnaître par tous les êtres humains en quête d'un même amour.

Réveillé par tant de balivernes, moi qui avais pris dix secondes à comprendre ce que mon frère avait compris en dix ans, je suis parti à la recherche d'un dictionnaire. Je n'ai pu trouver qu'une vieille édition du *Petit Robert*. Sous Homosexuel, j'ai pu lire ceci, par simple curiosité : « n. et adj. — 1891; de *homo-* et *sexuel* 1. Personne qui éprouve une attirance sexuelle plus ou moins exclusive pour les individus de son propre sexe. Un homosexuel. Des homosexuels. ⇒ gay, homophile, pédéraste; FAM. et PÉJ. enculé, folle, homo, lope, lopette, tapette. » Des noms, il en pleuvait déjà, ils avaient l'embarras du choix. On aurait même pu pousser un peu les recherches en ajoutant les nominations pédophiles : pédé, pédale, pédéraste; les nominations familières : tante, tantouse, grande folle, fofolle, moumoune, gougoune, copine; les nominations en F : fif, fifi, fifon, fifure et les autres dérivés; les nominations buccales ou anales : mangeux de graines, suceux de bats, lècheux de poche, *gage* à marde, cure-pipe, pousse-caca. On aurait pu ajouter la honte et la rage, même si malgré tout, ces personnes, ces individus préféraient de loin les insultes aux noms dépassés que leur donnaient les hommes de science : homosexuels, homophiles, invertis, etc., ces hommes qui les auraient étudiés sur une table stérilisée pour mieux les écraser, les traiter en insectes sans se salir les mains. Parce qu'au moins, les insultes, ils pouvaient les peindre sur des drapeaux et les rayer à grands traits, cracher dessus et les médiatiser pour prouver au monde à quel point ils souffraient, sachant combien les gens de la ville aimaient les histoires de souffrance et de délivrance.

Mais le temps des insultes était bel et bien révolu, tout comme celui de la pitié. Dans les mains de mon frère, les mots devenaient des actes. Rapidement, les journaux montréalais ont fait une place en première page à ces homosexuels fanatiques qui s'étaient surnommés les Prochains sur la montagne et qui se vantaient de leur projet d'exil, photos en couleurs à l'appui. Mais au verso de cette première page, on qualifiait ce projet d'insensé, un plan de nègre, une idée de fou. Un journaliste a

même écrit : « Non mais quelle idée d’envahir un territoire qui leur appartient déjà, où ils ont déjà le droit de vivre en allant jusqu’à se tenir par la main sans se faire crier des noms. Oui, parfois peut-être, mais personne ne les jette en prison, quand même, personne ne veut leur déclarer la guerre, les exterminer. » Ces hommes de faits, trop occupés à courir les rues à la recherche d’événements alarmants et d’images scandaleuses, n’ont jamais entendu l’appel de Zanus. Ceux-là ne croyaient en rien sauf en ce qui s’était déjà produit et qu’on pouvait prendre en photo, imprimer sur le papier, eux qui n’allaient jamais sur la montagne ni au village parce qu’il ne s’y produisait jamais rien, eux qui fuyaient les lieux obscurs où se cache une étrange lumière qui aveugle au-dehors et illumine en dedans. Ceux-là ignoraient aussi l’existence de cette ville dans le sud de l’Italie où on brûlait vif les homosexuels un peu trop curieux. Tout ça n’avait rien à voir avec la ville qui les avait engagés.

À Montréal, on ne brûlait rien, on laissait le vent s’occuper de chasser les débris. Au lieu de les éliminer, la ville couvait ses homosexuels comme une bonne mère qui sait qu’avec beaucoup d’amour à la gorge, ses enfants finiront pas entrer dans le droit chemin. Avant que Zanus ne se manifeste dans le corps de mon frère, les homosexuels vivaient dans l’insouciance, heureux sous un soleil qui leur faisait une belle peau et un beau succès. Et la lumière venue du ciel, au lieu de leur tracer la voie vers un monde meilleur, formait un cercle autour de leurs âmes telle une boule de discothèque leur faisant tourner la tête, tourner en rond et s’étourdir dans la danse, s’enfarger dans leurs propres pas, ceux de leurs anciennes révolutions. Depuis trop longtemps, leur danse ne dérangeait plus personne, à part peut-être quelques grands-mères agonisantes qui regardaient les parades de la fierté en grinçant des dents mais sans éteindre la télé, aimant haïr ces fils de Dieu qui avaient mal tourné. L’heure était bien venue d’en finir avec la pitié de cette mère agonisante.

Dans les jours suivants, le maire de Montréal s’est prononcé en faveur de leur départ, mais sans préciser la raison de son enthousiasme, heureux pour eux ou pour sa ville. Avant d’en arriver à ces appels divins, que la plupart des gens croyaient risibles ou blasphématoires, la ville avait fait sa petite part pour ce qu’elle appelait le dossier

homosexuel. Depuis la révolution tranquille, les journalistes reportaient les étapes franchies par les homosexuels pour se faire une place dans la société, aussi bruyantes soient-elles. Et ils mettaient un peu de tout dans le dossier, convaincus que ces hommes-là avaient le dos large et qu'ils encaisseraient jusqu'à plier l'échine, tant qu'on les laissait raconter leur dure histoire. Pourtant, les Prochains n'étaient pas de ces hommes-là, ils en avaient assez de raconter leur passé et de se laisser ranger dans un classeur, enfermer à clé. Même si le maire prédisait une fin rapide et heureuse à cette histoire, les élus savaient qu'elle ne faisait que commencer et qu'elle ne se terminerait pas dans un village où la fumée sort par les cheminées, où le feu du ciel retourne gentiment d'où il est tombé.

Avant de partir, les Prochains se sont donnés pour mission de se venger de cette ville qui n'en avait pas fait assez pour eux, qui n'en faisait presque plus, qui au fond n'avait fait que mettre le grappin sur eux pour les empêcher de suivre leur destinée, les laissant grandir dans une prison d'extase, loin des grandes tours où les affaires se brassaient, où l'avenir du bon peuple se jouait. « Punissons les hommes d'états, les hommes de loi qui ont voulu faire de nous des impuissants, libérons-nous de ces griffes empoisonnées revêtues du plus beau, du plus doux des velours », qu'ils chantaient en marchant vers l'ouest, pendant que Zanus faisait tomber sur Montréal un terrible fléau. Je riais toujours dans ma chambre en suivant l'histoire, mais apparemment, la colère des Prochains n'avait rien d'une plaisanterie.

* * *

Dans les années de notre enfance, alors qu'on me croyait innocent et l'autre mort, les homosexuels ont vécu une renaissance par les voies du sang, un véritable regain de popularité sous le signe de la mort. Les journalistes ont dû ajouter le sida à leur dossier, en écrivant que c'est mal et que ça se répand comme la peste. Aussi cruel que ça puisse paraître, Zanus s'est emparé de ce fléau et en a fait son arme. Le temps d'un petit plaisir, il a renvoyé sa troupe dans son passé, pour qu'elle invoque son dieu à quatre pattes dans leur bon vieux village, la tête dans l'urinoir et le cul en sang. Rien

ne s'est perdu, pourtant, tout ce sang de leurs entrailles a ruisselé à travers la fête et jusqu'aux eaux du fleuve Saint-Laurent, le VIH se faisant l'allié des BPC. C'est ce sang contaminé ou pas, tous ces fluides coupables et innocents bien emmêlés qui devaient empoisonner les impies, leur faire vivre la misère d'être un homosexuel, de se faire torturer sans raison et de subir les affres de la fatalité.

C'est vrai que moi, bien que je n'avais rien d'un journaliste, j'aurais pu avertir le maire du danger, prévenir tout Montréal de la mort qui l'attendait. Parce que malgré mes rires, chacune des paroles du dieu nouveau faisait écho en moi. Je croyais en mon frère, mais je refusais de croire son histoire, même si les journaux, au contraire, authentifiaient ses actes sans jamais parler de lui, du guide silencieux des Prochains. Faisant partie de la famille, j'aurais dû me sentir responsable de lui et de ses actes et l'en empêcher, mais je n'avais pas le dos assez large, moi, pour endosser ce délire, et mes bras chétifs et tremblants n'y pouvaient rien. Oui, tout ça était ridicule et je le savais, aucun dieu ne pouvait exister dans aucune tête, disant quoi faire et où aller, mais j'entendais et je n'y pouvais rien. Oui, tout ça était terrible et il fallait faire quelque chose pour éviter le désastre, mais me faire l'allié des dirigeants de la ville et de leurs citoyens, très peu pour moi. Pas de coup de pouce à ces hommes forts devenus faibles du jour au lendemain pour avoir abandonné leur dieu à eux depuis belle lurette et pleurant sur leur sort. Vraiment, je ne pouvais que sauver ma peau et continuer à rire de ces événements tragiques.

Seul mon frère, libéré du poids de son cerveau, pouvait agir et empoisonner les parents qui l'avaient laissé mourir ainsi que tous ceux qui les avaient vu faire en jouant les innocents. C'est lui qui faisait briller le soleil, le faisait éclater sur la peau des coupables, leur donnerait chaud, soif, et les mènerait vers l'eau où coulait le sang maudit. Mon frère est rapidement devenu bien plus que mon frère par les liens du sang. Ses fidèles l'appelaient Tiré, simplement, parce qu'il s'en était si bien sorti pour en arriver là, et de l'ombre il avait tiré ses frères. De tous ses malheurs, de toutes les épreuves, il était revenu plus grand, plus fort, la lumière entourant ses pas plus lumineuse, plus éclairante que tous les réverbères de la ville. Pourtant, les héros de

cette histoire se sont appelés *Evian* et *Dasani*. Zanus l'ignorait sans doute, mais personne en ville ne buvait l'eau du fleuve, tout le monde ne buvait que de l'eau des sources du Nord profond ou de la fontaine magique de *Coca-Cola*. Nul homme n'est tombé malade, mis à part quelques Prochains qui se sont baignés trop longtemps dans leur propre sang. Les sidéens le sont restés, ont continué de s'autodétruire pendant que d'autres malheureux se noyaient, les rejoignaient dans leur amour funeste.

Assis devant le téléviseur éteint, impatient de voir les Prochains achever de s'entretuer, j'ai attendu la suite de l'histoire. Cette fois-ci, le commandement était formel : les enfants de Zanus ne mangeraient pas la chair des animaux, même si c'est plaisant, même si ça donne des forces. Seulement entre eux, ils pourraient boire le sang et mordre dans la chair, seulement d'un Prochain à un autre, et jamais jusqu'au bout, juste pour le plaisir de faire semblant, de tester les limites, de mettre à l'épreuve ce corps qui se croit infaillible, de l'ébranler, de rouvrir les cicatrices pour voir jusqu'où ça peut aller. Ensuite, c'est au bétail que le dieu s'est attaqué, empoisonnant l'eau où les bêtes s'abreuvaient, de leur bouche à celles des impies en passant par tous les abattoirs qui nourrissaient la grande métropole, par tous les comptoirs de boucherie qui souriaient aux bons vivants, heureux de bien manger.

Les familles qui n'ont pas succombé au fléau ont dû mettre leur maison en quarantaine le temps de calmer la fièvre, le temps que les coupables redeviennent innocents. Nul homme ici-bas ne savait que ce mal continuerait à les ronger par l'intérieur, sans le secours de Dieu. Pendant longtemps, bien après le départ des Prochains, ils se croiraient tous guéris et invincibles, puis recommenceraient à manger de la viande pour rester en forme, et retomberaient de plus belle dans la maladie. Les Montréalais, poussés par leur maire, ne blâmeraient que la viande et non la colère d'un dieu de pacotille. Et personne, aucun sauveur ne penserait au sang où s'abreuvait le bétail, le sida qui, même filtré à l'infini, continuerait à propager son mal en l'absence des élus et de leur protecteur.

Même si la mort n'a plus quitté la ville, les journalistes ont très vite oublié cette histoire, passant à autre chose, n'organisant pas de fête pour célébrer le départ de ces

hurluberlus et l'assèchement du sang, jamais de liens clairement dessinés entre les malheurs tombés sur la ville et la fuite massive du dossier homosexuel. Zanus, qui là-haut devait bien connaître le dieu des Hébreux et son immense patience, préférait lui aussi passer à autre chose, ne pas s'éterniser dans la vengeance; l'éternité était ailleurs. Pour son peuple, il voyait grand, encore plus qu'une sortie d'Égypte, et bien plus qu'une petite sortie du garde-robe toute personnelle et toute insignifiante. Les Prochains devaient non seulement quitter ce placard rempli des robes de leurs mères qui leur avaient trop longtemps fait ombrage — même si plusieurs d'entre eux continueraient de les porter en se prenant pour des femmes fatales la nuit tombée —, mais plus que tout, ils devaient abandonner le sol qui les enracinait là, bousculer le vent en scindant les eaux du fleuve Saint-Laurent, braver l'inconnu, fendre la mort, ouvrir la voie à la conquête.

* * *

Et moi là-dedans? Qu'en était-il de ces dix années entre ma puberté et mon départ? Que restait-il de mes désirs? Les voir tous échouer lamentablement, ces hommes de foi, est-ce que ça compte, comme désir? Mon envie compte-t-elle dans la balance? Au fond, au lieu de raconter cette brève histoire de délivrance avec un couteau sur la gorge, j'aurais voulu raconter mes propres aventures. Tel un Prochain, avoir toutes sortes d'histoires d'amour à raconter, d'abord des tristes, puis des joyeuses, et d'autres encore, euphoriques puis déchirantes. Mais toutes ces rencontres fortuites avec des garçons comme moi, toutes ces folies d'adolescence, ça ne m'était jamais arrivé. Ces oncles mariés qui vous caressent le dos dans la tente, ces petits amis à l'école avec qui vous jouez aux combats de queue, ces chauffeurs vicieux qui ramassent les jeunes éphèbes le pouce en l'air et j'en passe, ces aventures de camp de vacances, ces cousins qui ne passent que le temps d'un été et d'un orgasme. Les hasards de la vie, je laissais ça aux autres. Après mon frère, il n'y avait eu personne, que des déluges et des déluges de sperme s'abattant sur notre lit comme un fléau.

C'est sûr, je ne suis jamais allé tellement plus loin que le coin de la rue ou que la cour d'école, et quand je m'égarais, je fermais les yeux et me bouchais le nez, évitant de flairer la piste des prophètes de bonheur. Contrairement à ceux de mon genre, disons que je n'ai jamais été vraiment disponible, jamais très présentable, consommable, jamais dans les vitrines d'un village à afficher mes couleurs. Les seuls de ces hommes qui aient croisé mon chemin, ce sont ces vieux mariés qui s'ignorent qui me fixaient sévèrement dans le métro alors qu'ils ne demandaient qu'à me baiser. Je ne sais pas, ce devait être leur propre désir qu'ils fixaient sévèrement à travers moi, reflété dans mon corps bien poli, et c'est lui qu'ils méprisaient, pas moi. Moi, ils n'en voulaient qu'à ma peau. Mais je m'enfuyais, sachant qu'il n'y avait eu, qu'il n'y aurait jamais que la peau de mon frère pour me faire courir. Après son départ sont morts tous mes espoirs qu'un jour, on se tienne par la main, que je fasse oui de la tête pour faire partie des siens, sans rouspéter, sans me moquer de lui en lui criant que son foutu dieu, je l'ai dans le cul, qu'il est plein de merde et qu'il sent la charogne.

CHAPITRE II : Bon sang ne saurait mentir

J'imagine que le sang doit mettre du temps à traverser un océan, plus de temps encore que le vent. Mais c'est bien le sang qui inquiétait cet homme seul méditant devant son jardin en fleurs. Depuis près de trente ans, ses concitoyens l'appelaient Xtitano Leonardo, maire et maître-saigneur de San Leonardo, du moins ceux qui arrivaient à la prononcer. Les autres, ils l'appelaient tout simplement maître, par devoir de respect. Et les illuminés parmi les respectueux ne se gênaient pas pour croire que cet homme avait fondé le monde et que la terre lui revenait de droit. Pas de doute, leur maître descendait bel et bien des Titans, et quoi, ce n'est pas pour un oui ou pour un non, pas pour X devant un nom qu'on remet en cause l'origine du monde. Mais les Léonardiens n'étaient pas une bande d'idiots pour autant, une masse au sens le plus ferme du terme, puisque des sceptiques continuaient de s'éveiller en son sein. Même si certains parlaient du chiffre romain qui multipliait par dix la puissance du maire, d'autres voyaient la lettre comme une marque qui l'annulait, une croix de protestation ou un *ex* latin qui transformait sa force en faiblesse; une fatalité à même son prénom, qui finirait par le mener à sa ruine.

Comme un long fleuve tranquille, Xtitano se laissait aller, glissait par-dessus les rochers en se laissant à peine caresser, convaincu que son bonheur ne connaîtrait pas de fin, qu'il n'y aurait pas de chute d'eau à la fin de sa course. Depuis quelques années, il vivait d'amour et d'eau calme, entouré de ses proches comme d'une pensée magique, posant les gestes du quotidien un peu plus solidement à chaque jour, afin de fortifier le château-fort et d'éviter les cataclysmes. Mais autour du fort, le monde continuait à grouiller à son insu : ça criait, ça pleurait, ça mourait, et le fleuve passait là-dessus en emportant dans son flot les cadavres jusqu'à l'océan, qui pouvait en prendre. À chaque jour, un peu moins d'hommes pour étoffer les rangs de son armée, qu'on parle de l'hôtel-de-ville ou de son célèbre abattoir. Au fond, le maire n'avait plus que sa famille pour armée : la femme qui avait porté ses petits soldats dans son ventre pendant neuf mois, ces mêmes petits soldats se tenant en rangs serrés, en plus

d'une mère qui survivait pour avoir enterré toutes les chicanes de famille. Et comble de malchance, de ses sept enfants, seulement l'aîné possédait le sexe des Titans, entouré de six jeunes filles qui se l'arrachaient en cachette au lieu d'aller en ville pour ouvrir la chasse à l'homme. Ce sont ses enfants et leur sang bouillonnant de vitalité qui faisaient méditer le grand parmi les grands, enfermé dans son hall d'entrée depuis le début des Léonardes, cette semaine de grandes fêtes en l'honneur de l'ancêtre Leonardo, un équivalent contemporain des Saturnales ou des Bacchanales pour ce qui est des danses, des jeux et du pain à volonté. Mais le maire n'avait pas la tête aux rires et aux chansons.

Dans sa tête, le fleuve avait heurté un rocher, et pendant que l'eau, presque toute l'eau poursuivait sa route, un petit courant continuait à tourner autour du pot. Ce rocher de trop, dans le chemin des jours paisibles, on pourrait l'appeler Figlio, l'aîné de 24 ans qui n'avait pas encore trouvé la femme de sa vie, la mère de ses enfants. Après avoir donné naissance à un garçon en pleine forme et en parfaite santé, le maire aurait pu s'arrêter là, faire reposer sa filiation sur les épaules de son successeur, mais il faut croire qu'un guerrier, ce n'était pas assez pour faire une armée digne de ce nom. Surtout que très jeune, Figlio avait affirmé ses préférences : sur le champ de bataille, la poupée de chiffon ne faisait toujours qu'une bouchée des soldats de plomb. Sans parler de toutes ces filles qui ne cessaient de naître autour de lui, l'encourageant à choisir la paix de la maison de *Barbie* plutôt que la guerre en miniature. C'est bien ce sang qui inquiétait le maire, qui lui montait à la tête.

En ce premier vendredi des Léonardes, Xtitano n'avait qu'une idée, présenter une jeune femme à son aîné, la femme idéale, une femme comme un bibelot, qu'il n'aurait pas à apprivoiser, pas besoin de discuter de leurs vies et de leurs goûts, apprendre à se connaître, juste à tourner la manivelle et se laisser aller. Une femme à coucher dans un lit de poupée, à déshabiller pour lui faire des enfants en chair, en os, du sang dans les veines et c'est tout. Cette jeune fille, nul ne la connaissait mieux que Figlio, qui avait partagé sa chambre avec elle pendant les dix premières années de leur vie, l'avait initiée au jeu du docteur et aux joies de la maladie, connaissait sur ses

lèvres chaque recoin de son corps qu'il n'avait jamais qu'effleuré. À cet âge-là, personne n'aurait osé parler d'inceste, du moins pas devant Prospéra et son grand frère. On les laissait s'amuser, les grandes langues parler, convaincu que les enfants se préparaient tranquillement au grand amour, que le temps viendrait, même s'il tardait à venir. S'ils sortaient de la maison, c'était soit pour aller donner un coup de main à l'abattoir pour lui, à la boucherie pour elle, soit pour rendre visite à la famille éloignée. Pour courtoiser, ils avaient le choix entre les bœufs et les consanguins, donner naissance à des veaux à abattre ou à des bébés difformes qu'on apprend à ne pas haïr.

San Leonardo en savait quelque chose sur la consanguinité et les malformations. À l'étranger, on en parlait parfois comme d'une grande famille où tous les citoyens, pourtant plusieurs dizaines de milliers, se connaissaient, pas qu'ils aient changé les couches ensemble, mais tout le monde se reconnaissait dans la rue, se souvenait d'une fête où les regards s'étaient croisés, les mains empoignées. Et dans ce grand bassin où les bouts de peau se frôlaient parfois sans le savoir, où le sang qui leur coulait dans les veines leur sortait parfois par les yeux, ruisselant le long des rues, les Léonardiens se foutaient pas mal de savoir si oui ou non, ils étaient nés du même ventre. On leur faisait avaler depuis longtemps qu'ils étaient tous nés de l'origine du monde, et qu'un sang si pur, même séparé et emmêlé à l'infini, demeurerait pur et inviolable. Des difformes, des malheureux, il n'y en aurait pas, tant que leur vie coulerait de cette seule et même source, de ce cœur grand comme le monde dont ils se réservaient l'approvisionnement.

Ce cœur battait à tout rompre dans la poitrine de Xtitano, empiétant sur l'estomac, et un peu plus bas, ses intestins commençaient à s'entortiller, incapable qu'il était de digérer son dernier repas de bœuf, ingurgité en vitesse. Il battait à contrecœur, en fait, pour ne décevoir personne, pour nourrir chacun de ses citoyens, tous égaux en droits et en rations de bonheur. C'est en tenant ses promesses de perpétuelle béatitude qu'il avait fait tenir sa ville, après tout, en parlant du fond du cœur. Mais depuis quelque temps, le maire sentait comme une plaie lui ronger le fond, une urgence envahir

chacun de ses muscles, une mort le gruger de l'intérieur à petit feu. Seul un petit coquin capable de s'infiltrer dans la tête du maire, sans parler des veines, seulement lui aurait pu comprendre son acharnement à ne rien montrer, à ne pas trembler, à ne surtout pas quitter des yeux cette statue qu'il connaissait par cœur, comme si du sang s'apprêtait à lui couler des yeux. Tout le monde était au courant du culte qu'il vouait à son ancêtre Leonardo, c'était la clé de son empire, mais personne ne savait pourquoi il avait fait une prison de son regard. Ses yeux n'avaient pas bougé d'un poil depuis deux jours, pas même la nuit, pas même durant ses repas qu'il disait sacrés, pas même baisser les yeux sur sa nourriture.

Tout avait commencé à cause d'un jardinier, jeune et insouciant, qui ignorait tout de la grandeur d'âme de son maître, tout son passé à charge, le poids qu'il portait sur ses épaules sans laisser paraître la moindre goutte de sueur, et surtout, le respect qu'il devait vouer à la statue légendaire des Leonardo. Non pas une adoration sans bornes où les hommes se prennent pour de jeunes hystériques pendues aux jambes de leurs idoles, arrachant vêtement par-dessus vêtement et quelques brins de dignité. Plutôt un amour discret et contrôlé, sans les mains, sans les cris et les larmes, tout dans la tête, dans les prières et le recueillement, tout dans les yeux, le regard qui ne peut effriter la chair des dieux. Le maire ne demandait pas grand-chose, au fond, seulement de bien faire le tour de l'ancêtre, de l'entourer d'un cercle de perfection, mais de ne pas se fourrer le nez sous sa robe, ni dans ses oreilles, là où le jardinier a trouvé des mauvaises herbes et s'est permis de les trancher au sécateur.

Quand mon frère s'était mis à grandir plus vite que moi vers nos trois ans, les parents ont dit qu'il poussait comme de la mauvaise herbe. Seulement, ils ont attendu deux ans avant de la couper, de la séparer de cette statue en devenir que j'étais, mais déjà la vermine avait contaminé les fleurs fécondes. Xtitano, de son côté, n'a pris que deux minutes pour couper ses liens avec le jardinier, sans engager qui que ce soit pour le remplacer. Il ferait le travail lui-même, ne quitterait plus son poste et sa pierre précieuse des yeux, au risque de perdre la famille qui continuait de grandir à l'intérieur. Il savait que dehors, quelqu'un jouait contre lui, un esprit malin creusait

en son ancêtre pour préparer sa tombe, quelqu'un de très près de lui, qui visitait son lit la nuit, peut-être, recueillant ses cendres pour les éparpiller vers la mer ravageuse en lui faisant des caresses empoisonnées.

Chaque matin depuis des années, sans que nul ne se range de son côté, aucun allié derrière lui pour rendre compte des ravages du temps, Xtitano faisait le tour du jardin, s'assurant que les traits de son ancêtre ne s'étaient pas amoindris. Même en le scrutant attentivement, en étudiant tous ses replis, il ne savait jamais quoi dire devant ce visage pourtant différent de la veille. Parfois, il voyait dans la pierre les yeux sévères de sa mère, le nez viril de son père, et plus souvent qu'autrement, il y reconnaissait les traits immuables de son jeune frère Neptonno, qu'il n'avait jamais vu grandir, ayant grandi à ses côtés. Son frère n'avait été que le miroir de sa jeunesse, se réveillant dans sa face à tous les jours de sa vie, sans que les jours ne laissent leur marque; pour lui, il n'avait jamais changé. Bien sûr, tout le monde lui disait que l'habitude lui brouillait la mémoire et la vision, parce que tout le monde savait qu'oncle Neptonno avait changé depuis sa naissance, que ses cheveux avaient poussé et grisonné, ses narines gonflé avec son ventre, ses ongles jauni, et tout le reste pris en photo, authentifiant la vie qui passe.

Du côté de son ancêtre, sa statue, les choses ne s'étaient pas passées si simplement. Ses proches tentaient de le persuader qu'elle ne changeait pas du tout, et pour personne, même si elle passait tout son temps à l'extérieur depuis des lunes, la pierre essuyant les crises de rage de la nature. Ils s'essayaient avec leur raison et leurs arguments, mais sans grand résultat, sans preuve à l'appui, le maire interdisant à qui que ce soit de prendre son trésor en photo, d'accumuler les preuves du changement, parce que la lumière de l'appareil, elle, en ferait du changement. C'est ça qu'il faisait dans le hall d'entrée : surveiller et s'assurer que personne ne dérangeait le cours des choses et les airs d'éternité.

Si le petit coquin était sorti de la tête du maire, pour se reposer un peu sur le balcon, juste au moment où le maire se préparait à sortir de sa prison, il aurait pu voir une buée grasse et collante se répandre sur la fenêtre de la porte et même la sentir

empester jusqu'à lui. Plus il expirait, plus sa vision s'embuait, plus la fenêtre se transformait en une toile poisseuse où il aurait pu inscrire un cri d'alarme, un S.O.S. pour que le petit coquin sauve son âme, le libère de l'enfer où il commençait à faire son nid. Mais ne trouvant pas sa place dans cette histoire de famille, sans doute qu'il serait parti en courant sans perdre une seconde, à cause de l'air de bœuf que le maire faisait, peut-être, pas seulement son haleine puant le moisi, mais surtout ses yeux noircis, ses lèvres pendantes, ses narines protubérantes, tout sur son visage qui lui donnait l'air de cette bête qu'il adorait trois fois par jour pour oublier le poids de ses ancêtres.

À travers cette toile embrouillée, son âme qui lui sortait par la bouche, on aurait dit un taureau se préparant à tout détruire sur son passage, tous les toréadors, toutes les capes de feu, tous les spectateurs osant se divertir de ses humiliations. Un prisonnier sur le point de s'échapper de lui-même.

* * *

Pendant ces jours où personne n'a osé crier à l'aide, où personne n'a pu sortir de la maison, pas même le chien pour une promenade, les membres de la famille en ont profité pour se rapprocher les uns des autres dans l'ombre du père. L'instinct de la maîtresse avait épuisé ses ressources et ses idées de recettes pour ramener son homme à la vie, et on ne parle pas des petites filles, toutes occupées à regarder le match de foot à la télé pendant que leur aîné, appuyé sur l'épaule de sa mère, suivait sa xième leçon sur les rudiments de l'amour. Que dire de celle que tout le monde appelait Xutero, nommée d'après son maire, que dire d'elle au moment où elle caressait la tête de son fils aîné. On ne peut pas dire d'elle qu'elle appréciait particulièrement ce nom imposé par son homme, digne des superhéros de *Marvel*, *X-Men*, *Spider-Man*, *Hy-Men* et toute la bande. Avant de s'y faire, elle a passé de longues nuits à s'imaginer en héroïne masquée parcourant la terre à la recherche de l'enfant éternel. Sur sa route, elle croisait Pédophiles, Invertis, Asexués, Androgynes, autant d'ennemis à éliminer avant d'arriver à la grotte des bêtes à trois queues, but de son périple. C'est à eux

qu'elle devait cracher ses œufs magiques pendant qu'ils l'attaquaient avec leur super-sperme pour donner naissance à sa succession.

Très vite, elle a compris qu'on n'attendait pas d'elle de tels exploits, pas tant de rêve, à peine quelques enfants qui eux sauront s'occuper de leurs dons du ciel. Le plus vieux de ces enfants, elle le cajolait pendant que le prochain repas de son homme mijotait, incapable qu'elle était de se déplacer, d'entendre l'appel de la cuisine et de la pourriture lançant son dernier cri. On aurait dit des tourteraux sur une branche qui branle dans le vent, sur le point de craquer, et le plus vieil oiseau sur le point de tomber et d'emporter l'autre dans sa chute. Depuis la naissance de son premier petit héros, et d'autant plus depuis le retrait de son homme, elle occupait ses moments libres à lui enseigner l'amour comme matière de base : pincer les joues, flatter le cou et tapoter les fesses qu'elle avait si longtemps poudrées. Malgré les rendez-vous manqués, l'absence de prétendantes, la dépendance aux enseignements et l'amour pour la maîtresse, la maîtresse n'abandonnait pas la partie.

Xutero semblait ignorer que la cause de l'échec reposait sur ses propres épaules, elle qui jouait si bien le jeu de l'amour, y croyait au point d'en oublier son homme qui attendait dans la chambre des maîtres en faisant craquer le plancher sous son lit. La mère manipulait avec tant d'adresse la peau de son petit poussin, des cheveux aux orteils, faisait si bien un homme d'elle-même que l'enfant se laissait aller sans faire un geste, sans se retourner contre elle, la plaquer contre un mur et lui faire sa fête. Le jour où le maire en a eu assez de se contenter des restants avariés de son amour, la maîtresse a sorti son fils de l'enclos qu'elle avait érigé pour lui, renouant avec ses espoirs de devenir grand-mère. Figlio n'a fait que quelques pas vers le jardin des jeunes filles avant de leur cracher dessus, elles et leur innocente fraîcheur. Il ne voulait rien savoir des filles sans vie, leur peau lisse, leur parfum de rose, leur sourire enjôleur, rangées côte-à-côte à attendre qu'on les cueille et qu'on les mette en pot, qu'on les regarde sécher pour le restant de nos jours.

Même si son père s'acharnait à lui répéter qu'un homme devait prendre une femme et non l'inverse, que jamais il ne devait la laisser s'asseoir sur son membre,

qu'ainsi ses enfants naîtraient difformes ou, pire, efféminés, malgré tous les avertissements, le fils aîné n'en faisait qu'à sa tête et continuait de traiter les filles comme ses semblables, voire ses supérieures, au service de leurs moindres caprices. La plus mûre et la plus belle de ces filles, la plus populaire auprès des célibataires léonardiens, dormait dans la chambre juste à côté de la sienne, et il ne réalisait pas sa chance, ne sautait pas dessus la clôture, pas même en rêve avec les moutons. Juste avant de s'endormir, il pouvait entendre les gémissements de Prosphera, ses plaintes, ses draps se froisser de l'autre côté du mur, anxieuse de voir son prince venir et lui dérober sa fleur d'Hymen. Mais ce n'était pas lui, ça ne pouvait être lui. Depuis longtemps, Figlio croyait deviner son père, voyait venir le jour où il le déshériterait pour le punir de ne pas avoir trouvé une femme d'avenir et les enfants qui vont avec. Il craignait même qu'un jour, le maire finirait par s'occuper lui-même de sa fille et de ses petits-enfants; après tout, il était le mieux placé pour savoir comment s'y prendre. Mais bien enfermé dans sa peau de fer, il avait appris à cacher ses intentions.

Il y aurait long à dire sur le cerveau de Xtitano Leonardo, et je pourrais m'étendre en long et en large sur la complexité de son système cérébral, comme un petit coquin, mais je préfère m'abstenir. C'est que malgré ma prétention à posséder un cerveau de plus que mes camarades de classe, j'ai toujours échoué aux cours de biologie humaine alors qu'eux réussissaient sans problèmes. Je refusais d'admettre que ma réalité correspondait à l'image de boîte crânienne qu'on nous montrait dans les livres d'école, la parfaite symétrie, la chair rose et tendre, toutes les cellules parfaitement séparées, en plus de refuser que mes notes correspondent à celles des petites faces à claques qui prétendaient tout savoir, tout calquer, jusqu'au sourire du professeur. Je ne saurais donc pas trop quoi dire du cerveau du maire, sauf peut-être qu'il arrivait à penser à deux choses en même temps, soit miraculeusement, soit à cause de ses années d'expérience en gestion des affaires. De sa prison, il pouvait garder l'œil sur sa fille Prosphera qui attendait entre les deux pièces, tout en ne quittant pas des yeux la statue de son ancêtre et le calme qui régnait tout autour. Mais il travaillait si fort sur ces deux amours impossibles à départager, si fort pour les posséder, ne pas les

laisser s'échapper, qu'il en oubliait le drôle de couple qui s'aimait au salon sans son consentement.

S'il avait choisi Xutero pour mairesse, ce n'était pas pour que la mort les sépare, mais parce que cette femme pouvait se séparer en deux et faire deux choses en même temps, d'abord dans la couchette, avec les mains et la bouche, ensuite dans la cuisine avec les mêmes membres, tranchant le bœuf, goûtant la chair pour contenter homme et enfants. C'est pour eux qu'elle se scindait en deux parties égales, comme elle disait couper les sous en quatre en faisant ses emplettes, parlant toujours la bouche pleine, l'aspirateur dans une main et les enfants dans l'autre pour bien nettoyer en dessous. Mais jamais elle n'a parlé de penser à deux choses à la fois, elle laissait ça à l'homme de la situation. Pour ça, il aurait fallu qu'elle s'arrête et ne fasse plus que penser, deux fois plutôt qu'une, et ça non, vraiment, une bonne mère devait toujours agir avant de penser, assécher les rivières avant que ses enfants ne s'y noient, leur attacher une corde autour de la taille avant qu'ils ne pensent à se jeter en bas d'un pont, leur dérober pilules et condoms avant qu'ils ne se mettent à faire l'amour. Pendant qu'elle s'occupait de la survie de la maison, son homme pouvait ne rien faire du tout, réfléchir seulement, s'assurer que tout demeure sous contrôle, sous son toit et au-delà, que rien ne tremble autour de lui, rien que par la force de sa pensée.

Quand Prospéra a ouvert la porte du hall et a agrippé la main de son père, il savait de quoi il s'agissait, quel sang circulait sous cette peau humide, quels gestes poser pour réconcilier les deux parties de sa tête qui pensaient dans des directions opposées. Même en n'abandonnant jamais l'image de sa statue, le maire savait que la main de sa fille n'était pas de pierre, que dans cette chair délicate se trouvait la source de tous ses problèmes, mais aussi leur résolution. Sa fille, elle, n'avait qu'une idée en tête, qu'un geste à poser : ramener son père à la vie, lui redonner sa liberté et sa place de maître. Au salon, les choses commençaient à se dégrader, le fils se confondait avec l'amant, la mère avec la maîtresse, les petites filles avec l'écran de télévision. Quelqu'un devait séparer les justes des coupables, redéfinir les rôles, la hiérarchie, mettre la hache dans cette masse informe qu'était devenue sa famille durant son

absence. Mais même en avançant vers le salon d'un pas assuré, tout continuait à s'empiler dans son cerveau, tous ses tracas de famille, en plus des affaires de la ville, le bœuf, la fête à l'ancêtre, et tout ça commençait à lui sortir par les oreilles.

C'est sa tête qui aurait eu besoin d'un bon coup de hache, ses idées se faire charcuter et pisser le sang jusqu'à s'essouffler complètement, afin que survive ce qui valait vraiment la peine d'être pensé. C'est seulement en bafouillant qu'il sortirait de son cachot, en perdant les pédales devant ce public si exigeant, en affichant les nouvelles couleurs de son désespoir, quitte à s'effondrer sous ses mots. Oui, le Titan venait quêter un peu d'appui en ce bas monde.

Premiers mots de Xtitano à propos de l'alliance

« Mes enfants, écoutez-moi bien, je n'aurai pas la force de me répéter. Vous qui passez vos journées devant la télé ou face au regard accusateur de vos camarades, vous ne savez pas ce que je sais, ce que j'ai vu par la fenêtre. Une menace plombe au-dessus de nos têtes, sur notre ville et s'apprête à nous envahir, notre maison et notre ville du même coup, un coup de tonnerre foudroyant tout sur son passage. J'ai vu des hommes jusqu'à un certain point, flottant main dans la main, et j'ai su que leurs pas ne menaient à rien, qu'ils ne venaient pas en aide, qu'ils ne prenaient pas la route à suivre. Je sais qu'au-delà de notre ville, on déploie des arcs-en-ciel pour aveugler ceux qui croient en ma lumière, je sais qu'il se trame des choses contre nous, qu'un léger souffle de mal deviendra grand sous peu si nous ne faisons rien pour l'arrêter. Dans ces pays lointains, de l'autre côté de l'océan, des hommes détruisent des symboles, ils crachent dessus et ne s'essuient pas les mains, ils les piétinent, les enterrent pour planter par-dessus des drapeaux qui n'ont pas lieu d'être.

Ces hommes ont oublié, et vous tous, vous avez oublié le premier arc-en-ciel, de Dieu à Noé pour les fils à venir, symbole de notre alliance, notre pont entre ici et l'au-delà, le pont qu'on a abandonné, qu'on a voulu franchir avec nos gros sabots, le pont en ruine. Et maintenant, il n'y a que des drapeaux qui flottent entre ciel et terre, qui bientôt flotteront jusqu'à nous et nous recouvriront comme un orage si nous

n'agissons pas en Léonardiens dignes de ce nom. Mais ce n'est pas tout. En plus d'oublier l'alliance de l'arc-en-ciel, vous avez oublié la deuxième alliance entre Dieu et les hommes, le sacre du prépuce. Et là-bas, ces hommes du mal ont oublié la douleur de l'alliance, ils se font mal pour le plaisir, ils choisissent d'avoir mal, et comment, et à quel endroit, ils aiment leur liberté de choisir de se faire du bien, du mal. Ces gens, de l'autre côté de la montagne, croient aussi à la circoncision, mais pour le plaisir, pour ne pas que se ramassent en leur sexe les déchets de leur perversion. J'ai vu tout ça, et ça n'avait rien d'un rêve, mes enfants.

Vous ne les voyez pas, vous êtes assis dans votre salon, à regarder vos livres en images et vos divertissements, à vous évader alors que vous n'avez même pas de prison, vous qui n'avez jamais traîné le poids d'une ville sur vos épaules. Vous attendez que le temps passe et emporte avec lui le sauveur qui ne vous verra pas sous ces murs, cachés bien au chaud, trop confortables pour tendre la main. Vous resterez là à attendre qu'on vous rallie à une cause que vous ne comprenez pas, qu'on vous mette main dans la main et qu'on vous pousse dans le dos, dans la bonne direction. Nos ancêtres parlaient du droit chemin. Il n'en reste rien, piétiné lui aussi, ou peut-être a-t-on construit des centres commerciaux par-dessus et d'autres par-dessus les églises, par ma faute peut-être. Mais je sais que de l'autre côté de la montagne, tous les ponts s'écrouleront, je sais que ceux qui les bâtissent se trompent, qu'ils ne savent pas comment établir des fondations plus solides que le temps.

J'ai vu aussi que ces arcs-en-ciel au bout de leurs bras n'en étaient pas, j'ai compté les couleurs, seulement six. Ce n'est pas l'arc-en-ciel de Dieu qu'ils adorent, mais celui des manufactures et des détaillants, celui qui se vend à la chaîne comme de la chair de Dieu à bon marché. Ces hommes ont choisi les couleurs les plus primaires, comme le vert, rouge et jaune des feux de circulation, pour que les gens suivent leur direction, se sentent interpellés et s'allient à leur foi. Ils pensent peut-être qu'Iris, fille de Titan et messagère de Zeus, déesse de l'arc-en-ciel, se portera à leur secours, fera de leur corps un pont entre ciel et terre, les délivrera du poids de leur pas si quelque chose ne tourne pas rond dans leur plan de paradis. Mais ça n'arrivera pas, mes

enfants, parce qu'il manque le ciel à leur arc-en-ciel, la couleur de vie dans l'au-delà, les enfants qui donneront des enfants et qui feront tenir le pont au bout de leurs bras. J'ai vu aussi, aussi loin que mon regard peut se rendre, que ces gens faisaient alliance par derrière. Ils font alliance pour rien, ils ne croient qu'à l'orgasme qui ne leur survivra pas, qui ne fera que se multiplier en d'infinis et infimes plaisirs. Il ne sortira jamais d'eux que saleté, saleté puante et crasseuse, que de la merde et de la mort, leurs déchets. C'est seulement à des déchets qu'ils donnent la vie, les adorant, les faisant grandir et faisant d'eux des divinités.

Bientôt, ils envahiront ma ville de ces déchets, les déchets alléchants, contagieux, et je sais que les faibles saliveront devant la contagion avant de venir pleurer à mes pieds pour leur guérison. Il faudra que je brûle ces déchets avant que ces hommes ne les répandent devant mes citoyens affamés de merde et de divertissements en couleurs, que je brûle leur merde et leur corps avec. Le feu sur Sodome n'a rien fait de bon, finalement, seulement réduire la ville en cendres et laisser le vent les répartir sur toute la terre. La poussière des maudits est retournée à la poussière et d'autres hommes sont nés de cette terre, d'autres maux avec eux. Pendant longtemps, j'ai cru que le Mont d'Avant nous protégerait de ces hommes-là, que le vent s'arrêterait juste avant nos frontières. Seulement, les Sodomites sont plus rusés, plus mesquins qu'ils n'en ont l'air, plus courageux que la plupart d'entre nous, sans doute. J'ai vu qu'ils avaient élu domicile sur la montagne et qu'ils regardaient notre ville de haut.

Je sais aussi, mes enfants, que vous n'avez pas bien écouté votre père, parce que vous croyez que ça ne vous regarde pas, que vous pouvez continuer à vous laisser bercer par le temps, qu'on s'occupera de vos gestes et que tout ira bien, que les jours se termineront avec vos yeux fermés. Mais ce n'est pas tout. »

Personne ne s'est retourné pour réagir, pour donner suite à la discussion qui n'en était pas une, qui n'en était jamais une quand le maire prenait ses paroles en l'air pour de l'inspiration. Sa solennité de pape mêlée à ses clins d'œil de président n'arrivaient même plus à séduire sa douce moitié, qui n'entendait rien d'autre que du bafouillage

et du désespoir dans ces mots emportés, cette bouillie pour les chats où se confondaient les symboles et les faits accomplis. Le maire se souciait peu de malaxer les paroles de Moïse avec celle de Jésus, de faire du dieu des Juifs et de celui des Chrétiens une même purée, saupoudrant même un peu de la foi de ses ancêtres pour épicer sa diète athéiste. Il disait vrai, et on se devait de tout gober en une seule bouchée.

Ses enfants, élevés dans une capsule de confort et d'indifférence, ne remarquaient rien de tout ça, n'avaient pas le savoir qu'il fallait, mais ils avaient appris à ne plus trembler de peur devant les paroles de leur père. Sans doute qu'eux aussi sentaient les frémissements au fond de sa voix, alors qu'avant, quand ils étaient tout petit, c'est la terre autour de lui qui remuait à chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Xtitano savait que les temps avaient changé, que ses enfants avaient grandi trop vite, qu'avec leur puberté précipitée, ils avaient appris à rouspéter devant leurs parents, en plus de toutes ces choses qu'ils apprenaient dans la cour d'école, cracher, pisser plus loin que le voisin, gifler les rivales, mordre les professeurs au lieu de faire leurs devoirs d'apprentis citoyens. La seule chose qu'on ne leur avait pas enseignée, ni à l'école, ni dans la cour, et surtout pas à la maison, c'était le cycle de la vie, le sang qui faisait tourner la roue de la chance depuis des générations : apprendre aux petites femelles à adopter la fragilité de la proie et aux petits mâles, la fougue du prédateur.

C'est à ça que le maire venait remédier, malgré les railleries de sa femme, son penchant pour la nouvelle éducation propagée dans ses lectures hérétiques de salon de coiffure, la liberté de penser et d'agir, vivre et laisser vivre, les laisser grandir sans coup de pieds au cul, suivre le courant si ça peut leur faire plaisir, si ça peut leur faire un petit bonheur. Les petits-enfants, elle n'en désirait pas particulièrement, ayant assez à faire avec les siens qui jamais ne quitteraient le nid familial, jamais ne verraient le soleil se lever en-dehors de cette ville d'où l'autochtone ne sortait jamais. Mais elle savait ce que son homme complotait dans son dos, elle voyait bien à quoi il rêvait pendant son sommeil, quels mots sortaient de sa bouche à son insu. Des cris de conquête à la gloire des douze Césars, surtout, des « Caligula décrochera la lune » et

des « Néron mettra le feu aux maudits », pour se réveiller en sursaut sur des « Figlio... » qui s'interrompaient avec le jour. En ouvrant les yeux ce matin-là, toujours immobile dans le hall d'entrée, Xtitano savait que pour son fils unique, son seul espoir, l'heure des présentations était venu; il n'y aurait plus jamais de point de suspension. Il fallait le faire venir à sa fiancée, mère de ses enfants, bras droit et âme sœur, tout ça dans ce même corps qu'il connaissait déjà comme sa poche.

Derniers mots de Xtitano au sujet de l'alliance

« Vous savez, mes enfants, que nous sommes tous du même sang, mais ce sang est menacé et nos têtes mise à prix. Aujourd'hui, Figlio, mon fils pour toujours, je te demande d'écouter cette histoire comme si c'était la tienne, une histoire où ton sang s'écoulera, où il n'en restera rien, pas la moindre trace.

Un jour, très jeune, à cinq ans plus exactement, avant même de pouvoir s'en rendre compte, un petit bonhomme courageux s'est enfui de chez lui, là où il était né et où on le torturait, et il a couru de toutes ses forces, traversant l'Italie de l'ouest à l'est jusqu'à se heurter la tête au pied d'une montagne. C'est là qu'il a commencé à perdre son sang, mais il a vaillamment continué à avancer, à s'élever vers la lumière, pour arriver à voir de l'autre côté du Mont d'Avant, le soleil qui l'attendait. Lentement, en se vidant de ses entrailles, les veines dans ses mains, il est arrivé devant la porte d'une grande famille, grande par son accueil et sa charité. L'enfant accroupi, plus de vie que dans les yeux, mais le corps droit debout, la tête haute, n'a pas demandé qu'on lui porte secours. Il n'avait rien à dire à ses hôtes, mais il était là, plein d'espoir de reprendre vie en s'abreuvant au sein et aux veines d'une source nouvelle. Jamais il n'a pu parler de l'autre côté de la montagne, celui où on ne voulait plus de lui, rien savoir. C'est seulement avec ses parents adoptifs, ses parents d'élection qu'il a commencé à grandir, à se souvenir.

Cette histoire, le jeune homme pourra la raconter à ses enfants, et parler de sa bienheureuse famille qui l'a traité comme un roi, peut-être glisser quelques mots sur la vie qu'il a menée avant ça, les glisser dans la honte. Parce qu'avant de trouver le

chemin, l'enfant n'habitait pas dans une maison, mais sur une île perdue dans la mer, l'île des femmes, là où on n'élève pas les enfants comme il faut. Là-bas, des femmes s'engrossent sans l'assentiment des hommes par la semence des bêtes sauvages, et quand elles donnent naissance à des petits garçons tout poilus, elles en font leurs dieux, elles ajoutent une pierre à leur temple et passent leurs journées à les regarder grandir jusqu'à ce qu'elles puissent leur faire l'amour, l'apprentissage de la perversion. C'est ce monde-là qu'il a fui à l'âge où il a su marcher et penser, parce qu'il savait du fond de son cœur que cette vie ne valait rien.

Mon fils, cette histoire est la tienne, et ces hôtes généreux, les tiens. C'est cette histoire que tu devras raconter aux gens de la ville, ceux qui douteront de notre bienveillance, ceux qui parleront d'inceste et d'enfants difformes. Parce que je viens à toi pour te tendre la main de ma fille Prospéra, le meilleur alliage possible de chair et de sang. Oui, les gens diront ce que tu sais, qu'elle est ta sœur et que ça ne se fait pas, mais quand ils vous verront unis, quand ils verront les enfants en santé qui naîtront de votre union, le monde entier se taira sur le champ. Quand ils verront la lumière de cette nouvelle alliance entre le ciel et la terre, vos doigts qui ne se délieront plus jamais, qui ensemble ne perdront plus jamais de sang, tous les ennemis mourront de jalousie avant d'avoir atteint le champ de bataille.

Je parle au nom de cette alliance, de ce temps qui se poursuivra et de ces enfants qui ne cesseront de naître et de devenir grands pour joindre le rang des alliés que nous sommes, Léonardiens. Vous, mes enfants, qui avez la force de repousser les mains vénéneuses de ces nouveaux venus qui se croient des nôtres, qui se réclament de toute terre, mais dont le sang n'est bon qu'à répandre son mal et à détruire tout ce qui respire la vie, je sais que vous ne me décevrez pas. Maintenant, j'ai terminé de parler, et c'est assez de bavassage, parce que dehors, les choses commencent à presser. »

« ...les choses commencent à presser » s'est fait enterré par les rires moqueurs de la mairesse, pour qui rien de grave ne pouvait arriver. Ses rêves n'avaient jamais cessé d'être paisibles, les couleurs de son arc-en-ciel d'illuminer le jardin, les enfants

de courir dans les fleurs et les légumes, le beau temps de succéder à la pluie. Seul le maire restait solennel à l'écoute de son annonce, retenait à l'intérieur le ridicule de la situation en s'avançant un peu plus du divan, s'appuyant sur les épaules fermes de l'élu, celui qui dans sa mort naîtrait comme homme de la maison. Ce n'est pas avec d'autres mots, mais avec ses mains qu'il a planté définitivement la hache entre sa femme et son fils, pansant le sang de Figlio avec la main de Prosphera. À l'avenir, ce serait elle qui s'occuperait de l'accueillir après le combat, des pansements et de l'amour plein les bras. Ce serait elle, la mère, la gardienne du phare, alors que l'autre, la vieille mairesse, continuerait à se moquer de la grandeur des hommes jusqu'à mourir étouffée dans sa salive, le seul fluide qui n'avait pas encore séché en son corps.

Assis côte-à-côte sans se toucher, les deux fiancés, au lieu de s'épauler comme frère et sœur, se sont mis à trembler, intimidés pour la première fois l'un par l'autre, par leur corps d'adulte qui commençait à sortir de l'ombre : les poils sous le nez, la pomme dans le cou, le bout des seins, tous les petits recoins qui soudain s'exprimaient à leur plus grande gêne. Pourtant, Figlio n'avait d'yeux que pour Prosphera, ne sachant pas trop où regarder, quelle approbation aller chercher dans des yeux qui en connaissaient long sur l'amour. Mais ce n'est pas avec des yeux amoureux qu'ils se sont regardés, les yeux de ceux qui se voient pour la première fois et soit s'enflamment d'amour, soit préparent l'apprentissage de leur haine mutuelle. On aurait plutôt dit les regards de deux êtres qui savent ce qui les attend et n'y font rien, peut-être des clins d'œil, mais de complicité fraternelle, de connaissance de la même cause et non d'un insatiable feu.

Au creux de l'oreille s'est raconté le début d'une histoire qui se poursuivrait entre les lignes, celles proférées haut et fort durant les repas, mais qui ne ferait pas de petits, qui tournerait en rond pendant quelque temps puis reviendrait à son point de départ. Eux aussi pourraient faire comme leur père, mentir à son image, rêver de leur première fois et qu'après quelques semaines d'histoire d'amour, ils auraient besoin de se remémorer cette première fois et à quel point c'était différent à ce moment-là. Les

premiers temps de guerre, ils essaieraient par tous les moyens de revivre l'étincelle en regardant des photos de voyage et en se revoyant là à ce moment-là, donc heureux. Mais même en souriant de nouveau face à leurs beaux visages souriants, même en désirant se replonger dans l'image, se retrouver en voyage une autre fois, ils n'y verraient rien, seulement ce sourire qui ressemble à celui d'un autre couple, ce couple qui aimait la vie, l'amour et les voyages en amour, ce couple qui n'avait pas besoin de regarder des photos, trop occupé à les prendre et à faire l'amour.

Malgré l'amour et tout, Figlio chercherait un peu plus loin dans l'album pour trouver d'autres photos, où il verrait le décor tout autour de son amoureuse, toutes ces choses qui ne sourient pas, la brique et les passants insouciantes, afin de retrouver le sourire de l'être aimé perdu dans la foule. Et derrière tout ça, il se souviendrait d'où il se trouvait, lui, le photographe amoureux, amateur en photo comme en amour, pensant pouvoir atteindre le moment de grâce, la beauté d'une image qui dit tout en un seul instant. Puis, un peu plus loin dans l'album, il retrouverait leur photo préférée, l'image des amoureux s'embrassant dans le même cadre et sans montage, sans trucage à l'amour, avec le photographe étranger derrière, qui n'est plus là pour témoigner de leur passion.

Pourtant, le couple d'amoureux, en se regardant sourire, penserait que ça s'est réellement passé, qu'il y a eu de l'amour dans l'air et qu'on l'a éternisé, parce que les murs de la ville, de la rue où ça s'est passé sont encore les mêmes, le numéro sur la porte derrière le premier baiser n'a pas changé, tout était vrai et l'est encore. Et si un jour, la maison des amants passait au feu qui emporterait tous leurs souvenirs, ils retrouveraient la demeure prise en photo derrière eux, là où les yeux curieux des enfants regardant par la fenêtre ont vu le baiser et l'amour, même s'ils n'habitent plus là pour dire qu'il y a eu un baiser devant chez eux et confirmer cet amour du passé. Et même en criant à tue-tête qu'il y a eu baiser, qu'ils sentent encore le frisson sur leurs lèvres et qu'ils n'ont besoin d'aucune preuve, les deux amants finiraient par céder, par ne plus croire à toutes ces inventions qu'on appelle les histoires d'amour.

Tout ça pour dire que Figlio et sa sœur savaient qu'ils joueraient le jeu tout en riant dans leur barbe ou en pleurant dans leur oreiller, dans le même oreiller. Leurs nuits, ils ne les passeraient pas à faire des enfants, mais à se rêver dans d'autres bras, et leurs journées, à se faire des clins d'oeils, pas des clins d'oeils d'amour, mais de fraternité, une alliance de regards et de sourires en coin, une confrérie qui n'aura jamais rien de charnel ni d'éternel, mais qui fera passer le temps. En attendant, les fiancés pouvaient regagner leur chambre respective avant que le *bulldozer* des parents ne les entasse l'une sur l'autre, fasse des lits jumeaux un seul lit *King* et de leur fraternité, une grosse boule d'amour irrespirable. Dans le salon, il ne restait dans l'air que les mots laissés en suspens, les sous-entendus que personne n'avait captés à temps, déjà incrustés dans les murs de la pièce, des mots qui peut-être ressurgiront lors d'une restauration future, quelques hiéroglyphes en langue léonardienne qui aussitôt découverts, se révéleront intraduisibles.

Tout ce qu'on entendait encore à la maison, c'était le claquement de la porte d'entrée que le maire n'avait pas réussi à domestiquer, de même que le vent qui n'en faisait qu'à sa tête. Oui, tout cela aërait l'entrée trop longtemps renfermée sur la chair du maire en temps de guerre, tout cela venait faire le ménage négligé par la maîtresse en temps d'amour. Chacun enfermé dans sa chambre jusqu'au prochain repas, qui pouvait bien sentir que ce vent avait tourné, qu'il n'avait pas la même odeur, la même chaleur que celui des jours cléments? Qui oserait ouvrir une fenêtre, sentir le vent sur son visage et s'inquiéter pour sa peau? Qui se prendrait pour un prophète de malheur venu annoncer que ce léger souffle porte en lui du mauvais sang et qu'il commence à s'infiltrer dans leurs vies?

CHAPITRE III : Montagne en papier

Larguons les amarres, partons la mer est belle, mêlons la sueur aux vagues, la peine à l'ouvrage, ramons tant que faire se peut, passons du rêve à l'acte, il y aura toujours une petite vermine pour se plaindre qu'il fait trop froid, trop venteux, que ses mains le font souffrir. J'étais de cette vermine, et heureusement pour les Prochains, je ne me jetais pas à la mer, je ne prenais pas part à la croisière en folie. Je préférais prendre l'avion et passer par-dessus toutes les épreuves que la vie avait à m'offrir.

Après quelques heures à surmonter, je suis apparu dans le décor, mettant les pieds à l'Aéroport international de Bari en Pouille, le plus près de la ville interdite de San Leonardo. Mais pourquoi moi, ont dit certains, pourquoi est-ce que je prenais la peine d'aller aussi loin alors que j'aurais pu suivre tous les déboires des Prochains à la télé, ou bien attendre calmement le documentaire? Pourquoi est-ce que je m'acharnais à poursuivre un rêve rêvé par d'autres, à distance, juste assez près pour tout voir, juste assez loin pour ne pas m'y engouffrer? Pourquoi est-ce que je quittais le confort de la résidence familiale, logé, nourri, habillé, pour m'aventurer dans un pays dont je ne connaissais ni la langue, ni les principes, toutes ces données de dossier qui auraient pu m'éviter des faux-pas? Disons d'abord qu'au moment où mon frère quittait la terre ferme pour voguer vers San Leonardo, Samère me jetait par la tête un numéro du *Nouvel observateur* qui traînait à la maison, pour me divertir, comme on lance des arachides à un singe en cage.

Sans trop chercher, je suis tombé sur un article qui s'intéressait à cette même ville et à son rapport à la grande Europe. Comme si les nouveaux observateurs du monde moderne se préparaient au pire, comme si le souffle maudit faisait sa tournée. C'est un journaliste français qui se penchait sur le cas unique de cette cité, ni capitale ni métropole, isolée du monde et de sa patrie, vivant selon ses propres règles et sa propre foi. À l'image du Vatican, San Leonardo était un pays à elle seule, avec sa monnaie, son drapeau, son journal, sa télé, son art, sa culture, ses élus, mais pour des raisons tout autres que l'instauration d'une base matérielle à l'empire papal. Depuis

1974, le maire Leonardo menait sa ville à sa manière, une manière à faire enrager les hauts dirigeants de l'État italien, abolissant le mariage pour ses concitoyens, refusant l'autorité de l'institution religieuse, interdisant le tourisme, l'immigration et l'émigration, en plus de vouer un culte à la culture bovine, entre autres folies des grandeurs. Tout ça me semblait assez banal, à la rigueur, mais une chose a retenu mon attention : la manière dont le journaliste tremblait, faisant se froisser les feuilles de la revue. C'est qu'il ne savait pas sur quel pied danser, ne parlant ni en bien ni en mal de la ville ni belle ni laide, ignorant quoi en penser, pencher à gauche ou à droite : admirer son audace et son mépris du gouvernement ou mépriser son enfermement collectif; vénérer ce maire fidèle à la vocation de boucher de ses ancêtres, ou bien honnir ce démagogue pervers qui honnissait les démagogues, qui se servait d'une pauvre bête sans défense pour renflouer ses coffres.

S'il avait su que je réussirais à m'introduire dans la ville, sans doute que ce journaliste n'aurait pas hésité à trancher sur mon cas. Non mais, honnêtement qu'est-ce qu'un jeune avorton arrivé d'un pays sans histoire et sans intérêt aux yeux des nouveaux observateurs venait faire dans ce trou perdu où nul étranger n'avait sa place? Où est-ce que j'allais me perdre, vraiment, et qu'est-ce qui me resterait de ce grand pays que les étrangers disent ne pas connaître quand on dit Québec, « Québec quoi? », ce pays qu'on ne veut pas dire Canada et qu'on finit par appeler Montréal pour qu'on nous replace sur la carte, et même si on y parle à moitié anglais, c'est un moindre mal. Pourquoi le maire accepterait-il de m'accueillir chez lui alors qu'en près de trente ans de résistance, aucun étranger n'avait mis les pieds dans cet immense bassin de consanguins qui s'accroissait à chaque génération? L'affaire, c'est que ce journaliste, après avoir relu son propre article, n'avait pas pris la peine de feuilleter la revue jusqu'à la fin, où un petit bout de papier replié sur lui-même était caché, un genre de formulaire laissé par la mairie de San Leonardo, invitant un jeune Américain à venir passer quelques jours dans son manoir durant les Léonardes.

L'Amérique, c'était moi, mon pays élargi, et c'est moi qui devais répondre à l'invitation, passer pour un traître aux yeux de mon frère et de ses alliés en allant

assister à leur défaite avec mon billet de spectateur. Sur le dépliant, je n'ai trouvé aucune information sur les motivations du maire, cet éveil soudain à mon côté du monde, seulement mes informations personnelles à inscrire sur un bon de participation, tout ce que j'avais besoin d'être aux yeux de mes hôtes. Je n'ai eu à attendre que quelques jours avant de recevoir une réponse, une lettre de bienvenue de la part de la femme du maire qui s'occupait de ses paperasses. Elle m'expliquait que la famille recherchait un jeune homme en santé, physique et mentale, curieux de connaître sa ville et d'apprendre à l'adorer, pour ensuite partir courir le monde afin de propager la bonne nouvelle, qu'un État indépendant existe vraiment. Et apparemment, j'étais le mieux placé pour y arriver. D'autres auraient pu m'avertir du danger, que le maire espérait seulement ajouter un homme aux meubles de sa maison, un trophée de chasse, la tête d'un étranger pour tenter le sexe de ses filles, les mettre au défi de résister aux charmes du monde extérieur, de ne pas succomber à un autre sang que celui auquel on les abreuvait depuis leur naissance. Mais ces autres, je ne les connaissais pas encore.

Avec ce concours, je devenais un gagnant. Pour la première fois de ma vie, j'étais le meilleur dans quelque chose après tous les échecs aux Olympiades scolaires et aux concours de diction. J'ignore parmi qui j'ai été choisi, parmi moi seul peut-être, sans compétition, une victoire sans gloire, parce que ça n'intéressait personne d'aller se perdre dans une ville à la tête dure alors qu'il y avait encore tant à faire avec l'ami Québec. Et comble de victoires, en débarquant de l'avion, ne voyant personne devant moi, j'ai tenté de me convaincre que j'avais gagné la course contre mon frère, que j'étais arrivé avant lui, qu'il m'avait suivi et non le contraire, que j'étais la tête pensante entre nous, et qu'une tête qui pense vaut mieux qu'un corps qui agit. C'est seulement en m'avançant vers la montagne que j'ai réalisé que nous avions perdu tous les deux. Les touristes nous avaient devancés.

* * *

À l'orée de San Leonardo trônait une immense montagne qu'on appelait le Mont d'Avant, parce qu'après elle, c'était le chaos, la fin du monde en chair et en os, une ville où qui y entrait y mourait, et encore plus loin, si on se rendait jusque-là, la mer Adriatique, les ressacs de l'enfer et encore plus de mort aux imprudents. J'en avais entendu vaguement parler dans un livre d'école, un livre de géologie où les images parlaient plus que les dates et les statistiques, toutes les montagnes du monde se livrant un combat pour régner en tête des records de hauteur. Notre mont Royal national faisait bien piètre figure face au Mont d'Avant, même s'il n'intéressait guère les Italiens qui préféraient les sculptures et les monuments de pierre. Par contre, il attirait une multitude de touristes chaque année, les mêmes qui se bousculaient dans toute l'Italie pour tenter de tout voir en même temps, de la tour de Pise au Colisée dans la même photographie panoramique. Pourtant, ce n'est pas tant la montagne que la vue sur la cité maudite qui les intéressait, qui stimulait leur côté voyeur, leur désir de voir le mal à distance, d'observer la perversion sans se salir les yeux. Ils savaient bien qu'ainsi, en y entrant par le *zoom-in* de leur caméra, le seul risque qu'ils couraient était de s'emporter, de se croire voler et de foncer dans la barrière de sécurité. Et ils se vidaient les poches pour assouvir leur désir, pendant que San Leonardo encaissait les profits en riant dans sa barbe, l'État ne voulant rien savoir de ce lieu touristique mais maléfique, aussi corrompu que la ville à laquelle il faisait de la publicité.

Parlant de barbe, notons qu'à la fin de la Renaissance, la famille Leonardo, chassée de sa Toscane natale par Henri II et le parti profrançais, avait dû traverser la montagne afin de gagner son repos, menée par celui qu'on surnommait le génie barbu. Selon les légendes de l'époque, aucun être vivant n'avait encore franchi cette étape menant directement au désastre, quelques bestioles et quelques sorcières aux bras des démons y résidant en permanence et faisant la vie dure aux téméraires qui rêvaient du petit bout de terre inhabité entre le mont et la mort. Depuis des générations se propageaient des histoires d'horreur à son sujet, à l'époque où ça ne coûtait rien, où les pieux croyaient que le Mont d'Avant était un mur construit par

saint Jean pour empêcher les hommes de tomber dans la fin du monde. Ce bon vieux temps où les hommes avançaient dans la nuit avec des torches en main et des ombres en tête dans l'espoir de taire les vieux contes populaires qu'ils ne cessaient d'alimenter en leur rendant visite.

La plus célèbre de ces histoires, *Les fruits d'Utero*, propageait depuis des siècles les méfaits d'une sorcière qui conservait la vie éternelle en attirant les chasseurs dans son terrier avec ses rires mélodieux. Ces hommes, loin de leur foyer, ne se faisaient pas prier pour féconder Utero dans le noir en caressant sa peau éternellement douce sans apercevoir la vieillesse dans ses yeux. Et ils rebroussaient chemin, convaincus qu'il ne pouvait rien y avoir qui en valait la peine de l'autre côté d'Utero, qu'après l'orgasme, c'était le néant. Ils ne s'imaginaient pas que quelques semaines après avoir reçu ses visites, dans ce terrier qui prenait des allures de bain de sang, la sorcière s'avortait en se pénétrant avec des racines empoisonnées. Et à chaque fois qu'elle ovulait à nouveau, elle sortait de sa cachette, cueillait quelques fruits et continuait d'user de ses charmes en préparant d'autres desseins diaboliques.

En dehors de San Leonardo, les mères racontaient cette histoire aux plus jeunes en leur interdisant de cueillir et de manger les fruits poussant dans les arbres de la montagne, parce qu'ils renfermaient les fœtus de la sorcière et que les manger leur ferait pousser un enfant dans l'estomac, un enfant maléfique et venimeux qui leur grugerait l'intérieur jusqu'à tout avaler et surgir de leur corps, tout dévorer et prendre leur place pour seconder leur mère sorcière, pour dépeupler le village et le repeupler de vilains monstres. Les petits garçons se la faisaient répéter à la puberté à cause de leur trop grande gourmandise et de leur libido trop pressée d'en finir, afin d'éviter que la montagne n'engloutisse toute l'Italie de son ombre mystérieuse en ne laissant la vie sauve qu'aux Léonardiens, qui avaient dû signer un pacte avec le diable pour en arriver là. Ce conte, avec le temps, a pris des allures de légende pour ensuite devenir une vérité fort probable pour finalement s'éteindre dans la plupart des foyers et finir en mythe dont les pères se moquaient particulièrement, en plus de toute la communauté léonardienne, qui ne croyait plus aux histoires depuis longtemps.

Mais moi, vierge de toute légende, je n'ai pu que regarder cette montagne avec les mêmes yeux que dans ce livre d'école où je l'avais rencontrée pour la première fois, sur une photographie qui prenait deux pages complètes et qui exigeait des petits enfants qu'ils s'éloignent de l'image pour la voir dans son ensemble. Déjà, le professeur nous obligeait à marquer la distance entre nous et elle, entre le petit Québec et le grand berceau de notre civilisation, à nous lever de notre petit cul et faire la révérence devant sa majesté. En allant à sa rencontre, je pouvais déjà la sentir venir, elle et ses grands airs de monument, de célébrité naturelle. Même en avançant vers la montagne, je devais m'en éloigner, même en l'escaladant, toujours la laisser au-dessus de moi et l'adorer en silence, imiter les enfants sages autour de moi qui s'efforçaient de l'apprendre par cœur sans rouspéter.

Mais même du fond de la classe, je n'arrivais pas à la voir d'un seul coup d'œil. Dès que j'ouvrais les yeux, elle s'embrouillait et se dédoublait, me donnait l'impression qu'elle avait deux sommets et non pas un, ce que tout le monde avait toujours su et appris par cœur. Et au moment de répondre au test éclair que le professeur nous a fait subir pour vérifier si on avait bien compris l'image de la montagne, au moment d'y inscrire la hauteur du sommet, je n'ai pu m'empêcher d'écrire ma réponse deux fois. Le maître a daigné s'abaisser jusqu'à moi, se pencher sur mon cas et me demander pourquoi j'avais fait ça, est-ce que j'étais distrait ou quoi? « Pas du tout, que j'ai osé répondre, je suis entêté, voilà tout, et aussi, j'ai la berlue, je vois tout en double. Dans le livre, je vois deux sommets, et en ce moment, je vous vois deux fois, Monsieur, et je sais que j'ai raison. » Pour ça, le professeur m'a donné une double correction, qui s'est encore dédoublée avec les examens suivants. Comme toujours, je blâmais mon frère pour ce dérèglement et pour tous mes échecs, mais personne ne voulait me croire. C'était de l'entêtement.

En arrivant devant le Mont d'Avant, je savais déjà qu'en suivant la piste des touristes, je n'aurais fait que perdre mon temps — sans parler de celui que j'aurais fait perdre au guide — à chercher le deuxième sommet. En fait, tout ce que j'aurais cherché, c'est à faire mentir les livres et tous ceux qui regardaient les images en y

croyant dur comme fer, parce qu'une image vaut mille mots et non l'inverse. J'aurais cherché un point de vue où la montagne avait l'air divisée, soit par un échafaudage, soit par la foudre de Dieu, ce qui est somme toute moins probable. Le guide de la montagne m'aurait regardé faire le tour et me cacher derrière l'échafaudage, puis m'exclamer de surprise en découvrant un nouveau sommet, puis cligner des yeux pour les voir se multiplier de plus belle. Pas besoin de préciser que ce cirque aurait pu durer aussi longtemps que le rire moqueur des touristes pointant leur doigt dans ma direction, ne pointant pas les sommets, mais moi, le nouveau centre d'attraction. Seul le guide de la montagne aurait pu m'arrêter avec sa foudre bien à lui, en me demandant de reculer pour des raisons de sécurité, pour sauver ma vie ou pour me faire admettre que j'avais marché plusieurs fois le long du circuit et que le tarif ne comprenait pas de tours supplémentaires. J'aurais reculé, certainement, mais jamais je n'aurais admis ne voir qu'un seul sommet.

Je reste convaincu que j'avais raison à l'époque, que mon regard pouvait faire trembler le sol, fendre le roc et jeter à terre la plus inébranlable des merveilles du monde. Et même si tout le monde savait — même les enfants de plus en plus jeunes, qui lisent des livres avec de plus en plus d'images, des images de plus en plus précises, de plus en plus respectueuses envers la nature et la réalité —, même si tout le monde savait et sait encore qu'il n'y a qu'un sommet au Mont d'Avant, qui peut prétendre l'avoir vu en un seul morceau, immobile et invincible. Malgré les inventions de l'air, le meilleur des hélicoptères ne peut rester en place au-dessus de la montagne, tenir là et rester, comme les yeux de personne ne peuvent se retenir de se refermer, de remuer dans un frisson d'admiration, et il n'y a personne là-haut pour affirmer qu'il ne voit qu'un sommet et qu'il peut en faire la carte postale référence qui fera taire d'émotion toute bonne mère de famille dont le fils est en voyage. Voilà ce que je croyais, et qu'on ne blâme surtout pas mes yeux dilatés par la fatigue ou engourdis par la démence, qu'on ne trouve pas de prétexte à leurs tremblements, parce qu'il y avait mes jambes aussi, et elles non plus n'arrivaient pas à avancer d'un pied ferme vers San Leonardo.

Tous ces frémissements ne réglaient pas mon problème, toutefois : comment franchir la montagne. J'ai d'abord voulu l'abattre en donnant des coups dans le vide, la repousser, l'enlever de mon chemin, l'insulter, lui dire que le trottoir n'est pas assez large pour nous deux, qu'elle ferait mieux de marcher dans la rue. C'est en reculant dans mes traces que je me suis souvenu des enfants à quatre pattes devant elle à lui lécher les pieds, à la flatter dans le sens du poil, ceux-là même qui ont réussi l'examen, qui ont grandi et qui aujourd'hui payent pour la voir de visu le temps de la prendre en photo, une photo qu'ils agrandiront encore plus que dans le livre d'école pour s'écrouler encore plus d'admiration devant elle, son image. Et je les méprisais de s'imaginer tout connaître en quelques prises de vue, quelques commentaires mesurés au pied carré, sachant qu'ils ne connaîtraient jamais la montagne autant que moi qui n'y a jamais mis les pieds. Oui, je croyais tout mieux comprendre parce que deux voix résonnaient en permanence dans ma tête, deux avis toujours contraires qui m'embrouillaient les idées au lieu de me faire peser le pour et le contre, me faisant travailler toujours plus fort que le commun des enfants d'école. Oui, les professeurs et les parents d'enfants ne se gênaient pas pour me traiter d'illuminé autant que je les traitais tous de mortels, mais ça ne m'a jamais empêché d'avancer avec la tête entre les mains, les yeux penchés vers le sol, convaincu que j'avais raison et qu'ils avaient tous tort, que j'irais sans effort par-delà la montagne. Non pas le sans effort des autobus pour touristes, mais celui des sages qui lèvitent au-dessus de la terre et de la chair.

Je m'explique. J'ai tout simplement décidé de faire exactement ce que Samère avait pris des années à m'apprendre par rapport à mon frère : « Même s'il vient te hanter, fais comme s'il n'existait pas. » Avec ses airs de stars, j'ai vite compris que cette montagne-là n'avait rien à faire de moi, qu'entre elle et moi, c'est moi et seulement moi qui la connaissais et qui lui devais l'adoration. Je n'ai jamais eu la vénération très facile, et si elle me prenait en inférieur, je ne vois pas pourquoi j'aurais fait d'elle un cas de carte postale et d'évanouissement. De la même manière que j'évitais les vedettes locales déambulant rue Saint-Denis en changeant de côté,

j'ai eu la brillante idée de contourner la montagne, idée que même les grands explorateurs italiens n'avaient pas eu pour esquiver les sorcières et les légendes. Notre chanteuse nationale avait beau se prendre pour le Christ et crier que *Love Can Move Mountains*, j'avais trouvé une solution bien plus aisée.

Alors à moi l'idée brillante, à moi le génie et surtout, à moi la paresse, et que sur mon corps jaillisse pour toujours la lumière de la fainéantise! C'est donc avec cette marque de honte sur le visage que j'ai marché autour du Mont d'Avant avec une petite pensée d'envie pour les touristes qui avaient aperçu San Leonardo avant moi.

* * *

Là où s'arrêtait le corps du guide, le panorama d'ensemble sur la ville interdite puis la mer à perte de vue, un écriteau à l'usage des touristes relatait que depuis trente ans, San Leonardo n'était plus considérée comme faisant partie de l'État italien. Certains ont déjà dit qu'elle résistait à l'envahisseur, toute l'Italie s'acharnant sur son sort, même si cet envahisseur dormait sur le champ de bataille, fermait les yeux et laissait la ville à elle-même, mourir de sa belle mort. Selon l'oracle Bellosconi, elle ne tarderait pas à venir. Le président du conseil, à l'image de ses prédécesseurs, laissait San Leonardo courir à sa perte au sud des villes qui en valaient la peine, coupée du monde par sa montagne d'un côté et sa mer de l'autre, recluse dans son monde à elle avec ses lubies et ses utopies qu'elle entretenait et prenait de plus en plus pour des réalités à propager.

Son maire, sans être l'homme le plus fortuné du pays, détenait l'une de ses plus grandes richesses artistiques, richesse dont le chef du gouvernement n'avait apparemment rien à faire, quelques vieilleries de la Renaissance qui n'intéressaient pas les gens de la rue, les bons vivants qui ne savent pas pour le passé. Et étonnamment, Xtitano préférait de loin le sourire de ses bœufs à celui de la Mona Lisa. Reconnu internationalement pour sa personnalité contradictoire qui faisait de lui la risée des hommes de pouvoir rationalistes, le maire se prenait parfois pour un roi, rêvant que son petit territoire s'élargissait, faisait tomber ses frontières, mers et

montagnes, et devenait peu à peu un nouvel Empire romain grugeant l'espace autour de lui, multipliant les victoires et les mésaventures. Et le rêve s'arrêtait juste avant que son royaume ne s'effondre royalement dans les mains des Barbares. D'autres fois, il préférait s'endormir sur son peuple pour le protéger du reste du monde, le garder toute sa vie au chaud dans son doux berceau.

Une autre des contradictions impénétrables du maire avait à voir avec sa double vocation de boucher et d'homme politique. Xtitano vouait un culte au boeuf sous toutes ses formes, mort ou vif, des spectacles de Corridas au fond de son assiette en passant par leur sang sur ses mains après une bonne journée de travail. Et ce n'est pas seulement de la mairie que venait ce sang, mais principalement de la chair de son troupeau où ses mains passaient le plus clair de son temps. Depuis des générations, les pères léonardiens cédaient à leur fils aîné le flambeau de l'hôtel-de-ville avec la plus grande fierté, jusqu'à ce que Xtitano ne gouverne et ne fasse ombrage sur l'héritage de ses pères. C'est que depuis son arrivée, la lumière du flambeau reluisait davantage sur son abattoir et sa boucherie que sur la mairie elle-même, où les bureaux se vidaient de jour en jour. Même le maire ne venait presque plus y travailler, préférant se laisser envahir par les odeurs de sang frais et de chair fumée que de se laisser bercer par le confort de son air climatisé.

« Je délègue, vous ne voyez pas que je délègue », qu'il criait à ses fonctionnaires en courant vers l'abattoir où il entrait chaque matin avec cérémonie pour dire adieu aux bêtes qui quittaient le plancher des vaches afin de donner le meilleur d'eux-mêmes. Le reste de la journée, il continuait à déléguer, se réservant du temps pour aider les employés de la boucherie et pour déguster lentement ses profits. C'est seulement quand on le mettait au défi que sa fibre virile reprenait le dessus, que l'homme de pouvoir refaisait surface en écrasant l'épicurien du poids de sa colère, toute celle qu'il avait accumulée en sa panse depuis la dernière crise. En dehors de San Leonardo, on ne connaissait le maire que par ces contradictions qui mettaient en lumière sa personnalité de « grand parleur, petit faiseur ». Son seul exploit qui ne relevait pas de l'illusion, c'était de détenir le monopole européen de l'exploitation du

bétail, et ça, même Bellosconi était près à le reconnaître avec dépit. Tout ce qui pouvait sortir de la ville était ce bétail de qualité supérieure vendu par Xtitano à toutes les grandes villes de l'Union, y compris celles où siégeaient ses ennemis. Cet envahisseur assoupi avait trop à faire pour s'en faire avec cette ville qui avait fait de l'élevage bovin, par une quelconque recette magique, une des ressources économiques principales de l'Italie. Si l'état ne reconnaissait pas San Leonardo en tant que ville italienne, il était bien près à faire quelques exceptions au moment de parler le langage du profit.

C'est le langage de l'illusion que Bellosconi, lui-même illusionniste, refusait de parler avec Xtitano, sans doute par peur de trouver plus fort que lui en ce domaine. Depuis la mort du maire précédent, San Leonardo jouait à être tombée des nues, chue du haut du ciel sans s'être brisé les os. Elle prétendait venir d'ailleurs, d'aucun pays mais d'un royaume plus grand, plus haut, de l'autre côté de l'arc-en-ciel, peut-être. Quand il se lançait dans ses histoires à dormir debout, Xtitano racontait que sa ville pouvait se comparer à un bâtard envoyé malgré lui dans la plus noble des familles, ou plutôt le contraire quand il se reprenait, un enfant de sang noble perdu et adopté par quelques itinérants de souches impures et ordurières. C'est de cette manière que le maire parlait de l'Italie, comme d'une poubelle où se côtoyaient des restes abîmés de l'empire romain et des objets tout neufs et tout bas de la modernité, où le latin tendait la main aux dialectes les plus disgracieux, où Caligula embrassait Mussolini sur la bouche. Sa ville était au-dessus de tout ça.

De leur côté, les Italiens riaient à chaudes larmes en pensant à la futilité d'un envahissement, ne donnant à la ville que quelques années à vivre, à succomber des blessures qu'elle s'infligeait elle-même en ne participant pas à la vie nationale. Si on se taisait dans la demeure des Leonardo, on pouvait entendre la rumeur constante des Italiens percer à travers la montagne, un rire qui tremblait, qui tremblerait jusqu'à entendre s'effondrer la cité maudite. Depuis l'ascension de Xtitano, San Leonardo vivait à sa manière, refusant autant le capitalisme démagogique des grandes villes du Nord que la pauvreté et les magouilles mafieuses de celles du Sud, dénigrant autant le

catholicisme hypocrite des unes que des autres. Une réalité que ne relatait pas le livre d'histoire de la petite école, qui ne glissait que quelques mots sur la ville, si ma mémoire est bonne, préférant la taxer de gros mots épeurant pour les enfants, d'étrange à mystérieux en passant par énigmatique et incompréhensible. Et le professeur refermait le livre sur ces mots : « Surtout, les enfants, ne cherchez pas à comprendre. Demeurez dans le mystère. »

Demeurez dans le mystère, ça voulait dire rester chez soi ou y aller et contourner les réponses. Pour moi, le mystère continuait à être la voix de mon frère, qui me suivait encore alors que je courais autour du Mont d'Avant. Plus je fuyais, plus je tentais de fuir son ombre qui se confondait à l'ombre de la montagne, plus il entraînait en moi et me faisait sentir coupable, trouillard, en relatant les exploits de son armée, la facilité avec laquelle ils s'étaient rendus au sommet en évitant les touristes et les légendes. Plus je m'éloignais de son corps, plus je le sentais bourdonner dans ma tête, lire dans mes pensées afin d'arriver avant moi, même si ça ne se pouvait pas, il ne pouvait ni lire, ni penser, jamais il n'avait ouvert un livre d'école. En me bouchant les oreilles, c'était encore pire, c'était l'écho. J'avais l'impression de marcher dans le creux de ma tête, que le globe terrestre, ce n'était que ma tête où mes pas résonnaient et où l'écho se dédoublait. Je marchais dans une voix qui venait de moi, mais pas la mienne, une voix que je ne pouvais écraser, un petit ricanement qui ne cessait de me faire trébucher.

« Pendant que toi, tu resteras coincé dans ton crâne, pendant que tu contourneras les obstacles qui donnent sens à la vie, moi, je me rendrai là où tu rêves d'aller, non pas dans une maison pour se protéger, mais dans la rue avec mes frères, mes véritables frères, pour réaliser des projets que tu ne pourrais même pas imaginer, des projets d'amour et de destruction. Tu sais que tu aurais dû rester à la maison au lieu de défier le destin, parce que la mort, c'est ton destin, et tu aurais dû l'attendre bien confortablement dans ton lit. De l'autre côté de la montagne, les gens de ton espèce, on n'en fera qu'une bouchée. »

Moi qui devais idolâtrer les livres d'écoles, à quelque part, je ne pouvais croire que mon frère était capable de parler de cette manière. De toute façon, que peut-on répondre à de telles sornettes, mêmes proférées avec grâce, quand on ne croit ni au destin ni à l'amour et encore moins aux projets de masse? Même si j'avais voulu répondre, mon frère n'était pas du genre à s'arrêter pour écouter parler son prochain, préférant la clameur constante et assourdissante de la foule aux plaintes individuelles des désespérés de mon genre. Eh bien parlons-en de mon genre. Selon mon frère, de nous deux, c'était moi l'éternel enfant, parce que je n'avais jamais eu d'adolescence, jamais connu les délits de la chair. Et qui dit éternel enfant dit sans puberté, sans désir et donc sans genre. Au moment de se faire pénétrer par la lumière divine, une lumière toute de chair et de sang, mon frère savait que je n'avais jamais fait l'amour, qu'il l'avait fait avant moi, à lui la médaille d'or du sexe, à lui et à ses frères. Il avait gagné la course depuis longtemps.

Ces marathoniens de la baise, malgré leur propension à l'ouverture d'esprit, leurs « amenez-en de la diversité, plus on est de fous, plus on rit », ne se seraient jamais gênés pour se moquer des puceaux du monde entier. C'est eux, peut-être, que j'aurais dû prendre pour frères et en faire mon clan, ma révolte; c'était eux, les nouveaux répudiés du grand monde. Après les Prochains suivront ces petits hommes qui avanceront timidement dans la rue, presque masqués, presque invisibles, eux qu'on pointera du doigt pour faire apparaître la marque de la honte sur leur visage, celle qu'ils devront faire disparaître à grands coups de fierté. Comme les détracteurs du maire Leonardo, la tribu de mon frère se nourrissait de ce genre d'opposition bon marché, du genre « La honte se guérit avec de la fierté », ou encore « Faites l'amour, pas la guerre ». En approchant des portes de la ville, je savais déjà que je ne ferais jamais l'amour avec ces gens-là, seulement la guerre. Si j'avais un destin, c'était celui-là, et il était bien trop tard maintenant pour le contourner.

C'est à ce point du monde, entre la montagne et la mort, les pieds au bord de la falaise, qu'on séparait les perdants des vaillants. Pendant que je continuais d'avancer dans l'ombre, dans les traces d'un somnambule qui ne sortira jamais de sa nuit, les

Prochains s'arrêtaient en un seul et même front, pour se reposer. Cette montagne, chaude comme le désert, saurait les mener au royaume promis, là où la terre ne s'effrite pas face au paysage. Ces braves pouvaient s'arrêter un instant et contempler le travail qui les attendait, eux qui, déjà, avaient traversé l'Atlantique en combattant les vagues et les monstres marins pendant que je me plaignais de l'inconfort de la classe économique d'Air Transat. Pourtant, personne là-dedans n'avait l'intention de passer sa vie sur la montagne, déjà que depuis plusieurs siècles de répression, les Prochains attendaient ce qu'ils appelaient « le jour de la grande intrusion », manière bien hollywoodienne de nommer leur commando, d'ennobler leur guerre avec de beaux grands mots. Le Mont d'Avant, ce n'était qu'un avant, justement, pas un avant la mort ou un avant la chute, juste un apéritif avec le plat principal.

Je me doutais bien de ce que mon frère et sa troupe y sèmeraient pour récolter leurs désastres, je le savais parce que j'entendais ses indications, je l'entendais me tracer la voie à ne pas suivre. Dans sa tête, que malheureusement je ne pouvais contourner, ça allait de l'avant, ça ne regardait pas derrière. Pour lui, c'était bien ou mal, et jamais il n'aurait pu comprendre la confusion qui m'habitait, les faux-pas que je m'empêchais de faire pour ne pas trébucher et tomber soit du côté des alliés, soit du côté des ennemis. Si lui avait pu lire dans mes pensées et non l'inverse, il aurait su que tout ce que j'avais appris à l'école et à la maison, c'était de faire comme si la montagne existait seulement dans les livres et mon frère seulement dans ma tête. Ça devait m'aider à aller de l'avant, moi aussi, rester bien centré, ne pas chanceler et tomber du côté du mal. Par terre ou pas, je devais atteindre la ville, ramper à elle, s'il le fallait, et ne plus regarder derrière ces choses qui n'existaient pas. Une fois les portes de la ville franchies, cet homme d'action et ses frères ne seraient plus pour moi que des gens de l'histoire qu'on voit agir et parler à la télé, dans les journaux, dont on parle en bien ou en mal en sachant très bien qu'on n'aura jamais affaire à eux, qu'on ne croisera jamais leur regard dans la rue; des vedettes de plus qui n'ont rien à faire des gens ordinaires.

* * *

Idéalement, je serais entré sans tarder à San Leonardo, dans le cœur de l'histoire, mais quelque chose m'empêchait alors de prendre mon élan. Je parle du visage qui m'a accueilli aux portes de la ville, un air qui pourtant semait la joie et ravissait la majorité des Léonardiens de l'intérieur. Aussi bien le dire, c'est un authentique air de bœuf qui m'a fait perdre l'équilibre, pas tant par sa prestance que par son ridicule. Je ne veux pas dire un air bête, pas le temps pour les métaphores, mais un bœuf commercialement stylisé, de la même famille que le Coq Saint-Hubert. Sauf que celui-là portait une bavette pour ne pas se salir, une fourchette dans une main et un couteau dans l'autre pour mieux te manger, mon enfant. Quoique au premier coup d'œil, difficile à dire ce qu'il se préparait à avaler.

À première vue, on aurait dit que la bête s'apprêtait à se dévorer elle-même avec ce sourire masochiste, jusqu'à ce qu'il ne reste que les ustensiles et la bavette, et peut-être le sourire. Pourtant, cette image se multipliait dans la ville depuis un quart de siècle : plus les Léonardiens en mangeaient, plus le visage du bœuf gagnait en longévité, plus il repoussait le moment de sa mort. Et s'il y avait de quoi rire de mon côté, il y avait sans doute de quoi sourire du côté du joyeux bovin devant tout ce succès qui n'en finissait plus. Une seule chose m'échappait, toutefois. Qui pouvait-t-il bien accueillir? Logiquement, nul n'était à accueillir, et nul ne l'avait vu avant moi, aucun voyageur, aucun Léonardien ayant perdu son chemin; mais j'oubliais les touristes assassinés. Le bœuf se tenait là pour rien, aux portes de la ville, pour rien ou pour repousser l'ennemi, certainement pas pour m'inviter à entrer voir ce que ça goûte.

Rapidement, à force de fixer le visage au lieu d'entrer ou de m'enfuir, mon rire s'est transformé en peur. C'est que le bœuf qui rit me faisait penser aux fœtus affamés des *Fruits d'Utero*, à ces villageois qui se faisaient manger de l'intérieur. Et cette histoire de fruits ne manquait pas de me rappeler celle du serpent mythologique qui, en voulant manger la queue d'un de ses semblables, se dévorait lui-même jusqu'à

se rendre compte de sa bévue, le temps de retrouver ses sens. Cet idiot de serpent, pourtant passé au rang de mythe, ne pouvait même pas se dire « c'était moi et c'est fini, je suis arrivé à mon terme », et jamais il n'arrivait à disparaître complètement pour effacer toute trace d'erreur, condamné à faire rire de lui de son vivant, figé dans sa bévue. Certains érudits diront sans doute que je parle encore à travers mon chapeau parce que j'ai mal lu les livres d'école, et qu'en fait, Ouroboros ne se mange pas, ne fait que se mordiller la queue, symbolisant la roue, le cycle du temps ou n'importe quoi de circulaire.

Cette histoire, ce sont les parents qui me l'avaient racontée un soir où j'avais barré la porte de la salle de bains et fait couler l'eau du lavabo pour ne pas qu'on m'entende me faire couler. Mais eux, ils ont entendu ce que je cachais en dessous de l'eau, ils ont su que j'essayais de me mordre la queue sans me rompre les os. Et ils en ont profité pour ressusciter cette histoire de serpent en m'entendant, évoquant au passage celle du chien qui se court après la queue, plus innocente, mais en revenant surtout sur celle du guerrier solitaire enfermé dans sa salle de bains, jouant à l'innocent en se courbant vers sa queue sans savoir où ça mènera, et qui ne pourra pas plaider la mythologie une fois mort étouffé par l'autre bout de son corps. Celle-là, toutes les mères devaient la connaître et redouter qu'elle prenne vie dans leur propre demeure, dans le corps de leur petit garçon. Les parents ont conclu leur procès avec encore bien d'autres histoires d'hommes et de bêtes qui ne peuvent en finir de tourner en rond autour de leur petite personne, plein d'autres récits de cannibalisme qui m'ont donné la frousse, mais jamais rien de comparable à la porte de San Leonardo et à son gardien.

Ce bœuf, c'était toutes ces histoires réunies et amplifiées, quoique camouflées derrière ce sourire, parce que le serpent, le chien et le guerrier, bouches pleines et convaincus jusqu'à la fin de manger un de leurs semblables, croyaient sans doute qu'il n'y avait pas de quoi se réjouir. Mais ce bœuf, plutôt que de vouloir enterrer son troupeau en dévorant tous ceux de son espèce, gardait la bouche toujours ouverte, toujours salivant, toujours souriant et n'allant jamais au bout de son sourire en

dévorant sa chair alléchante, restant toujours sur le point de succomber. C'était la clé de son succès, de sa longévité : résister à la tentation. La gourmandise, il laissait ça aux autres, les affamés, ceux qui ne pouvaient que succomber à la chair, les faibles mortels, les suicidaires qui passaient du burger au steak sans sentir la mort leur passer par l'estomac. Ceux-là ne pouvaient s'empêcher de sourire face à celui qu'ils croisaient des dizaines de fois par jour, dans les abris d'autobus, les parcs, les journaux entre les histoires nécrologiques et la circulaire d'épicerie et, bien sûr, dans les restaurants qui servaient le bœuf certifié tendresse, celui qui ne mord pas, avec sur sa bavette la marque de commerce fredonnée dans toutes les bonnes familles : « La chair aime la chair ».

Je dois avouer que pour quelqu'un qui n'était pas de l'endroit et qui n'y connaissait personne, ce visage bovin aurait pu devenir le seul point de repère, le seul visage familier. S'il y avait eu des touristes en quête de réconfort, ils seraient tous allés jusqu'à croire que ce bœuf était leur ami cher, puisqu'il leur souriait, juste à eux et à longueur de journée malgré les problèmes personnels et l'épuisement du voyage. Mais en m'y arrêtant un moment, j'ai cru comprendre ce qui ne tournait pas rond avec ce sourire, ce qui me le rendait si effrayant. C'est que j'ai aperçu le feu du diable dans ses yeux, ces yeux que personne ne remarquait au-dessus du sourire aveuglant. À force de rayonner d'une joie toute gratuite, il trompait l'œil de tous les passants, ceux qui ne faisaient que suivre la direction que pointaient ces lèvres douces et rassurantes, guidés par ce sourire en coin, sûr de lui, pas menaçant mais inquiétant, à la fois amical et terriblement mesquin. Parce que les yeux de notre ami le bœuf semblait annoncer de grands malheurs, une apocalypse peut-être, mais dans le calme le plus dévastateur, la bête étant convaincue qu'elle survivrait à tous ceux qui succomberaient, qu'elle observerait le désastre sans réagir, sans perdre le sourire.

C'est ça qui clochait dans ces yeux presque fermés, apaisés devant la docilité de ses brebis, les surveillant, les contrôlant avec l'amour d'une mère, s'endormant par-dessus leurs corps sans merci, sachant que c'est terminé pour eux, que leurs souffrances bientôt prendraient fin. Un visage qui, bien plus que de savourer un bon

repas en famille, me donnait envie d'aller enterrer mon sourire très profondément sous la terre, remplir ma bouche de roches et de racines pour perdre la face à jamais.

* * *

Quand je me suis remis de mes émotions, bien que très momentanément, j'ai avancé lentement vers les portes de San Leonardo, qui n'avaient rien des autoroutes auxquelles j'étais habitué. Au lieu du trafic automobile, de véritables portes bloquaient la circulation, bien que la circulation, c'était moi, en près de trente ans, en plus d'années que je n'en avais vécues, ça n'avait été que moi. En forçant les portes de la ville interdite, je transcendais le temps, rien de moins, je touchais au passé et à l'avenir. Autrement dit, je ne sentais plus mon corps, je m'élevais au-dessus de la masse. Mais à quoi bon s'élever au-dessus des autres si les autres ne sont même pas là pour vous voir, aduler ou exécrer votre supériorité?

En fait, je ne me suis pas élevé du tout, mais je garde espoir que c'est ce qui me serait arrivé si je n'avais pas eu à rattacher les lacets de mes souliers. De cette position communément appelée à quatre pattes, j'ai quand même pu apercevoir des gens qui marchaient au loin et qui ne s'arrêtaient pas devant moi. Les portes de l'impénétrable San Leonardo battaient au vent et personne ne sonnait l'alarme, personne ne criait au voleur ou à l'envahisseur. Bien sûr, les Prochains ne tarderaient pas à arriver, et là, on parlerait peut-être d'un véritable trafic à l'entrée, d'une invasion d'importance, qui vaut la peine d'ouvrir les annales et de les marquer de sang. Mais que je sois là, ça ne dérangeait personne. Je pouvais continuer de me faire croire que je m'élevais tel un Dieu vers le ciel, sans l'appui du moindre fidèle, en attendant que quelqu'un s'attarde à moi, me remarque au passage ou vienne prendre ma main et lever mon pouce dans les airs pour qu'une voiture vienne me ramasser, me reconduire dans mon nouveau chez-moi. Nul n'est venu à mes pieds, par contre, nul n'a ressenti dans son dos le souffle du changement.

Les Léonardiens, occupés à tourbillonner dans le sens du courant, ne remarquaient pas la fenêtre sur le monde qui venait de s'ouvrir à eux, leur libération conditionnelle.

Si un curieux Léonardien cherchant la sortie de secours à sa prison était tombé sur mon corps accroupi, encore plus mort que les morts à l'intérieur, il aurait sans doute préféré rebrousser chemin, entre deux enfers, choisir celui qu'il avait appris à endurer. À croire qu'à la place de mon corps, il n'y avait rien, qu'un courant d'air, au point de me demander si j'existais vraiment, je veux dire, si j'étais là, s'il y avait quelqu'un dans mes petits souliers, s'il y avait des souliers ou alors un petit rien tout nu. Mais comme mon corps formait un petit tas, mes jambes touchant mes mains et ma tête mon ventre, tous ces membres bien soudés me ramenant à la raison, je me suis dit qu'une fois décédé, je ne pourrais plus m'en rendre compte. J'avais besoin de me rappeler qu'après la mort, il n'y aurait plus de voix dans ma tête pour analyser la situation, même si mon frère me survivait.

Ce qui m'aidait à me prendre pour mort malgré tout, c'est que pour la première fois de ma vie, je me retrouvais séparé de tout ce que je connaissais, de tout ce que j'avais connu, à l'exception de ce qui ne pouvait se défaire de ma chair et de mes os. Mes proches, avec qui je perdais de plus en plus de proximité, pensaient sans doute à moi comme à un disparu, ne pouvant rien vivre à ma place, rien savoir de moi, de la même manière qu'ils penseront à moi quand je serai mort, mais sans savoir ce qui se passe de mon côté, en pensant que moi, peut-être, je le sais et j'y pense, je sais ce que c'est que de mourir. En me souvenant d'eux et de tout ce qui les entourait, tous ces meubles et ces amis, mais sans moi, sans mon odeur, je pouvais réaliser que la mort s'en venait, qu'elle était toute proche. Cette odeur, même elle ne me survivrait pas.

Une des manies dont m'accusaient les parents, c'était de m'insérer l'index entre les fesses et de le laisser là le plus longtemps possible pour ensuite renifler cette odeur à la fois écœurante et réconfortante, pour finalement la mettre dans ma bouche et la faire disparaître jusqu'à la prochaine fois. C'est sûr qu'ils ont pu sentir mes draps une dernière fois avant de les laver et finir de m'achever comme ils ont voulu le faire avec mon frère, me remplacer par une fraîcheur de printemps presque naturelle; j'étais comme mort pour eux. Mais jamais ils ne pourront mettre leur index dans mon cul et savoir ce que ça sent, ce que ça goûte dans ma bouche, jamais de la vie. Ils ne

connaîtront jamais l'odeur et le goût de ma mort, ils oublieront bien vite ce tic nerveux qui ne me lâchait pas, et les marques que je laissais sur mon lit pour marquer mon territoire. Cette odeur, ce goût qui n'existaient pas avant moi, lorsque je n'étais qu'un projet en construction, une perspective d'avenir, personne n'aurait pu les concevoir, ni eux, ni les meurtrissures que prendrait mon visage d'enfant avec l'âge.

Pourtant, avant même que je n'en aie un, les parents avaient parlé dans mon dos, prenant ma vie pour un *shower* de bébé, préparant tout à l'avance : les amis invités, les surprises, l'heure du début et de la fin de mon existence, les premiers mots que je prononcerais, les premiers que j'entendrais sans les comprendre. Pendant la fête en mon honneur, à laquelle je n'ai malheureusement pu assister faute d'invitation, mon nom a fait le tour de la famille pour recevoir les approbations, mon nom sans visage, sans caractère, mais déjà accompagné d'une bande de têtes qui se penchaient pour dire oui, pour me vénérer sans le savoir et sans moi. Déjà, ils m'imaginaient dans leur cour arrière en train d'essayer de faire mes premiers pas, de tomber sur leur gazon, de me relever avec leurs bras encourageants et de grandir sans cesse sans qu'ils n'aient le temps de me lâcher les mains, de me lâcher des yeux. Cet enfant que je n'ai jamais connu, celui qui n'a jamais eu de frère en trop collé à la tête, j'en ai vaguement entendu parler en m'endormant sur la porte de ma chambre. Il paraît que celui-là, sa tête était pleine de projets d'avenir, d'universités à travers le monde, d'une femme à mettre dans ses bagages et d'amis de toutes les couleurs. Celui-là, je l'aurais méprisé encore plus que mon propre frère, parce que la seule façon de m'en défaire, de faire taire sa voix d'enfant modèle à travers celles des parents, ça aurait été d'arracher la tête de ces mêmes parents, de la noyer au plus profond des mers, sous des tonnes d'Iceberg qui jamais ne disparaîtront.

D'ailleurs, c'est dans la neige que je suis disparu. En plein mois d'avril, j'ai quitté les rues de Montréal, qui malgré les statistiques et les normales saisonnières — qui ne cessent à chaque année d'être anormales et de nous alarmer — étaient toujours recouvertes de quelques flocons de neige. Dans ma chambre d'enfant, Samère ne manquait jamais de remonter ma couverture pendant la nuit, parce qu'elle trouvait

que j'avais le teint pâle, que ça ne me faisait pas, le mois de janvier, celui qu'on blâmait toujours le plus pour les maladies. Et les parents m'ont lentement appris à craindre l'hiver comme un dieu sans pitié, toujours redouter son arrivée et prier pour qu'il s'enfuie, nous laisse tranquille à cajoler notre bien-être. Ils ne manquaient jamais de me rappeler que même quand il faisait chaud, il fallait en avoir peur, parce que pendant que les enfants plongeaient dans l'eau en riant, le froid en profitait pour s'amener en traître et répandre son tourment jusqu'au plus creux des os. Voilà de quoi leur enfant modèle était fait : de la peur du lendemain.

Je sais que les parents, les devins qui ont échoué quant à mon avenir, n'avaient pas prévu que je m'endormirais dans l'hiver, que j'hibernerais sans jamais me réveiller parmi eux, mais dans un pays de soleil tout autour de la tête. À San Leonardo, personne ne savait que je venais de me réveiller d'un long hiver pour ne jamais y retourner, tous ces passants qui ne me voyaient pas, qui ne voyaient ni soleil ni ombre sur mon visage, qui ne sentaient autour de moi aucun vent de disparition, qui ne frissonnaient pas malgré le froid que j'apportais chez eux avec ma chair de poule. Personne n'est venu me chercher dans l'hiver qui m'habitait, mais je savais pourtant qu'un jour, de l'autre côté de San Leonardo ou dans une autre mort, quelqu'un reconnaîtrait et interpellerait ce visage sans couleur, se souviendrait, en le voyant, en le touchant, de l'âge des glaciers. Celui-là, je l'aimerais, parce qu'il viendrait se balader avec moi au-dessus des saisons.

* * *

Si le maître d'école était encore là, au-dessus de ma tête, sans doute qu'il m'ordonnerait de prendre le rang, d'avancer en ligne droite, « Assez déraillé, mon petit. ». Mais encore là, c'était en-dehors de mon contrôle, puisque les rues de San Leonardo, contrairement à celles de Montréal, avaient été construites en tourbillon et non en quadrillé, ces petites cellules collées les unes aux autres où on enfermait les bons citoyens. Les Léonardiens, suivant la courbe, avaient toujours l'air d'être sur le point de trébucher, penchés sur le côté, attirés vers le sol sans y toucher, comme un

nageur qui coule sans jamais toucher le fond. Malgré tout, ils marchaient avec une certaine grâce, et dans les deux sens du mot : leur démarche avait quelque chose de beau, de noble, mais aussi quelque chose de béni, la miséricorde d'un dieu de la gravité, une force qui les faisait tenir dans cette position diagonale. Évidemment, ils étaient nés dans ces souliers où ils avaient appris à marcher, et ces souliers ne s'achetaient pas, ni à San Leonardo ni ailleurs. Et moi qui entraais avec des rêves plein les pieds, des mauvais rêves qui me grugeaient jusqu'aux os, je n'ai pu faire autrement que de trébucher, et cette fois-là, ça n'avait rien à voir avec mes lacets.

Pourtant, j'ai avancé moi aussi, avec les moyens du bord, c'est-à-dire en rampant sur le sol, emporté par le tourbillon de la ville qui m'empêchait d'avancer en ligne droite vers mon objectif, de prendre un raccourci vers le centre de San Leonardo. En bon Léonardien, je devais faire le tour des rues, circuler à travers toutes les artères avant d'atteindre le cœur qu'on faisait battre de nos pas. Du sommet du Mont d'Avant, j'aurais pu voir ce tourbillon au lieu de le laisser s'emparer de moi, admirer cette ville façonnée dans une spirale. J'aurais pu lire ensuite l'écriteau touristique et apprendre qu'à l'intérieur du premier cercle, les bâtisseurs du maire avaient planté des hautes tours pour les résidents à faible revenu, ceux qui travaillaient pour la ville et pour quelques poignées de dollars, puis un peu plus creux, les commerces et les bureaux où la plupart d'entre eux passaient leurs journées. Et juste avant le centre, la spirale accueillait les demeures des amis et de la famille rapprochée ou éloignée des Leonardo, qui eux habitaient au creux du tourbillon, dans ce point noir au cœur de la mer, ce long tunnel d'où personne ne devait revenir vivant. Les Léonardiens expérimentés savaient comment avancer à contre-courant, les employés rentrer chez eux et les filles du maire courir les aubaines, mais à moi qui me risquais à revenir sur mes pas, cette circularité des rues s'est imposée de toutes ses forces, me guidant malgré moi dans la foule qui célébrait déjà les Léonardes. C'est seulement en m'appuyant sur ces corps à la fête que j'ai pu avoir l'air de savoir marcher.

Qu'on vienne dire maintenant que je n'ai rien vécu, que j'ai tout contourné. Pendant que les touristes observaient, je me cassais les os à essayer d'avancer dans la

foule maudite. Après quelques heures à me relever, les jambes toutes tordues, j'ai finalement pu m'agripper aux grillages du domaine des Leonardo, là où le sol commençait à se redresser. Et j'ai entendu mon frère parler à nouveau et un frisson descendre dans mon dos jusqu'aux genoux. Cette fois, c'était pour me rappeler ce que Samère me disait le soir avant de m'endormir : « Un jour, pas si lointain, quand je ne serai plus là pour te porter jusqu'à ton lit, tu devras marcher dans la nuit. » Oui, la mère et ses conseils, j'aurais dû les écouter, dormir sagement sur le dos, les orteils pointés vers le ciel, pour pouvoir marcher dans la nuit, m'enfuir si quelque chose m'arrivait, le feu, le vol, un inconnu venu me crever les yeux pendant mes rêves les plus fous. Mais parce que je trouvais ça plus confortable, plus facile de m'endormir les pieds couchés, effondrés comme le reste de mon corps, mes jambes ont poussé dans la nuit en dessinant un arc, sculptées à jamais dans l'erreur.

« Le bonhomme sept heures n'est pas, ne sera jamais orthopédiste », que Samère me disait en riant, en éteignant la lumière, « et il ne pourra rien faire pour toi quand il sera trop tard ». Aucune menace n'a fait redresser mes pieds, et aucune science n'a pu les réparer, le mal était fait. Le problème, ce n'était pas seulement la nuit, parce que même éveillé, je ne suis jamais arrivé à prendre mes jambes à mon cou, à m'enfuir de mon frère, me sauver de toutes ses incarnations, de tous les cauchemars qui me suivaient à l'école en des dizaines de petits garçons pervers et cruels qui voulaient être mes amis. En fait, c'est seulement pendant mon sommeil que j'arrivais à me lever et à avancer gracieusement, dans la peau d'une marionnette, ce que Samère appelait du somnambulisme, une maladie qui selon elle finirait par me mener au bord d'une falaise, attiré par un spectre de mon invention, là où même le vent des rafales n'arriverait pas à m'annoncer la mort dans laquelle je me laisserais faire sans remuer. Et pour ça, pas de remède, pas de chirurgie possible. Elle ne savait pas que dans ces moments-là et seulement là, je me sentais tout-puissant, contrôlant les muscles de mon corps, voyant tout devant moi plus clair que dans le jour, sachant exactement où se trouvait la clé pour sortir et aller les confronter, ces falaises, ce vertige.

Samère, quand je jouais la maladie, me rappelait toujours ces erreurs que j'avais commises pendant la nuit, comment j'avais mal dormi et mal grandi, me répétait qu'il était trop tard pour partir en courant et que je resterais toujours pris de leur côté, loin du danger. Les enfants à l'école se sont vite joints à elle pour se moquer de ces jambes ridicules, m'ont traité de cow-boy en riant, mais jamais ils ne m'ont laissé la chance de prendre les armes afin de venger mon humiliation. Jamais je n'ai pu rêver que je m'avançais vers eux en pointant mon arme, crachant sur le sol poussiéreux, proclamant qu'il y avait trop de fils de pute dans cette cour d'école et les éliminant tous d'un seul coup. Au lieu de ça, je me suis longtemps imaginé en train d'avancer péniblement sur une route que je tracerais au gré de mes pas, défrichant tout sur mon passage avec mes jambes arquées comme les faux de la faucheuse.

Malgré les railleries de Samère, ses remarques du genre « tu sembles avoir un penchant pour la difformité, à croire que ça te plaît de faire pitié », je continuais à croire que je ferais quelque chose avec mon handicap, qu'il finirait par me mener quelque part, un endroit inconnu des belles personnes. Mais je savais aussi que même en marchant rapidement, à la manière du villageois perdu dans la ville, égaré de son village, et qui fuit tous ceux qui ne lui ressemblent pas — et plus il ne se reconnaît pas, plus il accélère — j'arriverais toujours à un point où il n'y aurait plus rien à défricher, trop de villes avec trop de gens à qui demander trop de chemins. Le seul chemin valable, le seul où ne pas se perdre ne serait jamais que celui du retour à la maison, les traces déjà tracées et les mères déjà aimées. Avant de pouvoir passer par-dessus les séquelles de ma mauvaise croissance et de m'embarquer pour l'Europe, j'ai longtemps observé ces deux membres qui ont mal tourné et qui ne menaient à rien, et mes pieds qui marchaient toujours l'un sur l'autre, qui ne savaient pas suivre le droit chemin.

Avec tout ça, le temps me semble venu de parler de masturbation. Mal choisi, peut-être, le moment, mais avec toutes ces heures que je passais dans mon lit à observer mes jambes arquées, j'ai bien fini par m'intéresser à l'autre membre qui gisait entre les deux. Ça se passait toujours en rêve, à mon insu. J'ai l'air de chercher

à me déculpabiliser, mais toujours est-il que quand la lumière s'éteignait, un chemin circulaire apparaissait, et en son centre s'érigait une statue plus grande que nature, bien plus haute que tout ce qui l'entourait de chair et d'os. Et plus je m'endormais, plus elle devenait toute blanche, plus grande que tout homme sur terre, semblable à celle qui trônait au centre du jardin des Leonardo. Ça aussi, j'avais dû le lire quelque part dans un livre d'école, voir l'image de cette sculpture qui gênait le passage à ceux qui voulaient se rendre jusqu'à la maison au bout de la route. On passait à côté, vraiment, parce que tous les Léonardiens savaient que cette sculpture représentait Leonardo da Vinci, même si sur le socle qui la soutenait était inscrit « Leonardo da Leonardo », avec la date 1974 gravée en dessous, puis des points de suspension. Tout le monde en Italie savait pourtant que le génie de tous les temps était né en 1452, et mort et enterré depuis près de 500 ans, qu'il n'avait rien à voir avec les années soixante-dix. Bien sûr, dans mes masturbations nocturnes, ce n'était pas Leonardo da Vinci qui faisait irruption, ni quoi que ce soit de génial entre mes jambes et mes mains. Ce n'était qu'un bout de chair qui enfin s'éveillait à la vie et qui, contrairement à la statue des Leonardo, ne menait à aucune maison remplie d'enfants.

À mon réveil, cette route circulaire redevenait mes pauvres jambes, et pour quelques instants entre la nuit et le jour, je gardais espoir qu'elles mèneraient un jour à un domaine de rêve. Mais dans mon lit, je comprenais bien vite qu'à la place de la statue, il n'y avait plus qu'un tas de décombres envahis par la vase et les mauvaises herbes, des morceaux inutilisables et qui le resteraient tant que mes jambes n'arriveraient pas à supporter tout mon poids pour aller chasser la femme dans les bois. C'est ce que les parents me disaient quand j'osais raconter mes rêves, que je n'avais pas de statue sur le dos, que tout ce poids sur mes épaules, je l'inventais et que tant que je l'inventerais, je ne remplirais pas ma maison d'enfants. Je retournais dans ma chambre, la queue entre les jambes, et j'espérais une fois de plus qu'un frère se taise et vienne me chercher.

CHAPITRE IV : Sauver des vies

Avant mon départ, Samère m'avait fait une liste de recommandations : sirop d'érable, ceinture fléchée, Bolduc, Stade Olympique, poutine, tourtière, et j'en passe. C'était plutôt une liste de clichés à ne pas oublier, pour que je me souvienne d'où je venais. Elle voulait que j'apporte dans mon bagage les échos de mon ancienne vie, trop ancienne à son goût, trop vite oubliée. Elle m'a traité d'ingrat en voyant bien que j'oublierais sa recette de fèves au lard, que je passerais à autre chose, comme si après les fèves au lard, il y avait besoin d'autre chose. En entendant parler de ma fuite, certains gens du pays ont sans doute dit que je n'y arriverais pas, que ce n'était pas si évident que ça de changer de ville, de patrie, en plus tout seul, pas évident et même pas drôle de couper ses racines et d'en faire un petit feu de joie. Comment tout renier en un claquement de doigt ou de talon et avancer sans rien en tête, oublier son ombre, regarder seulement le soleil à ses pieds? Si mon frère connaissait la réponse, s'il en avait reçu ne serait-ce qu'une parcelle de lumière, je donnais ma langue au chat.

La petite contribution que je peux apporter se limite à revenir sur ce qui s'est passé avant mon départ, malgré ma résolution de tout effacer du pays qui m'a fait connaître la souffrance pendant les cinq premières années de ma vie, puis l'ennui mortel les vingt suivantes, ce qui est bien pire. Avant de tout laisser dans l'ombre derrière moi, quelque chose me force à me souvenir une dernière fois de ma ville natale et du pays qui l'abritait, peut-être pour rassurer ceux qui se demanderaient ce qui me prend de raconter des péripéties n'ayant pas de rapport avec mon pays c'est l'hiver. Parce que vraiment, pour qui je me prendrais de négliger ma patrie, mes racines d'érable et bouleaux, pour délirer sur un frère invisible, des homosexuels fanatiques et une ville dont il est interdit de parler? Avant de partir, il faut rendre des comptes.

C'est bien beau, mais pour en parler, je ne sais pas trop par quel bout la prendre, cette patrie, ayant passé le plus clair de mon temps à l'intérieur d'une maison; je ne la connais que par les journaux et la télévision qui se sont retrouvés par hasard dans mon chemin. À part l'école obligée et les rares visites à la famille éloignée, dont

l'éloignement progressait à chaque année, je restais soit dans mon lit, soit collé à la fenêtre pour attendre l'arrivée de mon frère. S'il faut absolument mettre un nom de maladie sur tout ce qui sort de l'ordinaire, on dirait que j'étais agoraphobe. C'est ce que les parents disaient au médecin de famille (aussi de la famille éloignée), qui leur prescrivait de m'ignorer jusqu'à ce que je me tanne et me mette à apprécier les vivants, et ça ne leur a jamais rien coûté, du temps, peut-être, mais ils en avaient à revendre. Pendant longtemps, ils ont vécu seuls dans leur grande maison, en gardant toujours les portes de chambre de leurs enfants bien fermées. De leur côté, ils ne pouvaient voir cette foule qui se ruait dans ma tête et qui continuait à me rendre malade.

Pendant que je m'arrachais les cheveux un par un, comme si chacun d'eux était un homme de la foule, les parents continuaient à contempler ma photo sur la porte de leur chambre. Ça les faisait rêver d'un fils souriant, accueillant, résigné au cadre qu'on lui avait imposé, pour son bien. Et quand ils allaient se coucher, c'est moi qu'ils enlaçaient, leur rêve en couleurs plutôt, et ils le salissaient, le débauchaient en croyant faire encore plus d'enfants avec ce corps qui se donnait sans consentement. Je dis ma photo, mais je devrais préciser laquelle, parce qu'il y en avait deux, en fait. Je parle de celle qu'ils m'ont jetée par la tête quand j'ai quitté la maison, celle qu'ils avaient prise après la fuite de mon frère, la seule photo pour laquelle on m'avait forcé à poser, dans le cadre de ma première journée d'école. Mon sourire avait été préparé par le photographe, sans mon approbation, sans mes lèvres, même, avec beaucoup de vaseline. L'autre, celle prise à la naissance avec mon frère, seulement pour les annales de l'hôpital qui en a vendu les droits au livre des records *Guinness* par la suite, je n'en parlerai pas pour l'instant, à part pour dire que sur celle-là, seul mon frère souriait. Moi, je détournais la tête, et lui jouait déjà à la vedette, au séducteur, à croire qu'il avait tout appris de la volupté dans le ventre de notre mère, à mon insu. C'est pourtant la photo de moi tout seul qui a causé un malentendu entre moi et les parents, quoique encore une fois, tout s'était passé dans ma tête, tous les dérèglements.

En la lançant dans ma direction, ils m'ont crié des noms à l'unisson, d'une seule bouche, mais je ne me souviens que du « Négatif! » lancé derrière la tête avec la photo. C'est sûr que comme mot d'adieu, ils auraient pu trouver mieux, parce qu'ils m'ont laissé là, perplexe, hésitant entre la porte de la maison et celle du taxi qui m'attendait. Les deux sont restés immobiles et silencieux dans l'embrasure, laissant leur insulte traîner et mourir sur le tapis de bienvenue pour qu'on s'essuie les pieds dessus, qu'on y laisse fondre et s'encrasser la dernière neige. En un seul cri, voilà qu'ils avaient enfin fait le tour de ma personne, trouvé ma définition officielle écrasée entre deux piles insoutenables de définitions, mon problème avec la vie, ce qui clochait avec moi. Vraiment, ils ne trouvaient rien à redire après ce « Négatif! » qui les clouait devant chez nous, chez eux, et m'empêcherait toujours de revenir à la maison, même en feignant une attitude positive pour annuler ma sentence. Plus tard, ils ont dû faire le ménage dans ces paroles lancées à l'aveuglette, mais là ils s'emportaient de me voir partir et leur parole dépassait leur pensée. Je sais que les parents ont vite refermé la porte entre ce « Négatif! » et moi parce qu'ils regrettaient déjà leur emportement. Et à défaut de pouvoir rembobiner le temps, ils ont mordu la poussière à quatre pattes après m'avoir réduit en miettes sur le pas de la porte, dévorant mes cendres dans l'espoir de me ramener à la vie, à la maison, en un seul morceau. Malgré tout, ce « Négatif! » me condamnait à ne jamais revenir en souriant.

C'est de ma perplexité qu'est né le malentendu, ou plutôt du fait que j'étais malentendant, à cause de la voix de mon frère à l'intérieur, même si ça ne vaut rien, cette excuse. Dans ma manie de tout comprendre de travers, de mêler les choses en trouvant des doubles sens, des métaphores dans ce qu'on lançait platement et sans arrière-pensées, j'ai cru qu'il y avait un lien entre le « Négatif » et la photo qu'ils me jetaient par la tête. Les parents, voulant se défaire d'un surplus d'imagination que je leur avais administré pendant toutes ces années, auraient volontairement illustré leur propos avec une photographie de mon visage, aussi terne qu'un négatif plein de la poussière des tiroirs. Donc, j'étais le négatif en chair et en os, et jamais je n'aurais dû apparaître dans les bras de mon entourage, souriant dans le clair-obscur, passé de

main en main, complimenté pour ma belle image, mes couleurs éclatantes, parce que je n'étais que le double dormant dans l'attente, la pâle copie dont on se sert seulement pour la reproduction, sans visage, sans décor et sans contexte. Même si j'étais l'essentiel original, celui qu'on copiait, grâce à qui on agrandissait, on encadrait, personne ne s'attardait à moi qui traînait au fond de l'enveloppe, parce que, vraiment, cette sombre copie n'est pas fidèle à la beauté du monde, elle n'a pas été embellie par les couleurs de l'arc-en-ciel.

Je suis sûr qu'on aurait tous piétiné le visage éclatant de joie de Paolo Valentino, le jeune prodige du foot italien photographié par le magazine sportif *Vittoria eterno* alors qu'il n'avait que quatorze ans et pas un poil au menton; on l'aurait écrasé si on avait croisé le négatif de cette photo échappé sur la rue. Personne n'aurait reconnu son sourire éternellement rouge comme si un cœur plein de vie lui sortait de la bouche et lui coulait sur les lèvres. On l'aurait cru vieux et démodé, digne d'un succès dépassé, de l'époque de nos parents, juste bon à faire brailler les nostalgiques, et sans doute qu'on l'aurait trouvé moins rouge que négatif, sans intérêt. À l'instar de ce négatif, on me malmenait dans des enveloppes pour m'amener à la pharmacie sans penser une seconde à mon visage; on me faisait développer pour mieux me faire disparaître encore une fois au fond d'un tiroir. Dans l'album de famille, on ne voulait pas de moi, parce que personne ne pouvait dire de moi que j'étais beau et que j'embellissais le décor de telle ou telle pièce. Je ne servais qu'à remplir des tiroirs et à reproduire sans cesse la même image terne et amère du temps passé.

Mais je devais être de mauvaise foi et dérailler une fois de plus, parce que pendant les quinze dernières années de mon enfance — dois-je mentionner que j'ai sauté par-dessus l'adolescence et l'âge adulte pour avancer tout droit vers la mort? —, les membres de la famille éloignée se sont pâmés devant mon visage d'ange, devant cette photo où je ne fixais pas devant moi l'appareil, les yeux baissés et le sourire en coin. Les tantes et les grands-mères s'arrêtaient toutes devant la porte de chambre des parents au lieu de se tourner vers moi, étendu dans mon lit, les mains derrière la tête, méprisant ces héritières de l'Âge du Christ, aveuglées par leur foi bon

marché, adorant mon image à défaut de trouver mieux *Aux Icônes*, le brocanteur chrétien. Elles savaient pourtant toutes que les parents ne m'avaient pas fait baptiser, que j'étais de la génération des mortels, ceux qui cherchaient le paradis sur terre le temps que ça dure. Mais elles oubliaient tout devant mes lèvres pieuses qui les figeaient là, dans une fixation obsédante, presque déplacée, et elles auraient tout donné pour que je marche à leur tête jusqu'au repos éternel. Et les fidèles, non contentes de pécher d'impatience, tentaient de m'agripper et de pincer une joue à mes deux dimensions, ce qui ne manquait pas de faire enrager les athées de parents, qui attendaient dans la pièce à côté avec leur vin et leur pain. Rien à faire avec eux, ils n'en avaient que pour le dieu des cuisines et des coupons-rabais, alors que moi, je continuais de vivre du côté de la mort, seule avec elle, presque un tête-à-tête, presque des chandelles, presque une histoire d'amour.

De ma chambre, en observant ces dos ridés et courbés qui s'accroupissaient pour vénérer mon doux visage, je commençais à sentir ce clou qu'on avait planté entre mes épaules, derrière le cadre, cette blessure qui à chaque jour me fixait de plus en plus là, m'empêchait de fermer les yeux et de cicatriser pendant qu'ils continuaient à les fixer là, dans le vague. C'est ça qui faisait pitié aux bonnes femmes, ce sang qui coulait de mes yeux, même sur la photo, qui effaçait ces larmes versées juste avant que le photographe n'appuie sur la gâchette, avant qu'on me plante un clou dans le dos. Ce n'est pourtant pas ma blessure qui a obligé les parents à me retirer de sur leur porte, retirer mon clou, dévisser mon cadre et me ranger dans un tiroir pour faire sécher mon sang, mais le fait que la visite était devenue inutile, que les tantes ne venaient plus visiter les maîtres, seulement ce fils unique taillé dans l'image d'un rêve dont on ne revient pas. Depuis très longtemps, ils ont dû oublier la photo, la jeter à la poubelle avec le ménage ou au recyclage avec les religions dépassées, dans le même tas où ils ont brûlé cet enfant aux idées noires qui a pris goût à la poussière.

Alors vraiment, je pense avoir fait la preuve que j'avais tort, qu'il n'y avait pas de quoi m'imaginer que j'étais une petite image noire et blanche dont on se sert pour la reproduction en chaîne des images à adorer. Tout le monde aurait compris du premier

coup, les gens beaux et intelligents, que le « Négatif » me définissait comme un « Positif » m'aurait défini contrairement, sans ambiguïté possible, parce que ça dit ce que ça veut dire. « Négatif », ce n'était rien d'autre que ce pauvre garçon qui se complaisait dans la négation de tout ce qui existait ou qui ne voyait pas la vie du bon côté ou qui ne cherchait pas à se guérir du mal de vivre. C'était ce trouillard qui ne partait pas en voyage pour rencontrer du monde, mais pour le fuir. Et quand j'ai compris ce que ça voulait dire, il était trop tard pour me retourner, acquiescer ou nier ce que les parents ne me criaient plus. En fait, pour leur donner totalement raison et renforcer ma définition à grands coups de négations, j'aurais dû m'arrêter de marcher et tout nier jusqu'à ma propre voix, nier toute pensée qui émergeait de ma tête, nier toute négation et tout annuler, m'évanouir en poussière, sans connaissance et sans raison, disparaître une fois de plus. C'est sans doute ce qu'ils voulaient de moi.

* * *

Encore là, on me dirait que je déraile, avec quelques insultes au passage, que je me néglige encore, que je nous néglige, moi et ma patrie. Pour bien enfoncer le clou, je devrais dire quelques mots de la petite école et des traumatismes que j'y ai vécus, des enfants qui boutonnaient et baisaient jusqu'à l'adolescence pendant que je cherchais quoi faire de ma peau. Mais l'essentiel s'est toujours passé dans la cuisine, toutes les cérémonies, tous les cultes et les apparitions; c'est sur la table que rayonnait la lumière des révélations. Après le départ de mon frère, les parents ont fait installer une porte-patio entre la cuisine et la cour, entre leurs doux repas et les intrusions répétées de leur second fils dans leurs plates-bandes, qu'on ne prenait plus la peine de nourrir. Avec le temps, il avait appris à se servir lui-même, sans demander la permission, et les parents ont toujours accusé les enfants qui poussaient dans la cour du voisin d'avoir détérioré leur potager. Et moi, en plein repas, interrompant les incantations, je sortais de table pour courir vers le pommier où mon frère se pendait, juste pour s'amuser.

C'est arrivé plusieurs fois, toujours quelques jours avant la première neige, mais la dernière fois, Samère n'a pas pu supporter de voir ce grand insignifiant de vingt-quatre ans s'agripper après un arbre et s'y balancer, avoir l'air d'un singe aux yeux des voisins qu'ils traitaient de charogne, mais dont ils redoutaient les jugements comme ceux d'un dieu. Elle ne cessait de me dire d'arrêter de regarder dehors, qu'il était mort depuis toujours, qu'il était mort autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais je continuais de le voir courir à ma perte, toujours avec le même visage : les yeux et le sourire malicieux de l'acquitté de meurtre qui se sait coupable. C'était toujours le matin qu'il m'apparaissait, pendant que les parents se bourraient la face de croissants et d'espresso, se bourrant les oreilles du même coup, sourds aux bruits de leur nature domestiquée, cette sécheresse palpable dans le son des feuilles qui tombaient et s'effritaient, annonçant l'arrivée d'un petit garçon aux pas délicats, tout nu malgré le temps de plus en plus frais.

Mon frère ne connaissait pas le froid, pas plus que le danger ou la peur. Il avait élu une branche pour se balancer, la plus faible, la plus dénudée, une branche à son image, complice de l'hiver qui s'amenait en silence. Autour d'elle, une grosse corde de balançoire avait été attachée, une corde qui avait longtemps servi à de bonnes choses, à amuser les enfants des anciens propriétaires, pour ensuite servir à me faire baver d'envie devant cet enfant qui jouait avec la mort. Au bout de cette corde, mon frère refaisait toujours le nœud que les parents défaisaient, eux qui ne croyaient pas aux vertus du jeu et des blessures sur la peau, eux qui préféraient s'attarder à celles à l'intérieur de la chair, celles qui prenaient des siècles à cicatriser. Et quand il commençait à se balancer, les parents ne voyaient là que le vent qui s'amenait et nous prévenait gentiment de rester dans la maison, de laisser la nature suivre son cours et les hommes le contourner.

Le seul spectateur pendu aux lèvres du vent, rivé à ses gestes, c'était moi, et c'était suffisant pour que le spectacle en vaille la peine. Mon frère avait ça dans le sang, le sens du spectacle. Il se serait vidé de ses entrailles pour faire plaisir au public, et il le faisait, il jouait avec le feu, se riait du danger et arrivait même à me faire tout oublier,

moi le tourmenté qui ne se lassais pas de l'admirer, d'avoir peur pour lui et d'aimer ça, de trouver ça excitant. C'est là que je courais le rejoindre, et pendant que Samère se rentrait la tête dans son fourneau, moi et mon frère, on insérait les nôtres dans le nœud de la corde pour se balancer sans les mains, sans les pieds. Dans ces rares moments de complicité entre moi et mon frère, nous voulions faire durer le plaisir, un plaisir qui nous appartenait, qui aurait pu durer toutes nos vies. C'était sans compter sur le dernier spectateur, la mère sortie de son four, la face étampée dans sa portepatio, criant à l'aide mais n'osant pas sortir de sa cuisine, préférant me voir rejoindre mon frère au jeu de la mort que de se geler les fesses.

Très vite, elle s'est énervée, me rappelant l'existence de cette nouvelle race de monstres dont on parlait à la télé, les Sidéens, qui vivaient dans les souterrains et crachaient le sang, suçaient les racines de notre pommier pour se nourrir de sa sève. Selon elle, ces bestioles, non contentes de se contaminer entre eux, s'en prenaient aussi aux familles innocentes et en santé en empoisonnant leurs fruits comme le faisait Utero, la sorcière du Mont d'Avant. D'un seul coup, plus le droit de manger de pommes, plus le droit de se balancer à l'arbre, et plus le droit de sortir après la tombée de la nuit, même pour le grand enfant de vingt-quatre ans. Cette mère, qui avait en horreur la transcendance et toutes les religions sans exception, parlait pourtant de danger et de comment il fallait en avoir peur, comment qui l'aimait y périrait, puis comment s'en prévenir, ne pas lui faire signe, parce qu'il guettait tous nos faux-pas, toutes nos imprudences du haut de son ciel, jour et nuit, avec des yeux méchants. Ce danger, c'est dans la maison qu'on l'exorcisait, avec des « bon appétit », des « bonne journée », des « bonne nuit » et surtout des « bonne chance » qui nous accompagnaient à longueur de journée comme des talismans, nous protégeant des accidents et des hasards, auréolant nos têtes de la fortune que mon frère n'avait pas eue. Et le danger, au-dessus de nos crânes, entendait ces bonnes paroles et s'assoupissait avec elles, sachant que la famille faisait bien et s'endormait elle aussi en sécurité. Ce dieu-là s'occupait seulement des vivants et mon frère

pouvait continuer à s'amuser en paix, sans moi, toujours pris entre les questions de vie et de mort.

Pourtant, quelque chose résistait à leurs prières : cette corde attachée au pommier, un autre filon du corps du diable. Malgré Sonpère et ses tentatives de la couper, de l'arracher, d'y mettre le feu jusqu'aux racines et de l'enterrer brûlante, à chaque matin, elle revenait à la vie, tissée à l'intérieur de l'arbre, prise sous l'écorce, et accrochée à la peau de mon frère à l'autre extrémité. C'est seulement en fermant les yeux que les parents arrivaient à se détourner de cette mort qui nous revenait en pleine face à chaque hiver. Et pour fermer les yeux, Sonpère pelletait de la neige et Samère des nuages, l'un implorant la terre que les récoltes soient bonnes et que personne ne meure de faim, et l'autre le ciel que le danger ne nous tombe jamais sur la tête. Avec nos vies, ils ne cessaient d'enterrer la mort de mon frère et de ses amis, les trépassés, tout en continuant de regarder par la fenêtre. Ils prétendaient admirer leur beau travail, leur ménage dans les éléments, pas la corde qui battait encore au vent, mais je savais qu'ils contemplaient la mort de leur fils, le beau gâchis auquel ils avaient voué toutes leurs énergies. Le jeu de la corde, c'était sa manière à lui de nous rappeler que sa mort était comme l'hiver et qu'elle reviendrait à chaque année les faire parler, pour qu'ils la détestent un peu plus.

Même si j'avais voulu, je n'aurais pas pu sauver mon frère de la mort. Non pas parce qu'il y résidait déjà en permanence, mais parce qu'il n'avait besoin de personne pour mourir et ressusciter. Il avait passé mon enfance à ramper entre le monde des disparus et celui des exterminateurs, même si ça ne faisait pas de différence, ni pour lui, ni pour moi, ni les morts ni les vivants ne voulant de son corps en leur royaume. Et de mon côté, les vivants n'avaient rien à faire de ma face d'enterrement. Je devais changer d'air ou me laisser emporter par le vent de disparition qui courait sur Montréal, tous ces amants du voyage qui pillaient sur leur orgueil et leurs racines pour aller voir ailleurs s'ils s'y trouvaient. C'est seulement quand j'ai quitté la maison que Sonpère a coupé la corde une dernière fois, sans la voir repousser, sans perturber le café et les croissants. Qu'est-ce qu'ils l'ont apprécié, leur porte-patio, même vingt

ans après se l'être offerte, sans mes traces de doigts pour leur barrer la route du bonheur. Pourtant, malgré le Windex et les mains travailleuses de Samère, je savais que chaque hiver se chargerait de les faire rejaillir et de gâcher leur vie à contempler le vide.

* * *

La patrie m'échappe, encore une fois. Les rares fois où j'ai essayé de l'attraper au passage, sur le chemin entre la maison et l'école, en élevant mon regard au-dessus des gens, une force me reconduisait gentiment à la maison; la force des choses, j'imagine. Une de ces fois, en insérant ma clé dans la serrure, j'ai vu deux hommes sortir de chez les voisins, deux hommes qui n'étaient pas les voisins, qui n'étaient pas ceux que les parents méprisaient, mais bien deux hommes de race noire comme on aimait le préciser à la maison et à la télé quand quelque chose de grave survenait. Seulement, un cambriolage n'était pas assez grave pour que je prenne la situation en main, même si je venais tout juste d'avoir l'âge légal pour exister aux yeux des autorités. Je n'ai fait que respecter l'habitude, rester fidèle aux parents qui parlaient des étrangers à éviter, les bonbons empoisonnés, les couleurs foncées, la mort qui guettait en permanence. L'enfant que j'étais encore est entré, il a barré derrière lui et s'est caché sous ses couvertures. Les hommes à éviter ont continué leur beau travail sans moi qui me les imaginais en train d'offrir ces objets à des familles démunies, ou bien de se payer un voyage de retour en terre natale avec l'argent des systèmes de son, cinéma maison et ordinateurs des voisins. Peut-être que ces hommes étaient des Robins des Bois des temps modernes et qu'ils volaient les bourgeois afin de nourrir leurs familles haïtiennes, ravagées par le besoin. Et peut-être que j'avais raison de ne rien faire.

Quelques jours plus tard, alors que j'envisageais encore des possibilités, étendu raide mort sur mon lit en complice innocent, Samère m'a appris la nouvelle : « Les voisins se sont fait voler et il n'y a rien à faire, il n'y a pas de témoins, personne n'a pu leur venir en aide ». Alors que les parents avaient la chance de s'illuminer de la lumière de l'entraide, ils se mettaient à épauler les voisins, à leur offrir leurs regards

pour les prochaines fois, et pourquoi pas un système d'alarme conjoint, tout plein de barbecues dans la cour arrière et des tartes aux pommes du pommier pour bien s'empoisonner. Ils n'ont rien fait de tout ça, pourtant, ils ont seulement verrouillé la porte deux fois plutôt qu'une et m'ont averti de guetter alentour quand je revenais de l'école. Mais je n'étais d'aucun secours, puisque de toute façon, même si j'avais voulu agir, remettre les objets volés à leurs propriétaires, le mal aurait continué de les hanter, de nous hanter avec tous les voisins du quartier, et surtout me hanter de n'avoir pas agi plus tôt. Tout portait à croire que je resterais impassible face au danger, que même devant un crime de mort, je recommencerais à ne pas agir, à tenir tête au dieu de la maison pour courir à la recherche d'une porte à barrer derrière moi et me moquer de lui dans le noir.

Et c'est arrivé. Une des rares fois où je suis sorti de la maison un jour de congé, à la Saint-Jean-Baptiste, j'ai fait bien pire que de ne pas sauver mes voisins de la faillite. Un peu plus vieux, davantage conscient de mes devoirs de citoyen et encore plus éclairé par le visage du danger, j'ai vu la mort faire son œuvre sans lever le petit doigt. Et je ne parle pas de l'impuissance de tous les jours, celle du commun des mortels qui assiste à une collision entre une bicyclette et une voiture et reste figé, ou à un reportage sur la centaine de morts dans un lieu très éloigné et qui change de poste parce que ça lui fait trop mal. Je parle d'un incident où je me trouvais en première loge, avant la caméra, l'hôpital et la presse, d'un lieu où j'ai tout vu, même le sourire de la victime puis l'effroi effaçant tout sur son visage. On aurait même dit que je me préparais à ne rien faire, m'assurant de changer de coin de rue avant que la mort n'arrive, sachant que seul le danger serait occupé à me voir en train de fuir l'événement.

C'est pourtant de mon coin de rue qu'on pouvait voir le mieux, chaque recoin de la scène en détail, de la ruelle où sont arrivés les assaillants jusqu'au magasin d'où sortait la victime. J'arrivais même à lire sur la vitrine un énorme « Entrée gratuite », même si le jeune homme sortait les mains pleines de paquets, alourdi par le poids de ses dépenses. Mais quelque chose d'autre l'immobilisait sur le coin de la rue; je

pouvais le sentir malgré toute la ville en voiture qui n'arrêtait pas d'aller de l'avant entre nous. Peut-être était-ce l'habitude de la paranoïa ou le tourbillon de la ville qui l'étourdissait, mais le jeune homme a subitement lâché ses paquets et s'est mis à courir vers moi, à travers la circulation. Les voitures n'ont rien fait pour le sauver, roulant vers d'autres dangers, vers les célébrations de la fête au Québec et l'alcool à profusion, puis vers les autoroutes qu'on montrait à la télé en vantant le *thrill* de la vitesse, la voiture de l'heure pouvant atteindre jusqu'à 150 kilomètres dans les courbes, ces courbes à faire rêver. Et même si ces hommes de bonne volonté se sont cassé la gueule et en sont morts, ils se sont quand même fait pleurer et honorer en tant que super chauffeurs ayant vécu jusqu'au bout, jusqu'aux limites du possible, admirer même par les dirigeants de la Sûreté du Québec qui passaient quarante heures par semaine à adorer le dieu Danger en prônant la prudence au volant.

Tout ça pour dire que le jeune homme, lui, n'a pas eu le temps de vivre jusqu'au bout, ni de mettre un frein à la vitesse. Tout s'est bousculé trop rapidement pour lui et pour les sauveurs en puissance qui dormaient dans leur ciel, mais juste assez lentement pour que moi je fasse quelque chose ici-bas. Mais je ne me suis pas avancé pour briser le rythme et faire reculer les choses, freiner les machines, détourner l'attention de la victime devant sa mort, ces deux ou trois hommes en noir qui l'agrippaient pour lui ruiner l'existence. J'ai tout laissé en place et tout s'est déroulé comme prévu, le jeune homme est parti trop jeune et j'ai attendu que la police arrive pour courir et attendre que la nouvelle se répande dans les mots des journalistes qui n'avaient pas eu le privilège de la proximité. C'est dans ma boîte aux lettres que tout s'est éclairci, tous les détails de l'histoire imprimés sur le papier journal, enroulé autour d'un élastique, ce tas de vies qu'on étreignait à la gorge tous les matins alors que leur heure était déjà venue. J'ai appris que la jeunesse d'un certain jeune homme venait de s'envoler ou de partir en fumée, et faute de suspects, on blâmait l'engourdissement des gens de la ville qui n'avaient pas su réagir en citoyens responsables les uns des autres, parce que la mort aurait pu être évitée. Pas un mot sur l'inaction du dieu Danger.

En fait, le journaliste racontait que ce jeune homme faisait partie d'une famille de mafieux italo-montréalais et qu'il menaçait le propriétaire d'un petit commerce de tuer sa fille s'il ne lui payait pas une taxe d'existence tous les dimanches. Sa taxe, il ne la prenait pas en argent, mais en produits, et pas n'importe quels produits, des figurines de ses héros de dessins animés qu'il obtenait en forçant le commerçant à les commander d'Europe et des États-Unis, de son Calimero national jusqu'à l'ultime Superman. Apparemment, tout le quartier connaissait ce criminel expert en séduction et personne n'avait voulu lui venir en aide au moment où on l'assailait, alors que dans les artères adjacentes, les citoyens au grand cœur accusaient l'engourdissement ambiant, l'individualisme maladif des citadins, en pleine Saint-Jean-Baptiste où le cœur aurait dû être à l'entraide, et le jour du Seigneur de surcroît! Où était donc passé notre sens de la solidarité? demandait le journaliste.

Au bout du compte, seuls les assaillants, des hommes forts de la famille du commerçant, ont su bouger au bon moment, étant préparés depuis des semaines : eux seuls avaient répété la scène. Ils savaient que ce dimanche-là, le jeune Italien sortirait du magasin avec ses dernières trouvailles, écrasé par le poids de son vol et sans pouvoirs magiques pour s'envoler avec son butin. On savait aussi que le trafic allant à la fête leur viendrait en aide en lui barrant la route. Les jambes coupées, le criminel déguisé en victime pour l'occasion n'a rien pu faire d'autre que de se laisser capturer par les hommes forts, qui l'ont traîné jusqu'à une ruelle pour le battre à mort, sans analgésique. C'est bien plus tard dans la soirée que d'autres hommes, moins forts et moins préparés, sont sortis de leur voiture et ont retrouvé le corps de la victime aplati au fond d'une poubelle. Après la fête, ils n'avaient plus de rendez-vous ni d'affaires pressantes, à croire qu'ils avaient prévu ces quelques minutes à la fin de la journée pour faire des hommes d'eux-mêmes et ajouter une bonne action à leur résumé. Mais ces hommes arrivaient trop tard parce que prévoir la mort du mafieux après son avènement ne valait rien, c'était trop tard, on ne pouvait même pas dire que c'était mieux que rien. C'est vrai que moi non plus, je n'ai pas été homme au bon moment, et même si je n'ai pas été le seul, les parents et leurs voisins me l'auraient reproché

violemment si j'avais ouvert la bouche en lisant le journal. Ils m'auraient rappelé que je ne descendais pas du Sauveur, que je ne descendais de rien et que je ne tenais pas de l'homme qui tient à la vie et à sa propagation.

Même en tenant tête au danger et en sortant de la maison en-dehors des heures d'école, j'avais échoué et je n'avais plus le choix, je devais continuer à m'inventer des histoires sous mes couvertures. Tout ça parce que j'avais osé ouvrir les yeux pendant que les autres n'en avaient que pour l'amour du Québec. Moi, je n'avais pas l'excuse de la fête, je n'allais pas rejoindre mes amis pour un feu et une chanson, pour me rappeler que pour mon pays, je donnerais ma vie. Laisse à moi-même dans la ville, j'étais passé à côté de l'exploit, n'osant pas enfiler le costume du superhéros de peur de trébucher dans ma cape ou mes collants devant la foule insatiable. À partir de ce jour-là, j'ai vécu chaque seconde de ma vie dans l'idée que quelqu'un mourait à Montréal et que je ne faisais rien pour le sauver, et j'avançais péniblement en portant sur mon dos le blâme de toutes ces morts.

* * *

Finalement, ce n'est pas vraiment joyeux, moi et ma patrie, pas vraiment drôle ou réconfortant, le minimum de contact et d'affection, même pas de becs sur la joue lors des anniversaires. Et même si je me cachais dans mon lit pour éviter qu'elle vienne me faire payer pour toutes ces vies que je laissais mourir, elle arrivait toujours à s'infiltrer dans la maison, par les fissures que Sonpère n'arrivait pas à calfeutrer. Disons tout de suite que le concours du maire Leonardo tombait juste à point, parce que le jour même où je postais le coupon de participation avec peu d'espoir de l'emporter, n'ayant jamais rien gagné de ma vie, un repas de famille tournait au vinaigre et me dégoûtait une fois pour toutes de cette patrie envahissante.

Le plus naïvement du monde, en parlant d'autre chose sans doute, notre nom de famille est venu sur le sujet, et j'ai fait l'erreur de dire à Sonpère qu'il ne me plaisait pas, pas lui, mais le nom de famille. Je trouvais qu'il n'allait pas bien avec le prénom qu'ils m'avaient donné, Paul avec L'Écuyer, ça ne m'avait jamais rien dit de bon,

alors que Philippe L'Écuyer, le nom de décès de mon frère, trouvé en vitesse pour les papiers, il m'aurait fait comme un gant, le gant d'un noble guerrier. Paul L'Écuyer, ça faisait gars de village qui passe ses soirées à la taverne du coin à dégueuler son existence à qui veut l'entendre, ça n'avait rien à voir avec mes très hautes aspirations. En bon patriote, Sonpère m'a dit que je ne méritais pas son sang, que dans la vie, il faut prendre ce qui nous a été donné, sinon, on prend la porte et ça finit là. Si je reniais mon nom, il déniait mon existence et je devais disparaître. Et s'il me croisait sur la rue, il ne ferait pas semblant de ne pas me reconnaître, mais bien pire, il ne me reconnaîtrait pas, un point c'est tout, il n'aurait rien à faire, pas de semblant; aucun fils ne croiserait plus jamais son chemin.

Papa L'Écuyer, que je ne devais plus reconnaître moi non plus, ni sur la rue ni dans mes souvenirs, n'avait rien compris à mon malaise, qui n'avait rien à voir avec ses ancêtres et leur honneur, mais plutôt avec la forme du nom, comment il sonnait à mes oreilles. À chaque fois que les parents m'interpellaient sévèrement, ils prononçaient mon nom au complet, et à chaque fois, ce nom me faisait penser à un monstre illettré. Je veux dire, un gros tas de lettres emmêlées qui ne disent rien, qui n'envoient aucun message, une bête informe qui perd de ses morceaux en lançant des cris inaudibles. Ce nom que je transformais en blasphème, je le maltrais aussi à l'école en jouant avec, déplaçant les lettres, effaçant celles qui m'irritaient, en rajoutant des plus belles. Pour me punir de ne pas être le premier de classe qu'il avait toujours rêvé d'être, Sonpère me donnait des leçons particulières, des heures à essayer de sculpter mes lettres dans un moule à lettres, prétextant que je n'avais pas une belle écriture, une belle calligraphie plutôt, et qu'il fallait l'éclaircir.

Bien plus tard, Papa L'Écuyer m'a dit que j'écrivais bien, bien mieux que lui, me l'a dit et m'a répété que je devais continuer dans cette voie, y faire pousser des arbres à fruits et encaisser les profits. Mais il ne parlait pas de la forme de mes lettres, parce que jamais je n'ai réussi à calquer les exemples du cahier, l'écriture impeccable. Il parlait de raconter des histoires à l'école, quelque chose que lui n'avait jamais réussi à accomplir. Lui, même avec les lettres les plus parfaites, jamais il n'avait obtenu la

lettre parfaite du professeur quand il écrivait des histoires. Mais ça n'avait pas d'importance, cette voie dont il me parlait en évoquant les grands exploits de ses ancêtres, parce qu'en dehors de l'école, je n'ai jamais écrit un traître mot, jamais réduit en miettes le monstre illettré pour me tracer un chemin vers la grande littérature, semer des lettres derrière moi afin de ne jamais perdre mon chemin dans l'alphabet. Et je n'ai jamais voulu écrire ce nom dont j'avais honte en haut d'une histoire, ce nom que j'aurais dû trouver noble malgré mon prénom qui l'appauvrissait. Bref, tout ça a amené Sonpère à renchérir sur le fait que j'étais une erreur de la famille, que je ne ressemblais à personne qui en vaut la peine, alors qu'ils savaient tous très bien que mon frère avait hérité des yeux de papa. Quand j'ai arrêté de pousser, vers dix-huit ans, les parents s'étaient rendus à l'évidence sans m'en parler : je ne ressemblais à personne.

Pourtant, Samère savait très bien d'où je venais, par où j'étais sorti et quelle douleur j'avais causée, et elle a passé des jours à remuer ciel et terre du grenier au sous-sol pour trouver de vieilles photographies dans l'espoir de me réconcilier avec cette famille à qui je ne cessais d'imputer la disparition de mon frère. À force de poussière dans l'œil, elle en a retrouvé une qui lui a sauté aux yeux, une image de l'homme à qui je devais ressembler, mon arrière-grand-père paternel. Il se tenait debout sous la poussière, entre deux âges, concentré sur l'objectif, anxieux d'en finir, on aurait dit, à côté d'une femme bien assise et bien de son temps, austère comme il faut, consciente qu'on la verrait en noir et blanc entourée des couleurs du jour, d'une époque sombre et révolue. Avant qu'on ne retrouve cette unique photo de lui et qu'on la pose à côté de mon visage sur la porte de chambre des parents, sans percevoir d'autre différence que la couleur, tout le monde le prenait pour un imposteur, un homme égaré qui n'aurait pas dû porter son nom de famille. Une histoire d'adoption a longtemps couru à son sujet, mais tout ça s'est vite essoufflé, personne n'a eu le temps de chercher très loin, tout le monde a toujours retenu sa langue et continué de prendre des photos pour étouffer les histoires en étoffant l'album de famille. Et presque cent ans plus tard, la famille éloignée a aussi trouvé le moyen de s'inventer

un fils adoptif en me pointant du doigt, mais pas longtemps, parce que je me suis occupé de vieillir le plus vite possible. Les rides du penseur dans le front, ce sont elles qui m'ont trahi. C'est parce que je pensais trop qu'on a retrouvé cet ancêtre, que je me suis joint à cette race de trop penseurs trop longtemps exclue de l'album de famille.

En quelque sorte, je l'ai ressuscité avec mon visage, cet arrière-grand-père mort bien avant ma naissance. C'est bien triste qu'il n'ait jamais pu jouir de sa résurrection et m'en remercier. Lui, il n'a jamais connu la joie de retrouver son visage dans celui d'un autre, d'enfin trouver un comparse au milieu de cette bande de têtes à claques que je n'arrivais plus à distinguer tellement ils s'étaient tricotés serrés. Donc, cette photo, bien que retrouvée, ne faisait pas de mon ancêtre un ami. Si je le sentais renaître, c'est qu'à chaque fois que je regardais son portrait, j'avais l'impression de mourir à petit feu. Son visage dessinait ma vieillesse, me montrait comment j'allais vieillir, comment j'allais peu à peu disparaître devant son image et l'accompagner dans la mort. Et d'un coup, ma vie devenait inutile, mon passage en ce monde aussi significatif que celui d'un mort-né, un fantôme juste bon à faire peur aux grands-mères qui croient encore à la vie après la mort alors que leurs petits-fils ne croient même plus à celle juste avant. Si mon frère et cet arrière-grand-père avaient au moins eu la chance de ressusciter, moi, je n'avais même pas besoin de vivre pour mourir, et à quoi bon ressusciter quand personne n'a remarqué votre passage en ce bas monde.

Je me plains, je me plains encore du sort, moi qui n'est pas censé croire au destin, et j'ai de quoi me plaindre parce Papa L'Écuyer s'est rétracté la veille de mon départ. Il est revenu à sa première intuition : au fond, je ne ressemblais à personne et surtout pas à cet ancêtre qui n'avait fait qu'un enfant à son épouse pour ne plus jamais la toucher par la suite, qui plus d'une fois avait causé la honte de la famille en restant seul dans son coin à méditer. Cet air sérieux qui faisait si peur dans la famille, cet air de se foutre des autres parce qu'on a trop de choses dans la tête à régler, des choses plus importantes qu'une partie de chasse ou de cartes. Des choses plus importantes qu'une femme et des enfants. « Allez, vas-y, choisis-la, cette voie de merdre », que

m'a dit Sonpère avant que je ne quitte la table, « laisse tomber notre seul espoir de poursuivre ce projet de famille commencé il y a des centaines d'années », en plus des sermons du genre « Dans la vie, il faut prendre des décisions, et pas errer comme un grand enfant qui ne sait pas ce qu'il cherche. »

Il m'a aussi reproché ça avant que je parte, en plus d'être négatif, de n'être ni pour ni contre, de ne jamais arriver à une conclusion sur les sujets de l'heure, la guerre un peu partout, la politique américaine, l'indépendance du Québec, mon pays, le maudit hiver. Je n'ai jamais parlé de ces choses avec lui, jamais je n'ai fait de moi un bon patriote, affirmant que d'où je venais, c'était où j'allais et en disant où exactement, en plantant mon drapeau sur la carte, prétendant que ce bout de terre, c'est le mien, c'est moi, que je fais corps avec la terre qui m'a donné le jour à voir. Et sur les grandes questions de ce monde, je ne m'étais jamais prononcé sauf pour nier que je pensais quelque chose qui se déclame et se déclare haut et fort, et les parents disaient pour moi que ça ne m'intéressait pas ou que je ne pensais rien malgré mes rides dans le front. Ils interprétaient tout de moi de la même façon qu'on interprétait tout du monde à la télé et dans les journaux, fidèle à la méthode « Faites le en dix minutes ou moins ». Et la plupart du temps, ils se garantissaient de ne plus m'adresser la parole, eux qui avaient tout à dire et que tout faisait parler, se prononcer et prendre position, eux que rien n'ébranlait, pas même la terre qui tremblait sous leur tête pleine d'idées fixes.

Avant de partir, ils m'ont dit mes derniers mots afin que je les abandonne, eux et ma patrie. Enfin, je pouvais nier mon petit bout de terre comme je l'avais toujours rêvé, ne plus jamais parler du Québec que comme une erreur de jeunesse. Et ils croyaient que je le faisais avec bonheur et allégresse. Mais mes pas étaient aussi lourds que la maison que je laissais s'écrouler sur la tête des parents. Suite à mon départ, ils ont peiné à la faire tenir en un seul morceau, gardant toujours leurs bras tendus vers le ciel à implorer la grâce d'un dieu auquel ils prétendaient ne plus croire, ne plus croire en rien et surtout pas aux apparitions-surprises, ni d'un fils ni de l'autre. Pourtant, ils espéraient encore que vienne les sauver un fils qui les méritait.

* * *

Au moment où je pensais m'être débarrassé du poids de la famille et de la patrie, installé confortablement dans l'autobus menant au Mont d'Avant, sont arrivées deux races de gens dont je me serais passé : les grands-mères et les Titans. Ce sont elles qui sont arrivées en premier, une seule en fait mais qui les contenait toutes. Elle traînait une lourde valise derrière elle, puis s'efforçait de la poser sur le porte-bagages, mais s'efforçait surtout d'être prise en pitié. J'ai été le premier à me rendre compte qu'elle n'avait pas assez de bras pour s'y rendre, le premier à voir son dos plissé émettre des signes, des « à l'aide ! » et des « au secours ! » qui auraient dû sonner une petite alarme dans ma tête. Mais de mon coin, je n'ai fait qu'observer et attendre la venue de l'autre race, les jeunes Titans qui savaient se charger de tout le poids du monde pendant que moi je disparaissais, je m'assoiais sur mes bras, dégonflais mes muscles, incapable de remplir l'attente de la grand-mère et de tous les spectateurs, les prétendants titans qui observaient la scène et apprenaient la leçon. Moi aussi, j'étais là et j'aurais dû apprendre, mais je préférais tourner la tête vers la fenêtre et m'imaginer en train de gambader dans les champs de blé, ou bien regarder sous la jupe de la grand-mère et m'y faufiler du regard, me sentir écrasé moi aussi sous le poids de sa vie à charrier, comprendre ce que sont le désarroi et la charité.

À ce moment-là, j'aurais dû me souvenir des conseils de la mère L'Écuyer sur l'entraide et l'amour du prochain, elle qui ne pouvait s'empêcher de prendre en pitié les personnages de la télé à qui il arrivait des choses pas drôles. Elle allait jusqu'à se lever de son siège et s'exclamer tout haut qu'il fallait faire quelque chose pour leur venir en aide, convaincue que les personnages étaient ses amis ou ses ennemis, séparant le bien du mal comme un dieu la terre des eaux avec ses grandes mains remuant au-dessus de l'écran, tout en proférant des paroles qui se voulaient créatives, pensant pouvoir changer le cours de l'histoire du fond de son salon. Si elle avait pu se trouver à mes côtés et à ceux de la grand-mère, elle m'aurait parlé de compassion, aurait exigé que je me mette à la place de la vieille dame en insérant des grosses briques

dans mon bagage, puis m'aurait ordonné de le porter en rampant péniblement, comme si je portais le bois de mon échafaud. Une fois bien essoufflé, j'aurais dû enfin comprendre pourquoi la terre avait tant besoin de ces Titans, sentir qu'il ne fallait pas les mépriser, qu'il fallait leur rendre hommage et les prendre pour modèles. Ces petites vieilles avaient besoin d'eux, de moi, autant au Québec que partout ailleurs. C'était clair : tant que je marcherais dans les traces du perdant, ma patrie me suivrait jusqu'au bout du monde.

Pourtant, ses conseils, elle pouvait les garder pour elle, parce que dans sa tête, tout a toujours été d'une simplicité enfantine, des dictons qui prenaient la forme de slogans, du genre « quand on veut, on peut » et « dans la vie, on se fait son bonheur ». Le petit détail qu'elle avait toujours négligé, c'était ma tête, ce qui s'y passait, tout ce qui travaillait là-dedans et m'empêchait d'agir en inconscient. Si j'avais mis des briques dans mon sac, ça ne m'aurait pas empêché de garder toute ma tête et de mépriser les vieillards autant que les Titans tout en souffrant le martyre des unes et en ayant besoin du pouvoir des autres. En jouant à la grand-mère, je me serais totalement vidé de mes forces déjà limitées et j'aurais gâché toutes mes chances d'un jour jouer au Titan et de porter secours aux petites vieilles que j'avais tenté d'être. Et vlan la compassion! Voilà ce que ça donne de se mettre à la place des autres, ça vous rompt les os, ça vous réduit en poussière, et il ne reste plus rien de ce que vous étiez, et ce que vous avez voulu devenir, on n'en parle même pas.

Tout ça me donnait beaucoup à penser, même si Samère s'acharnait à croire que c'était aussi simple pour moi que pour elle, que pour aider une pauvre femme à soulever sa valise, il n'y avait pas de quoi se dédoubler et remettre son identité en question. On agit et le reste, ce qui s'est passé avant et après, la grand-mère qui vient d'assassiner son mari et s'enfuit avec tout son argent dans sa valise, le Titan qui vient de violer sa nièce, les mains encore pleines de sang et de sperme, qui prend le premier train pour changer de ville, aucune mère n'en parle en évoquant la compassion. Mais toutes ces histoires dont personne n'a besoin et qui font perdre leur temps aux gens d'avenir, elles ne devraient même pas me venir à l'esprit.

Je regardais par la fenêtre de l'autobus comme si c'était encore et toujours la fenêtre de ma chambre. Je fuyais, je m'évadais de ma vie pour penser à autre chose, tout en continuant à la fixer dans le paysage. Et dans l'air qui passait à côté de moi, que je ne pouvais respirer au passage, je retrouvais cette nausée qui m'engourdissait les membres depuis le début. Il faut dire qu'une semaine avant mon départ, à tous les matins, je me suis levé avec une envie de vomir, un dégoût qui revenait à chaque bouffée d'air que j'osais prendre au monde. Ce devait être pour me punir d'avoir abandonné ma patrie; je devais vivre de l'air pollué des eaux du fleuve, mourir étouffé avant même d'avoir pu prendre mon envol. Mais si j'avais retenu un des conseils de la mère L'Écuyer, ça avait été de toujours réagir rapidement quand un mal, même le plus petit, s'emparait d'une partie de mon corps. Des gens avaient voué leur vie à cette mort qui montait en moi depuis ma naissance et je devais prendre le temps de donner sens à leur vocation. Le matin de mon départ, je suis donc allé voir un pharmacien qui m'a regardé longtemps après que je lui ai dit qu'une étrange nausée me suivait depuis presque une semaine. De toute évidence, il avait devant lui un drôle de cas. Il a répété « une semaine? » pour vérifier si j'étais bien là, croyant peut-être parler à un mort, parce qu'après une semaine de nausée sans rien faire, j'aurais déjà dû être décédé et oublié, et il aurait pu passer au client suivant.

Quand je me suis remis à parler, il a sursauté, se rendant compte qu'il n'avait pas rêvé et que j'étais encore là, bien vivant, et que je lui demandais un remède pour me soulager. Mais j'ai rapidement changé d'idée. Je savais que ma nausée n'avait rien à voir avec les excès de toutes sortes dont le pharmacien m'accusait avec ses grands gestes de mains scientifiques appris à l'école des pharmaciens ou des mimes, l'alcool, la danse, la fête, la nuit qui caractérisaient les gens de mon âge, surtout vers la fin de l'hiver où on se réchauffe avec des poisons et non avec des remèdes, ceux qu'il commençait à lancer sur le comptoir entre lui et moi pour que je les prenne tous et m'en gave comme des bonbons, des récompenses pour me faire déguerpir le plus loin possible de la mort. Avec ses trente années d'expérience, il avait réussi à régler mon

cas encore plus vite que les parents avec leurs dix minutes. À la pharmacie, c'était dix secondes ou argent remis.

« Si ça ne marche pas, allez à l'hôpital, c'est l'hôpital ou la mort », qu'il m'a dit en s'éloignant de moi avec son masque à gaz. Depuis longtemps, je préférais la mort à l'hôpital qui n'avait rien pu pour sauver la vie de mon frère, qui n'avait fait que nous empoisonner l'existence et provoquer notre première, notre éternelle nausée. Tout était de sa faute, le pharmacien, lui et ses confrères, les disciples de son clan. Ils avaient tous laissé mourir mon frère dans l'allégresse et s'apprêtaient à faire la même chose avec moi. Même si tout était déjà décidé, j'ai su bien vite que ce comptoir de pharmacien marquerait le point de départ de mon périple. Je refusais de vivre dans un pays où ma mort servait à renflouer les coffres des pharmaciens et des médecins malades de me voir guérir pour mieux me voir rechuter, me casser la figure et mourir en sachant que j'ai tout fait contre ça. Je préférais vivre et mourir dans ma nausée, dans mes propres malaises.

Si je n'étais pas parti gentiment, en m'excusant pratiquement de l'avoir dérangé et d'avoir été aussi malade et aussi inconscient, je lui aurais dit « vous ne comprenez rien à la mort, monsieur le pharmacien, vous la côtoyez quarante heures par semaines mais vous ne la comprenez toujours pas. Vous allez à l'enterrement de votre mère en noir et si votre frère garde ses vêtements des jours de lavage parce qu'il n'a pas pu prévoir la mort de votre mère, vous le lui reprocherez et vous ne saisirez pas quand il vous dira qu'il n'a rien à foutre de votre décorum, de vos habits noirs et que vous ne comprenez rien à votre mère comme vous ne comprenez rien à la mort et que tout ce dont vous pourrez vous souvenir, ce sont les vêtements des jours de lavage de votre frère qui n'ont toujours rien à voir avec la mort. » J'aurais ajouté que je n'étais pas allergique aux paradoxes, « ça ne me rend pas malade, mais ceux comme vous, oui, ça me rend malade et ça ne se guérit pas, ça me rend malade et je peux seulement vous regarder me rendre malade et ne rien pouvoir faire contre ça, votre impuissance qui ne me guérit peut-être pas, mais qui me fait sourire un peu au moins, et sourire, ça change le mal de place. » J'aurais terminé en disant que l'effroi ne trouverait jamais

son remède, et que lui et ses supérieurs médecins, ces médecins qu'il n'avait pas su devenir, ne trouveraient jamais rien pour guérir mon effroi et que j'irais un jour vomir sur leur tombe parce que moi, ça ne me ferait jamais mourir, cette nausée, seulement vomir devant tout ce qu'ils ignoraient de la mort. Si je n'étais pas parti gentiment et de mieux en mieux dans mon malaise, j'aurais demandé au pharmacien de m'indiquer le chemin des vaccins pour aller y semer mes virus les plus contagieux.

Voilà ce que j'en aurais fait de ma patrie, si j'avais eu un peu plus de couilles et un peu moins de cerveau.

CHAPITRE V : Les Titans là-dedans

Avant même de lever les yeux vers le manoir pour m'épancher devant sa grandeur, quatre grosses mains m'ont tassé du chemin, m'ont pressé et m'ont forcé à ramper entre autant de jambes qui se bousculaient vers l'urgence. La première chose que j'ai apprise chez les Leonardo, c'est que j'avais avantage à disparaître si je ne faisais rien pour me rendre utile. En me racontant ma vie derrière les barreaux du domaine de mes nouveaux maîtres, je croyais m'être débarrassé d'une grosse part de ce qui me regardait et me pesait, mes accidents, mes tonnes d'idées, mes peurs, pour pouvoir enfin faire mon apparition dans une tout autre histoire et de m'y faufiler en passant inaperçu. Mais finalement, je n'étais pas si bon que ça à disparaître, à me faire aussi subtil que l'air, et je les sentais bien comme il faut, tous ces poids qui faisaient trembler mon corps en l'écrasant, comme s'il n'était que de la boue. Ces mains et ces jambes appartenaient au maire Leonardo et au chef de police de la ville, sans parler de leurs têtes qui faisaient le poids, pleines qu'elles étaient d'affaires à régler. Et mon corps, lourd comme une épave échouée sur une plage en fête, ne faisait pas partie de ces urgences.

Parce que la question se pose : qu'est-ce que je venais faire en ce lieu fortifié sinon me rendre utile une fois dans ma vie? Pouvait-on imaginer d'autres raisons? Et déjà, une voix me répondait en me traitant de menteur, me forçait à avouer que je n'allais à San Leonardo que pour m'effondrer une fois de plus, que je cherchais un endroit où repartir à neuf afin de répéter les mêmes erreurs, les mêmes folies devant une foule nouvelle, une foule un peu plus dense que la première, qui elle me prendrait en pitié, me réconforterait dans ma misère. Me couvrir la peau de briques, de bois et d'une peau de laine afin d'éviter les ravages du soleil, retrouver un petit coin confortable où hiverner tout l'été, l'été d'une vie; c'était ça mon projet. Rien à faire des rivalités et des vengeance fraternelles, au fond, et encore moins de me rendre utile. Je ne projetais aucune destruction, ni de construction, en fait, aucun cri d'amour ni de haine, seulement un long sommeil dont je ne reviendrais pas de sitôt, un doux repos

dans un lit de faiblesses. Bien sûr, une tombe six pieds sous terre aurait été un endroit plus sûr pour de tels desseins, mais ce que je cherchais, c'est un lieu confortable entre la vie et la mort, mon frère et les parents, la fuite et la poursuite. Une vie à m'en reposer.

Malgré la fugue, mon destin me rattrapait : j'étais né de cette génération 80 engendrée dans la paresse, cette bande d'enfants qui, même devenus grands, se complaisaient encore dans l'indécision, se nourrissaient à l'incertitude, raffolaient de leur liberté de ne rien faire et de laisser la vie couler comme un fleuve, et c'est bien la seule chose de mon époque à laquelle j'étais fidèle. En nous quittant avant l'âge de la corruption, mon frère avait véritablement quitté cette génération afin de réaliser ses projets d'envergure. Au fond, c'est vers lui que j'allais, pas vers San Leonardo, le jalousant d'être sorti de notre naissance, tout en me gardant toujours à distance au lieu de le rejoindre sur le champ, de défricher tous les recoins de la montagne et de lui tendre des mains pleines d'épines pour lui rendre son cerveau sur un plateau de sang. Mais comment s'étendre sur son frère et sa génération quand une mairesse se jette à vos pieds pour vous prêter main-forte et vous faire oublier tous vos maux ? Pour l'instant, c'est elle qui venait à moi en bonne mère, avec ses pansements et ses onguents, et non pas en femme d'état. Tout ce qu'elle avait à régler, c'était mon corps blessé, le rendre plus blanc que neige, le nettoyer de toutes ces blessures que m'avait infligées cet homme de loi qui lui servait de conjoint.

Pendant que lui et sa police tournaient autour du problème — on me chuchotait que son trésor avait disparu pendant la nuit sans la moindre trace d'effraction, qu'on l'avait remplacé par un énorme bœuf identique à celui que j'avais vu à mon arrivée et qu'il n'y avait pas de quoi rire —, Xutero m'aidait à me relever et m'invitait à la rejoindre à l'entrée de son manoir. C'est bien plus qu'elle et son manoir que j'allais rejoindre, en fait, parce que m'attendait là un jeune homme tenant une jeune femme par la main. Je sais, ce n'est pas moi qu'ils attendaient, plutôt la suite des événements et la résolution, enfin pouvoir rentrer à la maison, mais c'est tout de même moi que le jeune Figlio a accueilli par une poignée de main alors que la mairesse lui rappelait :

« L'étranger, tu sais, l'étranger pour la fête ». Il me l'a tendue avec un sourire, bien comme il faut, juste devant moi, vis-à-vis de la mienne, mais ça ne me disait rien. C'est son sourire que j'aurais voulu prendre, et à deux mains, puis le visage au complet pendant qu'on y est, serrer sa tête, baiser son front, m'enfermer dans ses yeux, entrer en lui sans présentations, en un morceau, et disparaître dans ses rêves. Vite en affaires, c'est sûr, vite à m'imaginer de drôles d'affaires; oui, ça tournait toujours dans ma tête et pas toujours rond. Mais pas besoin de mentionner que je n'ai rien fait de tout ça, que je me suis contenté de lui tendre la main, mais une main qui ne serrait rien, qui se laissait prendre et remuer comme une feuille morte. Déjà, je poussais un cri sans le savoir.

« Mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé avec cette main? Elle est tellement froide, on dirait un morceau de chair. Comme un morceau de l'abattoir. Pourtant, elle est douce en même temps. » (Il y avait dans sa voix, un mélange de gêne et de proximité, peut-être une envie de me traiter en ami, en semblable, que sa belle-mère ne partageait pas. Elle a vite repris le dessus.)

« C'est sans doute parce qu'il vient de loin et que sa peau ne s'est pas encore accommodée au climat chaleureux. Il va s'y faire très vite. Ici, le soleil ne prend jamais de vacances. C'est une bénédiction du ciel, du vent et de la mer. Ici, tout est de notre côté. (Dans sa voix à elle, une douce autorité, une manière de dire des choses gentilles sur un ton plein d'assurance, des choses banales mais incontestables, un souffle de vérité qui effleurait ma peau toute frêle.) Mais avant d'oublier, laissez-moi présenter la belle Prosphera à notre invité, l'aînée de mes filles, qui vient tout juste de se fiancer à Figlio, qu'on traite véritablement comme un fils. Il vit avec nous depuis près de vingt ans, ce qui lui fait vingt-quatre ans bien sonnés. Mais revenons à Prosphera, vous savez qu'elle ne va pas tarder à me faire de beaux petits-enfants avec ce visage-là, pas juste le visage bien sûr, avec toute sa beauté et son amour. C'est qu'elle s'y connaît, dans ces affaires-là, depuis qu'elle est toute petite qu'elle affiche sa prédilection pour la chair et la vie à deux. »

« Arrête, maman. Il n'a pas envie d'entendre ça. » (J'étais là, parmi eux, je sais que j'étais là, mais Prosphera, tout comme sa mère, parlait de moi comme d'un inconnu, d'un homme absent qui la faisait rougir dans l'ombre de son fiancé, un homme qui contenait tout le potentiel pour la faire saliver, rêver. Malheureusement, cet inconnu l'était aussi de moi.)

« C'est vrai, il doit être épuisé de tout ce voyage. Je sais, ce n'est pas facile de venir jusqu'ici, il y a bien des barrières, bien des embûches. Le maire n'aime pas beaucoup les étrangers, vous avez vu, il fait comme s'il n'existait pas. Mais bon, ça, ce sont ses histoires, ça ne me regarde pas, il lui en parlera plus tard si ça l'intéresse. Je sais, il est fatigué, mais laissez-moi seulement lui raconter comment ça s'est passé, votre rencontre, votre longue et lente rencontre jusqu'au moment de vos fiançailles, c'est tellement beau. Ça a pris vingt ans, tout ça, c'est solide comme le roc, cette relation, ça ne s'épuisera jamais. Donc, même si elle ne veut pas l'entendre, ma fille s'est toujours impulsivement soudée à ceux qui l'entouraient, sans distinction de sexe, d'âge ou de hiérarchie, n'épargnant que sa mère qui n'aime pas vraiment les caresses, pas celles de ses filles en tout cas. On l'a souvent retrouvée, le matin, au pied de son père, bavant entre ses orteils, côtoyant des parties de son corps que lui-même ne pouvait atteindre. Et quand ce n'était pas ça, elle se levait en retard pour le déjeuner et on devait aller la chercher dans son lit, la déplier littéralement, parce qu'elle s'était endormie la tête entre les jambes, rêvant peut-être d'un cirque avec des acrobates, des hommes-canon, de multiples positions et des foules qui l'applaudissaient. Elle en rêvait la joue déposée sur son jeune sexe, respirant dans son petit nid utérin... »

« Maman! Qu'est-ce que tu racontes? »

« Ne sois donc pas si pudique, ce n'est pas toi. Et en plus, ce n'est plus de notre temps. Écoute ta mère te raconter ton histoire. Qu'est-ce que tu aimais te réveiller entourée de ton père, de ta mère et de tes sœurs, tous réunis autour de toi, tous fiers de te voir t'éveiller à la vie, à l'amour. Seul Figlio se tenait toujours bien tranquille, retenait à l'intérieur son excitation. Je me souviens de ses yeux tremblants, hésitants devant cette petite perle qui semblait tout connaître des mystères de la vie, tout

d'instinct, alors que lui ignorait encore comment faire avec l'amour. Mais depuis, tout a changé. Maintenant, ces deux-là, ils ne se quittent plus des yeux, ils se dévorent littéralement. La nuit, bon, je ne vois pas au travers des murs, mais je sais que ma fille ne lâche pas son fiancé, le fixe avec des yeux ni bons ni méchants, ceux d'une mère qui sait ce qu'elle veut, qui aime son amour tout en le surveillant. »

« Allez Maman, continue. Pourquoi ne raconterais-tu pas l'épisode de la chienne, pendant qu'on y est? »

« Mon Dieu, j'allais oublier. Oui, c'est là que tout a commencé, l'amour et la surveillance. Ma fille et Figlio se tournaient autour depuis quelque temps déjà, mais sans aller jusqu'à se le dire ou à se le faire sentir par le toucher. À une de nos fêtes de famille, en plus, où tout le monde était invité, bon sang, presque toute la ville avec ses yeux de témoin. Ce sont les yeux de Figlio, pourtant, qui ont causé l'incident. C'est avec les yeux du violeur qu'il observait la jeune chienne d'un des couples invités, une bête sur le point d'accoucher, avec le regard de l'amant destructeur qui ne se fatigue jamais. Puis, il s'est avancé vers elle en bombant le torse, tout en tournant sur lui-même pour avoir des yeux tout le tour de la tête. C'est que déjà, ma fille observait sa proie de loin et obligeait Figlio à garder dans son champ de vision et la chienne avec des yeux de bête affamée, et sa promise avec des yeux d'amoureux docile, infidèle et fidèle en même temps. À ce moment-là, rien ne s'était encore passé entre les deux, mais tout le monde savait que ça ne tarderait pas, que ça arriverait, envers et contre toutes ces langues sales qui parlaient d'inceste en les pointant du doigt. »

« Maman, n'en dis pas plus. Il n'a pas besoin de tout savoir de vos manigances. »

« Qu'est-ce que tu racontes, ma fille? Tout le monde sait maintenant que vous n'avez aucun lien de sang, tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Mais il faut d'abord que je revienne à cette histoire de chienne. Aux dires des témoins, parce que moi j'étais trop occupée à servir mes invités, Figlio aurait pris la bête par derrière et l'aurait traînée jusqu'au bord de la fontaine de notre jardin. Je n'étais pas là, mais je sais que dans le reflet, c'est la honte qu'il a vue. Dans son visage posé sur celui de la chienne, dans ses traits ondulés par le remuement de l'eau, il a vu toute cette laideur

qui l'excitait et l'humiliait, et juste au-dessus, les yeux de Prospéra, calmes comme l'étang des jours paisibles. C'est ça qu'a vu ma fille, du moins, et elle est venue me le raconter, parce que vraiment, personne ne s'était rendu compte de l'incident, il n'y avait que la fête et pas de place au scandale avant qu'elle ne revienne à moi en traînant Figlio par le collet. À partir de là, les deux tourtereaux ne se sont plus quittés des yeux, il n'y a même pas eu de scandale pour épicer la sauce. Hein, dis-le, ma fille, comment vous ne vous êtes plus lâchés. »

« Oui, maman, on s'est regardés, on s'est aimés et voilà toute l'histoire. » (Sa voix à elle se promenait entre la nonchalance et l'énervement, écoutant des histoires ressassées par sa mère des dizaines de fois et interrompues autant de fois par l'impatience du maire, qui n'était pas là, cette fois, pour freiner les ardeurs de sa femme. Devant moi, l'histoire pouvait avancer.)

* * *

La mairesse a continué de me raconter les amours de ses petits oiseaux en me gardant à l'œil. Elle voyait bien que je ne pouvais m'empêcher d'observer derrière moi, les mâles tourner autour du pot. Ce pot, la veille, contenait toute la fierté du maire, cette sculpture qui transcendait le temps et la chair des hommes, mais qui n'avait pu résister au vent de changement qui courait dans la ville. Autour de lui tournait l'agent de police avec ses questions. Et autour d'eux, autour de nous tous, gravitait Xutero qui ne pouvait s'empêcher de se prendre pour la mère de tous nos soucis en assaisonnant toutes les histoires, tous les événements de son petit grain de sel, jusqu'à en dégoûter tous les membres. Alors que je fixais son homme, elle s'imaginait que je fixais le problème avec leur statue en attendant ses explications. Elle m'a tout dit, tout ce qu'il y avait à savoir, qu'ils descendaient, le maire et tous ses ancêtres, du grand génie de la Renaissance connu par eux sous le nom de Leonardo da Leonardo, et par le reste du monde sous celui de da Vinci. Non seulement avait-on dérobé son corps de pierre pendant la nuit, mais à la place, on avait fait trôner un immense bœuf en bronze plaqué, le même qu'ils avaient jadis

honoré, mais qu'ils commençaient à honnir à la place du maître. Sans doute préféreraient-ils le voir accueillir les meutes de carnivores à l'entrée de l'abattoir da Leonardo, sa place habituelle, du haut du toit, là où veillait en permanence le grand estomac qui nourrissait la ville.

À quelques détails près, j'ai tout su de leur passé et de leur présent, en quelques lignes et quelques larmes, le temps d'apprendre que c'était horrible, tout ça, et qu'un ennemi devait roder pendant la nuit, garder l'œil ouvert sur leur bien-être à l'inauguration des Léonardes afin de les gâcher juste au bon moment. Pourtant, dans les yeux du maire, ce n'était pas que le plaisir qui semblait s'être dérobé, mais toute intensité, tout ce désir de tuer que j'avais espéré retrouver en eux, ce même instinct de vengeance que j'avais apporté avec moi d'Amérique. Au lieu de ça, un calme inquiétant, soit plein d'assurance que tout rentrera dans l'ordre, soit plein d'une panique maîtrisée, mais rien de réconfortant pour le reste du clan qui s'efforçait encore de me bourrer les oreilles d'anecdotes pour réprimer les suffocations de leur père, tous ces crachotements de sang qui glissaient, presque invisibles, sur ses lèvres, comme une rage en douce.

Avec le temps, ils s'étaient tous habitués à l'homme de pierre, leur père comme un ancêtre, un homme de chair ayant traversé les âges et les ruines, parfois ferme et mythique, d'autres fois souriant et plein d'une chaleureuse humanité, selon l'heure de la journée. La plupart du temps, l'homme déjeunait en famille, tout bien tranquille, la routine, puis subitement, il se levait au-dessus du troupeau et parlait comme s'il se trouvait à la jonction du temps : avant lui, le plus grand génie de tous les temps, après lui, le bœuf éternel. Grâce à lui, le grand art se liait à la pitance de son peuple. Dans ses rares moments d'hésitation, il se justifiait en rappelant que da Leonardo (son ancêtre, pas la boucherie) s'intéressait passionnément à l'anatomie bovine et s'était même fait commander une monumentale statue de bœuf à l'air guerrier par le duc Ludovic de Milan, une œuvre rêvée par son père Francesco Sforza et jamais réalisée ni par lui ni par son fils et à peine esquissée par le génie de la Renaissance. Avant d'arriver à Milan, il aurait même disséqué plusieurs cadavres de bœuf afin d'étudier

leur structure organique, mais jamais il ne serait venu à bout de l'ultime projet, trop occupé à accumuler les idées nouvelles, les débuts sans fin, les idées de génie et les petits accomplissements de rien du tout.

Ce visage de pierre, que moi j'appelais un air de bœuf et qu'arborait le maire dans ses heures d'éternité, reluisait maintenant au centre du jardin, à leur plus grande honte. La mairesse savait choisir ses vérités, et celle qu'elle a négligée de me révéler, c'est que le 1^{er} janvier 1974, à l'ouverture de sa boucherie, son mari avait rebaptisé da Vinci da Leonardo pour sa campagne de promotion, même si son père, le maire de l'époque, s'était opposé au premier de ses projets insensés. Mais il ne s'y est pas opposé très longtemps et n'a pu être témoin des autres folies de son fils aîné, puisque le lendemain, il succombait des malaises causés par son dernier repas familial, où on l'avait entouré de toutes les gentilleses, jusqu'à le faire manger à la cuillère, choisir pour lui les meilleures bouchées. Et quelques jours plus tard, juste avant l'enterrement, Xtitano présentait à son peuple, du haut de sa boucherie, la statue du bœuf éternel orné d'un cavalier dont le visage ressemblait à s'y méprendre à celui du maire, mais dont le reste du corps semblait sorti d'un autre temps, du temps des grandes conquêtes. Ce corps, aux yeux de tous ceux qui ne se rendaient pas malades au bœuf Leonardo jusqu'à l'engourdissement, n'avait rien de glorieux et tout de grotesque, parce que vraiment, un cavalier à l'air grave à cheval sur un bœuf au sourire d'acteur de magazines, qu'est-ce que ça pouvait bien provoquer sinon un éternel fou rire?

Ce n'est pas son attrait pour le bœuf qui m'attirait chez le maire, toutefois, mais cet air de bœuf qu'il affichait, et surtout devant moi; ce petit rien qu'il éprouvait pour moi. Je l'avoue, j'aimais voir dans ses yeux qu'il n'y avait là aucune place pour moi, aucune attention et bien pire, aucun désir. Son regard passait devant moi sans rien dire, effleurait un paysage fixe, planté là depuis des siècles, bien avant ma naissance et celle de mes ancêtres. En un tour d'horizon, il était arrivé à me sortir du décor, à faire de moi un trou blanc sur son terrain, un courant d'air plutôt, à un tel point que j'en venais une fois de plus à douter de ma présence ici-bas. Mais je voyais, je

pouvais ouvrir les yeux et suivre le cours des événements. Je devais être au ciel, c'est ça, un regard surplombant les événements, et je pouvais tout apercevoir sans me faire remarquer, sans sentir la lourdeur de mon corps coupable de voyeurisme : mon rêve! Pendant que le maire cherchait un coupable sur terre sans percevoir le désir et la culpabilité dans mes yeux, je devenais ce dieu auquel il avait cessé de croire dans les années 70, et là-haut, je pouvais juger de ses moindres gestes sans me faire juger à mon tour, désirer son corps sans afficher sur le mien tout ce que j'avais à cacher. Mais bon, mon dieu, la comparaison s'arrête là.

Une fois retombé sur terre, les gens autour de moi se seraient bien demandé ce que je pouvais trouver à ce quinquagénaire fade et grisonnant, juste bon à séduire les jeunes filles en mal de pères à honorer. Disons d'emblée que j'ai toujours eu un penchant pour ces hommes qu'il ne faut pas, sans doute pour faire le contraire de mon frère et de ses Prochains qui se croyaient si différents mais qui, au fond, imitaient les Anciens en s'accouplant à ceux qu'il faut. Mais il y avait une raison plus noble que ma peur du conformisme. Il y avait que le maire me donnait l'impression d'être cette sculpture, cette œuvre d'art qui manquait à son terrain. Avec son corps modelé par le temps et l'effort, Xtitano faisait partie de ces hommes que je ne pouvais voir qu'en rêve, ne sachant pas d'où ça leur venait, tous ces muscles, de quel ciel ça leur tombait, de quelles mains d'artiste ça avait pu naître, comment on pouvait faire de la pierre avec de la chair, avec quels outils, quelle patience. Je restais là à l'observer, pendant que sa femme me vantait ses exploits, parlait de leur première rencontre et de son emploi du temps qui le gardait en forme. Et en l'écoutant plus ou moins, je me disais que rien ne pourrait détruire le travail de ce mystérieux artiste dont la matière était la chair, artiste de son propre corps, comme tant d'hommes que j'avais méprisés avant lui parce qu'ils osaient s'idolâtrer eux-mêmes, la belle bande de mortels!

Pourtant, mon désir pour le maire n'était pas affecté de ce sentiment de répugnance que j'éprouvais envers l'espèce humaine, à commencer par moi. Pour une fois, je ne me méprisais pas de désirer ce corps que j'aurais dû mépriser. Mon attirance pour lui avait plus à voir avec l'art qu'avec ma vulgaire et incontrôlable

libido. Oui, c'est ça, un désir esthétique qui ne pouvait me salir, qui me donnait bonne conscience, et un objet que je pouvais fixer indéfiniment sans me sentir menacé. De toute manière, même si j'avais voulu anéantir le corps du maire pour mettre fin à mon désir, le fixer indéfiniment avec des couteaux dans les yeux, ça n'aurait pas fait tomber sa chair en lanières. Bien qu'en s'étant rendu là, à cet état sculptural, ce surhomme n'était plus condamné qu'à s'effriter, laisser le temps faire de lui une vieille chose morte pourvue d'un regard mort. C'est pour ça qu'il n'arrivait pas à voir les gens de ma sorte, les chairs molles, n'ayant plus rien dans les yeux, plus aucun désir pour les êtres de chair, de vie et de mort. Il vivait dans une sphère détachée, au ciel sans doute, et c'est bien moi qui le regardais d'en bas, dans ma misère toute plate.

Quand il s'est approché du balcon avec l'agent de police afin d'interroger la mairesse, je me suis bien rendu à l'évidence : depuis le début, je me trompais, je déraillais pour rien, pas de lumière au bout du tunnel. J'existais, j'étais là, aussi terrestre que quiconque, rien d'un dieu, et c'est le maire qui me surplombait de son regard accusateur, c'est lui qui dirigeait les opérations.

* * *

J'ai osé détourner le regard et regarder vers le soleil, le laisser m'éblouir et remplir toutes mes failles de lumière pour m'enlever cet air de rien. Si le visage de Figlio n'avait rien d'étranger à cette famille, le mien n'avait rien de Léonardien, et comment le cacher. Pendant que Xutero cherchait mon nom égaré au fin fond de ses histoires de famille, Xtitano, en retard sur les événements, se demandait qui était cet inconnu et interrogeait tout le monde sauf le principal intéressé. Qui osait piétiner ses plates-bandes et s'approcher de ses tourtereaux : un apprenti-policier proposant son aide, un cupidon venu mettre un peu d'amour dans les culottes de son gendre, ou encore mieux, un coupable de tout se livrant aux autorités, et la fin de l'histoire? Personne n'a essayé de me faire disparaître, pourtant. Les enfants ont informé leur père, lui ont remis en mémoire ce concours farfelu qu'il avait organisé un soir de grande désillusion.

Ce soir-là, son fils adoptif avait osé une infime révolte en montrant à son beau-père un livre sur les méfaits de l'inceste, les bébés à deux têtes, ceux avec un seul œil, et surtout, les hermaphrodites stériles et puériles, la pire de toutes les races d'improductifs. Rien à faire avec cet enfant-là, le lâche, le peureux qui se chercherait toujours des excuses pour ne rien faire à sa fille; Xtitano Leonardo avait besoin d'une solution de rechange, une deuxième option, un autre fils d'adoption ou d'élection. Le jour de mon arrivée, pourtant, encore plus que le concours, le maire avait oublié l'heureux gagnant, « l'étranger pour la fête », le bouffon qui les divertirait pendant les Léonardes, le visage pâle entouré de ses Amérindiens et d'encore plus de clowns venus de loin, de là dont il fait bon rire. Il m'avait oublié, moi son sauveur.

Mon visage pâle, voilà ce que la mairesse semblait prendre au sérieux. Elle l'auscultait en le caressant, comme si elle cherchait mon nom caché entre mes rides pour authentifier ma présence auprès du maire. Personne à San Leonardo, ville de soleil et d'exotisme, ne voulait entendre parler de Paul L'Écuyer, ce jeune homme de bonne famille qui n'avait jamais vu la mer, qui ne connaissait rien à l'histoire et à la politique, surtout pas l'européenne, et qui, pire que toute ignorance, était lié par le sang à l'ennemi qui s'apprêtait à envahir la ville interdite. Je crois que c'était le bon moment pour disparaître.

« Je sais, c'est L'Enterré, quelque chose L'Enterré! » C'est ce que la mère a dit en sautant de joie, aussi enthousiaste qu'Archimède en criant « Euréka! », parce qu'elle venait de trouver la formule pour remplacer le nom que j'avais laissé à Sonpère et à ses ancêtres en quittant la maison. Elle voulait dire « L'Écuyer », c'est certain, mais j'étais le seul à m'en souvenir et le seul à pouvoir enterrer ce pauvre nom qui ne m'avait jamais mené à rien. Rien sauf ici où j'acceptais tout à bras ouvert, même qu'on me touche la peau, qu'on observe mon teint à la loupe, que la mairesse me prenne pour un nouveau-né, un petit-fils à qui elle pouvait tout apprendre. Quand ils se sont tous penchés pour regarder à travers la loupe, j'ai compris que L'Enterré, cette formule plus intuitive qu'autre chose, avait à voir avec la pâleur de mon teint. Ma peau avait tout de celle d'un étranger, dépourvue de l'éclat du jour. Les ridicules sur

mon front n'étaient pas celles du soleil, mais celles des souterrains, de l'humidité, et tout ça laissait croire à mes hôtes que j'avais passé ma vie sous terre, enterré vivant, aussi pâle que la lune.

Xutero, qui devait croire que je ne connaissais pas son soleil, qu'il n'existait pas de l'autre côté de l'océan, appuyait ses mains sur ma peau pour s'assurer que je n'étais pas de glace, sur le point de fondre sous leur astre bénéfique. Et elle m'en a sorti, des vertus, de la vitamine D à E et j'en passe, du bronzage et des meutes de jeunes filles qui l'accompagnaient, des bains de soleil dans le jardin, mais pas un mot sur le cancer et les coups de soleil, rien sur la mort dans les rayons, le danger grugeant chacun de mes pores par l'intérieur. Pourtant, en bonne mère attentionnée, elle s'est mise à avoir peur pour moi, peur que je ne le supporte pas, que j'aie besoin de soin et de ménagement, au tout début, avant de m'acclimater à ma nouvelle vie.

« Ici, on va bien s'occuper de toi », ça voulait dire « on va s'occuper de te modeler à la vie léonardienne, de te défaire sous toutes tes coutures et de te recoudre à notre manière ». Ça voulait dire une armure pour les jours de grand soleil et les combats auxquels je prendrais part à leurs côtés. Ça voulait dire qu'il y aurait une autre opération, que les Leonardo m'étudieraient à tort et à travers, me fouilleraient à fond et dans tous les sens pour trouver mon problème, la noirceur au creux de mes entrailles, tout ce qui avait pourri pendant mes années d'enterrement et qu'il fallait ramener à la vie. Je l'ai vu venir, cette deuxième chirurgie, cette deuxième plaie qu'on m'aurait arrachée et qu'on appelait chez moi l'hiver. C'est ça qui m'avait tant enterré, la neige et la noirceur des jours qui finissent trop tôt, c'est ça qu'on voyait sur ma peau et qui m'attirait toute l'attention dont je me serais passé.

En me rendant à San Leonardo, j'avais cru pouvoir éviter de me faire remarquer, me fondre au paysage avec mon teint maladif malgré ces couleurs ensoleillées qui tapissaient le décor de mes hôtes. Ne rencontrer personne de ma connaissance sans l'avoir prévu, sans avoir tout contrôlé de la rencontre : un autre de mes rêves. Après vingt-cinq ans passés dans une ville comme Montréal, même pour un ermite de mon espèce, impossible de sortir de chez soi sans croiser un voisin à qui dire bonjour, ou

encore pire, un ancien ami, presque un amant, entouré de ses nouveaux amis. Et c'est arrivé en marchant vers l'aéroport, j'ai croisé un de ces hommes que je ne côtoyais plus depuis longtemps, mort dans ma tête, un des fantômes qui surplombaient tous mes pas et qui finissaient par m'apparaître en chair et en os au mauvais moment, ce presque amant qui n'avait pu attendre après mon cul et qui n'avait eu aucun problème à s'en trouver d'autres. Son visage, avec le temps, s'était entouré d'autres faces de cul qui ne m'étaient pas familières, des visages heureux et chaleureux, alors que moi, j'avançais sans armée vers mon passé.

Je ne lui ai pas dit bonjour, trop occupé à me dire « Bonjour l'angoisse » et à rester à l'écart, épiant ce cercle intime qui pouvait se passer de moi. Ce qui me faisait peur chez eux, toutefois, n'était pas une question de cul, même s'ils en parlaient abondamment. C'est justement le fait qu'ils en parlaient sans moi, qu'ils ne m'intégraient pas dans leurs histoires de sexe, parce que le presque amant ne m'avait pas gardé comme fantôme alors que moi oui. Il avait continué de vieillir dans ma tête et devant moi, alors que moi, dans la sienne, j'étais encore ce puceau croyant aux légendes de sa mère sur les Sidéens qui contaminent la sève des pommiers. Et si je m'étais approché pour qu'il me voie, c'est ce débutant que je prétendais ne plus être qu'il aurait croisé, cet être ridicule qui passait son temps à se cacher pour éviter les regards accusateurs, cette tête bourrée de crimes impunis, ce Paul L'Écuyer qu'il était temps d'enterrer.

Avec toutes les petites attentions des Leonardo portées à ma peau, je me suis rendu compte de cette chose qui ne m'avait jamais traversé l'esprit dans ma ville natale : si j'avais vécu ma vie enterré jusque-là et qu'aujourd'hui je craignais le soleil, c'est que j'avais survécu, j'avais réussi à me déterrer, à ressusciter de ce monde où on avait osé me garder prisonnier. Au fond, derrière ma pâleur, c'est un visage d'ange que voyait la mairesse, et son cri en était un de réjouissance, un cri devant le miracle. Juste en me regardant profondément, elle a tout compris, lu toute mon histoire, et je n'avais plus rien à rajouter. Seulement, j'ai compris que cette terre où on m'avait enfermé, ce n'était pas seulement la chambre de mon frère, c'était aussi Montréal, c'était l'hiver,

c'était le Québec et l'Amérique au grand complet. Et tout ce qui me restait à faire, c'était d'acquiescer à mon nom, « Oui, c'est moi L'Enterré, le Déterré, le Survivant! », et de me joindre au clan pour que la fête, que dis-je, la conquête commence.

C'est à ce moment-là que j'aurais dû sortir de ma poche d'en arrière la statue disparue de l'ancêtre et leur montrer que moi seul détenais la pièce manquante de leur casse-tête. Mais tout ce que j'avais apporté avec moi — cartes d'identité, de crédit, billet de retour, vêtements de rechange, livres, produits hygiéniques, clés, tout ça était resté chez les parents qui avaient dû en faire une vente de garage —, c'était ce chandail de laine qui n'avait rien à voir avec le soleil léonardien, mais que je m'obstinais à porter par-dessus mes vêtements, parce qu'on ne sait jamais, le froid n'a d'ordres à recevoir de personne, il peut décider de frapper à la porte des maisons qui n'ont entendu parler de lui qu'en légendes. Tel un héros de bande-dessinée, je portais toujours le même vêtement. Ainsi, j'étais certain de me faire reconnaître au premier coup d'œil et j'espérais qu'ultimement, tout un clan d'admirateurs s'identifierait à moi et achèterait mes aventures rien qu'en nous voyant, moi et mon costume, sur une couverture, dans une vitrine. Mais avec cet unique souvenir tangible de ma vie passée tissé à ma peau, prisonnier d'un mouton de Hong-Kong exporté au Québec, je ne pouvais que bêler à mes hôtes mon impuissance. Et désolé, je n'avais pas les talents d'un prestidigitateur, je ne savais rien faire apparaître, seulement me faire disparaître moi-même, et ça, j'en ai assez parlé.

Depuis le début du voyage, et depuis le tout début de ma vie, ça racontait, ça n'arrêtait pas de raconter dans ma tête, mais au moment où le livre illisible que j'écrivais là-dedans devait s'ouvrir avec ma bouche, tous les mots s'empilaient les uns sur les autres et m'abandonnaient à mon air idiot. Je savais pourtant que ce qui se racontait en moi, du moins une partie, n'était pas complètement stupide, que j'aurais dû avoir quelque chose d'intelligent à dire. Malgré tout, dyslexie!, agoraphobie!, les deux maux dans un même corps et les Leonardo qui s'essayaient, en bons parents, acharnés à apposer un nom sur ma maladie, mais incapables d'ouvrir le livre caché

sous ma peau : enterré lui aussi. Je les avais, les bonnes intentions, je voulais recommencer à neuf, mais tout ce que j'ai réussi à dire à mes nouveaux parents, c'est un pauvre « J'espère que je n'arrive pas au mauvais moment » qui est pourtant arrivé à point nommé.

Quel était donc ce moment où j'arrivais? De quel temps pouvais-je venir pour avoir pu entrer en la ville interdite, moi le mortel? Qui était ce héros de légende auquel ils s'adressaient, cette troisième personne dont ils semblaient tous rêver en regardant derrière mon épaule? L'ombre de mon frère, peut-être, les traces d'un conquérant, tout son corps, toute son histoire qui surplombaient mon corps de lâche, sans parler du cachottier, parce que je n'ai rien dit des portes battantes et du vent préparant l'intrusion en terre ennemie. Je les ai laissés s'imaginer quel homme fort j'avais été, quelles murailles j'avais soulevées pour en arriver à eux, quelles vagues j'avais tassées et quels parents indignes j'avais tués sur mon passage. J'étais le héros du silence, peut-être, le meilleur à me taire, à les laisser me faire une histoire comme celle qu'ils avaient faite à leur aîné. Je pouvais m'entêter à croire que j'étais arrivé avant mon frère, que déjà, je l'avais vaincu, mais selon l'histoire, je n'étais pas le premier à avoir traversé ces portes et transcendé le temps, j'étais en retard de vingt ans sur Figlio. On peut appeler ça un mauvais moment.

* * *

Ici, les choses devaient s'enchaîner, il n'y avait pas de temps à perdre avec les émois et les déchirements existentiels; il y avait du bétail à traiter. Les petits problèmes, on les coupait à la hache et on en faisait d'encore plus petits rien-du-tout, prêts à ingurgiter. Une fois l'invité introduit plus convenablement au maire, retourné à son rapport de police, la mairesse pouvait poursuivre son histoire, ou comment son gendre l'était subitement devenu.

« Avant qu'il ne l'apprenne par d'autres, des langues sales, laissez-moi éclaircir à notre invité cette drôle de rumeur qui circule autour de Figlio. Tout a commencé lors d'une réunion de famille à laquelle a même dû assister ma belle-mère, la Nonna, elle

qui habituellement ne vient qu'au déjeuner du dimanche pour nous embêter avec sa nostalgie. La famille, autant dire qu'elle l'a quittée en 1974 quand son époux est décédé et qu'il a passé le flambeau à mon homme. Elle a même quitté le rang familial, il y a quelques années, pour s'installer au bord de la mer. À cet endroit, elle disait qu'à défaut de pouvoir changer de ville, elle pouvait au moins rêver d'un monde meilleur, du vent sur son visage et de la colère de Dieu qui viendrait apaiser sa douleur avec la tempête. C'est une engueulade habituelle de déjeuner qui a tout déclenché, et les deux, la mère et le fils, ils revenaient sans cesse sur le même sujet : les églises. Mais cette fois, c'en était trop, Nonna ne pouvait accepter de voir la dernière église de la ville s'effondrer et se faire remplacer par un complexe de divertissement. Le maire, il n'arrêtait pas de lui répéter : « si tu te rends là pendant les travaux, la messe sera ta mort et non ta bénédiction », vous savez, avec son ton très solennel. »

« Oui, on le sait, maman, on commence à le connaître, nous aussi. »

« Je sais, mais pas notre invité. De toute façon, je m'égare, je m'égare encore. Tout ça pour dire que toute la famille, moins les enfants, s'est réunie pour une réunion au sommet il y a à peine une semaine, tout ça est encore chaud, pour une heure de vérité juste entre le maire et ses membres. Sans perdre de temps, il a commencé son discours ainsi : « Mes chers, nous avons une bonne et une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Je commencerai par la mauvaise, pour ensuite vous consoler avec la bonne. » Déjà, on pouvait sentir la foule s'énervier, se préparer à protester, pas habituée au scandale, habituée au repos éternel, et tout ça avant même que leur maire, en qui leur confiance n'avait pas de limites, ne leur annonce la triste et réjouissante nouvelle. Parce qu'il n'y avait qu'une annonce au fond, à la fois bonne et mauvaise, et quand il leur a dit : « Notre fils Figlio n'est pas tout à fait notre fils », personne n'a su comment réagir. »

« C'est dans un silence presque religieux que mon homme a poursuivi son histoire, l'arrivée de Figlio à l'âge de cinq ans, son élection auprès de notre grande famille, et tout le tralala que je ne répéterai pas ici, juste pour vous dire qu'à ce moment-là,

Prosphera n'en savait rien, pas plus que Figlio, qui avait perdu tout souvenir de ses premières années, et c'est tant mieux. Évidemment, pour leur bien, il faut parfois révéler aux enfants les tristes vérités. C'est seulement hier qu'on leur a annoncé la nouvelle dans l'intimité de notre salon, là aussi dans le silence. Nous avons, moi et le maire, ce don pour faire taire les inquiétudes qui ruinent l'intérieur des gens et qui les empêchent de s'entendre parler. C'est cette terreur en eux qui les fait s'énervier et dire des choses qui dépassent leur pensée. Voilà pourquoi tout le monde a besoin d'un maire et d'une mairesse, même les plus fortunés, même les plus débrouillards. C'est comme pour la réunion de famille, mon homme a réussi à les calmer tous d'un seul geste de la main et à les convaincre avec sa bonne nouvelle, le bon côté de la nouvelle. Parce que ses deux enfants, sa fille de sang et son fils d'élection, pouvaient enfin consommer leur amour, s'accoupler sans risques de malformation et ainsi poursuivre ce que lui et ses ancêtres avaient commencé, parce que tout ça, ce grand royaume où notre invité va faire sa place, ça ne fait que commencer, à ce qu'il paraît. Il y aura encore bien des surprises. »

« N'écoute pas tout ce qu'elle dit, parfois elle déraile un peu. » (Ça, Figlio me l'a glissé à l'oreille, et c'est la première fois qu'on m'adressait directement la parole; de quoi célébrer. Peut-être que pour l'instant, chacun dans notre tête, nous commençons à célébrer ensemble à l'insu des autres, en retard sur la fête, mais en avance sur la famille.)

« Ça faisait plusieurs mois que j'essayais de les pousser l'un vers l'autre, ces deux-là, mais rien à faire. Lui, depuis qu'on l'a adopté, on dirait qu'il se cherche un utérus. Excusez-moi d'employer un tel langage, mais c'est vraiment ça qu'il se cherchait, pas pour lui, on s'entend, mais un nid bien chaud, bien humide pour se reposer. La grand-mère, les tantes, les voisines, tout y a passé et moi la première, toujours là à fouiller en dessous de ma jupe, prétendant qu'il ne trouvait pas ses vêtements et qu'il ne savait pas où aller rougir de honte. Et une fois bien installé, la tête frôlant la petite culotte de sa mère, pendu à ses lèvres, il ne bougeait plus et refusait de laisser entrer qui que ce soit dans sa cachette, de partager l'utérus. Mais personne ne s'est jamais

battu avec lui, vous savez, parce que vraiment, tout le monde a compris depuis longtemps que cette partie du corps féminin n'a rien de sacré, qu'il n'y a rien là à adorer ou à invoquer, surtout dans mon cas, il ne reste là que de la sécheresse ou de la pourriture sur le point de s'assécher. »

« Maman! »

« Oh, tu le sais, ma fille, ce qui se passe là-dedans, tu as passé ton adolescence à te renifler ça, alors ne joue pas la vierge offensée. Et si tu ne te dépêches pas, sache que toi aussi tu vas t'assécher, tu vas pourrir avant même qu'un homme ait fourré ses pattes là-dedans. Tout ça pour dire que notre cher Figlio a mis du temps avant de diriger ses ardeurs dans la bonne direction, vers le jardin des Utérus en fleur. Et il n'en a jamais manqué dans cette maison, vraiment, une fille après l'autre, c'est comme ça que ça a toujours fonctionné. Je suis convaincue que c'est seulement la peur de l'inceste qui l'empêchait de plonger tête première dans ce bassin de jeunesse et de vie que formaient ses jeunes sœurs. Tout ça pour dire que... »

Mais je me permets de prendre le relais, là où la mairesse commençait à s'égarer dans une histoire qui n'en finissait plus. Elle a longuement continué à parler de son gendre, de comment on l'a poussé vers sa sœur et de comment il n'a jamais su de quelle façon la prendre, de quel côté. Même étendue dans son lit, la fleur épanouie, elle demeurait ce corps de fillette à côté duquel il avait grandi, et il ne pouvait vraiment rien pour elle, mis à part quelques jeux d'enfants qui se prennent pour des docteurs, des experts en anatomie alors qu'ils ont tout à apprendre et que tout les gêne, quelques chatouillements et des doigts dans la bouche, le temps de s'amuser. Un jour, pourtant, les parents ont cru pendant un instant que ce temps était révolu, qu'ils l'avaient enfin trouvé, leur homme d'avenir, en tenir un vrai de vrai entre leurs mains. Toute la famille s'est précipitée sur Figlio pour le traiter d'homme idéal parce qu'il avait guéri sa Nonna d'une mystérieuse contagion qui la suivait depuis la mort de son mari. La peau de grand-mère, à chaque fois qu'on fermait les portes de la pièce où elle se trouvait, se mettait à brunir et de longs poils noirs lui poussaient sur le visage. « Subitement, elle devenait cette bête sauvage, a ajouté la mairesse, cette

taupe qui se jetait à plat ventre sur le sol, et on aurait dit qu'elle cherchait à creuser la terre, creuser sa propre tombe sur notre plancher. Je ne vous dis pas, une vraie démente! »

En entrant chez les Leonardo, les portes m'ont sauté au visage avant toute chose, ou plutôt l'absence de porte dans les nombreux cadres du rez-de-chaussée, en plus du petit courant qui circulait en permanence d'une pièce à l'autre. À une autre époque, il y avait eu de la porte à fermer et bien des âmes malines qui aimaient rigoler, s'amuser aux dépens de la grand-mère et de sa légendaire maladie. Mais un jour est venu où Figlio en a eu assez qu'on salisse toutes les rencontres familiales et qu'on mette tout le monde à la porte à coup de balai, y compris Nonna, que même son fils ne reconnaissait plus et qu'il traitait de vieille ordure, comme s'il n'avait hérité d'elle que ses saletés répandues sur le sol. « Vous auriez dû voir mon Figlio arracher une par une les portes du rez-de-chaussée et les transporter à l'étage, là où Nonna n'allait jamais, et tout ça sans une seule goutte de sueur ni de sang. » Mais ce que personne n'aurait dû voir, c'est le jeune homme à tout faire en train d'en faire plus qu'on ne lui en demandait, c'est-à-dire faire honneur à son propre sexe, c'est-à-dire se masturber dans sa chambre sur la pile de portes arrachées, devant sa porte entrouverte. La force surnaturelle de Figlio est rapidement passée au second plan, tout autant que les cris d'encouragements des parents censés porter le héros et sa semence au sexe de sa dulcinée.

C'est plutôt vers chez le médecin de famille qu'on s'est empressé de le conduire, un spécialiste en troubles de la personnalité qui ne croyait en aucun dieu tout en croyant pouvoir avoir le dernier mot sur chaque pathologie en invoquant l'inspiration scientifique. Seule Nonna s'est demandé si on n'avait pas légèrement précipité la visite au médecin et le diagnostic, elle seule n'ayant pas surpris son petit-fils en train de noyer des milliers de chérubins au creux de son nombril. Elle n'a même pas entendu son fils crier à qui voulait l'entendre : « Tout est fini, hélas! Les héros ne se masturbent pas après le triomphe, sinon, pas de triomphe et fini les héros! » Le médecin et nouveau héros de la famille n'a pris que quelques minutes pour

diagnostiquer chez Figlio une névrose typique chez les jeunes hommes appelée syndrome de Calimero. Les effets et conséquences : une incapacité à sortir de l'œuf maternel, une virilité fragile et contradictoire, une forte propension à la masturbation, ainsi qu'une peur chronique des jeunes filles. La prescription : un comprimé d'hormones mâles à chaque matin, dissous dans du bouillon de bœuf.

Et soudainement, pendant que la mairesse n'arrivait pas à s'arrêter de tout me raconter en accéléré, et moi de tenter de démêler toutes ces histoires qu'elle compressait dans ma tête pour que tout y entre et n'en sorte pas, tout s'est mis à s'embrouiller. Toutes ces images qui se précipitaient dans ma tête et que je n'arrivais pas à classer : Figlio se masturbant dans l'ombre de sa chambre, Calimero sortant de sa coquille, la taupe défonçant le plancher, moi enterré dans le sous-sol des parents, et la peau de la mairesse, sa peau que le soleil de l'après-midi commençait à faire briller, un teint de terre, d'un noir vieilli, presque calciné. Vraiment, je n'étais pas habitué à en prendre autant.

En revenant de mon étourdissement et en ouvrant les yeux, Xutero avait pris la forme de Calimero. Je veux dire, de toutes ces images, c'est le vilain petit canard qui m'est apparu dans le corps de la mairesse, c'est lui qui me jacassait sa vie de sa voix pleurnicharde. Et comment continuer à suivre son histoire sans pouffer de rire ou pleurer de pitié, que pouvais-je faire sinon regarder ailleurs, fixer le soleil pour effacer cette image? J'aurais pu la remplacer par une des histoires que Samère me racontait pour m'endormir, m'évader de ce fouillis léonardien en retournant au Québec de mon enfance. Mais je ne me souviens que des soirs où je m'étendais au salon sous le regard indifférent de la télévision et de Calimero, ce petit ange déchu et exporté d'Italie jusqu'à mon téléviseur, surclassant mes Fanfreluche et Bobinette nationales qui m'avaient déjà appris à changer de poste devant les drapeaux du patriotisme. Et j'ai appris très jeune à essayer de comprendre ce qui se cachait derrière les aventures innocentes du petit canard noir au lieu de m'endormir gentiment.

C'est qu'avant de bercer nos enfances, à moi et à Figlio, Calimero est né, non pas dans un œuf, mais dans la tête de concepteurs publicitaires qui cherchaient un personnage pour illustrer les vertus de la lessive AVA, « la lessive qui lave plus blanc que blanc ». Ils ont pensé à une pauvre petite bête qui toucherait droit au cœur, un canard tombé dans la boue après sa naissance et errant dans sa saleté en quête d'un peu de pitié. Sur sa route, Calimero aurait rencontré le sauveur, le purificateur en la personne d'AVA, le maître-nettoyeur, qui lui aurait épargné une vie d'humiliations. Ensuite, l'orphelin a été racheté par une compagnie de dessins animés, et s'est entouré d'une naissance, d'une famille, d'un petit village, d'amis, d'ennemis et d'aventures qui finissent bien. Et au cours de ses péripéties, jamais il ne s'est fait lessiver, jamais le vilain petit canard n'est devenu plus blanc que neige, jamais ne lui a poussé le plumage d'un cygne; il est resté noir du début à la fin et il en a vécu, des humiliations. En lui, je me reconnaissais. En lui, je m'étais retrouvé, et je pouvais m'endormir en paix pendant qu'on me racontait des histoires qui ne me disaient rien.

* * *

Pendant que j'affichais un air de tout écouter tout en me racontant d'autres histoires dans ma tête, un verre d'eau retenait toute l'attention du côté des hommes de la situation; le verre d'eau qu'avait osé boire Figlio à quatre heures du matin. « Que faisait votre... si j'ai bien compris, votre gendre, que faisait-il debout à cette heure et n'a-t-il rien entendu de suspect? » À cette question qui tonnait de plus en plus fort en direction du maire sans recevoir d'écho, il n'y avait rien à répondre, vraiment, à part que le jeune homme avait besoin de se rafraîchir. Mais ce n'était pas suffisant pour le chef de police : il voulait des raisons sérieuses, pas des raisons biologiques. Des symptômes, c'est ça qu'il voulait lui aussi, tout savoir sur le jeune homme, s'il souffrait d'insomnie, la maladie des désœuvrés, s'il allait trop souvent aux toilettes, la nuit, si on l'entendait se promener et si oui, qui étaient ces gens qui ne dormaient pas et qui pouvaient l'entendre. Souffraient-ils eux aussi de quelque chose, de l'insomnie

eux aussi, et qui étaient ces faiblards qui n'arrivaient pas à fermer la machine, à faire taire la petite voix qui parle à l'intérieur?

« Mon gendre se désaltérait, épuisé qu'il était d'avoir fait des enfants à ma fille toute la nuit, et ensuite, il n'a entendu que ses propres pas le mener à son verre d'eau, puis son verre d'eau lui couler au fond de la gorge. Est-ce suffisant pour vous? Allez-vous me le trouver, ce coupable, maintenant? » Voilà pour l'écho, et il tonnait dans toutes les directions. En un éclair, je l'avais trouvé mon homme, c'était le maire avec sa grosse voix et ses grandes mains, plus besoin de chercher. C'est avec cette voix et ces mains qu'il avait dû bâtir San Leonardo, tout rompre sur son passage avec la voix et tout rebâtir avec les mains, ne faire qu'une bouchée du travail de ses ancêtres, le roter grossièrement et passer à l'avenir. Derrière moi, il y avait Figlio, plus jeune, plus fringant, plus attirant autant pour moi que pour la meute de jeunes filles qui m'attendait à l'intérieur de la maison. Mais quelque chose n'allait pas avec son visage, à son tour éclairé par le soleil, sans ombrage, et sans voix de mère au-dessus pour m'expliquer comment voir et corriger les erreurs de la nature.

Je n'ai pas vu le visage d'un homme fort, ou même intelligent, ça c'est sûr. Presque un visage ordinaire, entre le bel homme et l'homme malade, les yeux presque en amandes et la tête presque ronde, presque une sphère parfaite. Un visage dont on ne pouvait pas pointer l'origine sur la carte du monde, mais qu'on ne pouvait s'empêcher de pointer du doigt, peut-être dans la cour d'école en lui lançant des roches. Cet enfant ne venait pas d'Italie, ni de l'île des femmes, ni de la montagne avec les monstres. On aurait dit qu'il était passé à un cheveu de ne venir de nulle part, ou comme le disent les médecins, de Trisomie 21, une race éparpillée un peu partout sur le globe dans des instituts pour débiles, pour malades mentaux, handicapés mentaux, intellectuels, déficients intellectuels plutôt, à moins que ce ne soit inadaptés, bref pour cerveaux difformes et tenus à l'écart. Mais en observant de plus près, j'ai reconnu en son visage ce petit quelque chose qui revenait sur chaque visage de chaque Prochain, pour ne leur donner qu'un seul nom, et qui était leur marque nationale, la trace de leur terre natale. Ce petit air de ne pas savoir comment

se tenir, ce petit air tremblant, ce souffle divin qui les poussait dans le dos malgré le feu jeté sur Sodome par un autre dieu. Leur pays, on l'avait éparpillé sur la surface de la terre, et ainsi répandus dans de petits recoins sombres, les survivants avaient pu préparer leur vengeance dans le noir.

Figlio, bien qu'il ait survécu à l'éparpillement de la race, n'avait pas cet air de vengeance dans les yeux. Il se tenait là devant moi, en un morceau, presque fier de tenir tout seul, sans le support de ses confrères. Sans doute qu'il n'était ni Trisomique, ni Prochain, mais ce dont j'étais convaincu alors que le soleil quittait son visage, c'est que peu importe ce qu'il était, il avait réussi à le cacher sous un masque de noblesse et des tonnes de pages de son roman familial, une longue histoire où les incurables n'avaient pas leur place. Et dans son visage, de toute évidence, il n'y avait pas de place pour moi, ni pour un baiser à l'italienne. Avec le temps et l'opulence, il était devenu une contrée bien remplie de bonheur et de tranquillité. Malgré tout, entre les fleurs avaient poussé des mauvaises herbes, des pommes pourries, comme disent les Américains, des terroristes venus corrompre cette peau de bébé. Et chaque matin, une certaine mère devait s'évertuer à crever les abcès.

Mais il se faisait tard, déjà. Figlio devait rentrer avec sa fiancée, ils avaient des affaires urgentes, eux aussi. Avant de nous quitter, il m'a tendu la main une deuxième fois, juste à moi; il me quittait plus que tout autre. Cette deuxième fois, pourtant, j'ai véritablement senti sa main s'endormir dans la mienne, la main d'un éclopé de l'intérieur. Même s'il avait touché bien des mains avant la mienne et le jour même, et que cette main qu'il avançait, c'était aussi celle de Xtitano, de Xutero, de Prospéra, de toute la famille, toute la famille que j'empoignais dans sa main droite pour vraiment entrer en elle, en faire partie, eh bien pour un instant, cette peau m'appartenait. Je l'avoue, et j'ai l'habitude des aveux, j'aurais préféré avoir celle du maire prise là, prisonnière, et moi prisonnier d'elle, moi en ruine, en miettes dans ses mains de bâtisseur. Mais qu'aurait-il bien pu faire de moi? Une ville, un château-fort, ou juste une route de briques entre chez lui et la sortie, pris éternellement dans son paysage et sous le poids de ses pas.

Un « mais que faites-vous? » bien placé par la mairesse s'est occupé de nous ramener sur le plancher des vaches, moi et Figlio. Nos mains auraient pu se rencontrer habilement, s'imbriquer même, symétriques, comme dans un miroir, et on aurait pu jouer aux jumeaux qui font la même chose au même moment et se sentent soudés l'un à l'autre, face à face; personne n'aurait contesté. Mais dans la main du fiancé, il devait y avoir trop de gens à rencontrer, trop de mains en même temps, trop de poids à soutenir. Madame Leonardo nous a fait remarquer que ça clochait entre nous, que je tenais la main droite de Figlio avec ma main gauche, comme si j'étais prêt à gambader avec lui dans les champs de blé. Rapidement, elle nous a dénoncés au maire avec son rire jaune, avec son ton mi-ricaneur, mi-accusateur, partagée entre la moquerie et la réprimande. Tendre la main et une poigne de fer, c'était le premier pas à franchir pour accéder au monde des Titans, c'est ce que Xtitano m'a dit en s'adressant à Figlio.

Quelques années auparavant, j'aurais pu entrer dans le monde des prolifiques, moi aussi, écouter Sonpère avec ses conseils et le suivre parmi ceux qui gravissent les échelons de la société et voient le monde de haut, qui écrasent du regard ceux qui marchent encore sur la rue, les insectes. Tout ce temps-là, j'avais préféré le passer à m'enterrer sous les couvertures de mon frère pour me protéger du soleil qui éclairait les échelons. Et à San Leonardo, il ne se reposait jamais, jamais de vacances pour l'ami soleil, jamais d'hiver pour le recouvrir d'un chandail de laine. Alors que j'essayais de m'avancer pour entrer et bien me couvrir, craignant pour ma vie, mon cancer, le maire a posé sa main sur mon épaule et m'a recouvert de son ombre, me protégeant et me corrigeant tout à la fois.

« Longtemps, les Titans ont régné en maîtres sur l'Univers, bien avant que vous tous, vous ne voyiez le jour. Saturne, le plus grand de tous, malgré son fils, Jupiter, le plus grand parmi les plus petits, malgré l'humiliation et la descente aux Enfers, le travail et la honte, a su créer le paradis sur terre, l'Âge d'or et le bonheur éternel. Un temps de paix, de fête et de réjouissance, à l'abri des griffes de la mort et des larmes de l'envahisseur. Un bonheur en capsule, comme San Leonardo, où les bêtes du

Diabole qui osent s'infiltrer périssent dans la douleur et la honte. Ce royaume, ai-je besoin de vous dire qu'on se doit de le protéger de l'intérieur et que chacun de ses membres a la responsabilité d'en faire son propre royaume, de le chérir de toutes ses forces? Je vais vous dire ce que le monde deviendrait avec le seul appui des garçons lâches aux mains pendantes, comment la terre s'effondrerait par-dessus nos têtes sans même qu'on ne résiste un peu en levant nos bras, espérant limiter les dégâts et pouvoir tout rebâtir à l'image de nos ancêtres qui l'ont toujours fait. Eh bien, je l'ai déjà dit, il s'effondrera par-dessus vos têtes pendant que je tenterai de limiter les dégâts. »

Soudainement, c'est toute ma vie qui prenait le bord et dérivait derrière moi, quittait définitivement le port sans faire d'adieux. Tout ce que j'avais été et qui n'intéressait plus personne, toutes les causes de ma faiblesse, tout ça devait m'abandonner définitivement. Un nouveau héros devait prendre le relais et aller de l'avant. Rapidement, je m'enliserais complètement dans cette boue de Titans, cette mare de gens où je devais nager comme un poisson dans l'eau. Et malgré tous ces beaux projets qui remplissaient ma tête, je savais qu'à l'intérieur de la maison, deux petits monstres m'attendaient : d'un côté, la gloire, et de l'autre, l'échec. Comme un petit ange et un petit diable sur chacune de mes épaules, me tirant une oreille vers le bien et l'autre du côté du mal, deux bêtes tout aussi féroces l'une que l'autre, guettant mes moindres gestes pour me sauter dessus selon le cas, selon que je fasse un homme de moi ou que je reste l'enfant mort et enterré que je ne voulais pas cesser d'être.

En franchissant l'embrasement de la porte, Figlio s'est retourné vers moi, pas vers un quelconque invité à qui on s'adressait dans le vent, et m'a lancé : « On se revoit demain, pour le déjeuner. » C'était un début.

CHAPITRE VI : *It's Raining Men Over the Rainbow*

Au pays de mon enfance, on ne peut pas dire qu'il y a eu beaucoup de beau temps après la pluie. Et donc, pas des tonnes d'arcs-en-ciel non plus. En fait, de mon enfance, on ne peut pas trop parler d'un pays, je crois m'être fait comprendre, mais si on tient à en parler, on parlera d'une chambre noire, un trou avec une petite lumière au bout, peut-être, mais pas de petites fées scintillantes, pas de lueur divine, pas de couleurs non plus, ni rouge ni bleu traversant le fond blanc. Au bout de mon tunnel, il ne flottait pas de couleurs nationales, attendant que je vienne les porter.

« Pour mon drapeau, je viens ici mourir. » J'ai bien appris ce vers patriotique d'Octave Crémazie à la petite école, et quand je dis bien, je ne veux pas dire que je le répétais chaque soir avant de retourner dans mon trou noir. Pourtant, alors que toute la famille Leonardo m'avait abandonné à moi-même après le déjeuner, il est revenu comme une rengaine, une jolie petite chanson qui rejoue jusqu'au suicide. Je perdais le contrôle, vraiment, mes mains mortes battaient du tambour, mes jambes suivaient la cadence, et en dessous des rythmes martiaux, ma voix tentait de refaire surface, de me sortir de la tête cette marche funèbre. En pénétrant en territoire ennemi, étouffée par les cris incessants de mes nouveaux maîtres, la voix de mon frère s'était légèrement atténuée, ne laissant entre mes oreilles qu'un murmure presque doux, presque réconfortant, le son d'un moteur qui endort, qui ensorcelle. Mais la troupe des Prochains, enfin installée sur la montagne, n'a pas perdu de temps à répandre son souffle jusqu'à moi.

Pour eux, c'était un abonnement à vie au beau temps, rien d'autre après, et la pluie des jours passés, on crachait dessus, rien de moins. Déjà, il en flottait des drapeaux sur la montagne, des couleurs qu'on ne se gênait pas d'arborer en fredonnant des airs de fête. C'est en 1978, pendant que moi et mon frère nous débattions pour rester en vie, que d'autres nouveaux-nés découvraient la dernière nouveauté de San Francisco, un arc-en-ciel mobile, un rêve portatif reproduit à la chaîne et distribué aux nouveaux héros de l'heure. Et les Prochains avançaient dans la lumière en sachant que l'arc-en-

ciel les protégerait comme la crème solaire en protégeait d'autres, plus terre-à-terre. Tout ça semblait bien beau, bien réjouissant à l'aube d'une ère nouvelle, encore une de changements, mais n'oublions pas que des hommes ont succombé à l'insolation, qu'ils sont morts d'avoir trop brandi les couleurs de leur amour face à un soleil sans pitié. Dans les pas des Prochains, ces morts aussi battaient du tambour. Je sais, j'ai l'air du porte-drapeau tout à coup, la fierté de ma patrie, la médaille assurée. Tout ce que je dis, c'est qu'un sourire, même bariolé de couleurs, même multiplié plusieurs fois par cent, ne ferait pas de leur vie un long fleuve tranquille; un fleuve de sang, à la limite. Que je m'en réjouisse ou pas, il n'y en aurait pas de faciles pour eux. À San Leonardo, les dieux de la terre ne se gênaient pas pour invoquer la foudre du ciel s'il le fallait, s'il fallait brûler tous ces corps en chaleur qui se croyaient tout permis, à commencer par leur petit bonheur à la chaîne et en exportation.

Le premier éclair est tombé sur ma tête, pourtant, alors que j'entrais dans la ville en fête, ne quêtant que quelques indications géographiques pour me rendre au domaine des Leonardo. À travers la foule de sourires, ces mêmes arcs-en-ciel flottaient au bout des bras des Léonardiens, reconnus pour leur homophobie. Quoique les mêmes, c'est vite dit, c'est au premier coup d'œil, au choc pur et dur. Parce qu'après m'être imaginé que les Prochains avaient déjà conquis le territoire ennemi, que mon frère m'avait déjà devancé et qu'ils avaient déjà envahi la ville de leurs couleurs, je me suis perdu du regard dans ce ciel bleu qui n'en finissait pas d'être bleu, et j'ai compris qu'il manquait quelque chose. Non pas aux drapeaux léonardiens, qui comprenaient les sept couleurs officielles, mais à celui des Prochains : il manquait l'indigo, le bleu du ciel violacé du sang des victimes.

Dans leur usine à textiles de San Francisco, les premiers hommes en technicolor avaient insufflé la vie à chacune de leur couleur, les dotant d'un sens éternel : la vie pour le rouge, les rayons du soleil pour le jaune, la nature pour le vert, l'esprit pour le violet, les arts pour le bleu, l'amitié et le réconfort pour l'orange. Et pour le noir, ils auraient trouvé quelque chose s'il y avait eu du noir à broyer, mais non, il ne fallait pas se souvenir des jours sombres. Je me permets tout de même de poser la question :

combien de Prochains connaissaient les péripéties de cet arc magique avant qu'il ne leur appartienne corps et âme? Pour eux tous, il était d'abord apparu dans le rêve et la chanson de Dorothée, la petite fille du Kansas, sans savoir que sa longue existence avait commencé bien avant ça. Encore une fois, comme pour Calimero, Samère aurait bien aimé me voir m'endormir sagement sous les yeux réconfortants du Magicien d'Oz, mais je préférais découvrir ce qui se cachait derrière cet astre à faire rêver.

Au commencement, l'arc-en-ciel s'est manifesté dans la nuée, formant une alliance entre le Seigneur et les hommes, tissant le passage entre le ciel et la terre, et plus intimement, entre Dieu et Noé. Déjà, l'arc, c'était le bonheur, l'espoir que plus jamais les eaux de la colère ne s'abattraient sur le peuple, aussi destructeur soit-il. Puis, la science a tenté d'expliquer le phénomène, pourquoi l'eau et le soleil ensemble font les couleurs, que ce n'est pas de la peinture, mais de la nature. C'est beaucoup plus tard qu'on a oublié la science, la tueuse d'imagination, et qu'on s'est servi de l'arc-en-ciel comme symbole d'espoir et d'évasion pour les enfants prisonniers des dessins animés, un lien magique entre le rêve et la trivialité du quotidien. Ce n'est qu'en 1978 qu'il s'est muté en un symbole de tolérance et d'ouverture à la diversité pour les hommes en couleurs. Et qui peut prétendre qu'un jour, il ne deviendra pas symbole d'anarchie, en changeant encore un peu les couleurs, en y posant des têtes de mort, ma tête de mort annonçant la fin d'un règne?

C'est bien beau tous ces faits, mais de mon côté, je n'ai jamais su ce qu'elles signifiaient, ces couleurs prêtes à porter. Jamais elles n'ont su éclairer mon chemin, auréoler ma tête pour me rendre digne de recevoir les paroles d'un certain dieu. Peut-être qu'il n'y avait pas de couleurs pour moi, plus de disponible, parce que pas d'ennemi devant qui les brandir, pas de sang à répandre. Le rouge, leur couleur de vie, ne serait rien d'autre que ma mort, et du rouge au brun, la bouche pleine de terre, pleine d'un brun merdique qui manquait aussi à leur drapeau, mais qui débordait dans leur vie, leur sortait de partout. Moi, je n'avais que le brun au fond de la bouche et le noir dans la tête, n'ayant pas eu la chance de grandir sur une montagne où poussent les arbres et coulent les rivières, où les rayons du soleil font la fête avec les nuages et

la pluie. Oui, ça aurait été une chance de voir par la fenêtre les couleurs de l'arc-en-ciel se refléter dans mon visage. Mais non, mon teint est resté celui de l'enterré vivant et mon drapeau blanc comme neige, prisonnier de ces ombres où personne ne pouvait me remarquer. On me laissait en paix, alors que partout autour on s'amusait à faire la guerre.

On dit que la première idée est toujours la meilleure. On dit aussi qu'il n'y a que les fous qui ne changent pas d'idée. Alors comment se démêler dans toutes ces maximes, comment savoir si un tien vaut mieux que deux tu l'auras ou si qui ne risque rien n'a rien? Le jugement, le discernement, c'est ça, se servir de sa tête, apprendre de ses erreurs et aller de l'avant. Par contre, en ouvrant les yeux une deuxième fois sur les drapeaux léonardiens, j'ai vu flotter le mot PACE, blanc comme un nuage, annonçant la tempête et me faisant changer d'idée. J'ai alors pensé que c'est San Leonardo qui préparait une guerre contre les Prochains, qu'on y barrait à grand trait ces arcs-en-ciel meurtriers en implorant une paix bien personnelle, celle que préparait Xtitano Leonardo, équipant ses troupes de drapeaux à défaut de dénicher des armes à feu, sentant qu'un léger souffle de mal commençait à peser sur sa ville en fête. Mais encore une fois, je me trompais, c'était une autre paix fabriquée en manufacture, une paix de l'Union européenne qui n'avait rien à avoir avec celle des Prochains, même ceux à qui on avait fait la guerre.

En m'approchant de ces visages, j'ai bien vu qu'ils n'avaient l'air ni à la guerre, ni à la paix, mais à la fête, qu'ils se laissaient éblouir par leur propre magie jusqu'à l'aveuglement. Ces visages, pas de doute, vivaient sans idée, sans dilemmes, tellement qu'ils ne se retourneraient même pas si la guerre venait frapper à leur porte. N'était-ce pas le moment idéal pour que les Prochains s'amènent avec leur propre paix? Dans mon désarroi, je pouvais bien voir que dans la foule, tout commençait à se confondre, toutes les couleurs, toutes les joies, les fêtes, et qu'on le veuille ou non, ces rires et ces chants attiraient l'ennemi, lui préparaient son terrain d'entente. Les Prochains, connaissant la foule comme s'ils l'avaient tricotée, savaient que dans le tumulte de la ville, dans l'achalandage, on ne distinguait pas les insultes des

encouragements, la paix de la guerre, que là-dedans, tous les cris deviendraient leur cri et rapatrieraient ceux qui sont contre et ceux qui sont pour, annihilant toutes les distinctions et érigeant un monument à la diversité du simple mouvement de leurs corps.

Depuis quelques jours, Xtitano sentait venir cette intrusion. Le soir où mon avion décollait, à travers le lever du soleil, il a entendu le cri des sirènes transpercer la mer. Le lendemain, il ressentait déjà le pas des Titans tonner dans ses muscles, parcourir la terre et la faire trembler jusqu'à lui. Mais ces sirènes et ces Titans ne sonnaient pas comme à l'habitude : les sirènes plus graves, moins langoureuses, les Titans plus aigus, leurs pas plus délicats, plus sournois. Seul le maire sentait que le sol sous ses pieds s'apprêtait à se fendre en deux au centre de sa ville pour diviser son peuple, les tourner les uns contre les autres jusqu'à ce que son royaume s'autodétruisse dans un bain de sang. Et lui seul connaissait les coupables, les seuls coupables de la déchéance du monde, ceux qu'il avait toujours tenus pour responsables des malheurs de la civilisation. Si la natalité perdait peu à peu de sa vitalité, c'était de la faute de ces demi-portions qu'il ne pouvait traiter qu'en enfants, pas les siens, mais ces enfants éternels qui n'apprendront jamais à faire des hommes d'eux-mêmes. Ça, c'était un homme qui ne doutait pas de la maxime, qui savait que la première intuition, le premier pas pour se saisir de l'arme valait mieux que toute remise en question.

* * *

C'est au bord de la chute que Tiré s'est arrêté en posant la main derrière lui pour freiner les ardeurs de son cortège. Tout s'est arrêté avec lui, avec son regard sur la ville, une ville à revoir, à refaire des pieds à la tête en passant par la chair, les nerfs, jusqu'au squelette. Toutes ces vies abandonnées le long du combat, ces morts au camp de San Sabba, ceux de Fort Leavenworth au Kansas, et les autres oubliés, ces sacrifiés pour qui personne n'a jamais élevé de monument, ceux contre qui le monde s'était retourné au tournant de l'histoire pour que la vie continue, c'est avec elles que

mon frère avançait, tous ces ancêtres éliminés, ses frères de sang coulant dans ses veines. Pour faire la guerre, il en avait fallu des bébés, beaucoup de bébés qui grandissent vite, pour en faire des armées, et pour en faire, il avait fallu se défaire des pédés, des improductifs, de ceux qui osaient s'amuser avec la semence sacrée. Maintenant, c'est avec de l'amour à revendre que les Prochains devaient se guérir de cette mort qui leur rongait les os. Je ne parle pas de l'amour qui fait la guerre, toutefois; il y avait mieux à faire. Au lieu de s'affairer à préparer leur plan d'attaque, étape par étape, les Prochains se sont empressés d'installer leur campement sur la montagne pour passer la nuit, non pas à dormir, mais à s'accoupler en vain jusqu'à ce que le jour se lève sur San Leonardo. Ce qu'ils appelaient l'amour, mais qui n'était qu'une affaire de peau, n'arrivait pas à trouver son terme, son ultime achèvement en un monument à la beauté. Quand ça se terminait pour les uns, ça recommençait pour les autres : un cri de jouissance devenait un éveil, le début d'un nouvel hymne à l'amour; pendant des heures, ça s'arrêtait de penser et la besogne se faisait d'elle-même.

Zanus comprenait la paresse de son peuple, il en avait vu d'autres et il avait appris à pardonner. Il connaissait l'époque aussi, à l'affût des dernières tendances et des attitudes à adopter, l'art de ne rien faire et d'attendre que le ciel nous tombe sur la tête comme un paradis sur terre. La paresse de son peuple n'était au fond que de l'assurance, de la foi à toute épreuve, la conviction que la force du cœur supplantait les acharnements de la pensée. Mon frère, par exemple, lui et sa tête vide, légère et téléguidée, ne savait qu'avancer instinctivement vers la source du mal sans analyser la situation, sans élaborer des stratégies. Alors Zanus s'est occupé de tout, il a soufflé dans le dos d'un de ses fainéants jusqu'aux plans qui leur manquaient. Endormi suite à l'amour, son corps a roulé vers le bas de la montagne jusqu'à heurter une résistance dans le sol, un petit joyau qui dépassait. C'est dans la pente qu'il s'est levé, suspendu entre plaisir et conquête qu'il a appelé ses pairs à la rescousse. Ensemble, ils se sont mis à creuser jusqu'à ce coffre orné de parures de style Renaissance, détail qui les aurait éblouis si seulement ils s'étaient soucié du pays qu'ils prétendaient envahir.

C'est plutôt le trésor qui les intéressait, l'intérieur, le corps dénudé de la montagne, tout ce qui se cachait là depuis des siècles en attendant d'être dévoilé.

Tiré a reculé de quelques pas et, dirigé par la voix de son maître, a autorisé que ses hommes les plus forts s'occupent de rompre le loquet et que ses hommes les plus instruits lui révèlent ce qui se cachait sous leurs pieds. Après quelques minutes à étudier le contenu du coffre, ses frères lui ont annoncé en grande pompe : « Maître, ce coffre contient tout ce qui nous manquait, les croquis originaux de Leonardo da Vinci. » Et il y en avait pour tous les goûts, de la biologie humaine à faire craquer les petits Prochains en manque de corps à dévorer, jusqu'aux machines de guerre à faire rêver les grands Prochains en manque d'espoir et de royaumes à occuper. En cette terre fertile, ils venaient de déterrer les lois de leur dieu, qu'ils suivraient à la lettre, même s'ils avaient déjà crié aux autorités montréalaises que l'amour ne connaissait pas de loi en crachant sur les menottes qu'on voulait leur passer dans le dos. Là-dedans résidaient tous leurs projets, toutes les étapes à suivre pour venir à bout de ce pays qu'ils devaient se bâtir. Quoiqu'il ne fallait pas s'emballer, pas se surexciter, que leur rappelait Zanus : chaque chose viendrait en son temps, chaque étape de la grande victoire devrait être méritée.

Mon frère savait pourtant au fond de lui-même que tout se passerait plus vite que le cycle des jours et des nuits, qu'il faudrait continuer à dormir le jour et à ne plus fermer l'œil de la nuit pour préparer le terrain, et non plus pour faire l'amour, pas cet amour-là. Un amour plus grand, aussi destructeur que libérateur, pour surpasser le temps et tous ces ennemis qui continuaient de dormir en paix. Pourtant, malgré le poids de ces nouvelles lois, de ces nouveaux rêves à incarner, les Prochains continuaient à virevolter, légers comme le vent, libres comme l'air, fluide comme l'eau, et j'en passe, des éléments. Pas de doute, ils faisaient corps avec la terre.

* * *

J'ai rapidement tourné la page là-dessus, enterré toutes ces voix venues de la montagne en me plongeant dans le journal que les Leonardo avait laissé traîner après

le déjeuner. En première page du *Libro de la città* apparaissaient les deux nouveaux fiancés, ou plutôt leurs têtes, collées l'une à l'autre, quoique pas vraiment, pas au naturel. En s'approchant, on pouvait voir la supercherie, l'amour revu et corrigé au montage. On avait collé une photo du jeune homme regardant quelqu'un à sa droite, un découpé ou une découpée, à une photo de la jeune femme regardant quelqu'un à sa gauche, aussi découpé. Au fond d'un tiroir devaient gésir tous ces découpés, avec les négatifs, dans le même tas les rejetés du monde, les disparus de la terre, ces visages qu'on ne collera jamais côte à côte, jamais en première page. Ou qui sait, peut-être que pour le besoin de la photo, le monteur avait coupé deux fois la même personne, un certain ami de la famille qui ne pourrait pas être collé à lui-même sans faire crier d'horreur les beautés de ce monde, celles qui viennent par deux.

Les Grecs, avec leur Narcisse noyé en son visage, n'avaient pas fait mieux que la science du montage où vraiment, tout devenait possible : une bouche pouvait s'embrasser elle-même, des yeux se séduire entre eux, deux sexes identiques se fondre l'un à l'autre, et plus besoin de se reproduire. Devant la première page du journal, ce n'est pas la joie rayonnante des deux visages amoureux qui m'a sauté aux yeux, mais bien la séparation au centre de l'image. J'ai tout compris du premier coup d'œil, étant de nature paranoïaque, oui, aimant perdre mon temps à changer d'idée, mais surtout parce que je connaissais cette mince ligne distinguant une tête d'une autre. Elle avait même bercé ma jeunesse, incrustée dans le seul élan d'amour dont je me souviens de la part de Sonpère, sa seule action créatrice en-dehors de la bête difforme qu'il a fini par anéantir. Avant de nous séparer en chair et en os, il s'était amusé à découper les seules photographies qu'on avait prises de nous.

Les parents avaient hérité d'une vieille tante *La Baie aux miracles*, une nature morte et sans cataclysmes où l'eau ne noyait pas, les rochers ne s'effondraient sur personne et les arbres ne prenaient pas en feu pour détruire des villes entières. Après des années de sacrifices familiaux et matrimoniaux, cette tante avait décidé de s'adonner à la peinture, question de passer le temps qui lui restait. Malheureusement, comme héritage, elle avait choisi de propager un de ses tableaux à travers le temps et

jusqu'à nous, convaincue que personne n'oserait rien dire qui la ferait se retourner dans sa tombe, qu'on dirait tous la même chose pour ne pas la blesser même dans la mort parce que, comme le disait Samère, la mort a des oreilles. Sonpère, un jour où il sentait monter en lui la créativité, inspirée par la tante peut-être, a mis la hache dans l'album de famille, découpant entre ma tête et celle de mon frère, puis tout autour de la sienne et de celle de sa bien-aimée, pour nous faire tous entrer dans *La Baie aux miracles*.

Toute la visite pouvait y voir les parents sourire, bien entourés de leurs deux fils. Mais ce qui attirait l'attention se trouvait aux extrémités : à droite, la même image de moi, souriant en coin, et à gauche, celle de mon frère, du même âge, de la même journée, de la même photo, le sourire parfaitement découpé. La seule photo prise de nous, à la naissance pour les anthologies, alors que nous ne trouvions pas encore de raisons de grimacer, tranchée entre nous comme s'il n'y avait jamais rien eu. Sonpère voulait nous voir séparés, qu'est-ce que ça donnait, à quel point on était beaux finalement, autant l'un que l'autre, chacun de son côté, aux extrémités de notre tableau de famille où l'eau ne cessait de couler entre nous tous sans faire de bruit. Tous les matins, il me voyait sourire à ses côtés, presque main dans la main, la tête presque sur son épaule, presque proches l'un de l'autre malgré les années et les cicatrices qui nous séparaient. Et entouré de leurs enfants, lui et de son épouse en robe de mariée, s'aimant comme au premier jour, s'embrassant presque sur la bouche, mais plutôt sur la découpure, en plein dans le vide. Les visiteurs n'y voyaient que du feu, tout le monde heureux, et non pas les désirs de Sonpère réunis sur cette horreur qu'il prenait pour une œuvre d'art.

Pendant que je m'évertuais à grimacer pour me faire pousser des rides, mon visage continuait de ne pas grandir, prisonnier de *La Baie aux miracles*. J'avais eu beau casser ce sourire à la naissance, ce tableau restait et continuerait de traverser les âges sans mon consentement. Et si quelqu'un, à la mort des parents, venait à trouver notre portrait de famille et à le reproduire dans les journaux pour la nécrologie, la terre entière s'imaginerait que j'étais quelqu'un de souriant, qui aime la vie à en multiplier

sa joie, et ça, je ne pourrais pas le supporter. Au-delà des collages et des tromperies, autant à Montréal qu'à San Leonardo, je ne pouvais souffrir ces sourires en trompe-l'œil. Tous les samedis matin, je me ruais sur les restants du journal après que les parents l'aient épluché, pour retrouver tous ces sourires de fin de semaine : la joie d'aller faire les courses, celle de passer à la télé, celle de remporter la coupe. Le seul moyen de les anéantir, la seule arme capable de les faire disparaître, c'était mon crayon-feutre tout aussi noir et indélébile que mes idées, mes plans de nègre. Quand les vieux revenaient au journal pour la météo, les sourires angéliques s'étaient faits renvoyer en enfer par des sourires démoniaques, et plus que ça, des cornes leur avaient poussé, des verrues, des boucs, des dents pourries, des queues en fourche. Les parents n'en perdaient pas leur entrain pour autant, ni leurs projets de fin de semaine, sachant que mon feutre finirait par s'épuiser, tout comme mes idées.

Malgré tout, ils n'ont jamais voulu que le noir quitte ma vie et fasse de la place à l'arc-en-ciel, décuplant à chaque année le nombre de photos d'eux accrochées aux murs de la maison, toujours la même photo de leur mariage en noir et blanc, une vraie réussite. Pourtant, cette image n'avait rien de vrai. Pour moi, c'était un mythe, ce couple, une vieille histoire bien terminée et dont on ne pouvait parler qu'avec nostalgie. Cette photo d'avant notre naissance ne faisait que me donner une autre vision de ma mort, me donner à croire que je n'avais pas de présent dans ce monde, que je n'y avais jamais été en fait, pas plus que mon frère, que j'étais aussi mort que lui, un sale intrus dans le passé des parents. Pourquoi? Parce que ces visages heureux avaient existé avant nous, dans un monde qu'on ne connaîtra jamais, où on n'avait rien à faire. Et même si je pouvais croiser leur regard des dizaines de fois juste en sortant de ma chambre, je n'apercevais jamais qu'un regard mythique, impossible, vide, un regard qui n'avait rien à faire de moi, de mes yeux noirs. Avant la pose, pendant, après, aucun mot à mon sujet n'avait été prononcé, je n'existais pas et ça ne les empêchait nullement de sourire devant l'appareil.

Les parents sont morts dans cette photo, ils n'en sont jamais revenus. Tout ce qu'ils ont pu faire, c'est l'agrandir, toujours l'agrandir et me faire disparaître peu à

peu. Agrandi, leur sourire est devenu de plus en plus imposant, plus vrai que nature, et la photo a commencé à s'emparer de ma vie, à me gruger par petits morceaux. Emprisonné dans leur passé, mais sans visage, je ne pouvais que contempler les visages souriants de la mort en les écoutant me siffler entre leurs lèvres que ce sourire ne cesserait jamais de prendre de l'ampleur, « de plus en plus de place dans ta petite tête qui pense trop, et bientôt, tu sauras toi aussi ce que c'est que de sourire dans le silence de la mort. Et le mythe des parents ne mourra qu'avec nous, nos photos brûlées dans un feu de joie. » Tout ce qui m'a sauvé, vraiment, c'est la photo de naissance de moi et de mon frère, l'originale, que je cachais sous mon lit et que je regardais le soir pour me convaincre que nous aussi, nous habitions quelque part sur une photo où personne ne pouvait venir nous déranger, nous réveiller de notre mort tranquille.

Pourtant, aussitôt la première page du *Libro de la città* tournée, mes angoisses ont pris une autre tournure, parce que ce sont des visages angoissés qui me sont apparus. On pouvait voir le maire photographié dans son jardin à côté de la statue d'un bœuf grimaçant et on criait au scandale, au vandalisme, à la provocation. Des ennemis de la liberté profitaient du mois d'avril, de la semaine de célébrations consacrées aux 550 ans de l'ancêtre Leonardo pour dérober son saint corps et le remplacer par le corps grossier d'un bœuf qu'on continuait pourtant à dévorer à belles dents, pour se faire des forces en attendant l'ennemi. Dans ces pages, il n'y avait pas de quoi rire, seulement des gueules d'enterrement, des gueules un peu comme moi qui me sentais apparaître tranquillement dans la vie léonardienne. Là où ça allait mal, il devait y avoir une petite place pour mon corps impatient de se faire martyriser.

Quelques jours après mon intrusion dans leurs vies, Figlio m'a fait cette petite place en me parlant du cimetière de la ville et de ses idées noires. Il se trouvait loin du centre, au bord de l'eau, juste à côté de la maison de sa Nonna, même si elle n'allait jamais voir la tombe de son défunt mari. Mais lui, il y est allé pour visiter la tombe des parents de Xutero, le lendemain de sa première incursion dans le merveilleux monde des plaisirs solitaires, où l'eau de son bain avait coulé sous les ponts pour

noyer le bruit de ses suffocations. Malgré tout, quelqu'un quelque part devait bien entendre, parce qu'entre les deux corps qui habitaient son rêve éveillé, il a vu apparaître le visage d'une vieille femme qu'il ne connaissait pas, un de ces fantômes surgissant sans invitation pour juger les vivants qui jouissent de la vie. Quand Figlio est sorti de son eau poisseuse, ses mains toutes plissées ne lui ont rien dit de bon. Entre les lignes se glissaient des questions auxquelles il ne pouvait répondre. Les petits garçons qui se masturbent vieillissent-ils plus rapidement, ou est-ce la culpabilité qui accélère le dépérissement, le moment de la mort? L'enfant succombera-il avant même d'avoir pu penser à en avoir?

Au cimetière, devant la tombe de ses grands-parents, sur une photographie ovale presque totalement effacée par le temps et les intempéries, Figlio a vu des visages ravagés, celui de la femme surtout, le même que dans le bain, la même sévérité dans les plis du front, ceux d'une femme qui en a trop fait, qui a trop pensé, trop sévi, et qui poursuit son œuvre dans la mort. Et c'est la dernière fois qu'il a pu la voir, parce que la fois suivante, les grands-parents étaient disparus sous une couche de peintures de plusieurs couleurs pour les rafraîchir. Ils ne ressemblaient plus qu'à des clowns ridicules, et même si les clowns pouvaient faire peur, comment auraient-ils pu devenir des mythes à faire peur, comment donner la frousse comme les visages de cendre? Figlio n'est jamais retourné au cimetière, mais il a continué de faire couler l'eau et de s'en mettre plein les yeux en se masturbant, pour oublier la vieille peau qui l'attendait s'il ne se la lâchait pas.

* * *

Finalement, il fallait aller un peu plus loin dans le journal pour tomber sur des faits, des explications, au lieu de chercher à décoder des photographies qui n'étaient rien d'autre que des invitations à la vérité. Des nouvelles devaient retenir mon attention, des encore plus urgentes, pas le temps de s'attarder au passé et aux faces d'enterrement qui font déjà partie de l'histoire ancienne. Pourtant, ce *Libro de la città* n'était pas un journal comme les autres; c'était bel et bien un livre de la ville. Mis à

part les visages heureux et atterrés de la famille Leonardo, il n'y avait rien de bien nouveau, rien d'urgent, rien à lire en courant pour sauver sa peau. Parce que dans les pages suivantes, c'est la grande histoire de la ville qui figurait depuis toujours, le centre du livre, la substance, juste avant la page nécrologique qui prenait des vacances la plupart du temps et qu'on remplaçait par des coupons-rabais pour le bœuf Leonardo. Elle semblait longue, l'histoire, mais j'avais tout mon temps, j'étais bien le seul, mais je l'avais et je pouvais en disposer pour traverser l'histoire, à défaut de ne rien faire.

Je l'avoue, j'ai sauté les pages avant 1974, celles qui racontaient les combats des ancêtres à travers la montagne, comment ils avaient écrasé les légendes du passé pour faire de la place aux leurs, leurs histoires de victoire et d'avenir, comment ils avaient construit leur ville avec presque rien. Longtemps avant que les miennes ne se posent sur les poignées de portes de San Leonardo, mes empreintes digitales qui pour l'instant n'aidaient personne à trouver un coupable, des mains avaient édifié San Leonardo dans l'épaisseur puis dans les hauteurs. Au cours des années, d'autres mains en avaient grugé les pavés dans la nuit, des mains étrangères, sans doute, des nœuds de vipère. Des mains gantées avaient toujours trouvé le moyen de taire la rumeur croissante, alors que d'autres mains encore, encore pleines de la poussière des rues, s'étaient affairées à brouiller les pistes. Et en date du 2 janvier 1974, des mains sèches et sans vie avaient passé le flambeau aux mains de la jeunesse.

En date du 1^{er} janvier 1974, l'honorable médecin de la famille Leonardo ajouta à sa liste de miracles la guérison de Xtitano Leonardo, fils du maire sortant, pour ne pas dire mourant, et futur maire de la ville. Guéri de ses troubles de la personnalité, Xtitano put passer à l'action, à l'avenir, pendant que son père revoyait passer le fil de sa vie, de sa ville. Par la suite, nul n'évoqua les moments d'absence du jeune entrepreneur, ces soupers de famille où il se levait et se prenait soudainement pour un autre. Pour faire une histoire courte, dans ses moments de grande incertitude, Janus, le dieu au double visage et à l'origine de Rome, s'emparait de son corps.

Divisé entre deux choix, le bon et le mauvais, le jeune homme faiblissait en voyant l'horizon s'ouvrir à ses pieds, s'écroulait et finissait par perdre la face devant ses rivaux. C'est pourquoi le visage de Janus reposera pour l'éternité sur un as en bronze au-dessus des portes de la ville de San Leonardo, repoussant l'ennemi et tournant le dos au corps de Xtitano afin de le protéger de ses démons. Et Pene Janum prima, à Janus la primauté, à lui l'origine de Rome et des Romains, et à lui la responsabilité de la nouvelle Ville éternelle.

Lors de ses jours de colère, Néron non seulement perturbait le prétendant au trône de maire, mais perçait son visage ordinairement placide et lui resserrait les traits, faisait de lui un monstre aux yeux de ses pairs. Quand il n'organisait pas des fêtes païennes où il s'évertuait à jouer de tous les instruments, à tâter de tous les sexes sans que ne se dissipe pour autant la colère dans ses yeux, il congédiait les employés de son père sous prétexte qu'ils étaient trop vieux pour se tuer à l'ouvrage, ou bien il préparait quelques plans diaboliques pour se débarrasser de ses amants infidèles.

Ces idoles, ainsi que plusieurs autres que nous ne prendrons pas la peine de nommer, séjournèrent quelques années à l'intérieur de son crâne, ses années de jeunesse, se livrant un combat pour élire le plus grand de tous, celui qui trônerait au sommet de sa conscience. Tous ces dieux et maîtres tombèrent du ciel durant l'adolescence du jeune homme, et plus son athéisme grandit, plus oppressante devint leur présence en son esprit. Après que le jeune homme ait tenté d'assassiner sa mère en se promenant avec elle sur le bord de l'eau, la roulant dans le sable avec des caresses qui devinrent rapidement des gifles et des couteaux dans le dos, certains affirmèrent que Néron avait fait exécuter tous les dieux, tous les empereurs qui siégeaient dans la conscience du futur maire. D'autres prétendirent qu'ils étaient tous morts en même temps sur le champ de bataille le 2 janvier 1974, à force de se battre à forces égales et que seul Xtitano avait survécu. D'autres postulèrent que les dernières paroles du maire à son fils ne firent qu'une bouchée de sa pathologie : « De toi doit naître ton propre mythe. »

De là naquirent le Bœuf et son mythe. Mais déjà, la veille de la mort de l'ancien maire, Xtitano Leonardo inaugurerait sa nouvelle boucherie, ainsi que l'icône qui l'accompagna dans sa campagne : le visage bovin inspiré du sourire de sainte Anne de La Vierge et l'Enfant Jésus avec sainte Anne, toile célèbre du grand maître de la Renaissance. Voilà de quoi être fier : un homme en avance sur son temps, qui précéda les paroles de son père, ses désirs, et qui contribua à faire de San Leonardo une ville éternelle.

* * *

En date du 2 janvier 1974, se croisèrent les chemins de ce grand homme et d'une femme non moins grande, bien que moins choyée par l'existence. Celle qui devint Xutero Leonardo grandit dans la mort de ses parents, trouvés assassinés quelques jours après sa naissance, dans des circonstances nébuleuses. Mais malgré ses troubles de jeune fille que le médecin de famille diagnostiqua comme des délires pornographiques liés à la perte de ses parents, la future mairesse ne s'en fit pas avec le passé, et elle eut ses enfants très jeune pour oublier ses troubles et les parents qui lui en donnaient.

Xutero ne gardait aucun souvenir de toutes ces nuits au couvent où elle invoquait ses géniteurs pendant que le sang ruisselait entre ses jambes. Elle les suppliait de lui pardonner ses offenses, toutes ses erreurs de jeune fille, d'oublier les années soixante-dix, que ce n'était pas de sa faute, qu'elle n'avait fait que suivre le courant, la vague de jeunes filles qui se lançaient des condoms et des stérilets dans les douches publiques, qui se racontaient comment les garçons aimaient le faire plusieurs fois de suite et par en arrière, qu'elles en devenaient tellement étourdies qu'elles ne se souvenaient plus combien de fois, combien de semences perdues dans les limbes du plastique et du latex. Dans chaque rêve réapparaissaient les bonnes sœurs qui la poursuivaient le jour, toujours au bon endroit au bon moment, tenant leur petit catéchisme ouvert à la bonne page, répétant nuit après nuit que la fin des temps approchait, qu'elle n'en finissait plus d'approcher, mais qu'elle finirait par

surgir dans leurs dos de jeunes innocentes, qu'elle ferait tout oublier à ces jeunes vierges qui tramaient Dieu sait quel projet, qui entretenaient Dieu sait quel désir.

Toutes ces nonnes cernées jusqu'à la corne, qui devaient avoir traversé plusieurs apocalypses avant d'en arriver là, ne manquèrent jamais de perturber son sommeil en lui crachant au visage, en la roulant dans la boue pour lui rappeler qu'à douze ans, elle s'était enfuie du pensionnat et qu'on l'avait retrouvée toute nue dans une ferme, écartée en dessous d'un bœuf particulièrement viril, le meilleur fécondateur, aux dires des fermiers. Même si elle n'avait fait que s'endormir, mouiller la paille pendant que l'haleine du bœuf la réchauffait, on la condamna au pain sec et à l'eau pendant plusieurs semaines dans la ferme intention qu'elle maigrisse de la poitrine et des fesses pour l'éternité.

La jeune pécheresse absoute de toutes ses fautes, après avoir quitté le pensionnat, rencontra son futur amoureux en participant à un concours de revue de femmes au foyer, dont le prix était une invitation spéciale à une soirée mondaine au domaine des Leonardo à l'occasion du vingtième anniversaire de naissance du jeune Xtitano. C'était la condition de ses bonnes sœurs pour qu'on la libère de là, qu'elle participe à ce concours et qu'elle s'y trouve un bon mari plein de fortune et de bonne grâce. Elle qui ne connaissait du maire de l'époque et de son fils Xtitano que ce qu'on en disait en ville et à la télé, les images dans les revues et les ragots dans les sous-sols d'églises, ne perdit pas de temps pour mépriser le fils prodige, qu'elle ridiculisa devant ceux qui l'aimaient, en ce jour de fête.

Assise bien lamentablement sur sa chaise, elle contempla l' élu du jour, pleine de haine pour le nouveau maire, dont le père venait à peine de mourir, quelques heures avant la fête, mais dont le visage n'affichait que des airs de triomphe. Alors qu'il se faisait soulever et porter jusqu'au trône par tous les hommes invités pour son anniversaire, rien dans l'air ne semblait annoncer sa chute. C'est à ce moment-là que la jeune vierge se souvint du 2 janvier 1954, le jour de sa naissance à elle aussi, même si personne ne soulignait l'événement. Tous les deux, nés le même jour de la même année dans la même ville. Il faut croire que vingt ans passés à San Leonardo

n'avaient pas suffi à faire croiser leur chemin avant cette date du 2 janvier 1974, lui habitant au centre et elle en périphérie avec les pauvres prolétaires, ceux qui ne connaissaient pas la chance de se voir fêtés et soulevés au-dessus de la masse.

Xutero ne célébra jamais son anniversaire de naissance, préférant oublier le passé et les erreurs afin de mieux prendre possession de son avenir, alors que son hôte le fêtait toujours en grandes pompes en invitant toute une ville d'amis, de frères et de sœurs, dans laquelle elle n'arrivait pas à faire sa place. Mais elle savait que le jeune héros finirait par tomber, parce qu'on ne célébrait que sa journée, et pas sa vie ou sa personne, ses exploits, ses succès et ses richesses de jeune vingtaine, seulement sa journée. Et parce que chaque vivant naquit en une journée particulière, chaque rêve de grandeur s'éteindra en même temps que le plaisir de fêter quand sonneront les douze coups de minuit.

En se levant, en apprenant à tout le monde que le nouveau maire n'avait rien d'exceptionnel, que son anniversaire à elle aussi tombait le 2 janvier, et que nul ne la portait au bout de ses bras, Xutero n'avait pas prévu qu'une étincelle la transporterait, celle de Xtitano. Le jeune homme demanda à ses amis de la soulever, elle, la prolétaire, pour célébrer son audace et son franc-parler, parce que c'est ce qu'il recherchait et ne trouvait pas chez ses proches, les vieilles filles coincées qui riaient en cachette, mais ne faisaient jamais rien de leur bouche, ne hurlaient ni leur colère, ni leur jouissance. Il savait que c'était elle, l'élue, non seulement de son cœur, mais de son règne qui approchait à grands pas, celle qui trônerait à ses côtés, dans son lit autant que sur la place publique, pour faire du royaume de son père, le sien, un paradis sur terre.

Le lendemain, il lui présenta le médecin de famille, qui ne prit que quelques minutes pour la guérir de ses mauvais rêves, ses débauches à la ferme avec les bœufs et ces bonnes sœurs qui lui recrachaient le sang de ses périodes. Depuis que la première dame de la ville en finit avec ses troubles familiaux et son mari avec ses troubles historiques, les deux menèrent leur empire avec fierté et conviction,

enfermant au placard les ancêtres qui s'acharnaient à hanter leur tête pleine de projets d'avenir.

** * **

En date du 3 janvier 1974, le maire Xtitano Leonardo annonça à son peuple qu'il s'unirait sans le consentement de sa mère, de l'Église ni d'aucune sorte d'État parce qu'il n'y croyait pas, que toutes ces croyances dépassées ne feraient que retarder l'évolution de l'homme à laquelle il contribuerait, que toutes ces bêtises l'éloigneraient de son projet de meilleure ville au monde. Selon certaines langues sales, c'est en annonçant à son père la fin du mariage et de la religion qu'il aurait provoqué la crise cardiaque attendue depuis longtemps, celle qui aurait suivi l'empoisonnement alimentaire et toutes les épreuves que son fils lui aurait fait subir le long de sa route. Mais ça, ce n'était que du passé, et la fierté des nouveaux maîtres de la ville était si grande qu'ils crièrent sur la Piazza de la Eterna Croce qu'après eux, il n'y aurait plus jamais d'union aussi haute et aussi forte, à cause de la date, bien sûr, le pouvoir de cette journée qui unissait leur destin, qui les rapprochait dans l'histoire. À l'avenir, toutes les autres unions devraient être forcées, les amoureux mariés dans l'exil en instance de divorce. En effet, depuis cette union dans l'athéisme et la fin du péché, on cessa à San Leonardo, non pas petit à petit, pour s'adapter, mais du jour au lendemain, de se vouer les uns aux autres devant une sainte parole déguisée en homme déguisé en curé en soutane.

La rumeur se répandit que certains prêtres au chômage continuèrent à pratiquer dans certains sous-sols d'église où ils mariaient certains nostalgiques ou hérétiques en leur passant l'alliance, non pas dans l'annulaire, mais dans le petit orteil, pour que rien n'y paraisse dans la vie de tous les jours, sous les regards accusateurs du nouveau maire. Il n'y a pas eu d'échos à l'extérieur de la ville, pas même au Vatican, où l'éternité ne pouvait faire de sens sans une parole céleste pour l'accompagner jusqu'au bout. Le pays, occupé à cette époque à régler des problèmes plus urgents — d'éternelles lubies, comme la préparation d'un référendum sur la question du divorce

légal —, ignorait que depuis quelque temps, il laissait un jeune fils de maire s'emparer du royaume de ses pères et en faire un État indépendant sans l'accord de Dieu.

Le dernier de ses ancêtres, mourant et privé de toute sa tête, ne put rien contre ce fils dont l'esprit s'élevait au-dessus de son lit de mort de jour en jour, et qui depuis quelque temps accumulait les mentions d'honneurs et les bourses d'excellence pour ses trouvailles dans le domaine de l'agroalimentaire. Il ne sut jamais ce qu'il fit de l'héritage des liens sacrés du mariage et comment il les remplaça par des fiançailles et des fêtes perpétuelles. Le projet de Xtitano : que jusqu'à la nuit des temps, chaque amant côtoie sa moitié avec modération, sans élans de passion, sans larmes de rage, rien de juridique, rien de cérémonieux, rien de sentimental, seulement des ententes, de l'action et des mains qui se lient pour une éternité de chair et d'os.

À partir de cette date, la première famille de la ville refusa de se marier et de se présenter à l'église, tout en laissant faire les autres, les quelques citoyens qui croyaient plus en Dieu qu'aux rumeurs voulant qu'on fusillait ceux qui gravissaient encore le parvis des églises, qu'on bombardait par la suite. Quelques mois plus tard, il en fit une loi. Quand il apprit la nouvelle, le nouveau ministre italien des affaires religieuses s'insurgea contre les pratiques du maire Leonardo, qu'il qualifiait d'hérétiques et de tyranniques. Il décida de se mêler de ce qui ne le regardait pas malgré les menaces du jeune et fringant Xtitano, en faisant démolir toutes les églises millénaires de la ville maudite pour en construire une seule sur la Piazza de la Eterna Croce, en face de l'hôtel-de-ville.

Certains curieux envoyés par le maire, en dérobant les plans du contremaître, prétendirent que la nouvelle église avait plutôt des airs de temple, un immense gratte-ciel avec un clocher, un centre axé sur la diversité des pratiques religieuses, contenant plusieurs salles de conférence pour les soirées récréatives à propos du sens ultime de l'existence et son apport à la vie quotidienne, plusieurs activités familiales favorisant l'accès aux sciences occultes et à l'art de devenir un jeune magicien ou une jeune voyante, en plus des mini églises à l'ancienne manière pour

les nostalgiques des messes du dimanche. Sans parler des restaurants respectant de multiples traditions religieuses (resto kasher, musulman, du Vendredi saint à l'année longue, etc.), des arcades proposant des jeux vidéos religieux (The Ten Weapons of God Against the Egyptians, Jabob and Esau's Race in the Womb, Jesus Against Pilate : the Final Meeting), et possiblement des lunettes adaptées pour recevoir la lumière divine et toucher le Christ en trois dimensions. Malencontreusement pour l'État, et heureusement pour les Léonardiens en quête de liberté, le projet ne put jamais aboutir, à cause d'un trou dans le budget, aux dires du ministre et de ses hommes.

À San Leonardo, la légende révéla plutôt qu'après que plusieurs hommes de la construction, engagés par le ministre et étrangers à la ville, soient morts en tombant des échafaudages qu'ils avaient bâtis de leurs propres mains, on crut plus sage de cesser la restauration et de laisser l'église mourir de sa belle mort. L'État italien interpréta ces incidents comme une volonté de Dieu de s'éteindre dans la seule région de San Leonardo, de ne plus s'occuper que du reste de l'Italie et de laisser les impies mourir dans leur crasse. Certains Anciens qui n'étaient pas encore morts de la mort de leur dieu voulurent ensuite construire sur les ruines de leur église, une manufacture de chapelets et de bouteilles d'eau bénite filtrée pour que les baptêmes puissent avoir lieu à la maison, mais ce projet dut également être abandonné à cause de la terre rocailleuse qui résistait à se laisser travailler aisément.

Finalement, le lieu sacré devint un dépotoir utilisé principalement par la centrale d'accumulation et d'épuration du bétail où le maire-boucher entreposait ses restes inutilisables ainsi que les déchets de la famille. À partir de ce jour, les Léonardiens vécurent à l'abri des dieux et des hommes d'église, coupés de l'oppression du Vatican, des manigances de l'État et de la folie des temps modernes. Et protégés, surtout, des braises de Sodome qui jamais ne trouveront le chemin de la nouvelle Ville Éternelle.

* * *

Après ce bombardement de faits, tout ce passé qu'on me rentrait de force dans la gorge et que je devais digérer pour passer à l'avenir dans les mains de mes confrères, il ne me restait plus qu'à lever les bras au ciel pour implorer un peu de repos. Il pleuvait des hommes et des histoires sur ma tête, et au lieu d'avaler les petites gouttes, de les laisser se mêler à mon feu et de cracher un arc-en-ciel, je me suis mis à avoir le hoquet. C'est que je ne trouvais pas le repos, j'avais beau bourrer ma tête de faits, ça continuait de raconter en moi. S'il ne se dessinait pas sur papier, le plan des Prochains commençait à se dessiner dans ma tête. Toutes les idées de mon frère, toutes les indications adressées aux siens, c'est en moi qu'elles faisaient écho en premier lieu. En quittant la table à mon tour, je savais que c'est de la négligence, de l'insouciance des Leonardo, de leur grosse panse pleine de fatigue qu'ils prévoyaient profiter pour envahir la ville. Et je sais, j'aurais dû courir à mes maîtres pour les avertir du danger qui les guettait et du moment précis où il leur sauterait au visage.

En entendant les Leonardo revenir de leur première chasse à l'homme, je suis monté à ma chambre et je me suis enfoncé la tête sous l'oreiller. C'était ça, mon arme de combat, un bouclier de coton qui me recouvrait les idées et me protégerait jusqu'à ce que la guerre soit finie. Sauter par-dessus les épreuves comme on traverse l'arc-en-ciel, m'imaginer triomphant sans avoir vécu la moindre égratignure et me réveiller après la tempête. C'est comme ça que j'avais appris à lire, aussi, en sautant les passages les plus difficiles, les chapitres les plus longs, en jouant au livre dont vous êtes le héros, pour m'imaginer que je le devançais dans sa quête alors que je ne faisais que tourner des pages. Pour une fois que j'étais en avance sur mon temps, que j'avais une idée du dénouement, il était de mon devoir de me faire le héros de cette ville et d'avertir mes maîtres de tout ce que je savais, que ça me prenne une minute ou toute une vie. Mais ici comme ailleurs, je ne m'en sentais pas la force.

CHAPITRE VII : À mort l'exsangue!

Leonardo da Vinci a dit qu'avant d'être un génie, il serait un homme bon et végétarien. Cette maxime n'a pourtant pas été retenue par la population léonardienne, et je me suis rangé de son côté en évitant d'en faire mention lorsque la maïresse m'a présenté le traditionnel bouillon de bœuf qui commençait la journée. Je n'ai pas osé faire ma place dans les conversations, non plus. À travers le fouillis de paroles que tous les membres de la famille se lançaient, j'aurais bien aimé n'entendre que ce qui faisait mon affaire, traiter le chahut comme de la viande, couper dans le gras, liquider le sang des bêtes, effriter leurs os jusqu'à ce qu'il n'en reste rien de nocif, rien de mortel, rien qu'un courant d'air.

Je n'ai pas raconté qu'à la maison, peu importe le repas, je me précipitais toujours dans mon assiette pour en voir la fin le plus rapidement possible. Je n'y ai jamais rien trouvé d'autre que le fond et le droit de sortir de table, de quitter tous ces visages qui me regardaient les quitter et qui continuaient à bien mastiquer leur viande jusqu'aux nerfs. Entre deux bouchées, les parents trouvaient toujours des tas de choses à raconter, leur journée à l'extérieur de la maison, le labeur du début à la fin, heure par heure. Je partais presque toujours à l'heure de leur pause de dîner, entre l'ouvrage du matin et celui de l'après-midi, parce qu'à cette heure-là, j'avais terminé mon assiette et eux ne faisaient que commencer, la bouche pleine de chair et d'anecdotes. J'ai toujours mangé assez vite pour que leur journée de travail ne se termine jamais, et à chaque soir, ça recommençait. J'avais des choses à faire en dessous du lit de mon frère, des choses comme vomir la viande et la recouvrir de poussière, à chaque jour ruiner mon estomac, le rendre improductif, mourant, pour qu'on lui donne un congé de maladie et qu'on lui fasse manger de l'herbe jusqu'à ce que j'aie rejointre dans la tombe ces animaux que j'avais presque engloutis.

Un jour, j'ai bien dû affronter Sonpère en pleine face. C'est lui qui avait préparé le souper ce soir-là, et c'est lui qui m'a tendu un plat de spaghettis où il avait mis des morceaux de viande cuits en vitesse, à cause de la longue journée de travail. Et je

connaissais tout du sang, je le reniflais d'instinct, je pouvais voir qu'il se mélangeait à la sauce tomate sans que personne ne fasse la différence, parce que la sauce tomate, c'était une tradition, toujours la même sorte, la même couleur, le même goût. Mais ce sang qui venait se mêler de ce qui ne le regardait pas n'avait rien à voir avec la tradition. Il ne faisait que s'emparer de mon système, préparant ma mort en silence. Parce qu'au fond, la bête n'était pas morte comme on me le faisait croire et elle me mangeait de l'intérieur, reprenait forme en moi et se vengeait en établissant son royaume en mon corps sans défense. Pour la première fois, je me suis levé avant d'avoir terminé mon assiette, j'ai refusé de prendre part à la tradition, de la propager à travers les âges en vantant les mérites d'un plat de spaghettis qui rend les visages heureux, ceux qui rotent de satisfaction et en redemandent, toujours plus de sang pour les cœurs assoiffés.

On pourrait dire que ça, au moins, je l'avais en commun avec mon frère, mais ce serait sans savoir que mon végétarisme, contrairement au sien, était du genre coupable et non pas fanatique. Sans ça, les Leonardo auraient pu s'en servir comme preuve, me passer les menottes, me soupçonner de venir en espion pour empoisonner leur fierté alors que c'est celle de mon frère qu'il fallait réduire en miettes. De toute manière, je n'osais pas, je n'ai rien dit, surtout qu'avant le déjeuner, le maire s'est levé pour nous couper la parole jusqu'à la gorge, en récitant son traditionnel *Éloge de la bouche*, en remplacement du bénédicité, brillant par son absence depuis trente ans.

« Vous savez, mes enfants, il y a un temps pour rire et un temps pour pleurer. Le temps des délices n'a rien pour faire pleurer. À la table, nous ne travaillons pas pour remplir les heures, seulement pour les voir s'écouler dans notre bouche, cette source d'infinies promesses. Quand il le faut, quand c'est l'urgence, il y a l'abattoir pour mettre les mains à la pâte et la place publique pour les beaux discours, mais autrement, il y a le Jardin des délices, et sans l'abattoir, il n'y aurait pas de Jardin, rien à faire pousser. Dans le Jardin croissent les délices qu'on mène à l'abattoir et qui, une fois abattus, retournent au Jardin et font des heureux. Entre l'abattoir et le Jardin,

des tonnes de mains se passent le mot pour bien faire et récoltent les fruits des deux mondes, solidifiant le pont des plaisirs à chacun de leur passage.

Ce sont les mains de nos amis les Épicuriens, celles qui travaillent le jour pour marcher vers la nuit en portant sur leur dos les meilleurs aliments, ceux qui amusent les gueules les plus moroses et délient les langues les plus fourchues. À la télévision, nous avons vu des gens faire la cuisine, en parler et la manger. Votre mère salivait en les voyant, se délectait en s'approchant de l'écran pour toucher les aliments, disant qu'elle ajouterait quand même quelques épices, qu'elle brasserait la sauce encore un peu. C'est sa manière à elle de cultiver le Jardin, parler de la nourriture dans les bons termes, choisir les bons aliments et les honorer, honorer les mains et la terre qui les ont fait pousser, parce que les mots et la nourriture dans la bouche ne font qu'un, en harmonie, les mots sont de la chair extraite de la terre sous nos pieds. Vous verrez, ils coulent de source quand nos orteils frôlent les racines, parce que la chair de ces racines s'accroche à nous, pénètre notre peau jusqu'au sang et du sang jusqu'à la bouche, la langue en extase.

En d'autres mots, tant qu'il y a à manger, personne ne cherche ses mots, tout le monde trouve à participer au Jardin et à l'abattoir à sa façon. Votre sœur cadette, qui a la langue plus timide, moins déliée, fait parler la nourriture dans notre circulaire et contribue à répandre les sourires aux quatre coins de la ville. Votre demi-frère, habile de ses mains, mais peu élégant pour les affaires de langage, passe ses journées à couper la langue des bœufs pour se venger et sustenter nos estomacs. Votre grand-mère accumule les histoires de viande à travers les âges, ce qui fait d'elle une véritable encyclopédie culinaire, une ressource inépuisable de révélations sur l'art de la bouche, qui réconcilie notre besoin primitif de nourriture et notre désir civilisé d'échanger, de converser. Tous ensemble, nous contribuons à la réconciliation des sens, des besoins primitifs et spirituels pour un monde meilleur. Voilà le savoir-faire que notre jeune invité devra apprendre à maîtriser d'ici à la fin de son séjour, s'il veut être des nôtres pour participer à ces grandes noces entre la chair et les mots. »

Comme un enfant bien élevé, je n'ai jamais parlé la bouche pleine. Il y avait déjà les parents qui parlaient entre chaque bouchée, mais seulement des heures qui passaient. Mais ici, il fallait parler en mangeant, faire parler cette chair qui se trouvait partout, non seulement au sortir de toutes ces bouches salivant de plaisir et d'opulence, mais tout autour de nous. En feuilletant le *Libro de la città*, Xtitano a attiré notre attention sur les pages circulaires, ce qu'il appelait ses actualités carnivores en les dévorant chaque matin, section qui ce matin-là a fait hurler de joie la table en entier. C'est de la bouche du père que l'assemblée a appris que la cadette venait de publier son premier article dans le journal, un article de fond sur le bœuf de cette semaine, plus maigre et plus tendre que jamais : « Qu'attendez-vous pour vous le procurer, de vous mordre la langue et de ne plus pouvoir parler, tout seul dans votre coin? N'hésitez pas, le bœuf Leonardo vous déliera la langue et vous attirera de la compagnie. Un effet bœuf garanti à chaque bouchée! »

De cette écriture, la petite fille modèle en parlait avec fierté, elle en avait les larmes aux yeux en rappelant à son père que son abattoir était toujours au numéro 1 de la production européenne et que tous les bœufs de la ville s'en réjouissaient en tenant le sourire, en ne cédant pas à la tentation de pleurer pour leurs frères de chair. Tous les témoins souriaient à l'unisson, le sang sur les lèvres, le sang que personne ne voyait, que tout le monde croyait dilué dans le délice. Et là encore, je n'ai passé aucun commentaire sur les actes de cruauté envers l'espèce bovine et les conséquences sur l'environnement, mais Xtitano a cru bon de mentionner, en un rire robuste et gras, qu'il n'y avait rien de mal là-dedans, que les bœufs n'étaient pas sacrés après tout. Je n'ai pas eu de mal à reconnaître là le ton de Sonpère, le même que lorsqu'il m'a dit, autour d'une table à manger entourée de nombreux témoins, qu'il n'avait jamais fait de mal à personne, que les enfants ont la manie de tout exagérer, de transformer les caresses en coups de pied au derrière et les chirurgies pour leur bien en agression pour le mal. Un ton avec un sourire en coin, un sourire qui craint, qui se croit dur comme la pierre, qui croit tout faire trembler autour de lui, mais qui au lieu de ça fait remuer les lèvres par lesquelles il s'échappe.

C'était cette même expression à la fois autoritaire et hésitante, qu'affichait ce visage de bœuf qui m'avait accueilli à l'entrée de la ville, même si j'ai appris pendant le repas qu'il n'avait rien à faire là, parce que le maire ne cessait d'évoquer les portes de Janus protégeant son royaume de l'envahisseur. En temps de paix, on gardait les portes de la ville bien scellées, comme au temps où on croyait à la puissance protectrice du dieu Janus. Et comme on devait croire au règne perpétuel de la paix, pourquoi risquer que l'étranger mal intentionné s'éveille en entendant le bruit de la fête, pourquoi ouvrir les portes pour qu'il s'ouvre les yeux. Ce que j'avais vu, ce ne devait être qu'une affiche publicitaire transportée hors de la ville par le vent et agrippée au véritable gardien des portes. Si j'avais été un bon citoyen bien au courant de mes devoirs, je me serais proposé pour rectifier le tir, retirer l'affiche et découvrir le visage à deux faces du dieu Janus. Mais peut-être que j'avais bien fait de tout laisser en plan, puisque cette figure mythique que personne ne voyait avait longtemps embarrassé les vieux Léonardiens à cause de sa difformité, eux qui vouaient un culte aux dieux de marbre, aux bras de fer, aux membres fermes des joueurs de foot et aux belles gueules symétriques des vedettes de la télé.

Heureusement pour eux, ils ne sortaient jamais de la ville et n'avaient pas à se retourner derrière eux pour voir ce visage doublement effrayant. Jamais personne n'ouvrait les portes pour diviser en deux ce visage parfaitement symétrique qui m'aurait annoncé le pire si je l'avais vu, parce qu'il indiquait deux directions en même temps, une et son contraire, à gauche comme à droite et non pas de l'avant ou vers l'arrière. Le bœuf léonardien, lui, ne m'avait indiqué que la voie à suivre : dans la gueule du loup. Au fond, le maire Leonardo se servait de Janus comme d'un épouvantail, s'imaginant qu'il terrifiait l'envahisseur, qu'il lui faisait rebrousser chemin avec les touristes. Mais Janus n'effrayait que les crédules qui de toute manière restaient chez eux, ceux qui croyaient que ce dieu à l'origine de Rome avait élu une nouvelle Ville Éternelle et qu'il se porterait au secours des Léonardiens dès

qu'un intrus oserait ouvrir les portes de la ville, séparant la tête en deux, mettant fin à toutes les hésitations en déclarant la guerre à l'ennemi.

Je connaissais ces tremblements, moi aussi, mais je ne m'en cachais pas sous une armure d'autorité. En arpentant les murs menant à la salle à manger, décorés d'étranges tableaux, j'avais dû m'arrêter devant un ouvre-boîte ouvert comme s'il marchait, posé par-dessus une boîte de conserve, du bœuf pour chien. Une peinture de Novillo, à ce que m'a dit Figlio, l'auteur de tous ces tableaux un peu naïfs qui décoraient la maison, mis à part quelques vieilleries du grand Leonardo, des tableaux mineurs dont n'avait pas voulu le musée d'Art ancien et qui empoussiéraient le grenier. Mais qui était ce Novillo : un jeune prodige régional mort dans un accident de voiture à l'âge ingrat de jeune prodige ou bien un héros déterré de la Renaissance, un hérétique oublié de l'histoire, brûlé sur le bûcher pour avoir peint un ouvre-boîte au seizième siècle, une invention du diable? Selon les sources sûres de Figlio, cet artiste n'aurait vécu que quelques années, mort à trois ou quatre ans, et déjà certains avaient crié au génie, même si bien des gens parlaient d'absurdité, de tromperie, de démagogie, parce que vraiment, un bœuf qu'on a dompté à peindre des toiles n'a rien à voir avec l'art, en supposant qu'il les peignait vraiment.

Le maire-boucher a dû s'expliquer plusieurs fois à son sujet, lui qui depuis des années s'épanchait sur la solitude du bœuf, du filet mignon aux côtes levées, ce vide qu'il fallait combler en invitant la bête à se faire dévorer des yeux à notre table, à se faire désirer par autant de convives avides de la connaître, elle et sa chair. Il affirmait n'avoir rien dompté, avoir vu dans les yeux du jeune bovin une étincelle, quelque chose d'humain, de créateur, ne pas l'avoir tué à cause de ça, l'avoir séparé des autres, lui avoir offert un environnement plus favorable à l'expression de son talent et avoir laissé les choses venir. Peut-être a-t-il laissé traîner des toiles blanches et quelques pinceaux, quelques couleurs dans son enclos, mais il ne lui a rien demandé, jamais, rien ordonné, et jamais il ne l'a tenu par la patte, jamais peint à sa place pour faire avaler son bœuf aux artistes souffrant d'incrédulité. Pour convaincre son peuple de son honnêteté, il est allé jusqu'à s'abaisser en dessinant des bonshommes

allumettes et en les faisant publier dans le livre de la ville à côté des plus grandes œuvres de Novillo : *L'ouvre-boîte sur la boîte*, *L'ensemble de couteaux de cuisine et le bifteck au poivre*, *Le vinaigre et les langues de bœufs*, *Le bœuf-mode de grand-maman et l'éplucheur de luxe*. Ça, c'était du génie.

Si j'ai tremblé devant l'ouvre-boîte, ce n'est pas tant d'admiration que de dégoût, non pas la nausée provoquée par les publicités de centre commerciaux, mais par la nourriture en conserve. C'est sûr, il y a mes mains toutes molles qui n'ont jamais été très habiles avec les objets de la vie quotidienne, mais ce n'était pas ça. Même si on les appelait non-périssables, je savais que ces aliments cachaient du sang bien conservé, de la mort en conserves, et que j'étais mieux de manger du périssable, parce que moi, je ne voulais pas périr, pas même rien qu'un peu, pas même en conserves. Seulement, autour de la table, les visages ne se contentaient pas de manger et d'en parler, ils se regardaient manger, prêts à me condamner si je grimaçais au contact de la chair, aussi liquidée soit-elle. Où aller vomir, alors, où aller me dégoûter moi-même d'en manger jusqu'à m'ouvrir les veines pour me vider de tout mon sang, ce sang qui, lui aussi, me levait le cœur et que je regarderais couler hors de moi sans en avoir soif?

Le mieux que j'avais à faire maintenant, c'était de me taire en engloutissant ma soupe au plus vite pour me convaincre qu'il n'y avait rien de vivant là-dedans, rien qui l'ait déjà été. C'était peine perdue. Au fond de mon bol semblaient flotter deux yeux qui auraient pu être jolis, qui auraient pu être deux coquillages étincelants au fond de la mer, une mer qu'il faut boire gouttes à gouttes pour atteindre ses trésors. Mais plus je nageais à leur rencontre, plus ils me repoussaient, plus j'avais envie de rejeter tout ce liquide en moi, même si je n'y pouvais rien, le courant m'attirait jusqu'au fond. Une fois mon bouillon terminé, c'est le visage de Figlio qui m'attendait, lui le trésor, et il n'avait rien à voir avec moi, ma berlue. Je ne le rêvais pas, il était bien là, gravé dans la céramique, sculpté à jamais dans tous nos matins. Si les Leonardo avaient pu m'accuser d'être un Prochain, ils auraient sans doute dit que

je voyais Figlio dans ma soupe, et ça n'aurait rien eu d'une métaphore, parce qu'ils n'en faisaient pas, de toute façon.

« Oui, c'est une boutique de céramique qui fait ça. Ils peuvent tout graver partout, et Figlio, il est partout! » qu'a répondu la maîtresse de maison en réponse à ma stupéfaction. Et je me suis retourné tout autour de moi, admirant la beauté redondante de la tapisserie que ce même visage heureux s'amusait à décorer. On me promettait de le voir un peu partout pendant mon séjour, dans ma nourriture, sur les murs, dans mes tiroirs et peut-être même la nuit, non pas dans mes rêves, mais collé au plafond, la constellation Figlio qui illuminerait mes nuits en me transportant dans une autre galaxie. Il n'y a jamais eu de constellation Figlio dans la maison, ils ne sont pas allés jusque-là, et dans tout ça, je pouvais au moins voir les hommes que je voulais dans mes rêves. Mais à mes côtés, je ne voyais que le vrai visage de Figlio, si je peux me permettre, presque aussi immobile qu'en sa tapisserie. Pourtant, ses yeux ne regardaient pas droit devant eux, mais semblaient toujours écartés de nous, décalés, divisés. Du côté de sa fiancée, l'œil droit fixait dans le vide des années qui passent, alors que du mien, le gauche n'en faisait qu'à sa tête et cherchait à se faufiler hors de lui, en-dehors de la tapisserie, la tête un peu là, à l'écoute de tout ce qui se disait, et un peu ailleurs, dans les nuages peut-être.

Au beau milieu du repas, une petite part de lui aurait voulu ordonner à sa fiancée de se mettre à quatre pattes sur la table, devant les convives, lui crier des bêtises tout en l'engrossant dans la jouissance, une jouissance qui oublie tout autour, les chicanes du passé et les tourments de l'avenir. Mais une autre part, plus obscure bien que plus oppressante, préparait des plans en dessous de la table. C'est elle qui l'a emporté. Pendant que les parents et les sœurs continuaient à s'emballer sur les vertus de la chair, Figlio s'est penché pour attacher les lacets de ses souliers avec les miens. J'ai tout vu, senti des mains frôler mes jambes, j'ai même eu le temps de me demander : « Nous deux, pour la vie, inséparables? » Bien sûr, ce n'était qu'une farce, c'est ce qu'il n'a cessé de me répéter par la suite en souriant, et ce n'était pas un sourire d'amour ou de complicité, mais un sourire à la blague. Personne autour de

la table n'a été témoin de ce petit jeu d'enfant, personne n'a pu mettre le feu à nos souliers, les enterrer, arroser le sol et voir nos lacets sortir de la terre, se lier les uns aux autres, puis les couper et les voir se délier, se relier infiniment. J'ai tout fait à leur place, cette fois, prenant mon couteau à deux mains et le glissant sous la table pour couper le nœud entre nous.

Il n'y a pas eu d'écoulement de sang, à part peut-être dans mes yeux, parce que je ne savais pas ce qu'il voulait, où il voulait en venir, ce fiancé. Ce dont j'étais certain, c'est qu'on ne serait jamais inséparables, quoi que le monde en dise, pas faits pour vivre ensemble, côte à côte, en tête à tête, jamais celui que l'autre attendait, l'homme idéal qu'on s'était imaginé dans l'attente, venu pour panser toutes les plaies. Dans la maison des parents, du fond de ma chambre, c'est toujours avec un couteau dans les mains que je l'attendais, cet inconnu qui m'appartiendrait à tout jamais, cet homme avec qui je découvrirais l'amour. Plus il s'approcherait de moi, plus j'appuierais le couteau sur ma tempe, là où je ne le laisserais jamais appuyer la sienne, jamais rien, ni la tempe ni rien sauf cette arme à double tranchant, un pour lui et un pour moi. En me voyant tout seul dans mon coin, peureux face à l'amour, il reculerait lentement en signe d'abandon et il irait voir ailleurs; des amis l'attendaient dans la lumière. Et je resterais là sans jamais ranger mon couteau, sachant qu'il reviendrait et qu'un jour, il m'aimerait avec mon arme entre nous et pas autrement.

Avec Figlio, tout ça ne pouvait pas prendre la tournure des confidences, aussi touchantes soient-elles, aussi pleines de mes tripes et de mon cœur battant. Le bouillon de bœuf n'avait rien d'ensorcelant, je n'avais rien d'Iseult, lui rien de Tristan, et la vie continuait à sourire sur les murs, tout autour de nous.

* * *

En feuilletant le journal à son tour, la mairesse a voulu attirer notre attention sur un article portant sur les méfaits de l'allaitement. On y expliquait pourquoi les mères ne devaient plus allaiter leurs enfants, en particulier les petits garçons, à cause des hormones femelles. C'est que celles-ci faisaient leur chemin à travers le corps de

certaines femmes en manque de féminité jusqu'à être évacué dans leur urine, et les filtres à eau n'étant pas armés pour résister à ces puissantes hormones, c'est de l'eau pleine d'urine et d'hormones que nous buvons, et cette eau parcourt le corps des femmes qui allaitent leurs petits garçons qui se nourrissent de ce lait plein d'hormones mauvaises pour leur santé. En bref, les bébés qui boivent le lait des femmes qui boivent l'eau des femmes qui prennent des hormones deviendront peu à peu des petites filles qui deviendront d'autres femmes qui prendront des hormones, boiront l'eau du robinet et allaiteront. Il fallait donc s'alarmer et lire que d'ici quelques années, si les femmes ne cessaient de prendre des hormones, de boire l'eau du robinet et d'allaiter, l'Occident serait surpeuplé d'encore plus de femmes qui devraient s'arracher les quelques hommes survivants pour arriver à donner naissance. Et on s'est alarmé, Xutero est même allé jusqu'à interdire à ses filles de donner le sein à leurs futurs enfants et à leurs fils de boire l'eau du robinet, tout en se levant pour ramasser le verre de son gendre, pas le mien.

À l'extrémité de la table, tout près de la sortie, Nonna, la grand-mère, qui avait bien l'intention de tous nous enterrer, savait que ses fils et ses petits-enfants disparaîtraient bien vite, mais pour de tout autres raisons. Habituellement, elle ne répondait au vacarme qu'en plissant le front, toutes ces années inscrites dans son visage suffisant à assurer sa présence et sa participation à la cacophonie ambiante. Elle ne levait jamais les yeux, mais nous faisait signe en retroussant ses manches quand quelque chose la contrariait, et on pouvait voir que ses bras, autant que son cou et que le reste de son corps, n'avaient pas vieilli autant que son visage. Elle en avait joué des rôles dans sa vie, raconté des histoires avec plein de personnages qui avaient emprunté la forme de sa figure. Sa peau, ridée dans tous les sens, lui donnait l'air d'un labyrinthe où qui s'y perd y reste enfoncé, meurt entre deux lignes d'un passé à oublier. Mais tout le monde passait par-dessus Nonna, même son fils qui écoutait à peine ses histoires en la surveillant du coin de l'œil, ses histoires qui revenaient toujours au même, ses rêves apocalyptiques, sa peur des orages, l'immense croix dans son cou qu'elle traînerait péniblement sur son dos jusqu'à son lit de mort, plus lourde

que le poids de tous nos passés réunis. Ce matin-là, elle nous a quand même sorti une de ses histoires à dormir debout, alors que c'est nous qu'elle traitait de somnambules. Elle disait que c'était arrivé et que ça arriverait, que ça se reproduirait et qu'elle nous aurait prévenus, mais que nous continuerions à avancer vers le gouffre, les yeux crevés.

Il y a très longtemps, un village disparut tout près de San Leonardo, tellement que personne ne s'en souvient, ne se souvient de son nom, disparu non pas à cause de la peste, d'un déluge ou d'un glissement de terrain, ni à cause de la colère de Dieu, mais à cause de l'insouciance de ses habitants, qui avaient oublié Dieu depuis belle lurette. Un tyran dominait son village en s'appropriant la nourriture des paysans qui travaillaient du matin au soir, la mangeait presque toute, laissait pourrir le reste au fond de son grenier et ne donnait que quelques miettes au villageois, juste assez pour qu'ils aient la force de travailler sans se plaindre. Un jour, cet homme monstrueux mourut de vieillesse, même si les langues sales du village prétendirent qu'il était mort asphyxié par l'odeur nauséabonde de la nourriture avariée. Sans perdre de temps à réfléchir, à analyser la situation, tous les habitants affamés et insoucians coururent à la mairie pour récupérer leur pitance. Ils furent évidemment tous empoisonnés par cette pourriture qu'ils avaient prise pour de la nourriture et c'est ainsi que le village s'éteignit. La morale de cette histoire : il doit toujours y avoir un maître pour diriger un village, et quand il meurt, il faut le remplacer par un autre et non par une bande de paysans incultes et irresponsables, sinon ces pauvres abrutis de villageois n'en font qu'à leur tête et emportent avec eux leur village dans la mort.

Xtitano n'a pas perdu de temps pour expliquer à sa mère que nous n'habitons plus dans un village, mais dans une grande ville et que les villes étaient trop fortes et trop bien gérées pour disparaître, que ça n'arriverait pas, qu'elle rêvait en couleurs. Le maire savait très bien que ce conte reflétait le désir profond de Nonna de voir son fils et son peuple d'impies mourir dans leur pourriture, et non sa crainte de voir son empire s'écrouler. Dans ces moments-là, le maire conseillait à sa mère de se calmer, que trop d'énervement la fatiguerait pour rien, ce à quoi elle répondait toujours

qu'elle se reposerait quand elle serait morte, pas avant. Pour changer de sujet, il a ramassé le journal et s'est mis à lire les petits contes nécrologiques en riant, en nous rappelant que des gens mouraient à l'extérieur de la ville, dans la grande Italie, et pas nous, pas entre les murs de notre cité, là où on ne mourait que de vieillesse après une vie de dur labeur. La vieille femme a continué de raconter son histoire en silence, sur les rides de son visage, pendant que tout le monde continuait à jouer le jeu de qui parle le plus fort et qui enterre le mieux l'assemblée. Ces rides, j'ai bien vu qu'elles observaient les bancs d'église sur lesquels nous étions assis, sur lesquels la famille était assise depuis trente ans à s'empiffrer. Et ce visage, dans le noir, racontait une histoire à faire peur.

Malgré le poids de tous nos corps, je les ai vus rejaillir de la terre, ces bancs qui eux aussi étaient entrés dans l'habitude, mais dans lesquels je ne pouvais m'insérer confortablement. La famille en avait hérité de l'église de la Croix Éternelle qui n'en avait plus eu besoin depuis que les athées s'étaient levés de leur siège pour ne plus faire semblant. Ces bancs d'église me causaient problème parce qu'on les avait disposés tout autour de la table pour bien manger et non pas les uns derrière les autres comme à l'église, les premiers avant les derniers, les lève-tôt collés à la parole de Dieu et les retardataires tout près de la sortie et des portes de l'Enfer. Donc, chez les Leonardo, personne ne pouvait s'agenouiller sur la petite bande du banc de devant pour se rapprocher de Dieu. Et les quelques enfants qui venaient manger chez les Leonardo et qui ne trouvaient pas de place étaient condamnés à s'agenouiller derrière leurs aînés et à prier là à perpétuité dans le dos de ceux qui depuis longtemps ne se penchaient plus pour invoquer le Tout-Puissant. Les gens assis à table mangeaient le pain et buvaient le vin, insoucians, condamnés à l'athéisme et à l'épicurisme jusqu'à la fin des temps. Parmi tous ces hommes et femmes goûtant la chair en parlant de la bonne chère, personne ne pouvait sentir la présence des ancêtres priant et pleurant jour et nuit, dans leur dos, à la place des enfants.

Les jeunes fiancés, plus que tous les autres, n'avaient aucune idée de ce qui se tramait contre eux, contre leur passé, enfouis bien comme il faut dans ce décor et ces

habitudes. Ils avaient tous trouvé la bonne position dans le confort de leur foyer, malgré ma présence qui aurait dû les intimider, du moins les gêner. Mais non, ils restaient ces gens qui ne perdent jamais la face, trop occupés à perdre la gêne, à faire comme si de rien n'était, comme si les autres n'existaient pas, personne alentour, aussi confortables avec tout le monde qu'assis dans un bon fauteuil bien souple. Cette race de bons vivants ne cessait de réduire mon corps étranger à l'état de mobilier. D'un seul coup, je devais aussi faire partie des meubles pour ceux-là qui avaient tout compris, qui ne posaient plus de questions et pilaient sur les pieds, les pattes de chaise, parce que ça ne meurt pas, les meubles, on ne fait rien de mal, on les met au placard ou en vente ou au feu et on les remplace pour quelque chose de mieux, encore plus de confort et encore moins de gêne. Et ces bancs d'églises qui avaient donné des maux de dos à tous ces ancêtres faisaient maintenant le bonheur de leurs enfants, bien rembourrés qu'ils étaient et dépourvus de leur atmosphère du dimanche. Nonna voyait bien, pourtant, que ces corps disparaissaient peu à peu, eux aussi, et qu'ils iraient rejoindre bien vite leurs aïeux dans une mort inconfortable.

* * *

J'ai été le premier à vouloir sortir de table, accourir à la salle de bains afin d'y restituer mon dégoût; ça, ça faisait partie de mes habitudes. Mais en m'essayant, le bol de soupe vide s'est retrouvé dans mon chemin, heurté et fracassé sur le sol. Et un des visages du fiancé émiétté, parti dans toutes sortes de directions, même si la mère me répétait qu'il n'y avait rien là, qu'elle en avait des armoires pleines. Je savais pourtant que me reviendraient dans la nuit des petits morceaux de cette tête à faire rêver que mes mains malhabiles n'arriveraient pas à remettre en place. De toute évidence, elles avaient quelque chose à voir avec mes malheurs, celles-là.

Suite à ma bévée, on a bien tenté de m'enseigner la manière de se tenir devant les femmes, une manière bien bovine de saliver tout en se bombant le torse, grossier et fier à la fois, fier pour paraître moins grossier, grossier pour mettre à l'épreuve sa fierté. On m'a même invité à venir travailler à l'abattoir en dessous de la table pour

me faire la main, retrouver goût à la chair des bêtes afin de me réconcilier avec la mienne et en faire une pâte ferme, un corps de prédateur. Personne ne m'a demandé ce que je voulais faire dans la ville, quel métier pour aider qui, personne n'a su ce que j'ai su très jeune, que je serais soit écrivain, soit acteur de film porno. Mais je n'ai jamais su choisir, me décider, lâcher mon bout de papier et mon crayon et faire de mon corps une machine sexuelle avant de m'envoler vers la Californie ou lâcher mon corps et faire de mon esprit une machine à mots, un érudit qui n'arrête jamais et saute de découvertes en découvertes, pour qui le savoir est une jouissance et ne fait pas de mal, même à la tonne. Et à ce moment-là, je savais déjà que je ne pourrais être ni l'un ni l'autre, que je ne serais toujours que de l'incertitude et de la mollesse dans le corps d'un homme, de la pâte à modeler pour enfants, celle qu'on peut avaler sans s'intoxiquer.

Longtemps, j'ai vécu de l'autre côté d'une grille, dans un habitat naturel monté de toutes pièces par les propriétaires du zoo L'Écuyer, dans le corps d'un singe ridicule qui passait ses journées à se masturber et à se gratter la tête pour y trouver des insectes et les mettre dans sa bouche, sous le regard amusé des curieux en visite. Voilà tout ce que je savais faire de mes dix doigts. Dans son zoo, Xtitano laissait aussi vivre les singes, qui ne dérangeaient en rien son empire, n'arrachant pas le feuillage de sa forêt et ne déterrant pas de son sol les crimes impunis. Ce qu'il méprisait, c'était les improductifs, une race punie par les dieux et bannie de leur royaume, regardée de haut, de trop haut pour qu'on y porte attention, parce que les mains de l'homme font partie d'une grande histoire, d'une grande lignée qui a appris à les dégager du sol pour en venir à la terre, puis au ciel. Ces pattes pleines de promesses, à travers le temps, ont appris à assurer la survie, l'accroissement de la race. Les singes, ce n'est pas bien grave, mais les improductifs, les déchets dans cette grande toile d'évolution humaine, qui n'ont jamais appris à se servir de leurs mains, cette bande d'animaux en liberté, c'est eux qu'il fallait enfermer. Et j'étais bien mieux de ne pas en être, parce j'avais des mains d'homme au bout de mes longs bras

et presque aussi grandes que celles d'un Titan, presque trop grandes, trop lourdes à porter.

Avant de me condamner, le maire m'a demandé ce que je faisais là, pourquoi je me levais de table, j'imagine. Mais la question allait beaucoup plus loin. Au fond, il me demandait ce que je voulais faire dans la vie, à l'avenir. A suivi un bombardement de questions sur mon passé, mon pays, ma fiancée qui m'attendait là-bas. Et je n'avais pas besoin d'être là pour répondre, puisqu'il a sauté aux conclusions sans me monter toute une histoire, une naissance, une enfance et une adolescence avant cette vie-là, comme si le singe venait d'apparaître avec toute une liste de conclusions à apprendre par cœur et à leur répéter pour se faire connaître. Je n'ai fait que quelques signes de la tête appris au zoo familial pour amuser les visiteurs, mes meilleures grimaces. Et je regardais à travers mes barreaux, l'horizon derrière, en me disant qu'un jour, je sortirais de ma cage et chercherais un habitat plus naturel.

Mais une fois lancé dans la fosse aux lions, impossible d'arrêter le singe. Il s'est levé sur ses pattes de derrière et s'est mis à discourir pour sauver sa peau. D'un seul coup, tout est sorti, le peu que je pouvais articuler. J'ai dit au maire, mon complice, mon meuble, que ces anarchistes qui s'approchaient de San Leonardo étaient contaminés jusqu'au sang et qu'ils mordaient pour propager leur mal à travers le temps. Ce fléau, mieux connu sous le nom de VIH, descendait du singe, puis s'était lentement répandu dans certaines tribus d'Afrique et un peu partout en Asie, en Europe et en Amérique pour aboutir finalement jusqu'ici. Et il se répandait plus rapidement que le sang ne coule dans nos veines, tout ça à cause des plaisirs de la chair, des hommes qui se dévorent entre eux jusqu'au plasma. Donc, si Xtitano comprenait bien, il fallait s'abstenir de manger, de se reproduire, et même de s'embrasser, alors qu'il venait de passer une heure à dissenter sur les vertus de l'épicurisme. Cependant, il y avait une chose, une seule qui pour le maire passait avant le plaisir : la survie de sa race. En un seul geste, lui et la mairesse se sont levés de leur siège, sans même me poser de questions, d'où je tenais mes sources, quels étaient mes liens avec ces gens, de quel côté je me situais. D'une certaine façon, je

venais de choisir mon clan en trahissant mon frère, même si je ne me sentais pas tout à fait chez moi, abandonné subitement au beau milieu des événements.

Plus tard dans la journée, en sortant de ma chambre pour regarder par la fenêtre le sourire du bœuf au milieu du jardin, je me suis souvenu de l'épidémie de grippe qui avait mis notre quartier en quarantaine pendant quelques jours. Malgré les éternuements des parents, moi et mon frère n'avions pas été atteints, parce que nous nous serrions l'un contre l'autre et évitions les regards contaminés, les soupirs qui passaient en dessous de notre porte et les peaux qui s'émiettaient dans l'air. Mais ce frère n'était plus là pour me garder loin de tout, et sans que je n'aie eu besoin de le lui dire, nous savions tous les deux qu'une fois séparés, ça ne pourrait être qu'une lutte à finir entre nous, l'un contre l'autre, au plus fort la vie et à l'autre la mort. C'était entendu entre nous, nous ne pouvions vivre en même temps, et encore moins au même endroit. Il fallait qu'un des deux paye pour la survie de l'autre. Restait à savoir lequel de nous deux se trouvait le plus près de la vie.

Tout ça pour dire que face à cette nouvelle épidémie issue du corps des Prochains, face à cette situation d'urgence qui faisait déjà courir mes hôtes, j'ignorais encore comment réagir, de quel côté me sauver ou sauver des vies, quelle voix, quel cerveau écouter, quel clan rejoindre de toutes mes forces. Comment continuer à regarder de loin, à observer et à penser, comment en parler, comment ne pas déguerpir, ne pas agir pour ma peau, choisir la vie au profit des questionnements inutiles, comment choisir seulement le nécessaire comme lors des ces exercices de feu à l'école primaire où on nous faisait pratiquer la vie contre la mort en nous chronométrant? Comment m'imaginer le feu dans ces regards contaminés et ne pas me jeter dedans tête première?

CHAPITRE VIII : La bonne nouvelle, quand elle explose

Paraît qu'alors, juste avant la Chute, nous étions légers. La belle histoire : nous flottions l'âme à l'air, mais sans froid, pas encore mortels, pas même enfants, la vie sans vie, sans mort, et cette grâce insaisissable en nos ailes de chérubins. Des hommes ont dû nous élire, moi et mon frère, pour nous faire franchir le pas, nous voir tomber dans leurs bras et le regretter. Si l'âme est légère, le cerveau, lui, n'a rien d'un système flottant, et le mien ne se souvient pas des beaux jours sans gravité.

Paolo Valentino, le célèbre joueur de foot natif de San Leonardo, n'est pas né avec le poids du monde sur les épaules, bien que son nom ne lui ait jamais facilité la vie : un nom de famille de star italo-hollywoodienne truffé d'un prénom courant les rues de l'Italie. Même si rapidement, c'est une meute de jeunes filles en chaleur qu'il a fait courir derrière lui, poursuivant sans relâche les chars allégoriques qui le transportaient d'une ville à l'autre, d'un triomphe à un autre. Pourtant, même transporté ainsi dans l'espace, il n'a jamais éprouvé la légèreté de l'ange.

Quelques jours après sa naissance, maman Valentino a regardé *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* au cinéma de fin de soirée, s'endormant avant la fin mais rêvant d'un avenir glorieux pour ses six petites livres de fils, un corps dans la veine de son beau Rudolph. Son fils poursuivrait envers et contre tous la grande lignée des Valentino qui ont et qui vont charmer le sexe féminin du début jusqu'à la fin de la télévision, qu'elle soit muette, parlante, en noir et blanc ou en couleurs. La maman de Paolo voyait déjà en son bébé un de ces visages éternels, plein de perfection, qui, même si la vie nous l'arrachait dans la fleur de l'âge, demeurerait imprimé à jamais sur la pellicule et dans le cœur des spectatrices, sans parler des hommes qui vivaient à leurs côtés en jalousant la beauté de ces Casanova des temps modernes.

Le père de Paolo, de son côté, avait un faible pour le foot, et pour convaincre sa femme de ne pas faire de leur enfant une vedette de cinéma, il ressortait cette rumeur voulant que Rudolph Valentino avait une voix si efféminée qu'il se couvrait en jouant dans des films muets et non au théâtre, et qu'il se serait suicidé en 1926 pour ne

jamais perdre la face, craignant l'avènement du cinéma parlant. Et papa Valentino ne voulait pour rien au monde faire de son fils une femmelette suicidaire. Durant la jeunesse de leur enfant prodige, lui et sa femme passaient leur temps à se battre devant le téléviseur parce que lui voulait écouter le match de foot et elle le cinéma, pendant que le petit Paolo pleurait parce qu'on lui enlevait son Calimero.

Jamais la scène devant la télévision n'a pris fin dans la joie et l'allégresse, toujours dans les pots cassés, la télécommande en mille miettes et les larmes aux quatre coins du salon. Seulement, quand Paolo a eu deux ans, son père, pour satisfaire tout le monde, a acheté une deuxième télé pour les dessins animés et les films en noir et blanc. Et satisfaire tout le monde, ça voulait dire endormir sa femme dans une pellicule infinie de rêves hollywoodiens jusqu'à lui faire oublier que ses rêves à elle se pouvaient. Pendant ce temps-là, il en a profité pour mettre un ballon dans les jambes de son fils, un rêve de plus sur le chemin des écoliers. Mais pendant longtemps, le rêve ne voulait pas entrer dans la tête pas plus que dans le corps du petit garçon qui s'entêtait à emprunter la voie facile, empoigner le ballon et s'en débarrasser en le lançant dans le filet plutôt que de suivre les règles. Des règles insensées, selon son cœur d'enfant, parce que sa maman, bien avant de lui apprendre à marcher, lui avait montré à toucher, à prendre et à jeter; et maintenant, il fallait tout apprendre autrement. Lors de ses premières répétitions, son entraîneur, à la demande de son père, lui a même attaché les mains derrière le dos pour que le métier entre plus rapidement dans son corps déjà trop moulé par l'amour maternel. Tel un prisonnier, Paolo se débattait en courant pour essayer de se déprendre et de prendre les choses en main. Même les poignets en sang et les larmes aux yeux, on le laissait aller, personne pour le libérer, aucun sauveur, plus de maman.

La famille attendait le dimanche pour venir l'encourager, le jour sans messe, le vrai congé, et même en voyant ces petits corps tout frais courir sur le terrain, personne ne se souvenait des paroles de leur bon vieux curé. Seule la mère de Valentino, en voyant la peau toute blanche de son fils, se souvenait que dans la faute, ils avaient été enfantés et, dans le péché, conçus des ardeurs de leur mère. Elle savait

que Dieu aimait la vérité dans les ténèbres, et que dans sa nuit, il lui ferait connaître la sagesse, lui ôterait son péché avec l'hysope, et qu'elle serait pure, qu'il la laverait et qu'elle serait plus blanche que neige. Elle savait tout ça, mais à San Leonardo, tout ce qu'elle connaissait de la neige, sa couleur, c'était la peau de son fils qui, même exposée au soleil de l'entraînement, n'arrivait pas à bronzer à la perfection, celle de Rudolph, toujours la peau de Rudolph. Cette peau, ce devait être une malédiction.

À son premier tournoi, les joueurs de l'équipe adverse, des poupons d'à peine sept ou huit ans déjà experts dans l'art de la moquerie, lui ont lancé de la terre et des noms derrière la tête, de pédale à tapette en passant par un synonyme, à cause de sa pâleur et de sa maigreur maladives. Sans broncher, Paolo a tenu tête aux insultes et a continué à avancer sur le terrain de l'adversité. Des insultes est né le courage, comme dans toute bonne histoire qui se termine bien, de cette terre a jailli l'esprit triomphant qu'il a longtemps ruminé en silence, préparant le jour de la grande victoire. Et rapidement, elles se sont enchaînées, rapidement, Paolo est devenu Valentino, portant sur son dos ses coéquipiers et toute une foule de partisans, surplombant les plus grands et les plus vieux de l'équipe junior de San Leonardo. Parmi ceux-là, le fils du maire Leonardo et vétéran des juniors, qui s'essouffait de plus en plus à l'entraînement malgré son surnom de Figlio le Titan, attribué à cause de sa carrure d'homme fort et des prédictions de son père : près de six pieds, près de deux cent livres de force, de vitalité et de courage. C'est justement tout ce poids autour de ses os, toute cette viande qu'il engloutissait sans se tuer à l'ouvrage qui faisait de lui une tortue parmi les guépards. Dans son for intérieur, Xtitano savait que son fils d'élection serait de ceux qui ne font pas de leurs muscles une arme, mais une armure.

L'organisation d'un tournoi international junior, tenu à Paris au printemps 1994, n'a pas choisi le fils du maire, fils de bourgeois, reconnu sur le terrain pour son manque d'esprit d'équipe, son indifférence face à la victoire, son dégoût de la foule partisane. Même si ses parents et entraîneurs lui avaient appris à sourire devant les caméras malgré l'écœurement, jamais il n'avait réussi à assimiler ce besoin national de voir des héros porter au bout de leurs bras le drapeau d'une fierté qui n'est pas la

leur, qui n'a rien de personnel. Il fallait faire semblant, s'imaginer que tous ces gens dans les estrades lui ressemblaient, qu'ils étaient ses frères et désiraient vraiment son bonheur, il fallait leur envoyer la main en signe de reconnaissance; mais ça ne rentrait pas dans sa tête. Quand Figlio se faisait sociologue pour justifier son malaise, il accusait cette fierté d'être responsable des malheurs du monde, des rivalités qui mènent aux guerres. Cette perpétuelle angoisse de ne pas devenir un grand peuple, de ne pas trouver ce beau guerrier qui ira planter le drapeau de la nation dans le cœur de tous ses adversaires, voilà ce qu'il fuyait en poursuivant le ballon. Mais devant son père, il n'en disait rien.

Toute la ville s'est entendue pour lui préférer Paolo Valentino, fils de pauvres commerçants, parti de loin, de presque rien, de toutes les misères du monde, mais toujours souriant malgré l'adversité, une frimousse de séducteur qui en partant lui donnait une longueur d'avance sur les grands airs de Figlio, son aîné. Et toute une nation a suivi. La victoire de son équipe, qu'il a portée de toutes ses forces et de toute sa grâce, n'a été que le premier pas d'une grande marche vers la gloire. Il y a eu parents et amis, mais il y a eu les partisans, de plus en plus nombreux depuis son apparition en première page du magazine sportif *Vittoria eterno*, une édition spéciale sur la relève italienne devenue le fétiche de toute une génération de jeunes filles en manque de chanteurs populaires ou d'acteurs qui jouent à leur briser le cœur. Puis, il y a eu l'équipe professionnelle des grands, pas l'équipe locale de San Leonardo, mais le Milano AC, la plus forte équipe d'Italie, à l'âge record de 14 ans. Enfin, il y a eu les t-shirts, la gamme de parfum, la collection de *Ferrari* à son nom, les caleçons pour *Calvin Klein*, le costume d'Adam pour *Playboy*, et ses parents, qui lui cherchaient encore une petite mère à fiancer.

Pendant que Figlio s'affairait à abandonner en limitant les dégâts et en promettant à son père qu'il travaillerait à l'abattoir avec acharnement, là où seuls les bœufs perdaient et seuls les travailleurs l'emportaient après la journée d'efforts, l'étoile de Valentino continuait à se rapprocher de la terre. Même si ses parents s'impatienzaient de le voir s'amouracher d'une des femmes qu'ils invitaient à la maison lors de ses

rare présences, personne ne s'inquiétait parce qu'il avait promis de faire son choix tout de suite après la victoire de son équipe lors de l'Euro 2000, alors qu'il n'avait que 16 ans, un record de plus pour la grande nation. Mais tout s'est arrêté à Rotterdam lors de la finale, la finale et le trophée qui devaient faire quadrupler la valeur marchande du jeune prodige.

Tout se déroulait bien, on se passait de prières et de regards vers le ciel, tout se passait sur le plancher des vaches, jusqu'à ce que la France marque le point égalisateur quelques secondes avant la fin du match. Les caméras se sont empressées de capturer le visage dévasté du jeune prodige qui, croyant avoir déjà tout gagné, venait de perdre la tête et le ballon, incapable d'être partout à la fois, partout sauf la tête dans les nuages, là où reposait bien tranquillement la victoire. Et lors des tirs décisifs, c'est encore lui qui s'est mis à penser à autre chose, qui n'est pas resté dans le moment présent. Il s'est élancé, s'est tellement élancé et projeté vers ce ciel que tout un peuple derrière lui désirait atteindre à ses côtés, qu'il a envoyé le ballon plusieurs mètres au-dessus du filet. C'est une foule atterrée qui a reçu la claque en plein visage, face à une autre foule, celle des gagnants, le peuple élu, des gens qui ont appris à danser, à sauter par-dessus bord pour tenter de toucher ne serait-ce qu'un poil de leur héros, le héros du moment, le gardien de but français qui avait réussi à neutraliser l'invincibilité de grand Valentino, devenu tout petit et mal-aimé dans un éclair d'inattention. Il est passé à côté de l'histoire, c'est ce que la presse a écrit le lendemain matin, passé à côté de son peuple et de ses partisans qui étaient là, tous réunis, qui n'attendaient que ça et ne demandaient rien de plus, n'auraient rien demandé un jour plus tard, seulement ce moment-là, juste à eux, un petit bout de ciel en attendant le paradis.

Ce jour-là, les dieux du Stade ont véritablement convoqué les dieux de l'État en duel, puisque Bellosconi, tel un sauveur descendu de son socle, a affirmé que tout était de la faute de l'entraîneur Dino Zoff, qu'on aurait dû fonder tous nos espoirs sur un natif de Rome ou de Milan et non sur un jeune blanc-bec de la ville maudite. Ces enfants-là portaient malheur, il l'avait toujours dit et personne ne l'écoutait, et l'un

d'entre eux venait de coûter la victoire à son pays. Pour rallier les perdants, il a cité son corps en exemple, un corps de fer que rien n'ébranlait, aucune attente, aucun cri de victoire avant le temps, un corps investi des ambitions de tous ses partisans, ses adoreurs, un corps qui ne faisait qu'avancer dans l'image d'un vrai héros : percer la chair du monde sans jamais se retourner. Ce surhomme d'affaires, qui prétendait avoir été effleuré par le Seigneur, s'est fait le porte-parole de la souffrance et de la déception de tout un peuple, soudain maître de tout ce qu'il touchait, de tout ce que ses citoyens entrevoyaient comme avenir national. Tout sauf l'épine empoisonnée dans son jardin d'Éden, la ville de San Leonardo qui résistait toujours à se faire caresser par la main de Dieu.

Dans l'autre coin de l'arène, le maire Leonardo s'est levé pour défendre non seulement sa ville, mais le jeune prodige qu'il avait toujours détesté, celui qui avait mis son fils unique au rancart et l'avait enterré en plein terrain de foot, le recouvrant d'une ombre aussi vaste que son succès afin que toutes les étoiles n'illuminent que son passage en ce monde et laissent mourir toutes les autres stars en devenir sous ses pas de géants. Malgré tout, Xtitano a traîné dans la boue ce demi-dieu de Bellosconi, le traitant de tous les noms, bouffon, démagogue, mégalomane transformant ses intérêts en paroles divines, allant jusqu'à convoquer son rival en duel. « Juste nous deux, mon vieux, un contre un dans le stade de San Leonardo, chacun devant son but, fixant le ballon au milieu du terrain et avançant tout doucement, sournoisement pour surprendre l'adversaire, devant des estrades complètement vides, aucune caméra, aucun témoin, juste nous deux une bonne fois pour toutes ». Bellosconi n'a évidemment pas répondu à l'appel, ne s'est pas rendu dans le Sud pour se faire une popularité, pour devenir le héros de ces terres maudites et les ramener vers le droit chemin, dans les hauteurs, ce qui ne l'a pas empêché d'être élu au trône du conseil le 13 mai 2001, jour de deuil pour tous les Léonardiens en quête de fierté.

Paolo Valentino a quitté les planches et ses projecteurs aussi rapidement qu'il les a envahis, sans réaliser le rêve de sa mère de jouer les séducteurs dans les studios d'Hollywood une fois sa carrière sportive terminée, ou au pire, ceux de *Cinecittà* où

Rudolph avait tourné ses premiers films. Là, au moins, derrière l'écran, il n'aurait pas pu entendre les cris de déception de son public. Mais elle ignorait que ce dont son jeune prodige rêvait secrètement, ce à quoi il pensait au moment décisif, c'était de jouer un autre genre de séducteur sous les palmiers de la Californie, en compagnie de l'idole qu'il cachait sous son lit : Max Veneziano, vedette italienne de films pornos, connu des Prochains et de ceux qui le deviendront ou se suicideront en silence, mais inconnus de leurs parents, de ceux qui ne regardent que la télé et ses vedettes à elle. La nuit tombée, il sortait de leur cachette ses plus grands succès, de *Gladiateurs en folie* à *L'Italie par derrière* en passant par *Anus, mon amour*. Dans leurs rêves, les parents n'ont jamais pu entendre ses doigts appuyer sur les boutons de la télécommande, les boîtiers s'ouvrir et se refermer, les mouchoirs sortir des boîtes et les petits pas faisant craquer le plancher à l'étage parce qu'un insomniaque retourne à la salle de bains, n'a pas fait son dernier pipi. À croire que sa mère n'a pas fait assez de ménage en dessous de son lit.

En rentrant à la bonne vieille maison de ses parents, l'adolescent s'est réfugié dans sa chambre pour observer la mer et le silence, ces enfants qui se baignaient et qui n'écoutaient pas leurs parents leur crier de ne pas perdre le contrôle sur les vents et les flots, de ne pas aller vers l'horizon, de rentrer avant que la marée ne commence à monter. Ce n'est pas que Paolo voulait en finir au fond de l'eau. Il laissait ça aux prodiges qui avaient perdu leur enfance à nager de bord en bord de la piscine en voyant les visages plein d'espoir de leurs parents de chaque côté, chronomètre à la main, pendant que les autres s'amusaient sur la plage, abandonnés à eux-mêmes malgré les cris. Il savait déjà que sa mort se passerait sous la terre, ni dans l'eau ni dans les airs, mais contre la terre, les pieds au-dessus de la tête. Les parents, les agents de police et les partisans les plus fidèles l'ont cherché pendant plusieurs jours avant qu'un jeune joueur de foot bourré de talent ne trébuche à l'entraînement. En se retournant, il a tout de suite reconnu la marque de soulier de son idole qui dépassait du gazon comme une mauvaise herbe qu'on coupe et recoupe, mais qui repousse sans cesse. *Le Libro de la città* n'a pas manqué de faire sensation en annonçant que le

héros national déchu avait été retrouvé quatre pieds sous terre et un pied au-dessus dans le stade qui l'avait vu grandir.

On a d'abord tout fait pour croire qu'un criminel jaloux se cachait derrière tout ça, qu'il y avait un coupable, que le joueur vedette ne pouvait pas être perdant au point de se suicider. Pourtant, dans la lettre d'adieu à ses parents, il expliquait qu'il s'enterrerait vivant pour rêver à des victoires à l'infini, et pour pleurer à l'abri des regards. Les mauvaises langues ont prétendu qu'il s'était suicidé parce qu'il préférait la compagnie des garçons et n'arriverait jamais à trouver une femme pour fonder une famille et vivre normalement quand sa carrière se terminerait. Malgré tout, le jour de son enterrement, tout le monde a gardé le silence et a porté le deuil sans faire d'histoires, hésitant entre la fierté et la honte, le rire et les larmes, mais n'affichant pas ses couleurs, cette fois, ne brandissant pas de drapeaux, fermant les yeux et la bouche devant cette tragédie.

* * *

Quand j'ai ouvert les yeux à la fin des aventures de Paolo Valentino, dont on ne pouvait tourner la page, de toute évidence, je me trouvais dans le stade de San Leonardo, tout en sueurs, comme si je venais de sortir d'un long combat avec mon oreiller. Mais non, je n'avais pas rêvé, rien inventé, j'étais là, mais je n'arrivais pas à m'éveiller complètement, pris entre deux états, la veille et le lendemain, ce qu'on appelle communément le décalage horaire. Cette histoire, c'est le maire qui me l'a racontée en conduisant toute la famille au stade sportif. Nous avons dû évacuer le domaine au plus vite, avant même qu'on puisse me faire prendre mon déjeuner, m'habiller et m'expliquer ce qui se passait. Dans un élan de gentillesse, le maire a donné le choix aux enfants entre une journée à l'abattoir, une visite aux cousins cousines ou une partie de foot entre l'équipe de San Leonardo et le Milano AC. À l'unanimité, nous avons choisi le match sans grande importance, pour remplir un lundi sans grand intérêt. On avait envie de se divertir, voir des petits bonshommes courir les uns après les autres pour oublier qu'on venait de fuir notre propre terrain.

Si je ne me suis pas réveillé en alerte, ce matin-là, suivant les cris de guerre de toute la famille, c'est que je savais parfaitement ce qui se passait. Le plan d'attaque de mon frère commençait à prendre forme : avant de faire évacuer la ville, il fallait commencer par le château de sa majesté. Par le lit, même. On a osé sortir le maire de son précieux sommeil matinal par un bruit plus tonnant, plus lourd qu'à l'habitude, bien plus que le léger crépitement du journal qui l'extrayait de sa nuit en douceur et le faisait glisser jusqu'à sa première bonne nouvelle. Un bruit encore plus lourd a suivi, celui de sa colère matinale : son journal était recouvert de poussière, et tout son paysage de fumée. Tout le monde s'est empressé de se réveiller brusquement, tout le monde levé du pied gauche pour boiter avec notre maître vers le champ de bataille. Tout le monde sauf moi. Sans attendre que la poussière retombe pour découvrir ce qui restait de l'explosion, sans attendre que sa petite armée rejoigne ses rangs, Xtitano a pris les armes, croyant qu'une bombe venait de s'écraser sur son terrain et que l'assaillant était là, attendant la moindre hésitation. Mais après la poussière, c'est le sang qui est retombé en une délicate averse, laissant pantois et quasi victorieux le clan léonardien. Seul le chien a bravé l'ennemi en faisant le tour du jardin, dénichant et ramenant à ses maîtres des morceaux d'un corps démembré, battu avant même d'avoir pu se défendre.

Les Prochains venaient d'envoyer leur premier avertissement : un sacrifice, un martyr de plus, descendu du ciel pour nous apprendre une leçon de courage digne de la plus lumineuse des rédemptions. C'est que ces drôles de guerriers pratiquaient un sport qui n'avait rien à voir avec la tranquillité méthodique du foot, un sport extrême, à la manière grecque, un sport digne du plus bondé des forums, bondé de bêtes partisans avides de chair et de sang à mêler au tapis de sable, un sport défiant les limites du corps, inspiré du monde des foires et des cirques, où la survie passe après le spectacle, la folie et le risque. Ce sport, c'était l'homme-canon. Et le champion de ce sport, on le surnommait le Canon, un jeune homme plein de grâce et de nerfs qui avait décidé de vivre sans filet, de mourir s'il le fallait, pour propager le message de ses frères. Le corps de la victime, béat dans la mort comme dans la vie, en morceaux

comme en entier, était recouvert d'un long message rédigé au marqueur noir indélébile, du visage jusqu'à la pointe des pieds, non pas tant un casse-tête qu'une corvée pour le connaisseur en biologie humaine.

Le maire connaissait l'anatomie bovine jusqu'au bout de ses doigts, jusqu'au fond des entrailles, mais jamais il n'aurait touché à un poil de ces infectes créatures, ne serait-ce que pour les réduire en poussière. Ce sont les agents de police, qui prenaient de plus en plus de place dans nos vies, qui ont mis des gants blancs pour s'affairer à mettre les indices en ordre, la tête sur les épaules. C'est pour ça qu'on a quitté les lieux, pour les laisser faire leur travail et oublier nos soucis le temps d'une partie. À croire qu'on se sentait un peu coupables pendant que d'autres se sentaient légers, le corps étant tombé ici, les preuves chez nous, de notre côté, et ça devait bien être un peu de notre faute même si on s'amusait à fuir les traces de notre délit. Oui, la voiture s'éloignait et les murs du stade s'élevaient, mais la mince ligne séparant San Leonardo du chaos continuait à se rapprocher de nous.

* * *

Le divertissement de la journée comprenait, en plus du match, de la bière à volonté et une foire à questions dirigée par le maire, histoire de mieux connaître cet invité qui commençait déjà à éveiller les soupçons. « Est-ce que les Montréalais ont une équipe de foot? », qu'il m'a demandé pour tenté de m'intégrer, et « Oui, ils en ont une, de soccer », que j'ai répondu comme si ça ne me concernait pas. Mais je sentais qu'il en viendrait très vite à mes parents et à ma fiancée, celle que j'avais à Montréal avec mon équipe de foot. Et je me suis mis à regarder ailleurs, fuyant la foire et les rapprochements, pour réaliser que derrière moi, en haut, en bas, devant moi, tout autour, il n'y avait que de la foule, des yeux rivés sur moi. Tous ces gens que je n'arrivais pas à distinguer, des hommes, des femmes, jeunes et vieux, tous réunis pour la même cause, mépriser l'équipe milanaise, m'ont rappelé un léger détail que la dernière nuit de sommeil m'avait presque fait oublier : mon allergie mortelle à la foule.

Cette allergie s'est d'abord manifesté à un souper chez un ami d'école, avec toute sa famille qui n'était qu'un modèle réduit de foule. On y mangeait du bœuf braisé. J'ai tout de suite averti les parents de l'ami que j'étais sérieusement allergique, que juste en m'en approchant, j'avais déjà frôlé la mort. Et on m'a traité en roi, on a honni le bœuf en l'honneur de ma survie, c'est-à-dire que tout le monde en a mangé en me regardant manger autre chose. Moi, j'ai survécu, pas le bœuf. C'est seulement quand Samère s'est pointée que mon règne a pris fin, quand elle a pris soin de rectifier, parce que je n'étais pas allergique, mais capricieux, parce que je voyais du sang dans le bœuf, quelle idée! En me levant et en voyant tous ces visages d'adulte m'observer comme une bête humaine, j'ai compris que c'est d'eux que j'étais allergique, de ces gens qui dévoraient le bœuf et me dévoraient des yeux, pas pour me séduire, mais pour me faire disparaître. À la maison, Samère m'expliquait que même si mon caprice me rendait malade, il n'était pas une allergie et ne me rapprochait pas de la mort. C'est à peu près ce que m'a dit le maire quand j'ai essayé de lui expliquer mon malaise. Le bœuf, la foule, c'était des caprices d'enfants, et il fallait s'en guérir pour devenir un homme. Voilà résumée toute l'ampleur de son enseignement. Pourtant, la foule était un caprice mortel, parce qu'elle me rapprochait du suicide.

Le couple au cinéma en est un bon exemple. À chaque fois que j'allais voir un film, un couple, toujours le même, plongé dans le noir, m'empêchait de m'évader en me fondant à l'écran. À tout moment, il riait, pleurait de joie, s'embrassait et trouvait même le temps de parler de sa liste d'épicerie. Et pas besoin de mentionner que je n'ai jamais gagné mon évasion, jamais pu tuer le couple et en finir avec sa trop bruyante humanité. Plus la foule était nombreuse, moins on me traitait en roi : je ne pouvais faire exécuter personne ni tuer qui que ce soit de mes propres mains, tous ceux dont je ne voulais pas dans mon royaume. Au moment de me lever et de déranger les amoureux, la mort commençait à se faire sentir dans mes jambes, puis dans mes mains qui tentaient d'avancer dans la noirceur pour étrangler. C'est que le couple avait son armée : tous les autres couples qui l'accompagnaient et m'encerclaient, moi le valeureux célibataire. Tous ces regards, tous ces spectateurs

dont j'interrompais l'amour se tournaient subitement contre moi et me rendaient malade.

C'est seulement en m'enfuyant, en m'évadant de ce cinéma qui m'avait promis l'évasion, que je commençais à reprendre mes forces. Mais il était trop tard pour agir, pour crier au grand monde mon malaise et en faire un martyr. Pendant que je rentrais à la maison, les couples de la ville, ces moulins à paroles contre lesquels je ne pouvais mener aucun combat, continuaient d'en faire à leur tête. Pour me soulager de mon mal, il aurait fallu que je sois un de ces héros de l'écran d'argent, un héros qui embrasse des tas d'héroïnes, qui rit et parle quand ça lui plaît, et qui a le droit d'interrompre les spectateurs trop bruyants pour leur tirer une balle en plein visage. À cet endroit, et seulement là, j'aurais pu voir le vrai visage de la foule et lui transmettre la mort qui montait en moi. Mais je n'étais personne pour ce couple, pas plus que pour les autres couples, pas même un spectateur qui leur soupire dans le dos. L'autre solution aurait été de me trouver un allié, moi aussi, de me faire un couple, parce que le mal venait de ce sentiment d'être seul contre la foule, dans un combat inégal, alors qu'à deux, tout devait s'apaiser un peu, devenir plus respirable. Au lieu de voir la mort dans la masse de gens et de jouer au jeu des forces en présence, on ne devait penser qu'à cet amour assis à côté de soi.

Au foot, on ne parlait pas de la même foule, par contre. Les gens ne riaient pas, ne parlaient pas, mais s'exprimaient par le cri, le primitif, de joie ou de colère, jusqu'à l'ultime hurlement à la fin du match, de réjouissance ou de déception. Et on tapait des mains pour accompagner le rythme des pas, ce que je me résignais à faire seulement quand la foule autour de moi me l'imposait, par mimétisme et non pas pour entrer dans la danse. En fait, les Leonardo, plus que tout léonardien, maîtrisaient depuis toujours l'art d'applaudir et le pratiquaient comme un rituel, après un bon repas, un bon match, une bonne nouvelle. Ils étaient de la foule présente au célèbre concert de Pavarotti du 24 février 1988 à l'Opéra de Berlin, leur seul voyage en trente ans, pour entendre leur ténor recevoir un record d'applaudissements : une heure sept minutes et 165 rappels. En un seul geste, les mains des Leonardo et de la foule se sont réunies

pour se marteler entre elles jusqu'au sang, le répandant entre leurs sièges, imbibant le tapis jusqu'aux coulisses de leur idole. Ça, c'était de la foule.

Le maire m'a bien fait comprendre à quel point j'étais minuscule dans tout ça, et qu'avec mon allergie mortelle, je ne faisais de mal à personne, je ne contaminais pas les murs de ma moisissure pas plus que mon pauvre cœur. Les infections qui me rongeaient jusqu'aux os lors de mes crises de foule ne me sortaient de nulle part et les laissaient tous indifférents. Et comme me le disait Samère à propos des tomates, je pouvais faire un homme de moi, supporter de voir mes caprices déçus sans perdre de morceau. Je pouvais sortir de moi-même et faire quelques efforts, et si je ne les faisais pas, c'était seulement pour me complaire dans le confort où j'avais grandi. Je pouvais faire l'effort de me dire qu'il y avait une unité dans ce spectacle, presque de la beauté, inutile de le nier. Et je ne parle pas des joueurs, je parle des spectateurs.

En les observant plus que le match, je me demandais bien comment cet être gigantesque pouvait réagir comme un seul corps, tous ses membres se mouvoir à l'unisson. Pourtant, dans ses quelques moments de faiblesse, la foule devenait un grand romantique tiraillé dans ses sentiments, le grand soupir d'une moitié suivi du grand cri d'excitation de l'autre, une moitié s'énervant et l'autre lui faisant des « chut », tentant de calmer ses ardeurs. D'autres fois, sa lenteur d'esprit s'exprimait. Lorsqu'une moitié réagissait fautivement, l'autre suivait et se joignait à la majorité dans l'erreur. Et plus cette majorité était nombreuse à se tromper, plus elle mettait de temps à se rajuster, plus le corps de la foule s'accroissait, plus son cerveau perdait de ses facultés. Peu à peu, quelques parties du tout s'éveillaient et tentaient de ramener à la raison les parties fautives, et le calme revenait graduellement. Parfois, des émeutes se déclenchaient, quelques groupes de fanatiques pronazis, idolâtrant aussi bien les dieux du Stade que Mussolini et ceux de sa race, se séparaient des partisans endormis. C'est dans ces moments-là que se créait une fissure dans le cerveau de la foule, dans sa personnalité. Les deux moitiés pouvaient s'entre-tuer jusqu'à sa dissolution totale.

Pourtant, cette foule constituée principalement de Léonardiens m'apparaissait différente de celles que j'avais vues à la télé. Oui, ils aimaient leurs joueurs, ils en

portaient les couleurs, mais on les sentait retenus, prisonniers d'une force les contrôlant et les priant de crier dans la discipline, juste au bon moment. C'est que malgré ses airs d'aimer le peuple, malgré ses réprimandes à l'égard de ma phobie, le maire cultivait depuis longtemps une de ses nombreuses contradictions : son dégoût pour les grosses foules, celles qui l'acclamaient et goûtaient chacune de ses paroles, se pendaient à ses lèvres et se laissaient botter le cul allégrement, en redemandant pour l'honneur, pour toucher un peu plus à son corps de majesté. Malgré tout, il n'arrivait pas à aimer ces tas informes et lâches qui émiettaient sa ville à force de ramper à quatre pattes jusqu'à ses mains pleines de grâce, sans parler de la graisse. Il n'avait que mépris pour ces singes qui adoraient paresseusement leur maître, incapables de se prendre en main, de rebâtir ce qu'ils avaient détruit, préférant se laisser bercer par la main du plus puissant.

Cet homme d'affaires politicien, ou politicien homme d'affaires (allez savoir quelle vocation a précédé l'autre) avait toujours voulu gérer sa ville en dehors de la politique italienne, refusant de se soumettre à la droite autant qu'à la gauche, aux communistes, aux postfascistes, aux néo-libéraux et surtout, à son ennemi juré, le clown de président du conseil qui dirigeait alors son pays. Difficile de savoir où se situait cet homme autant préoccupé par le bœuf que par ses concitoyens, quelle était sa révolte, sa cause, contre quoi il se battait; lui aussi connaissait la fissure du cerveau. Chose certaine, depuis toujours, le maire avait réussi à éviter la question homosexuelle, et ne l'avait pas incluse dans sa foire à questions. Parce qu'en Italie, contrairement à Montréal, il n'y avait pas encore de dossier, pas de place dans le classeur, seulement une question, un point d'interrogation sur le visage de tous les Italiens. Selon les grosses têtes du Vatican, on parlait d'une possible hérésie, dénonçant ainsi ces activités soi-disant fières et vertueuses tenues chaque été à Rome, qui attiraient de plus en plus de Prochains et d'Anciens de partout dans le monde, curieux de savoir de quoi a l'air cette nouvelle bande de bêtes de foire, les gens du peuple se lassant si rapidement des lions sautant dans des cerceaux de feu.

Avec tous ces arcs-en-ciel qui flottaient dans le stade, les bons comme les mauvais, cette fissure de plus en plus profonde dans la foule, je n'ai pu m'empêcher de renvoyer la balle dans le camp de Xtitano : que pensait-il de cette question encore si obscure? Avant ça, il ne l'avait jamais effleurée, convaincu qu'aucun de ceux-là n'était né et ne naîtrait jamais dans sa ville, que sa pensée magique suffisait, en plus de la présence de tous ces bœufs et de ces jeunes loups libidineux qui participaient à l'éloignement des improductifs, de tous ces hommes stériles qui commençaient à envahir l'Occident. Apparemment, personne n'en avait jamais vu à San Leonardo avant cette semaine-là, même si on en voyait à la télé depuis longtemps, pas sur la chaîne léonardienne, mais sur les chaînes publiques de la RAI que le maire refusait de regarder, qu'il avait même fait retirer du téléviseur familial, se soustrayant à la famille en temps donné et fermant les yeux sur les fléaux du monde extérieur.

Xutero, chaque semaine, se rendait chez une amie en ville pour regarder un feuilleton pour femmes au foyer. Et à chaque fois, elle en voyait, un homme comme ça, de cette race si peu menaçante pour les cœurs féminins, un jeune médecin plein de promesses qui devait refuser la main d'une patiente pour des raisons secrètes, jamais dévoilées à l'écran. La mairesse n'était pas dupe pour autant, elle connaissait les raisons de son désarroi. Et c'est en s'essuyant le coin des yeux qu'elle en parlait, parce que ce genre d'homme fait pleurer les femmes, mais de joie, d'émotion. Un genre si tendre, si délicat, si attentionné, le charme sans la perversion, la séduction, si peu brut, si peu passionné, si peu violent, si moyen en tout que ça ne dérange pas, ça ne fait rien sauf faire pleurer parce que c'est si rare, un homme comme ça, si fragile, tombé dans le mauvais corps, le corps inutile, ni mâle ni femelle. Un genre que les femmes frôlent, qu'elles touchent et caressent comme on le fait avec les nouveau-nés, sur la tête ou pincer les joues. Un genre d'enfant qui ne les fera jamais jouir, les femmes, les vraies, celles qui ont joui et qui se sont lassées des vrais hommes, ceux qu'elles ont toujours dits vrais et qu'elles disent encore vrais en caressant le gentil homme par-dessus ses vêtements. Un genre sans semence, sec, aseptisé, tellement sans risque pour le cœur d'une femme qu'il a fait d'elle sa principale alliée dans la

guerre, tellement qu'il en est devenu attachant, acceptable même, parce qu'il arrache des larmes aux pauvres paumées en manque des vrais hommes qu'elles méprisent et qui les font jouir.

Dans son emportement, la mairesse ne réalisait pas qu'en dehors de l'écran, ces hommes stériles se reproduisaient à vue d'œil, et qui pouvait les arrêter sinon elle et son homme armés de leur volonté de fer, leur acharnement à préserver leur paradis des menaces venant de l'extérieur; une volonté et une menace auxquelles la mairesse croyait de moins en moins, enfermée dans son paradis d'images. Malgré tout, elle aussi perdrait bientôt son affection pour la race prochaine, parce que ses bras ouverts de maman bonbon s'apprêtaient à recevoir en offrande des bouquets de merde du Dieu Zanus. Elle les aimait, ces hommes de rien, tant qu'ils faisaient aussi la file devant le sexe ouvert des jeunes femmes à rabais, qu'ils aiment ça ou non, tant qu'ils se rendaient vraiment utiles, guidés par les larmes de leurs mamans.

Xtitano, sans amour aucun pour les improductifs, savait que côté étranger, il n'y avait pas que les joueurs milanais et leur entraîneur dans cette foule tranquille. Ceux-là, il les avait à l'œil du haut de son trône. Mais quelque chose d'autre lui échappait parmi ces gens, des visages inconnus, des sourires malicieux, des cris d'une autre joie que la sienne, une foule égarée et mêlée à celle qu'il connaissait par cœur. Il ne restait au maire qu'une question à poser à son invité : « De quoi ont l'air ces hommes? » Entendre « Comment les repérer? » Mais c'est dans ma tête que les questions ont commencé à fuser : « Pour qui me prend-il? L'érudit de la question homosexuelle? » « Me prend-il pour un des leurs? » « Si je réponds, m'achèvera-t-il avant les autres? » « Lequel de mes visages montrer? » Plus que tout autre, je sentais la menace gronder dans ma tête jusqu'à la migraine, tonner à grands coups, des dizaines de pas militaires tapant et résonnant entre mes deux oreilles, sonnant l'alarme, poussant le premier cri de guerre. Chaque coup de tonnerre me rappelait qu'il y avait tant à faire et si peu de temps à perdre devant un match de foot sans importance, sans enjeu pour l'avenir, ni même pour la saison. Pour l'instant, la ville dormait encore sur ses deux oreilles et seul le maire et ses proches sentaient aussi la menace, mais ne la connaissaient que

dans ses plus grands traits, puisque tout arrivait la nuit, pendant qu'agents de police, journalistes et guerriers dormaient, toujours en retard sur la nuit. Seulement moi, devant ma fenêtre ouverte, pouvais sentir ce souffle murmurer dans le dos de la ville, cette arme glisser tout doucement sur sa peau.

* * *

La nuit juste avant le canon, juste avant de fermer les yeux, j'ai entendu le bruissement de centaines de corps dévalant la montagne et se répartissant dans les sous-sols de la ville. Non pas pour faire des réunions, de l'intellect, discuter du plan d'attaque, mais pour attaquer sans répit, pour bouger et faire bouger les choses. Ces corps qui se croyaient purs, primitifs, revenir aux sources, conçus par leur dieu pour bouger librement et restreints par le monde à ne plus bouger, à rester en place, ne pas quitter le village natal, voilà qu'ils se laissaient aller et fondaient dans les murs, tête première jusqu'à les démolir, faire tomber toutes les barrières. Les Prochains ne supportaient pas le silence de la nuit; il fallait ressusciter les morts. Et pour ce faire, quoi de mieux que de défoncer les portes d'une discothèque abandonnée depuis l'éternelle décennie 80. C'est une voix que je croyais morte, la voix filante de Boy George, qui est venue jusqu'à moi pour m'empêcher de dormir.

Malgré tout, je me disais dans mes rêves qu'il devait bien y avoir, dans cette bande à la fête, un mouton noir qui ne dansait pas, qui restait accoté sur un mur, le nez en l'air. Lui seul pouvait voir la faute dans chacun de ces corps qui n'étaient pas faits pour danser, que leur dieu n'avait pas fait pour danser, même si toute la nuit, ils semblaient nous prouver le contraire en feignant de ne pas s'observer les uns les autres. Le seul plan était de se laisser aller, de danser au paradis, d'entrer dans le mouvement, pour ne pas dire dans le rang, sans penser à bouger, parce que ça va de soi, ou plutôt d'une force au-delà qui fait danser comme il faut, le monde nous coller à la peau pour bouger sans effort, sans plainte, sans craindre le bruit. Mais l'homme accoté au mur, les yeux grands ouverts, pouvait voir d'autres yeux s'ouvrir dans la nuit et chercher les corps fautifs, les faux-pas, ce qui clochait dans la transe.

À Montréal comme à San Leonardo, aucun de ces corps n'était fait pour danser, pour se laisser aller parmi tant d'autres et oublier les heures, oublier la ville, parce qu'ils finissaient toujours par sortir dans la rue prendre l'air, se reposer de la fête. Étouffés par tant de regards, ils partaient à la recherche du défilé des corps semblables, le cortège de ceux-là qui ne s'arrêtaient jamais, ceux qui ne voyaient pas les murs parce que la roue tournait pour eux, et leurs chars avançaient à leur place, les faisaient danser à travers toute la ville, toute la nuit, sur place. Ils se faisaient voir partout, sous chaque projecteur, sans lever le petit doigt, dans l'ultime, le sublime laisser-aller, même s'ils étaient seuls à se voir aller. Et le danseur fautif pouvait regarder avancer ses super modèles, ses superhéros, en sachant quoi faire, comment les imiter en fermant les yeux, en laissant son corps prendre le dessus, faire le reste à sa place, se détacher de sa pensée comme au bon vieux temps des âmes qui montaient au ciel et abandonnaient leur dépouille sur terre, en pensant pouvoir se libérer de tous les fléaux de leur corps, toute la douleur, l'épuisement, les crampes, le cycle de la soif, de la faim, avancer sans pisse ni merde, perdre toute sensation autre que la légèreté d'une chair heureuse.

Personne n'a senti que la nuit dernière, la ville s'était transformée en cimetière, que les morts étaient sortis de leur noirceur pour exprimer leur droit à la vie, leur droit de passage. Personne, parce que ceux qui ne dansaient pas dormaient profondément, assurés à chaque nuit de ne pas mourir pendant leur sommeil et de se réveiller en un morceau, dans le bon corps, le même que la veille, dans la même ville, et sans désir soudain de se faire prendre par derrière, de se faire enculer par un dieu sans visage.

Si j'étais incapable de tout révéler à mes hôtes, les avertir du danger, il faut croire que Bellosconi n'avait pas autant de scrupules. En effet, sur l'écran géant du stade, vers la fin de la première demie, est apparu mon frère entouré de plusieurs de ses amis et d'une montagne d'arcs-en-ciel. Cet écran, c'est Bellosconi qui en possédait les droits, lui insufflait sa vie, contrôlant tout ce qui avait à voir avec le foot, s'infiltrant dans nos vies pour nous présenter des images de nos victoires et défaites. Après cette finale de l'Euro 2000, le *Cavaliere* l'avait acheté de peines et de misères

à Xtitano en échange d'une paix perpétuelle. Pour se faire pardonner d'avoir fait perdre son pays, le maire devait concéder au président le choix des images diffusées lors de tout match de foot, le choix des publicités durant les arrêts de jeu, et le choix des partisans. Ce jour-là, il a choisi les Prochains.

Malgré lui, le regard de Figlio s'est détourné du match à l'écran géant. À travers ce mur de chair et de couleurs, la seule chose que le fiancé a remarquée, c'est une petite tête toute noire qui branlait parmi d'autres petites têtes. C'est drôle comme elles étaient toutes petites comparées à celles des Léonardiens, robustes et immobiles, se confondant à la pierre du stade. À travers le roc, celles des Prochains perçaient en tremblant, immergeaient au-dessus de l'ennui. Fidèle à moi-même et à mon pessimisme, je n'ai pu m'empêcher de noter ce qui n'allait pas avec ces mutants. Après tout, j'avais passé les cinq premières années de ma vie collé à un de ces crânes réduits à leur plus simple appareil. Même remplies de bonnes intentions, de promesses d'avenir, ces têtes n'avaient pas réussi à grandir au même rythme que le corps qui les portait, sans doute à cause de leur danse effrénée, de leur plaisir qu'aucune pensée ne venait interrompre. Mais qu'importe, puisque légers, libérés du poids du monde sur leurs épaules, les Prochains pouvaient danser en apesanteur, avancer sans regarder derrière eux, portés par le vent de la conquête. Et la libération était totale, puisque jamais ces petites têtes ne pourraient rester prises dans le vagin de leur mère si un jour leur venait l'envie d'y retourner pour y confesser leurs péchés.

Toutefois, il n'y avait pas que la forme de leur tête. On pouvait aussi voir sur l'écran que mon frère et sa bande avaient pris du soleil sur la montagne, le teint méditerranéen après seulement quelques jours, la vie à l'extérieur, tout près du soleil pour mieux se fondre au paysage. En fait, seuls moi et ma peau tachions la foule, une tache blanche sur une masse cuivrée, de l'eau de javel renversée par erreur sur des vêtements colorés. Si l'écran géant avait daigné me capter, je n'aurais été aux yeux du monde qu'un siège vide, tout blanc, abandonné par son propriétaire qui n'a pas aimé le match, tombé malade de ne pas avoir pris assez de soleil. Le siège libre à ma place, personne ne se battait pour l'occuper, la place de l'entremetteur, de l'espion

pris dans les pattes des maîtres de la ville, pris entre deux clans ennemis, hésitant entre la délation et l'infiltration.

Mais le défi n'y était pas. Tout semblait mort, là-dedans, personne ne se battait, personne ne courait à la victoire, on jouait pour ne pas perdre. S'il y avait eu des Milanais là-dedans, sans doute que les deux foules ennemies se seraient entre-tuées jusqu'à la fin. Alors là, j'aurais pris pour la bonne équipe et emmerdé l'autre, traîné dans la boue tous ces joueurs adverses et leurs partisans. Pour l'instant, pendant que l'attraction principale ne rivait personne à son siège, une autre compétition se préparait, d'autres hommes reprenaient leurs forces dans le vestiaire. Impossible de prétendre le contraire, les Prochains étaient des battants, et ils avaient de l'esprit d'équipe à revendre. Mais pour eux, les objectifs n'avaient rien à voir avec des buts dans un filet. Ils n'aimaient pas les filets, pas plus que les frontières et les barrières; ils ne les aimaient qu'en les écrasant. Ils savaient qu'on organiserait des Jeux olympiques juste pour eux, dans leur propre ville, que leur propre infirmité serait adulée et médaillée, mais ce qu'ils désiraient plus que tout, c'était revenir à l'origine, à la manière antique de se rompre les os.

Ces hommes-là avaient su marcher jusqu'aux frontières entre la vie et la mort, courir jusqu'à ramper le long des lignes de course, transpirer jusqu'à l'épaule de l'adversaire en sang, le serrer jusqu'aux nerfs, jusqu'à la fin. C'est ce que voulaient les Prochains, mais le corps intact, sans blessures, éternel. Et avec ce corps de dieu, marcher et se bâtir une place plus grande que le plus grand des stades, une place où l'on s'arrête pour se faire une beauté, souffrir pour être beau, où on se martèle les uns les autres, non pas avec des pieux ou de pics à sculpter, ni avec les poings, mais avec des machines de torture. Non pas le chevalet, le carcan, le siège à clous, le fouet, le supplice de la roue, la cage à fer, la machine à crémation, ni même le supplice du pal pour empaler les vilains par où ils ont péché, mais un autre genre de salle de torture : le gym, rempli de *Leg extension*, de *Seated curl*, de *Seated calf*, de *Leg press*, de *Super pullover*, de *Hip and back* ou encore de *10 degrees chest machines*.

Avec le corps torturé et frais comme une rose, la souffrance bien prise à l'envers de la peau, derrière les muscles et les veines sur le point d'éclater, les Prochains pouvaient passer au combat. Pourtant, ce mur de pierre au premier plan de l'écran cachait derrière lui les difformes, ceux pour qui la chambre de torture n'avait fait qu'aggraver leur malformation originelle. De toute évidence, quelque chose n'avait pas bien fonctionné pour eux, une malédiction dans leur plan de perfection : soit qu'ils n'avaient pas bien suivi l'entraînement, préférant s'amuser tout de suite et faire taire la voix divine qui parlait en eux et leur promettait un royaume, soit qu'ils n'avaient pas le corps pour ça, ne pouvaient rien faire contre leur difformité, les erreurs du passé, la difformité de leurs créateurs.

Je me plaisais à imaginer la course folle entre ces petits gros et ces grands maigres punis par les dieux, les uns de s'être entraînés en mangeant en cachette plus de sucre et plus de gras que permis, les autres de s'être entraînés sans s'être assez nourris, croyant ainsi atteindre plus rapidement leur paradis. Ces grands maigres avaient dû s'armer d'un scalpel pour arracher aux petits gros leur chair en trop et l'engloutir, et les petits gros avaient dû se laisser faire, se prendre le gras à deux mains pour se le faire trancher, les deux genres d'imparfaits se battre et se laisser battre pour équilibrer le tout. Au-dessus d'eux, presque au ciel, les Prochains au corps divin observaient et jugeaient avec leurs corps sans traces du gras animal dont leurs parents les avaient nourris, ces corps dont la chair tenait toute seule, ceux qui se tenaient devant les autres, toujours au premier plan pour la première page, faisant rêver ceux qui transpirent ou qui grelottent dans leur peau mal foutue, leur laissant croire qu'ils sont tombés du ciel avec tous ces muscles et qu'autour d'eux, tout s'écroule. Mais les corps de dieux, voyant bien que rien ne s'équilibrait sur le plancher des vaches, que les gros se vidaient de leur sang et les maigres de leurs os, avaient dû retourner sur terre pour mettre fin au carnage. Et dans la foule, des têtes dépassaient et de la graisse se faufilait entre les corps divins, du ciment perçait entre les pierres d'un mur construit en vitesse.

Laissé à lui-même dans son paradis, Zanus devait bien sentir que son œuvre ne tenait pas en un seul morceau, que déjà certaines parties du groupe commençaient à s'effriter, que le cœur de son peuple faiblissait. Mais tant que le maire et sa famille ne percevaient pas les failles dans ce mur de pierre, son peuple pouvait continuer d'avancer en un seul bloc. Voilà ce qui me tuait dans la foule, qui me rendait allergique à sa peau : l'immense façade qu'elle formait, ses sourires bavards et bruyants qui cachaient une part sombre, secrète, des êtres humains perdus dans la mêlée et imitant les gestes sans y croire vraiment, mais toujours camouflés par des fans plus voyants; des gens un peu comme moi. Les perdus, pas les fans. Mais cette superficie me sautait au visage et m'empêchait d'aller plus loin, trop impatient pour chercher l'humanité qui se cachait en dessous. Oui, ils étaient superficiels, oui, ils ne montraient rien de ce qui grouillait à l'intérieur de leur corps, mais sur la surface, on pouvait voir les veines se gonfler et rougir. Un cœur battait là-dedans, il n'y avait pas de doute, mais enrobé avec de la pierre, à quoi bon tenter d'y faire son chemin?

Encore une fois, j'étais seul à percevoir la menace, la laideur dans la beauté. Et mon frère ne se gênait pas pour me réprimander, me rappeler que je me pensais meilleur qu'eux tous avec ma belle intelligence toute propre et ma belle figure encore plus propre, encore plus pure, plus précieuse. C'est vrai que je me trouvais beau, mon visage du moins — le reste du corps est une autre paire de manches, lui qui a toujours détesté les gyms et la torture. Malgré toutes ces offenses faites à leur corps, les Prochains n'avaient rien pu faire contre les imperfections de leurs visages, profondément laids. Tout le reste, oui, les muscles, mais les yeux, le nez, les lèvres, rien de tout ça ne pouvait s'entraîner, s'embellir. À croire que les dieux grecs n'avaient pas de visage, seulement des tonnes de muscles à en étouffer les traits. De nous deux, mon frère avait hérité de cette laideur irréparable, ce qu'on appelle communément une face de pet, comme si sa tête était sortie d'un trou de cul et non pas du ventre de Samère, une tête serrée, crispée, puant les intestins.

C'est dans cette odeur que j'ai grandi, avec ce visage de merde à côté de mon visage d'ange, sans odeur. Pourtant, ce pet, avec le temps, s'est transformé en fierté

du côté de mon frère, sa peau s'est mise à respirer le sexe, et ainsi l'abondance, les amis, les fêtes et la joie de vivre. Et tous les Prochains avaient ce même visage sorti du mauvais côté, par le mauvais trou, baignant toujours dans le confort de la merde. De mon côté, mon visage d'ange ne s'est transformé en rien, en aucun courage, en aucune parade. Tout ce qu'il a fait pour moi, c'est me mettre à dos tous ces gens en qui je voyais la charogne, le malaise de vivre sortant par la peau. Pour ces gens, je n'étais que le trouble-fête, et il n'y a rien de beau là-dedans. Pourtant, je devais me rendre à l'évidence : moi et mon frère, nous avons bien dû sortir par le même trou.

* * *

C'est Figlio qui m'a sorti de ma torpeur en me tapant sur l'épaule comme un coéquipier, parce qu'il était temps de partir. Le match s'était terminé par une nulle, et pire qu'une nulle, un pointage nul, zéro à zéro, que des perdants. Grâce aux joueurs, ma torpeur a pu passer pour de l'ennui, l'ennui général, et personne ne m'a demandé ce qui n'allait pas, personne ne s'est inquiété. Il fallait rentrer à la maison pour retrouver le corps rapiécé du martyr des Prochains afin de déchiffrer leur message et de démêler cette affaire.

Arrivé à la maison, après quelques échanges de mots avec les agents de police, le maire s'est lentement dirigé vers le cadavre reconstitué, avec tout le décorum de circonstance, les pompes et les trompettes. Mais au lieu de l'écraser, d'en faire son piédestal, il s'est assis à cheval sur sa carcasse pour lire le message inscrit sur ses muscles.

San Leonardo, avril 2002

Salut à tous,

Je parle ici au nom de mes frères. Je suis Tiré, le maître de ces hommes. Il y a plusieurs jours, on a quitté notre ville natale, Montréal, deuxième ville *gay friendly* dans le monde si vous ne le saviez pas, une ville des plus ouvertes, où il fait bon vivre, mais qu'on a quittée parce que notre dieu nous a dit de partir, de quitter notre

berceau. Il nous a ordonné d'aller au-delà du fleuve, de l'autre côté de la montagne, jusqu'à votre ville qui nous est interdite, et nous, on n'a fait que l'écouter. On veut vous dire à quel point on aime San Leonardo, le soleil, le climat, l'atmosphère, la présence vivante de la culture et tout ce qui est historique. Vous savez, on parle par expérience quand on vous dit que les Prochains peuvent apporter beaucoup de bonheur et de diversité à votre ville qui évolue depuis si longtemps sous le signe de l'indépendance des idées et de la valorisation de l'avenir. On l'a fait chez nous et on y a si bien vécu que notre dieu, en nous voyant nous endormir dans notre confort, nous a fait quitter nos racines pour qu'on aille les planter ailleurs, prendre de l'expansion et répandre le bonheur sur un territoire encore plus grand. Voyez vous-mêmes ce que Hubert, un ami des Prochains, a écrit sur notre ville :

« Que j'aime voir sur Saint-Denis les couples gais, se promenant main dans la main en plein été! Qu'elle est belle à voir la liberté de s'aimer! Le degré de démocratie d'un pays ne se juge pas à ses lois mais à ceci : une main libre de tenir l'autre, le mouvement d'un bras sur une épaule, le rire sur un banc public; et l'on peut me donner tout l'or du monde : si je ne puis vivre dans un pays où tout le monde peut s'aimer, je ne veux même pas y mourir. Il faut en outre, d'un point de vue pratique, compter tous les avantages qu'apportent les gais à une ville. Quand les hommes se permettent d'être sensibles, ils vibrent si fort que les villes en tremblent. L'esthétique, la beauté, l'imagination, la fantaisie ont soufflé sur Montréal; j'en vois les effets dans les vitrines, les bars, les vêtements. Montréal s'embellit de mois en mois et je tiens que c'est grâce aux gais. Quand je reviens d'Europe, je me réjouis, dans l'avion, des changements que je verrai sur Saint-Laurent, des nouvelles boutiques, des nouveaux restaurants, des nouvelles idées dans le Village. J'ai hâte d'atterrir, je demande au taxi d'aller plus vite, j'ouvre les fenêtres, j'écoute la radio, j'attends la fantaisie. Quelque chose est si heureux en moi de retrouver Montréal; mon plexus se dilate et mes yeux sont grand ouverts. Et chaque fois que je me réjouis si fort, je me dis : n'est-ce pas cela, la gaieté? »

Évidemment, lui et nous, on ne parle pas la même langue. Lui parle la langue de tous les jours et nous celle de notre dieu, Zanus. Nous, on parle des Prochains et d'une véritable liberté, d'une terre à nous où on pourra rester sans mourir, vivre à perpétuité. Ce n'est pas à Montréal que ça se passe, mais ici, sur la terre que vous avez choisie avant que la voix de Zanus ne se fasse entendre en nos cœurs. Peu d'hommes ont entendu cette parole. Certaines personnes prétendent aimer les Prochains, comme cet Hubert dont la bonne volonté est incontestable, mais ils ne comprennent pas de quelle liberté et de quel amour il s'agit, parce qu'ils n'ont pas capté cet appel, ils n'ont vu que les vitrines et les mots qu'on y inscrivait, ils ne connaissent que la langue de la ville, celle qui crie les slogans et les bons mots d'acceptation de la différence sans rien comprendre de ce que ça veut dire.

Nous nous méfions du bonheur trop facile, de la liberté tombée du ciel, des homophiles qui se croient mieux que les homophobes, pour qui tout ce qui est gai est bon et bien sans qu'ils sachent de quoi ils parlent, sans avoir tenu la main d'un homme dans la rue et vu leur propre honte se refléter dans le visage des hommes à femmes qui se disent homophiles, qui disent embrasser leur cause. Nous sommes ici, justement, pour faire entendre notre parole, pour faire comprendre cette voix qui nous habite. Mais tout de même, il ne faut pas être trop dur envers les autres. L'ami Hubert a la mérite de mettre en évidence tous les services que les Prochains peuvent rendre à votre petit coin de pays, à commencer par ceux qu'on vous offre sur la montagne et qui vont bientôt être disponibles un peu partout : le camping nudiste, le parc d'amusement jour et nuit, le cirque ambulancier, le centre de vasectomie express.

Vous vous demandez sûrement pourquoi la vasectomie. C'est parce que nous, on ne peut pas faire des enfants, on est comme des abeilles impulsives qui butinent des fleurs stériles parce qu'elles sont plus excitantes que les autres, et c'est avec cette excitation qu'on veut habiter votre ville. Vous pensez sans doute que c'est avec des enfants qu'on est éternel, mais nous on pense le contraire, que les enfants, ce sont les bâtons dans les roues de l'éternité, qu'il faut être éternel sans eux parce qu'ils viennent toujours gâcher les projets de leurs pères, ils font toujours le contraire de ce

qu'on leur apprend et c'est ainsi que se brise la chaîne des générations. Donc, il faut tout faire nous-mêmes, réaliser tous nos projets ici et maintenant et les faire pour l'éternité. Ce sont nous, les enfants éternels.

C'est comme ça qu'on est, et c'est ça qu'on va faire, (ici, une déchirure sur la fesse nous empêchait de lire la suite, là où les Prochains expliquaient comment bâtir un monde éternel, toutes les nouvelles constructions qu'ils prévoyaient ériger dans la ville, les fêtes en l'honneur de leurs héros disparus qu'ils voulaient instaurer, tout ça tenait sur une seule fesse). On espère que tout va bien se passer, qu'on ne va pas vous faire peur et qu'on va pouvoir cohabiter dans l'harmonie, un certain temps.

On vous prie, nos amis, de recevoir nos sincères salutations.

Ceux qu'on doit nommer les Prochains

Après la lecture, personne ne s'est assis au salon ou dans la salle à manger pour réfléchir sur l'inquiétante candeur du message que le maire venait de nous résumer en quelques lignes, d'abord murmurées puis hurlées en crachant le sang. Notre homme a parlé de plus en plus fort, redevenant peu à peu le père qu'il avait toujours été, haussant le ton après plusieurs avertissements, condamnant ces mots qu'il prononçait et nous condamnant tous de ne rien faire, lui le premier, ne sachant pas par où commencer, à quel député téléphoner, à qui demander conseil. Il hurlait dans le vide, c'est certain, sans enfants à menacer, sans fesses à gifler. La seule décision qu'il a prise a été de faire sortir son chien, de l'envoyer dans la cour en lui lançant quelques restants du déjeuner qu'il avait dû prendre en vitesse, les lancer sur la carcasse déjà puante de l'homme-canon pour exciter sa bête, la regarder tout dévorer par la fenêtre, effacer tout son malheur. Mais elle n'a mangé que les restants, n'a pas touché au corps en dessous, l'a reniflé quelques instants avant de retourner dans sa niche, les pattes refermées sur la gueule, crachant tout ce qu'elle venait d'avalier. Elle aussi devait craindre la chair de l'ennemi.

Ensuite, tout le monde est parti de son côté, dans sa chambre pour se mêler de ses affaires, ne pas démêler celles de la ville, pas tout de suite. J'ai pu entendre, tout de

même, en me collant l'oreille sur le plancher, qu'un des maîtres préparait son départ avec des bruits de vêtements et de valises, des voix résonnant comme des haut-parleurs que seule une foule aurait pu capter. J'ai pensé aller frapper à la porte de Figlio pour me joindre à lui, nous faire une petite foule, mais dans sa chambre, une intruse dormait dans son lit et ne tentait rien pour l'exciter, pour préparer le terrain où joueraient leurs enfants. Et elle ne rêvait surtout pas au ballon de foot qu'elle avait vu rouler entre les jambes de dizaines de joueurs minuscules, ni au membre entre leurs belles jambes en sueur. Elle n'imaginait pas ce ballon, cette sphère tournant sur elle-même et tous ces pieds d'athlète autour d'elle, la heurtant pour mieux la faire tourner, toujours plus vite, des pieds avançant sans répit et contrôlant le sort du monde. Et elle n'a pas pensé aux pas des Prochains, à la longue marche qu'ils avaient entamée pour s'emparer du jour. Déjà, son corps s'alourdissait et ses pensées s'apaisaient, répandant dans la maison un air de calme et de résignation.

CHAPITRE IX : L'hiver dans le sang

Abandonné à moi-même au bord de mon lit comme au bord d'une falaise, je n'ai pu faire autrement que de me poser la question : en finir ou continuer? Me jeter par la fenêtre tel un homme-canon né pour un petit pain, me rendre à l'ennemi et me laisser aller dans ses bras, ou bien me rétracter, compresser mes muscles et faire la guerre du côté des plus forts? D'une manière ou d'une autre, il n'était pas question d'en finir. Entre les deux, il y avait mes draps qui ondulaient et m'invitaient au plongeon, à m'engouffrer au fin fond du rêve. Et derrière moi, il y avait Figlio qui me poussait vers un autre genre de gouffre avec ses yeux doux, ses regards en coin destinés à je ne sais qui, une ombre dans un petit recoin, peut-être. Il n'était pas le premier dont les regards ne me disaient rien.

En sortant de chez les parents pour la dernière fois, j'ai été frappé par tous ces corps prisonniers d'un été perpétuel, dénudés à la moindre éclaircie, qui riaient en me mettant en pleine face ma virginité. Avec l'hiver qui s'éternisait à chaque année, les Montréalais étaient toujours pressés de déchirer leurs vêtements, d'imposer à mes yeux leur corps cultivé dans l'attente. Malgré le froid d'avril, moi qui le savais, moi seul qui écoutais le commandement et ne me découvrais pas d'un fil, des morceaux de peaux parfaitement dessinés se promenaient devant moi, jamais derrière, comme autant d'embûches vers ma nouvelle terre d'accueil. « Tu feras l'amour et non la guerre », voilà ce que tous ces hommes me commandaient sur la route. Et s'ils me dérangaient tant, si je ne pouvais me contenter de passer outre, c'est que j'aurais voulu les détruire un par un, rompre leur corps de glace avant que le soleil ne les fasse fondre afin qu'ils connaissent eux aussi les tourments de l'hiver, l'hiver à perpétuité. Parce que moi, je ne voyais jamais arriver l'été.

Bien vite, un étrange tumulte a mis fin à mes préoccupations sur l'avenir. Sous mon lit qui tremblait, je pouvais entendre des bruits d'urgence, comme si on frappait à ma porte, mais par en dessous : des fusils qu'on rechargeait, des gourdes qu'on remplissait d'eau, du feu qu'on emballait pour une longue chasse à l'homme. Le

sol m'en voulait. Mais il n'était pas seul. Sur le mur à côté, d'autres bruits tentaient de percer mon petit château-fort. On aurait dit le frottement répété d'une allumette qui ne voulait pas prendre. Ce qui se passait au rez-de-chaussée me laissait indifférent, finalement. À travers le mur qui donnait sur la chambre des amoureux, je pouvais sentir que Figlio tentait en vain d'éteindre le feu qui montait en lui. La petite chatte étendue à ses côtés aurait dû le prendre en charge, mais elle dormait encore et le jeune amant ne pouvait plus attendre; il allait exploser, peut-être jusqu'à transpercer le mur de ma chambre. En me levant, en sortant de ma pièce pour me rapprocher de sa porte entrouverte, j'ai compris ce qui l'excitait autant. Des odeurs de pourriture entraient par sa fenêtre et l'invitaient à sauter dans le vide, à se noyer enfin dans ses rêves en putréfaction.

Chaque mardi, il ne manquait jamais de se tenir au poste pour voir arriver les vidangeurs qui commençaient leur tournée au domaine Leonardo. Tout beaux, tout frais, c'est comme ça que Figlio les aimait, ne transpirant pas encore sous le poids de leurs déchets. Même si personne dans la famille ne s'était rendu compte de sa petite manie, il y avait toujours quelqu'un pour l'observer et pour l'empêcher de se laisser aller à l'orgasme. Au moment où approchaient les vidangeurs, un homme surgissait des bois, un homme ou presque, une drôle de bête qui venait de la ville en dessous de San Leonardo, dans les égouts. Depuis que le maire avait interdit le mariage dans sa ville, dirigeant les unions et les amours jusqu'aux échanges de regards dans la rue, la sauvagerie régnait dans les soubassements de la ville. Tous les oubliés, ceux qui n'apparaissaient pas dans le registre de la ville, ceux qui n'avaient pu s'unir sans le consentement de dieu, en plus de ceux qui ne pouvaient s'unir du tout à cause d'un corps difforme, les androgynes, les monstres à deux têtes, ceux à deux pénis ou à deux anus, les chanceux dans leur malchance, des espèces rares mais peu recherchées, tous ceux-là qui se cherchaient un endroit où exister s'accouplaient de l'autre côté de la terre, avec les rats, les serpents et les fœtus avortés. Et tout ça se reproduisait à vue d'œil. Mais les regards de la ville ne descendaient jamais aussi bas pour leur promenade de santé.

C'est dans ce paradis d'horreur qu'est né la bête, d'un croisement entre un Hermaphrodite et un loup de mer égaré. C'est ce monde qu'il a quitté pour trouver la lumière, trouver d'où venait la chaleur qu'il sentait dans son dos, les gouttes humides qui coulaient du plafond et le faisaient rêver de mers bleues comme le ciel qu'il n'avait jamais vu. Mais une fois sorti d'une trappe d'égout qui donnait sur les bois du domaine Leonardo, il n'a pu partir ni vers la mer ni vers la montagne, aimanté au terrain du maire, à son odeur. C'est par un mardi matin qu'il a découvert le jour, entre le moment où on jetait les sacs à l'extérieur et le passage des vidangeurs, retrouvant le parfum du berceau, la chair morte, crachée, trempée dans la boue, le confort des souterrains et de la noirceur dont il ne pouvait se séparer.

De son côté, à chaque lundi soir, Figlio sortait du confort de sa chambre et allait à la cuisine pour jeter des couteaux bien aiguisés dans les sacs de poubelle. Et le lendemain matin, il attendait qu'ils se transpercent au moment d'être ramassés, pour que les vidangeurs se retrouvent dans de beaux draps, enduits de ce que le jeune homme n'avait pas mangé, de tout ce dont il n'avait pas voulu dans sa maison, pour les humilier et les regarder longtemps se dépêtrer dans ses restes. C'est ça qui l'aurait excité, même si pendant qu'il manquait la scène, les vidangeurs en redemandaient, se vautraient dans les déchets, aimaient leur emploi parce qu'ils y avaient baigné toute leur vie. C'est ce qui attirait l'homme-loup à coup sûr et pas seulement Figlio, cette odeur incrustée en eux après toutes ces années à se vautrer dans les odeurs de tout un monde. Sous leur peau et dans leurs veines, la pourriture avait fait sa place depuis longtemps et ressortait dans chaque goutte de leur sueur. C'est à cette fontaine que la bête s'abreuvait pendant la nuit, les quelques gouttelettes laissées à la terre.

Figlio ignorait ce qui le fascinait davantage : les vidangeurs ou l'homme-loup, l'objet de son attirance ou ce rival attiré par le même objet. Qu'est-ce qui le faisait se river à sa fenêtre avec autant d'assiduité? Un mélange des deux sans doute, ne plus savoir où donner de la tête et l'étourdissement, ou bien la peur d'être surpris, d'avoir à se retourner et à rendre des comptes, d'expliquer les causes de cet entêtement. À chaque fois, un sort du destin s'abattait sur le curieux, une belle-mère frappait à sa

porte, une petite sœur l'appelait pour une partie de cartes, une fiancée s'éveillait et demandait à être massée. Et il se retournait gentiment en refermant la fenêtre. Pendant ce temps-là, les vidangeurs faisaient leur travail et commençaient à transpirer contre les sacs de plastique alors que l'homme-loup jouissait dans les bois, libéré du regard des autres. Figlio, une fois de plus, devait attendre jusqu'au prochain mardi pour reprendre où il avait laissé, tenter de saisir quelque chose à la scène, quelque chose qui ne se dit pas à haute voix et que lui-même n'aurait su expliquer, même en criant.

En regardant par la porte entrouverte, j'ai dû me retenir pour ne pas parler, ne pas faire de Figlio cet allié que j'attendais depuis si longtemps en lui révélant que moi aussi, je regardais par la fenêtre de ma chambre tout en regardant vers la porte pour que personne n'y entre. Moi aussi, on m'avait fait rater bien des occasions de voir ce qu'il ne fallait pas et de me vider de cette jouissance qui attendait, enfermée sous ma peau. Et pour tout oublier, pour m'imaginer que je voyageais, que mon regard sortait de la maison sans effort, j'observais le monde avec des jumelles, prétendant n'avoir qu'un seul œil, tout voir dans un seul cercle et au plus près. Parfois, quand je voyais deux hommes se croiser sur la rue sans pouvoir les suivre chacun de leur côté, je me demandais pourquoi j'avais deux yeux si je ne pouvais regarder dans deux directions en même temps. Si ça avait été possible, Figlio aurait pu voir les vidangeurs et l'homme-loup du même coup, et moi ces gens qui passaient sur la rue et Samère en train de tout m'expliquer : « Les deux yeux, c'est pour voir mieux des deux côtés avant de traverser la rue. » Samère, elle n'avait d'yeux que pour le danger et ses réponses à endormir les plus abrutis.

Alors que j'avais presque oublié ma malformation en regardant la vie passer à travers cet œil de cyclope, mes deux cerveaux entassés dans un seul crâne, elle me rappelait que malgré tout, je ne pouvais penser à deux choses en même temps. Je ne pouvais imiter les exploits de cet écrivain dont on parlait dans la section littéraire du *Livre des records Guinness*. Un certain Richard Richard aurait réussi devant témoins à écrire deux romans en même temps avec ses deux mains, à penser à deux histoires en même temps avec un seul cerveau et à publier deux petits chef-d'œuvres pour le prix

d'un. Le titre de la page qui lui était consacrée : « Du génie : Un auteur ambidextre et son cerveau dédoublé! » Mais cette page ne disait pas que le prodige, comme tout bon prodige, s'était suicidé quelques semaines après son exploit, laissant dans l'ombre un nombre innombrable mais assurément pair de grands romans, et dans le deuil famille, amis et admirateurs. Tout ça pour dire qu'avec mes deux cerveaux, je n'étais jamais arrivé à rien, pas même au suicide, prisonnier de contradictions qui ne faisaient pas avancer le sort du monde et n'entraient pas dans son grand registre de records.

Oui, Samère ne manquait pas de me rappeler que je ne servais à rien, planté là devant ma fenêtre, regardant passer les filles au lieu de leur courir après. De toute manière, je les voyais toujours passer avec un homme à la main, déjà prises, toujours ces gens qui viennent par paquet de deux, main dans la main, tirant l'un sur l'autre pour jouer au maître et au chien. En les observant, je me promettais de ne jamais laisser un homme prendre mon bras pour une laisse et me guider autour de la ville, autour du monde en suivant ses traces. Je préférais rester faible tout seul que de m'imaginer que j'étais fort, que je pouvais sortir de ma chambre.

À part eux, seule une grosse femme passait tous les jours, et elle s'arrêtait souvent devant moi, mal prise avec la laisse de son chien, qui n'était pas un chien, mais son fils attaché par la taille au bout d'une corde. À chaque jour, elle s'arrêtait un peu plus longtemps, ayant un peu plus de mal avec son marmot qui tirait toujours un peu plus fort sur sa laisse, se laissant séduire par le léger souffle de liberté qui courait les rues. Si un prophète avait osé approcher sa progéniture, la grosse femme l'aurait camouflé de sa grosse chair, elle aurait même bloqué la montagne d'où il serait descendu pour ne pas qu'une voix vienne à son fils de chien, la voix d'un sauveur. Elle aurait rempli tout le cercle pour que je ne voie plus rien à rien, même pas les hommes courir derrière elle, les prophètes de malheur surgir entre elle et la montagne. Je ne les ai jamais vu descendre, ces hommes qui auraient pu me sortir de là, parce que le cercle ne s'est jamais déplacé. Mon œil se limitait à ce seul morceau de trottoir devant la fenêtre de ma chambre. Au fond, cet enfant en laisse l'était bien moins que moi.

C'est juste dans ma ligne de mire que les vidangeurs ramassaient nos déchets deux fois par semaine, là que je devais me fixer et espérer que la grosse femme ne vienne pas se planter entre moi et les déchets. Mais à chaque fois, elle venait me donner le goût de quitter la maison pour agrandir le monde, passer de l'autre côté, là où on peut admirer les hommes sous tous les angles. Figlio, lui, n'a pas grandi dans un cercle, mais devant une fenêtre grande ouverte et haut perchée, où il pouvait se sortir la tête et regarder de tous les côtés, parcourir le monde sans avoir à prendre son envol. Pourtant, lui non plus n'arrivait pas à le prendre et à tout laisser derrière lui, condamné à observer la vie sans y entrer.

* * *

Alors que les parents nous invitaient à descendre afin de nous donner quelques directives en cas d'invasion, je m'approchais un peu plus du but : entrer dans la vie du jeune fiancé, le voir me tendre la main sans que je ne la prenne pour le bout d'une corde. Mais au lieu de m'arranger pour qu'il s'intéresse à moi, j'ai parlé de mon frère, comme d'habitude, pour détourner l'attention de mon corps qui venait de trébucher. Pour m'alléger de mon poids, faire porter le blâme sur son dos pour tous nos malheurs, j'ai ouvert ma grande trappe en ouvrant complètement la porte de Figlio :

« Excuse-moi. »

« Qu'est-ce que tu fais? » (Il me parlait sans se retourner.)

« J'observe. »

« Pourquoi? Tu sais, moi, on ne m'observe pas à mon insu. Je ne suis pas un portrait. Je suis vivant, moi. Je vais te le dire, moi, ce que tu fais. Tu cours à ta perte. Et si tu continues comme ça, la fin approchera pour toi, on te catapultera de l'autre côté de la montagne, et si tu arrives à t'accrocher à un arbre et à élire domicile au milieu des hommes morts, tu le seras, toi aussi, parce qu'on va en finir bien vite avec cette bande de femmelettes »

« Je connais celui qui est à la tête du groupe. »

« Comment dis-tu? Tu es un des leurs? Un espion? »

« Non, c'est mon frère, c'est lui le coupable. Mais je ne suis pas avec lui. »

C'était suffisant pour me rendre sans me faire faire prisonnier. Suffisant pour que Figlio commence à me dominer en dominant sa peur. C'est vrai que de sa part, je ne m'attendais pas à une telle éloquence, à un ton aussi assuré. Pourtant, quelque chose clochait dans ses yeux que je pouvais voir se refléter par la fenêtre, un léger frémissement dans la chair du Titan. Tous ces mots en puissance qui sortaient de lui semblaient venir de la bouche du père, alors que ses yeux tremblaient et pleuraient en silence, embuant la vitre devant lui. Le Figlio d'hier et celui de demain se rencontraient en cet instant, l'enfant voulant devenir adulte, la femmelette voulant devenir un homme et rien d'autre. Dans son entêtement à en devenir un, il s'efforçait de tout voir en même temps, les vidangeurs, l'homme-loup, moi qui entraais et sa fiancée entre les deux, peut-être même ses beaux-parents en bas. Tôt ou tard, il serait un de ces hommes qui saisissent le monde en un tour de tête et sans s'étourdir. Mais ce jour attendrait encore un peu.

La veille au salon, sa belle-mère et toute sa bande d'amies s'étaient réunies pour se changer les idées, parler des deux tourtereaux en leur absence, de comment ils avaient l'air mignon ensemble, leur avenir et tout le reste. Comme un cheveu sur la soupe, la manière de parler de Figlio est tombée sur le sujet, et Xutero en riait, pour s'en moquer ou s'en réjouir, je ne sais trop, expliquant aux autres que son gendre aimait parler femme(s). Les autres ont ri aussi parce qu'elles ne savaient pas quoi penser, si leur hôtesse avait dit femme au pluriel ou au singulier, ne le prononçant pas dans un cas comme dans l'autre, ce qui changeait tout. Assis dans l'escalier, entre le poids de ces femmes et celui du couple chéri, j'ai cru comprendre que parler femmes voulait dire parler d'elles, de leur beauté, de leur beau sexe, de notre amour pour elles, alors que parler femme voulait dire parler en femme, à la manière de, se prendre pour une d'entre elles ou être tombé dans le mauvais corps. À partir de là, ce « s » manquant est resté gravé sur la peau de Figlio, de la même manière que ce « X » au début du nom de ses beaux-parents, toujours inscrit au milieu de son visage, un point d'interrogation entre ses yeux, parfois pendant au bout de sa langue, parfois caché

sous ses traits, serpentant autour de ses yeux, de sa bouche, son nez. De temps à autre, dans certains moments d'inconscience, une femme se faufilait sur son visage, sur sa peau de bébé, mais juste là, pas plus bas, même pas dans le cou qui se tenait droit et fier, la pomme bombée, ou sur les épaules où des poils noirs dépassaient de ses vêtements, des promesses de virilité.

C'est pour voir ce « s » en pleine face que je suis entré chez Figlio, pour tenter de résoudre l'énigme que je n'avais pas su éclaircir sans lui. Ainsi, je pensais faire du ménage dans ma tête, là où ça commençait à me faire mal parce que les événements s'y entassaient, me sortaient par les oreilles et par le nez, cherchant des issues de secours. Ça manquait d'air là-dedans, dans le vieux coffre à souvenirs que je n'arrivais plus à refermer sur mes épaules. Plus je passais de temps dans cette maison, plus on traitait le coffre en dépotoir, tout ce qui ne fonctionnait pas, toutes les bévues, tous les ratés de la famille s'y accumulaient sans mon consentement. En passant devant moi, on me jetait par la tête un autre problème, un autre poids à soutenir, encore plus d'histoires à amasser, et le soir venu, je devais faire le tri et garder ce qui me semblait bon, brûler le reste. Et en avançant vers la chambre du fiancé, je m'écroulais déjà, incapable de supporter tant d'énigmes, m'enlisant peu à peu dans un repos sans douleur où un prince charmant saurait me recueillir et aimer ma mort.

Au lieu de m'aider à me relever et de me porter dans son lit, Figlio m'a poussé du chemin, a couru par-dessus moi jusqu'à ses maîtres pour leur dire la vérité, rien qu'elle, agripper leurs talons sur le point du départ, leur répéter que mon frère était à la tête des Prochains, mais que je le reniais, que j'étais du côté des bons. « Eh bien nous le tuerons en premier comme la reine des fourmis, nous l'écraserons et ferons brûler ses pattes, puis le reste de la meute, et il ne restera rien, ni reine ni bestioles à nos pieds! » C'est ce que le maire a rétorqué sans la moindre trace de sarcasme, parce que lui et sa femme sortaient bien armés et bien intentionnés, désireux d'éliminer la vermine et de mettre fin à l'épidémie d'événements qui se rapprochait du cœur de nos vies. C'était déjà réglé dans leur tête, et c'est le neveu du maire, le beau et fort Apaolo qu'ils ont choisi pour prendre leur place et se tenir dans le cadre de porte avec

son corps de *doorman*, s'assurer que personne ne sortirait ou n'entrerait vivant pendant leur absence. De toute évidence, les parents ne s'étaient pas laissé attendrir par la déclaration d'amour proférée par les Prochains et n'avaient pas perdu de temps pour sauter aux conclusions et marquer les coupables au fer rouge. Ils trouveraient de quoi se loger à la mairie et de quoi se nourrir à la boucherie, même si tout ça était secondaire, parce qu'ils avaient décidé de s'emparer de la nuit, de ne plus dormir le soir venu quitte à se reprendre pendant le jour, pour repérer les activités clandestines de nos nouveaux ennemis et les lieux qu'ils contaminaient, l'existence qu'ils nous empoisonnaient.

Pendant que Figlio, entouré de ses petites sœurs, embrassait ses beaux-parents dans l'allée du jardin et serrait la main de son cousin comme pour lui passer le flambeau, je m'avançais pour prendre sa place au bord de la fenêtre, dans son socle. Devant moi, il y avait le bœuf, toujours là, toujours souriant et toujours vainqueur. En observant la famille se séparer, je n'ai pu m'empêcher de m'ennuyer de mes proches, ces parents que j'avais quittés dans l'orgueil. Ces caresses apprises par cœur et pleines d'un amour sans effort commençaient à me manquer, je l'avoue. Le maire et la mairesse, aussi parents qu'ils étaient, me traitaient encore en fantôme, sans doute parce que je ne connaissais rien à leur histoire, leurs combats, et je devais bien rire dans ma barbe en regardant dans les yeux leur monument disparu. Pourtant, dans ma prétention à être autre chose qu'un moins-que-rien, je savais ce que c'était que d'être une statue laissée à elle-même au milieu d'un jardin, au temps de mes parents.

La première fois qu'ils m'ont demandé de les accompagner en-dehors de la maison pour aller élargir la famille le temps d'un barbecue, je suis sorti par la porte de derrière et me suis immobilisé dans la cour. J'appelais ça le jeu de la statue, le seul où j'excellais : rester sans mouvement le plus longtemps possible, même si on se plaignait que je ralentissais le déroulement des événements. À chaque fois que les rendez-vous ne faisaient pas mon affaire, je perfectionnais mon jeu, me mettant au défi de m'immobiliser jusqu'à la mort, jusqu'à l'immortalité. Souvent, Samère y allait de ses tentatives de persuasion, du genre catholique : « Mon fils, tu es de chair

et de sang et cette chair s'affaîssera et ce sang s'écoulera. » Malgré tout, j'étais domicile au milieu des vignes et des plantes grimpantes dans une beauté indéracinable, sans me soucier de Sonpère qui pensait me faire craquer avec ses jeux de mots : « Regarde, notre enfant s'amuse à rester de marbre. »

Tant que les parents n'échangeaient pas leurs niaiseries pour des compliments, tant qu'ils ne se jetaient pas à mes pieds pour admirer cette sculpture qui ne mourra pas et qu'on ne mourra pas de regarder, je refusais de remuer, de respirer, même. Et quand ils jouaient le jeu, au moment où leurs regards implorants croisaient le mien, je cédaï. L'œuvre mourait en se vouant à toutes les directions, saluant, stimulant la foule de parents en lui envoyant baiser par-dessus baiser. Puis, après quelques enjambées, mes yeux de pierre se fracassaient sur les dalles du retour à la maison et je retrouvais mon strabisme juvénile, redevénais hésitant, tremblant et anxieux, égaré dans trop de chemins. À chaque fois, je chutais de ma scène et tombais dans tous ces bras familiers, leurs vêtements, l'odeur du lavage, toujours là pour me rappeler ma trop fragile humanité. En traînant mon corps jusqu'à la visite, Samère râlaït qu'elle n'en revenait pas que j'aie pu rester inconscient si longtemps, les muscles contractés malgré l'engourdissement, les crampes, le vertige. Selon elle, je n'arriverais jamais à rien en me faisant désirer. Les admirateurs finiraient par manquer de chair, et ils se nourrissent de chair, ces idolâtres, pas de promesses en l'air. Et un jour pas si lointain, il n'y aurait plus de parents pour venir à mon secours et me rattraper.

Ce n'est pas moi que Figlio admirait, à part ça, pas de ma chair qu'il voulait. Une fois les parents bien partis, le grillage bien barré, les sœurs bien rentrées derrière le corps de leur cousin, il s'est approché du bœuf qui commençait à le dégôûter, autant souriant dans sa face que brûlant dans son estomac. Et il le fixait avec un de ces airs de vérité qui vous coupe les jambes, tout en lui serrant le cou pour lui faire cracher tout ce qu'il cachait en son ventre depuis trente ans. Convaincu que la supercherie sur Leonardo avait assez duré, entouré depuis trop longtemps de citoyens s'amusan à jouer à l'autruche qui ne voit pas la terre s'effondrer autour de sa petite tête, le jeune fiancé s'est agrippé à la tête du bœuf et l'a fait chuter du haut de son piédestal. Il n'a

même pas baissé la tête pour la regarder dans les yeux et la menacer afin de lui soutirer toute la vérité. Il savait qu'elle se trouvait dans le vide, dans la place laissée vacante par l'ancêtre Leonardo. C'est là qu'il fallait regarder.

Lui qui n'avait jamais visité les grandes villes italiennes savait pourtant qu'à Milan, une statue du véritable da Vinci fixait tous les touristes et les Italiens sortant de la *Scala*, les menaçant de douter de son authenticité. Pas au courant, les Léonardiens continuaient de croire qu'ils possédaient la seule représentation du grand maître, que personne d'autre qu'eux n'était arrivé à faire tenir sa grandeur dans la pierre. Ainsi, on enterrait toutes les affaires d'origine, à commencer par le village insignifiant de Vinci, parce qu'ici, personne n'aimait les villages, seulement les cités et leurs monuments à la grandeur de l'homme. Lors de ses assemblées, le maire ne ratait pas une occasion de parler du corps de son génie, celui de *l'Homme universel*, un corps que les enfants devaient prendre pour une échelle, l'agripper pour monter sur ses épaules et le rejoindre au pays du génie. Jamais il n'évoquait le visage de *L'autoportrait à Turin*, vieux et fade, presque effacé derrière une couche de brume.

Les enfants, en vérité, n'avaient rien à faire ni de l'un ni de l'autre de ces corps, préférant le héros de bandes dessinées qu'on en avait fait, un héros accessible, pour parler dans les mots des vendeurs de héros, les bras ouverts avec un grand sourire, des vêtements colorés et des aventures rocambolesques à chaque numéro. On en avait d'ailleurs un numéro à la maison intitulé *Leonardo Hi-Fi Génie*, le seul livre d'enfant qui ait survécu au départ de mon frère. En revenant de ses funérailles, les parents avaient mis le feu à la bibliothèque pour enfants, en plus d'y brûler leur Bible de poche qu'ils avaient mise à l'index depuis longtemps, toutes les erreurs du passé, toutes les promesses de vie heureuse jetées dans le même tas. Même si je n'avais plus le droit d'être un enfant, j'ai trouvé ce livre oublié sous le lit et la poussière, et malgré mon excitation, j'ai dû m'arrêter à la page couverture. Un enfant mal élevé avait dessiné un visage contracté sur la face souriante du héros, un pénis en érection dans son dos en plus d'inscrire un F par-dessus le H de *Hi-Fi*.

Je n'ai pas demandé ce que voulait dire *Fi-Fi Génie*, qu'on m'explique la blague, le rapport, que Leonardo était une tapette, ce que mon frère avait déjà compris à cinq ans; il avait ça dans le sang. Dans leur feu, les parents avaient aussi dû jeter leur biographie de da Vinci, un autre livre interdit qui omettait pourtant de révéler pourquoi le grand génie n'avait jamais réussi à créer le plus élémentaire, le plus naturel objet de grandeur : un être humain. On n'y expliquait pas pourquoi il n'avait jamais eu d'épouse pour lui assurer une progéniture, et comment ses parents avaient dû pleurer en voyant leur œuvre s'arrêter là, entre les mains du plus grand génie de tous les temps. Mais on y écrivait en toutes lettres que da Vinci n'avait jamais eu d'enfants, ce dont personne ne doutait en-dehors de San Leonardo.

Comment les Léonardiens pouvaient alors expliquer que Leonardo le Puceau était leur ancêtre, par quel miracle? Figlio savait que la statue de Leonardo avait été découverte en 1974, quelques jours après la mort du père de Xtitano. C'est un des jardiniers qui, en travaillant, aurait trébuché sur un caillou. Mais comme il refusait de sortir du sol, on a bien dû creuser un peu plus, jusqu'à découvrir que le caillou était un coude, puis un bras, puis le corps entier et intact de Leonardo. Sous la sculpture, le maire aurait aussi déterré de vieux manuscrits perdus rédigés de la main du grand maître, révélant qu'il avait fait un enfant à une de ses domestiques, qu'il avait renvoyée par la suite, puis envoyé l'enfant dans un orphelinat d'une ville voisine. Des recherches auraient ensuite prouvé que cet enfant en avait eu un autre qui en avait eu un autre, toujours un garçon et toujours fils unique, jusqu'au maire actuel, père de sa fille Prospéra et de bien d'autres, et père adoptif de Figlio. Avec cette terre retournée qui déterrait l'ancêtre, le maire avait enterré les rumeurs concernant l'autre Leonardo, le curé, le saint pécheur mort et bien enterré, le père de personne, celui qui aurait engrossé une jeune villageoise contre la volonté de son dieu après avoir violé des enfants de chœur, des pensionnaires tout maigre et sans le poil. Cet homme que même son fils n'a jamais connu et qui l'aurait renié de toute manière, ce fils fort et viril qui savait flairer la piste des filles fertiles et dont les fils ont suivi les traces sans jamais inscrire leur nom dans le grand livre d'histoire de l'Italie.

Tout ça, Xtitano savait que ce n'était pas de l'histoire ancienne, mais bien des racontars concoctés par l'État italien pour empêcher San Leonardo de vivre sa liberté sans afficher le visage de la honte. Le génie tombé du ciel avait attendu ses admirateurs au fin fond du désert, attendu qu'on lui bâtisse un jardin, une maison, une ville et tout un royaume autour de son corps de saint, attendu le bon maire pour surgir de la terre. Cette statue, depuis près de trente ans, représentait le centre exact de San Leonardo, le point noir au centre du tourbillon, le bouchon retenant l'eau dans le bain. Et une fois le bouchon retiré, Figlio sentait bien que l'eau ne pourrait plus que nous aspirer vers un gouffre sans fond où nous nous enfoncerions un peu plus chaque jour en emportant les innocents. Le pourtour de la ville continuerait à exercer sa pression sur nous, coupables d'avoir déterré des mensonges et punis par la nature, par ce vent qui nous poussait de plus en plus vers le bœuf en cage, près à nous céder sa place.

Il était là, le nœud du problème, dans le visage de ce bœuf à l'air innocent. Et dans mon estomac, le nœud aussi, les brûlures, parce que j'avais osé manger la chair interdite. Pour me donner bonne conscience, je m'étais dit qu'en en mangeant en quantité industrielle, il finirait par ne plus y en avoir, et qu'à la fin, je pourrais marcher dans les rues de San Leonardo sans apercevoir le moindre bœuf, les ayant tous avalés, seulement entouré d'hommes, mes semblables, et les dévorer à leur tour. Figlio s'était dit la même chose bien avant moi, et ça n'avait rien donné, que des maux de cœur. Sans parler du maire qui avait passé sa vie à engloutir des preuves et à en faire des déchets. Que pouvions-nous contre un monde en surabondance, en constante reproduction, où mêmes les vidanges faisaient des petits? On pouvait encore sentir cette odeur infecte que les vidangeurs n'avaient pas pu emporter avec eux pour la répandre dans la ville, chez les pauvres gens. Et si Figlio se laissait étourdir, c'était pour ne pas avoir à me regarder à sa fenêtre, ne pas voir sa faute se dessiner, celle de toute sa famille reflétée dans mes yeux.

* * *

Pendant que Figlio remontait à l'étage, je quittais la fenêtre et courais jusqu'à ma position initiale : à quatre pattes. C'est là que je voulais être, à ses pieds, recevant les ordres, les exécutant, fidèle à mon maître comme une bonne bête. Mais il n'avait aucun ordre à donner, que des questions, encore plus de questions.

« Qu'est-ce qui se passe avec toi ? Pourquoi ne peux-tu pas te relever ? »

« Parce que j'ai mal aux mains. C'est comme si j'avais froid dans les os. Et je suis incapable de soulever mon corps. »

« Et tu penses que moi, je vais t'aider ? »

« Non, je préfère rester comme ça. »

« Ne parle pas trop fort, tu vas la réveiller. Comment peux-tu aimer rester comme ça ? »

C'est là que ça a commencé à s'échanger, à parler en même temps, le trop-plein à sortir de partout et dans tous les sens. On s'interrompait, on se reprenait, et finalement, c'est lui qui reprenait le dessus. Entre lui et moi, je savais que ce serait confiance pour confiance, qu'elles auraient une valeur marchande, s'échangeraient les unes contre les autres. C'est seulement de cette façon qu'on apprendrait à se connaître, par le troc, comme mes ancêtres l'avaient fait avec les autochtones, une peau d'ours contre une arme à feu. Et avec Figlio, j'étais le colonisateur et lui l'autochtone, j'allais de l'avant et je devais rendre des comptes, la lame au cou, expliquer les raisons de ma venue et de ma chute.

Avant d'aller réveiller Prosphera parce qu'il était temps, il a regardé mes mains écrasées sur le sol, et mes jambes presque paralysées par un genre de froid qui n'avait pas sa place ici, qui ne s'était jamais rendu aussi loin, mais qui avait traversé l'Atlantique à travers mon corps. Et Figlio reculait de peur d'être contaminé, gelé à mort. Il ignorait que les arbres dénudés et enveloppés de givre survivaient à l'hiver, que les langues d'enfant collées aux clôtures ne passaient pas le reste de leur vie sous silence. Devant ses yeux qui les regardaient comme on regarde un coupable, mes mains se sont mises à pâlir de plus belle, effrayées par ce feu qui s'apprêtait à lui sortir des yeux. Je devais me livrer, pas le choix, tout révéler sur moi, sur ce corps

difforme et infirme, ne rien laisser au hasard, commencer du début et remonter jusqu'où on en était.

Tout a commencé par les fesses. Un matin d'automne, un peu plus frais que les autres, mon premier voisin, un garçon de mon âge, m'a invité à aller jouer dans sa maison. Déjà, ses parents le laissaient seul, le soir, pour aller danser. Depuis quelques jours, quand il sortait sur le balcon, il me regardait glisser mes doigts sur la fenêtre, moi qui espérais que le froid attende un peu, ne vienne pas tout de suite découvrir ce que j'inscrivais, les signaux que je lançais à mon nouvel ami. Pendant que les parents tournaient le dos, je suis allé jouer un peu de son côté, à l'envers de ma chambre, mais pas vraiment, pas en amis, pas le jeu que j'attendais. Lui, il attendait quelque chose, on aurait dit, me regardait avec des yeux que je ne pouvais pas comprendre, pas encore, le regard que mon frère m'avait tendu de peine et de misère, peut-être. Un regard pas vraiment satisfait, pas heureux, toujours inquiet, bien qu'excité, émoustillé par ce manque qui pourrait nous causer du tort si un parent venait à le découvrir.

Mais mon voisin, pressé de m'inviter et pressé d'en finir, de me mettre à la porte, n'a pas attendu que le mal nous tombe dessus. Avant que je m'en aille, il avait une surprise pour moi. Il m'a demandé de sortir sur le balcon et de me fermer les yeux devant la fenêtre de la porte, le nez collé à la vitre un peu froide, alors que lui resterait à l'intérieur, bien au chaud. Dans le noir derrière mes yeux, je n'ai pas eu le temps de voir grand-chose, pas même le chemin du retour. Seulement un peu plus de noir, un long tunnel qui ne menait qu'à lui-même, où je n'aurais trouvé aucune issue si j'avais cherché à m'enfuir. Pourtant, je me suis senti bien un court instant, réchauffé par une source mystérieuse. Quand j'ai ouvert les yeux quelques secondes après le signal, j'ai eu l'impression de me réveiller dans un autre trou noir, et j'ai commencé à reculer pour sortir de la noirceur, pour voir mon voisin. C'est ses fesses que j'ai vues, appuyées contre la vitre, ses fesses sans rien, sa peau presque collée à la mienne, mais collée au chaud de la fenêtre et la mienne au froid, projetant ma peau à un pôle opposé de la sienne.

À ce moment précis, la terre s'est imposée entre nous, toute la distance du monde entre nos deux peaux. C'est pour ça que je me suis sauvé, pour ne pas connaître la chaleur de sa peau, pour ne pas connaître ce pays ensoleillé où on cultivait le bonheur. Mais en me retournant, j'ai pu apercevoir la trace de son cul dans la fenêtre, aussi éphémère que la buée que je faisais l'hiver en expirant, mais là, incrustée dans ma vie. Pendant longtemps, j'ai senti ses fesses respirer dans mon dos, me rappelant que ce n'était pas terminé, qu'elles allaient ressurgir dans n'importe quelle fenêtre entre moi et son pays chaud. Je ne savais pas, à ce moment-là, que je venais de faire la connaissance du dieu Zanus et que je passerais ma vie à le fuir pour ne pas croire en lui; lui viendrait me visiter la nuit pour que je le désire à mon insu.

Mon voisin n'a pas perdu de temps à se trouver d'autres voisins, un peu plus loin, un peu moins froids et moins fuyants que moi. Il est vite devenu ce genre d'homosexuel à la mémoire courte, ceux dont la vie se voit transformée du jour au lendemain par une révélation qu'ils aiment nommer la sortie du placard, le *coming-out*. Parce qu'à partir du moment où ils nomment la chose, où ils mettent un mot sur leur corps gauche et légèrement défectueux, ils passent à une autre étape, c'est-à-dire la fête, la joie, afin d'oublier leurs longues années de misère. Et ils les oublient, ces années, ils y arrivent grâce à tous ces gens autour d'eux qui savent qui ils sont, que c'est coulé dans le béton, accepté, réglé, rangé dans le tiroir ou au placard, au fond du dossier.

Quelques années plus tard, mon voisin, qui ne l'était plus, s'est même fait tatouer le mot *Sinner* au-dessus des fesses, comme était écrit *Bienvenue* sur le tapis des parents, dans l'entrée. Malgré sa pauvre éducation, le catholicisme n'était pas totalement sorti de son corps. Il devait croire qu'être digne de recevoir un tas de convives dans son dieu faisait de lui un grave pécheur, mais un pécheur qui s'assume, bien avec ça, qui croit mais ignore en quoi, qui croit au plaisir de la chair, peut-être, et à son incarnation dans le corps des hommes. Ce qui est sûr, c'est qu'il se croyait pécheur et en était fier, sans culpabilité, sans confession, parce qu'il savait qu'il n'était pas responsable, que les événements l'avaient mené là, à son propre anus et à

ses péchés, à cause du curé de notre paroisse qui n'avait pas perdu de temps pour l'inviter à se confesser. *Sinner* n'a jamais porté plainte pour sodomie, agression, pédophilie, parce qu'il a tout de suite su qu'il aimerait ça. Même s'il n'a pas aimé du premier coup, il savait qu'il aimerait ça, que ce serait sa drogue, une envie collée à la peau. Sa famille s'est élargie au rythme de son dieu. Et si moi, je ne l'ai jamais revu, c'est que je continuais à m'enfuir de mon côté, le plus loin possible du sien, évitant de regarder mes fesses dans le miroir afin d'oublier ce trou noir qui me poursuivait sans relâche. Mais même oublié, le mal entre mes fesses est vite remonté jusqu'au dos.

Après l'épisode du voisin, je me suis mis à mal dormir, ou pas du tout, la tête entre les jambes jusqu'au matin, à cause de mon dos, sans doute, mais bien plus à cause de ma tête. C'est ce que disait Samère en chantant : « Tu as la tête trop pleine d'idées, mon enfant, qui ne mènent pas aux champs dorés du sommeil profond. C'est pour ça qu'il y a ton dos et pas de dodo. Dormir, c'est commencer à ne plus s'occuper de rien, c'est ça que tu ne comprends pas parce que tu n'arrives pas à desserrer les poings pour en faire des ailes ». Je me moquais bien de ses métaphores de comptines qui m'aidaient à ne pas m'endormir, convaincu que dans la nuit, il y en avait d'autres, de ses métaphores, des tas de lutins, de licornes et de chérubins dignes du plus doux des arcs-en-ciel. Et ce n'est pas dans les couleurs que je m'endormais, mais dans le noir profond. De son côté, elle se trouvait bien drôle de me dire de dormir sur le ventre et de penser à autre chose, de faire comme si rien n'existait, que l'existence, je prenais ça trop à cœur, que mon dos et le reste, ce n'était pas la fin du monde après tout, qu'il y avait les membres qui allaient bien, mes oreilles, mes yeux, mon ventre, que c'est à eux que j'aurais dû penser en allant me coucher et pas à mon dos et à la misérable existence qu'il me faisait. « Mon enfant, tu devrais penser à ton dos comme à une vallée un peu raboteuse et à des enfants qui courent dessus, qui se roulent dans l'herbe jusqu'à égaliser le terrain, donner un massage à ton pauvre dos ».

C'était sa dernière trouvaille dans l'embrasement, où je la méprisais autant qu'une porte qui ne veut pas se fermer, autant que la lumière qui entrainait et m'empêchait de

fermer l'œil. Et même si elle n'avait pas totalement tort, je ne pouvais que la mépriser avec ses discours d'adieu et elle ne pouvait qu'avoir tort et moi continuer à ne pas dormir ni sur mes deux oreilles ni sur mon dos. C'est là que j'ai commencé à refuser de dormir où que ce soit, à cause de ce mal incurable, infatigable : ma maudite existence. Puis, j'ai découvert la neige, quelques mois plus tard, le seul endroit qui épousait toutes mes difformités et me conduisait directement au pays du rêve, celui des fleurs qui n'arrêtent jamais de pousser et de sentir bon, même si Samère parlait de grippe et de grippe mortelle, de plus jamais de rêves au repos éternel. Le blanc avait effacé le noir des mauvaises nuits, et seulement lui me faisait tout oublier. Mais en avril, quand la neige fondait, je cessais de dormir pour ne recommencer que sept mois plus tard. Durant ces longs moments d'insomnie, je préparais mes plans d'exil vers le Groenland, pouvoir dormir toute une année, ou au moins six mois et les six autres en Arctique, loin de la lumière et du soleil qui faisaient fondre mes rêves. Et quand j'abandonnais mes idées de fou, au lieu de découvrir les vertus du café, de la drogue ou des films d'horreur, je regardais Sonpère couper du bois dans la cour pour les mois à venir, ceux où je dormirais enfin.

C'est là que le mal s'est répandu jusque dans mes mains. Une fois l'hiver revenu, Samère m'a tellement emmitouflé de pelures pour aller jouer dehors que je ne me sentais plus, aucune sensation dans mes membres, aucun froid ni devant ni derrière. Pour m'entourer de nuit, je me suis étendu dans la neige et j'ai ouvert les yeux sur le ciel tout blanc. Je l'ignorais, mais en essayant de dormir, je déconcentrais le coupeur de bois, je l'empêchais de travailler à réchauffer sa famille. À croire que je mettais des anges dans son chemin et qu'il trébuchait dans leurs ailes, pas habitué aux gentilles bêtes venues du ciel. C'est pour ça qu'il m'a traîné jusqu'à la ruelle, pour que je ne mette plus rien entre le ciel et la neige, plus rien devant son arme qui voulait en finir avec l'hiver. Je savais que dans la ruelle, une rivière coulait sous la couche de glace, une rivière qui menait à l'océan. Avec sa hache, Sonpère l'a fendue, s'est accroupi par-dessus moi et m'a serré les poignets, rien de plus. Je veux dire, pas de détails émotifs, pas de colère dans les mots, pas de rage dans les yeux, même pas de

honte, rien pour essouffler le coureur des bois. Devant moi, l'eau coulait, belle comme un printemps, aussi douce que lorsqu'on s'y trempe les orteils avant de se laisser emporter. Pour moi, c'était la même eau, la même douceur, même si je me trompais : c'était de la douleur.

J'ai connu le froid bien après l'hiver, le beau paysage blanc, muet. Il est né quand Sonpère m'a glissé les mains dans l'eau, les laissant là pas même une saison, juste le temps que j'apprenne ma leçon. Mais je ne sentais rien. Ses mains me serraient si fort qu'on aurait dit qu'elles souffraient à ma place, que lui apprenait le froid pour que moi je n'aie jamais à l'affronter; une initiation à la mort facile. Il avait beau m'enseigner qu'« on se rit de la douleur », je n'avais pas de quoi souffrir, pas de quoi rire. C'est mon sang qui apprenait à ma place, c'est en lui que le froid se répandait. Et mon sang devait bien rire de moi.

Après quelques secondes, c'était terminé, on quittait la mer pour rentrer à la maison et on m'enlevait toutes mes pelures. Je pouvais retrouver la chaleur du dedans, les rideaux fleuris et l'été perpétuel. En enlevant mes mitaines, j'ai réalisé que mes mains avaient changé de couleur et refusaient de remuer, de faire ce que je leur disais de faire, perdu toute sensation, leur couleur d'enfant; coupées, on aurait dit. Les jours suivants, j'ai pu voir leur fantôme au bout de mes bras, trembler comme des feuilles d'automne, s'apprêtant à tomber entre mes pieds, passer l'hiver sous la neige et disparaître au fond des éléments pour que des mains neuves me repoussent au printemps, plus belles et plus solides que jamais, prêtes à affronter les intempéries, la hache et l'eau glacée. Mais malgré tout ce que je regardais par la fenêtre, mes mains ne tremblaient pas joliment de l'autre côté avec les feuilles. Elles grinçaient, plutôt, le son d'une machine rouillée qui a fait son temps et qui va bientôt s'écrouler en morceaux, réduite en poussière. C'en était fait d'elles et personne ne pouvait les remplacer, m'en greffer d'autres pour que je puisse faire tenir ma vie en un seul bloc, faire quelque chose avec, en faire un petit bonheur incassable. Ce jour-là, j'ai commencé à haïr l'hiver où je m'endormais et la nuit du même coup. Et à partir de là,

je n'ai plus fermé les yeux sur la vie tout alentour, je n'ai plus fermé la tête où tout s'amassait.

* * *

Prospera s'est finalement réveillée, alors que j'en finissais avec mes histoires. Je me suis relevé tout seul, faisant mentir tout ce que je venais de raconter, toutes mes blessures. Malgré la mort dans mes mains, j'arrivais à les faire revivre au bon moment pour sauver la face, comme Figlio qui prenait ses airs de Titan, m'écoutant sans verser une seule larme, sans avoir pitié de moi et des histoires tristes que je racontais sans m'émouvoir. Neutre, pour ne pas dire mort, pour ne pas qu'il s'épanche et s'éponge sur mon épaule en me racontant à son tour les tortures du passé, les insultes dans la cour d'école et les montagnes de malheur à surmonter. Entre hommes, il ne fallait pas jouer à la douleur, à compatir et à se comprendre les uns les autres, à se tenir par la main pour s'entraider quand des hommes encore plus forts nous font du mal. Pour le fiancé, il était temps de se retourner, pas pour me regarder dans les yeux, mais pour renouer avec ses devoirs conjugaux, ceux-là auxquels il ne croyait pas plus qu'en nos yeux qui se croisaient dans le noir.

En me reconduisant à ma chambre comme si c'était déjà la nuit, Figlio m'a regardé de ce drôle d'air, pas tout à fait en juge, pas tout à fait en complice, un peu entre les deux, les yeux d'un homme de foi, plein de sévérité et de tolérance. D'une main, il ouvrait la porte de mon doux sommeil, et de l'autre, il la refermerait violemment. Chacune de ses mains parlait différemment : la droite me caressait avec de petites attentions, presque des clins d'œil, me souhaitait de bien reprendre mes forces, et la gauche me serrait par le cou sans pitié, me bottait le cul, m'accusant de ne pas avoir assez de forces. Et entre les deux, pas même un petit « bonne nuit ». Il savait que je ne trouverais pas de neige en dessous de mon lit. Avant de fermer la porte, mon drôle d'ami n'a dit qu'une seule chose avec les yeux dans l'ombre.

« Le temps n'est pas aux confidences. Il est à la guerre. »

ESSAI

L'APOSTROPHE ET LA MAJUSCULE :
ÉCRIRE EN HÉROS

AVERTISSEMENT

D'entrée de jeu, je tiens à faire part au lecteur du caractère purement subjectif de cet essai. Son objectif étant de témoigner d'une posture de romancier et non de théoricien, de surcroît dans un espace restreint, je me suis permis quelques raccourcis de sens par rapport à certains concepts. De ce fait, étant donné le ton plus essayistique que théorique pour lequel j'ai opté, la réflexion peut parfois paraître partielle, voire injuste envers certaines idées reçues et certaines tendances contemporaines. Cette réflexion d'accompagnement au roman *Avant les falaises* agit comme lien entre ma propre fiction et la littérature comme globalité. Loin d'aboutir à des conclusions fixes et à une synthèse, cet essai cherche à composer une figure d'écrivain, avec ses partis pris, son engagement, ses excès, qui laissent entrevoir ce qui est en jeu dans mon écriture et dont l'œuvre présentée dans le mémoire donne l'exemple. En entrant dans l'imaginaire d'une pratique, on se trouve inévitablement confronté aux travers, aux démesures, à l'entêtement propres à une subjectivité. Néanmoins, il me semble important de préciser que malgré le ton quelque peu emporté, peut-être radical de cet essai, je n'ai pas voulu fixer les paramètres de la littérature de mon temps. J'ai seulement cherché à m'y faire une place.

OUVERTURE : L'apostrophe et la majuscule

Comme nous admirons ceux de nos maîtres qui ne parlent plus, la bouche pleine de terre! L'hommage vient alors tout naturellement, cet hommage que, peut-être, ils avaient attendu de nous toute leur vie. Mais savez-vous pourquoi nous sommes toujours plus justes et plus généreux avec les morts? La raison est simple! Avec eux, il n'y a pas d'obligation. Ils nous laissent libres, nous pouvons prendre notre temps, caser l'hommage entre le cocktail et une gentille maîtresse, à temps perdu, en somme. S'ils nous obligeaient à quelque chose, ce serait à la mémoire, et nous avons la mémoire courte.

Albert Camus, *La chute*

Commençons donc par une petite anecdote personnelle pour réchauffer le public. N'est-ce pas ce que toute audience qui se respecte attend, suspendue aux lèvres du *stand-up*, du *wanna-be* qui se prend pour un petit comique de circonstances? Évidemment, je ne suis pas là pour divertir avec mes histoires, mais il me semble tout de même important de révéler ce qui donne son titre à cet essai. « L'apostrophe et la majuscule » font partie de mon nom de famille, que j'ai appris à écrire de cette façon et pas autrement, l'apostrophe et le A majuscule qui lui succède, dans le respect absolu de mes ancêtres. Malgré tout, personne ne sait comment écrire parfaitement ce nom dans le merveilleux monde de la bureaucratie, où il vaut mieux vérifier pour ne pas commettre d'erreur. La plupart du temps, on me demande donc de préciser. Généralement, je me sens mal à l'aise d'avoir à dire que mon nom prend une apostrophe et une majuscule, digne d'une grande lignée de l'aristocratie française. Il ne manquerait plus que le « de » de noblesse entre mon prénom et mon nom de famille pour compléter le portrait, m'élever au-dessus de la masse et survoler la Belle Province. Souvent, je me tais et les laisse l'écrire n'importe comment.

Cet incident, somme toute banal, ne devient une histoire que parce qu'il se répète et qu'il finit par me faire parler. Je pourrais le laisser mourir dans les classeurs de la bureaucratie, mais quelque chose me pousse à en faire tout un plat, à lui donner de la résonance. C'est peut-être le début d'un récit, auquel je pourrais ajouter que mon apostrophe a déjà fait boguer un ordinateur au Consulat de France à Montréal, parce

qu'il ne reconnaissait pas ce signe de ponctuation. À croire que même mes ancêtres, les Français, éprouvent des problèmes avec mon nom, comme si mon passé refusait d'admettre que j'existe. Et voilà que la machine à spéculer se met en marche. En accumulant ce genre de petits événements et en en faisant des obsessions, un individu comme les autres commence à élaborer son propre mythe, à se prendre pour un autre, quelqu'un dont la petite histoire est significative symboliquement. À ce que je sache, mes ancêtres n'ont jamais fait de cas avec leur nom de famille. S'ils savaient que je me prends pour un écrivain, pour un héros de ma propre vie alors qu'ils ont passé la leur à bûcher pour survivre, sans doute qu'ils me renieraient. Dans cette grande lignée de coureur des bois et de bûcherons qui bâtissaient eux-mêmes leurs maisons, que viendrait faire ce spéculateur essayant désespérément de bâtir une histoire qui se tient? Sans le vouloir, je mythifie de plus belle.

Tout ça pour dire que cette apostrophe et cette deuxième majuscule me donnent beaucoup à penser, tout un monde à créer, un monde de fiction, bien sûr, mais aussi une occasion de penser le héros et son héroïsme en évolution, de me demander ce qu'ils ont encore à voir avec l'écriture romanesque. Scruter ce désir d'écrire un roman dense et complexe malgré l'exigence contemporaine de brièveté et de rapidité à laquelle les artistes sont confrontés. Questionner cette obsession par rapport à soi-même, à son propre nom : comment la fiction romanesque dépasse la petite vie qui n'a pas de sens, pour devenir un mouvement vers l'extérieur, une construction héroïque. Tenter de répondre à la question que pose Carlos Fuentes : « Le roman est-il mort?¹ », et me demander pour qui je me prends de prétendre avoir écrit un roman, d'avoir osé le ressusciter, peut-être, parmi tant d'autres. Et aller jusqu'au bout, me prendre pour un autre, un surhomme capable de contenir une fraction du monde en quelques centaines de pages, me mouvoir entre la pensée et l'action, tel un héros moderne.

Voilà un peu ce que je me propose de faire. Mais assez parlé, et allons de l'avant!

¹ Carlos Fuentes, *Géographie du roman*, coll. « Arcades », Paris, Gallimard, 1997, p. 9.

CHAPITRE I : Du héros de Dieu au citoyen abandonné. Quelques malaises

Pour commencer, il faudrait poser les vraies questions. « Où sont passées nos idoles? » Pas exactement. Je crois humblement qu'il y a plus urgent. Parce qu'avant les idoles, il y a Dieu, et il y a lieu de se demander où il a bien pu passer, et pas seulement dans la littérature. De cette question en découlera une autre, plus technique : qu'est devenu le narrateur omniscient? Mais commençons par Dieu, sa mort annoncée. Il y a lieu de douter de sa totale disparition, même si les églises se vident et se transforment en condos, même si les écritures nihilistes semblent avoir pris le dessus sur les Odyssées, les quêtes du Graal et les Georges Bernanos de la littérature. Il semblerait pourtant que Dieu n'ait pas été totalement évincé du monde et que, à l'image de son fils, le Christ, il possède la faculté de ressusciter sous les yeux des plus incrédules. Je n'entrerai pas dans les questions d'ordre religieux, mais me contenterai d'évoquer notre besoin vital de transcendance. Parce que, franchement, autant dans les livres que dans le monde, qui peut prétendre avoir suffisamment de foi en sa liberté de penser pour vivre ou créer une œuvre sans lien avec une certaine forme d'absolu?

Pourtant, bon nombre d'écrivains, à l'image de n'importe quel citoyen, vénèrent leur moi chéri à la place de Dieu; ils n'ont pas trouvé mieux pour le remplacer. Ils ne sont pas plus fous que les autres, les écrivains, ils ont aussi droit au bonheur sur terre, même s'ils doivent passer par une exhibition de leurs plaies presque gênante, presque chrétienne. Le problème, quand cette thérapie par l'écriture se fait à la première personne, c'est qu'il semble manquer quelqu'un dans le décor, quelqu'un pour donner sens à l'expression du moi. On pourrait nommer ce manque, dire le monde, l'altérité, l'Autre, les autres, petits et grands, des choses qui semblent aller de soi dès qu'on ouvre les yeux, mais qui parfois semblent s'évaporer au moment où on prend la parole. À l'époque où les écrivains racontaient les péripéties du héros à la troisième personne, cette présence omnisciente s'occupait de tout : de raconter ses aléas sans s'émouvoir, de panser toutes ses plaies, de séparer le bien du mal tel un dieu divisant

les cieux de la terre, de faire évoluer le héros dans un monde précis, construit, qu'il soit mythique ou réaliste.

Donc, pendant longtemps, le héros n'a pas su écrire. Et même aujourd'hui, malgré toutes ses prouesses, a-t-on déjà vu Superman en train d'écrire, ne serait-ce qu'une petite note sur la porte, du genre « Parti sauver *Smallville*, de retour pour le dîner » ? Le superhéros, étant partout, transcendant le temps et l'espace, pourrait être un narrateur omniscient, si seulement il avait quelque chose à raconter. Mais revenons à « pendant longtemps », quand l'arme du héros n'avait rien à voir avec le langage. Disons que pour entrer dans le monde, il n'avait pas à s'écrire, à se représenter dans l'action : il s'y trouvait. Et un autre se trouvait au-dessus de lui, guidant ses pas vers le chemin infini de l'aventure. On peut l'appeler Dieu, on peut l'appeler narrateur omniscient, ou on peut confondre ces deux entités en une seule puissance, oublier que l'histoire s'écrit et se laisser bercer par ce regard englobant, cette instance qui sait tout, mais qui ne vient de nulle part et qui n'a pas d'identité, à priori. Marthe Robert, dans *Roman des origines et origines du roman*, évoque le caractère de ce narrateur sans origine : « Embrasser le Tout, être la matière elle-même pour savoir ce qu'elle pense et la voir se faire, régner sur toutes choses par la seule puissance d'une psyché bien retranchée de sa propre splendeur, et par là, se mettre soi-même à l'origine de la vie² ». N'est-ce pas là la prétention de tout narrateur, et celle de l'écrivain de faire passer inaperçue cette narration ?

Malgré tout, nous ne sommes pas dupes. Quoi qu'on en dise, le héros classique, épique, est dirigé. S'il est constamment dans l'agir, c'est que cet agir se voit contrôlé par une force qui le transcende. Même si l'écrivain arrive à nous faire croire que le héros agit dans le monde, et même si c'est lui qui reçoit les lauriers pour sa bravoure, on sait très bien que c'est celui qui tient le crayon qui trace la voie à l'exploit. C'est lui qui se prend pour un surhomme en racontant le monde à distance. À ce sujet, Marthe Robert précise le double sens de l'expression « faire un roman » : « c'est

² Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, coll. « Tel », Paris, Grasset, 1972, p. 336.

“gagner le cœur d’une personne de condition supérieure, comme on voit dans les romans”, puis “raconter les choses autrement qu’elles ne se sont passées”, donc *agir* à l’instar du héros et *mentir* à la façon du romancier³ ». Donc, l’écrivain est à la fois romancier et héros. Évidemment, cette place de romancier, cette conscience d’écrire a mis du temps avant de s’inscrire dans la quête héroïque. Si les récits épiques étaient voués à un substrat de vérité et de grandeur morale, le roman a pendant longtemps fait figure de petit menteur à la morve au nez, seulement bon à inventer des histoires, à « faire du roman », c’est-à-dire à s’emmêler dans un « tissu de fables incroyables⁴ ». Dans les mains du narrateur, cette puissance de contrôler les péripéties du héros et de le diriger vers un idéal s’est tranquillement transformée en possibilité de mentir au sens de créer, de jouer avec les éléments, de passer de l’extériorité à l’intériorité, de pousser le personnage à s’égarer dans d’autres chemins, ceux de sa conscience, quitte à ce qu’il se rebelle contre celui qui prétend le diriger et qu’il finisse par prendre possession de la parole.

Avec la pensée nietzschéenne, une autre conception de l’héroïsme est née, plus contradictoire et plus exigeante, et déterminante par rapport à l’agir du héros :

S’émanciper de son emprise [l’absolu], voilà la première épreuve que devront traverser les esprits audacieux. Elle oblige à une attitude héroïque différente de l’héroïsme wagnérien, une attitude hautement contradictoire parce que capable de renoncer au caractère impartial et définitif du vrai sans pour autant renoncer à la connaissance comme telle.⁵

On a beau parler d’agir par rapport au héros classique, ce n’est qu’en se transformant en chercheur, en poseur de questions qu’il est devenu véritablement actif, ne se faisant plus « manipuler » par son auteur. En conséquence, dans le roman moderne, le lien entre le narrateur et son héros est de plus en plus serré, souvent jusqu’à la disparition d’un espace entre les deux : le héros a osé ouvrir sa grande trappe pour raconter ses périples intérieurs. Bien que la culture moderne soit encore marquée par les grandes figures héroïques de la littérature épique (c’est d’elle qu’ont découlé les

³ *Ibid.*, p. 34.

⁴ *Ibid.*, p. 34.

⁵ Antonia Birnbaum, *Nietzsche. Les aventures de l’héroïsme*, coll. « Critique de la politique », Paris, Payot, 2000, p. 22.

superhéros américains, coulés dans le même moule de vaillance et d'immortalité), le héros est devenu peu à peu narrateur de sa propre vie, ce qui implique nécessairement qu'il s'en fasse avec son identité, son propre devenir au détriment de celui du monde. Le vingtième siècle a vu naître l'anti-héros, qui n'est qu'un premier état de ce que sera le héros contemporain, souvent nihiliste, narcissique et exhibitionniste à outrance.

Plus souvent qu'autrement, la croyance moderne se veut une absence de croyance, ou encore de toutes petites croyances à bon marché (les anges gardiens, le Feng Shui, la psycho-pop), celles qui nous aident à petite échelle et surtout à ne pas voir plus loin que le bout de notre nez. Dans son bagage, le citoyen modèle accumule les petits bonheurs, les miettes d'un absolu qui lui a trop longtemps promis un paradis fuyant. Aujourd'hui, le héros évolue dans la culture, lutte contre les forces de la civilisation, au lieu de combattre dieux, monstres et merveilles. Ses obstacles sont principalement sa famille (ses origines), ses patrons (l'autorité) et la société (la loi), en plus de son propre moi rendu malade par cette même civilisation dans laquelle il doit vivre malgré lui, malgré ses aspirations à une plus grande liberté. Il est d'abord tourmenté par son malaise, son incapacité à agir dans le monde, entouré qu'il est de forces insaisissables, les forces politiques et capitalistes, souvent âmes sœurs, ayant pris la place laissée vacante par Dieu et ses actionnaires religieux. Contrairement aux héros chrétiens, multiples incarnations du Christ dont la quête est intimement liée à l'appel du divin, le héros moderne ne sait plus à quel saint se vouer. Quand il ne s'épanche pas devant la grandeur de son président, puisqu'« il arrive que, pour louer tel chef d'État, on l'appelle le plus illustre des héros historiques⁶ », il choisit de se vouer à lui-même, désabusé et incapable de chercher au-delà de sa propre image. Sans rien autour de lui, ni dans le temps, ni dans l'espace, le héros n'a plus qu'à se dire : « Je suis la fin. »

⁶ Maurice Blanchot, « La fin du héros », in *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 540.

Cette adoration de soi, je l'appelle l'auto-idolâtrie. Pas très élégant comme terme, je l'admets. On pourrait dire narcissisme, tout simplement, mais ce dont je parle, ce n'est pas un amour de soi naïf et contemplatif, mais bien douloureux, en vue d'une rédemption, d'une guérison : donc un amour très chrétien, qu'on le veuille ou non. Parce que se vouer à de l'invisible n'a jamais satisfait la culture chrétienne occidentale, le culte de l'image n'est pas près d'être passé de mode. Jésus a simplement été remplacé par des images plus attrayantes, plus *sexy*, encore plus dévêtues que ne l'était le fils de Dieu sur la croix. Malgré tout, je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour la religion hébraïque et l'interdit de représenter le Seigneur, qui m'aide à penser le rapport au langage : les mots qui refusent l'amour de l'image, et donc l'idolâtrie des icônes de chair ou de papier. Les mots qui m'empêchent de dire « Moi-même, ce héros » et de m'élever avant même d'avoir touché à la gloire. Parce que, comme l'écrit Blanchot : « Le héros n'est rien s'il n'est glorieux. Le mot exploit marque cette relation avec le dehors, l'héroïsme ignore le for intérieur, comme il ignore le virtuel et le latent. La gloire est le rayonnement de l'action immédiate⁷ ». D'ailleurs, dans *Batman Begins*⁸ de Christopher Nolan, le héros affirme que ce n'est pas son for intérieur, mais ses actes qui le définissent. Et par le passé, c'est ainsi qu'il se constituait.

L'écrivain n'est pas ce héros-là, par contre. Comme l'écrit Bataille à propos de Kafka, il est contre les « valeurs de l'action efficace⁹ ». Avec la modernité, l'espace entre l'action et l'introspection s'est réduit, l'introspection s'est activée, l'action s'est intériorisée. En conséquence, dans la vie comme dans la littérature, le lien entre le monde extérieur et le monde intérieur s'est parfois dénoué : il n'y a plus que soi devant sa propre image. Sont alors nés les héros de l'immédiat, n'aimant le monde que si on les projette sur les écrans de la gloire. Les écrivains qui en sont n'adorent-ils pas regarder briller leur nom et leur photographie un peu partout dans les journaux,

⁷ *Ibid.*, p. 543.

⁸ La phrase exacte est : « *It's not who I am underneath, but what I do that defines me.* » Christopher Nolan, *Batman Begins*, Warner Bros., 2005, 141 min.

⁹ Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957, p. 195.

sur les tablettes des librairies? Se voir puissant, alors que c'est l'impuissance même qui suscite l'idolâtrie : l'absence d'image et la peur, le sentiment d'abandon qu'elle engendre. Voilà pourquoi le langage commence appuyé par des images : les livres d'enfants montrent qu'une pomme, le mot, est une pomme, l'image. Certains comprennent plus tard qu'on n'en a pas vraiment besoin, que le langage ne trouvera jamais sa matérialité fixe et définitive. Certains d'entre eux deviennent écrivains. Mais, tombé à notre époque, pour se démarquer, se faire remarquer, l'écrivain doit faire de lui-même une image, une icône, une star, du moins dans son propre milieu, en passant par les revues, la radio, la télé. Vraiment, qui se serait intéressé à *Putain* si Nelly Arcan n'avait pas fait toutes ces entrevues, ces apparitions télévisuelles ô combien aguichantes? Ce moi devenu visible, en une image fixe, finit par passer avant le livre qui est une parole mouvante, qui se cherche un lieu, une terre promise ou un exil perpétuel. Pensons à l'Exode, au peuple hébreu, trop faible pour attendre la parole du Dieu, créant une idole à adorer, incapable d'attendre, d'entendre une parole qui transcende l'image.

Le problème, aujourd'hui, c'est que le héros n'est plus celui du monde, de l'histoire : « le héros devient *son* héros¹⁰ ». Il vit à la gloire de son propre corps en croyant le contrôler, alors qu'il n'est qu'un objet de la culture, dirigé par des forces qu'il ne comprend pas, à l'image du héros épique. Umberto Eco va encore plus loin en parlant de l'homme hétérodirigé :

Un homme hétérodirigé est quelqu'un qui vit au sein d'une communauté à niveau technologique élevé, doté d'une structure socio-économique particulière [...] auquel on suggère constamment [...] ce qu'il doit désirer et comment l'obtenir selon certains canaux préfabriqués qui lui évitent d'avoir à faire des projets de manière *risquée et responsable*¹¹.

Impossible pour lui d'agir héroïquement, en se révoltant contre cet ordre établi, ne serait-ce que par la pensée. Si Nietzsche percevait « la transcendance comme une entreprise de dévalorisation du monde¹² », aujourd'hui, le contraire se produit dans la

¹⁰ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 555.

¹¹ Umberto Eco, *De superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1993, p. 150.

¹² Antonia Birnbaum, *op. cit.*, p. 26.

littérature. L'absence de transcendance aboutit au nihilisme, à la dévalorisation des idées, de l'imagination, et non à la liberté de savoir et de créer. Trop souvent, la liberté du citoyen-héros lui fait faire ce qu'il veut avec la connaissance sans aucune hiérarchie de valeurs ou d'idées, parce qu'il est facile pour le faible de confondre la liberté et le n'importe quoi. Son héroïsme est bien archaïque au fond, puisqu'il passe par le plus court chemin afin de devenir un tout-puissant, désirant briller au sommet de la gloire sans en avoir gravi la montagne; le comble de l'idolâtrie :

À ce moment, l'on voit les candidats-héros hésiter entre écrire et dominer, briller par la redondance d'un style de prestige et briller par le prestige d'un personnage redondant; mais, comme deux sûretés valent mieux qu'une, ils se font leur propre héraut, se pourvoient d'une légende en écrivant leur histoire et veulent faire de chacune de leur parole un exploit [...] Le héros devient l'aventurier, et l'aventure devient le tour de force d'un discours bien retenu, bien prononcé [...] Entre-temps, il est vrai, la littérature s'est retirée discrètement, ayant enfin découvert que, là où elle se joue, il ne saurait être question d'immortalité, de puissance, ni de gloire¹³.

Disons qu'avant l'immortalité, la littérature doit vivre; avant la puissance, elle doit éprouver sa faiblesse; avant la gloire, elle doit échouer et recommencer. Et c'est dans cette aventure qu'elle se crée, pas dans les actes qui mènent au prestige.

Par la démocratisation de l'art (tout le monde s'exprime, tout le monde tout nu!), chacun détient maintenant le pouvoir de se représenter lui-même, et donc de créer des images de son moi plus vraies que nature. Pourtant, cette image est trop souvent terre-à-terre, elle ne transcende rien, ne dépasse rien, elle reste au niveau de la culture et de ses besoins de consommation. Oui, l'homme peut se diviniser, mais il n'est jamais qu'un dieu à son image : aussi déficient et faible que l'est son créateur. Certains écrivains contemporains sont idolâtres, non parce qu'ils élèvent leur moi au-dessus du monde, au-dessus de la littérature, mais parce qu'ils abaissent tout à leur niveau, en croyant pouvoir nier ce qui s'est fait avant eux, comme s'ils étaient les créateurs du monde, que rien avant eux n'avait d'importance. Comme l'écrit Virginia Woolf, l'écrivain contemporain, « ne pouvant décrire la société, a été amené à se décrire lui-même, comme le produit, ou la victime [...] Une nouvelle conception de l'écrivain

¹³ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 555.

est nécessaire; et ils ont détruit le roman de “génie” du grand homme en se diminuant eux-mêmes¹⁴ ».

Ces écrivains à la mode créent une image d’eux en parfaite complétude avec le monde, qu’ils décrivent « tel qu’il est » et dans lequel ils s’intègrent parfaitement, comme si le monde était à leur portée. Pourtant, le monde devient à chaque jour plus complexe, de plus en plus difficile à recréer, même si le discours ambiant nous incite à le penser de moins en moins, à le simplifier à outrance. Autant en éducation que dans la culture, on constate un nivellement vers le bas, une baisse des exigences (esthétiques et critiques dans le cas des arts), pour créer une apparence de réussite, d’exploits, de performance, parce qu’on se cherche des héros, des génies, des sauveurs. Évidemment, il est plus facile de faire descendre les dieux sur terre que de s’élever jusqu’à eux. La critique va encenser des moins que rien, dire de tout que « c’est génial » sans peser le poids des mots, parce qu’on traite tout avec légèreté, avec une soif de grandeur si avide qu’elle passe par toutes les bassesses pour arriver à ses fins. Musil écrivait déjà en son temps « qu’il est peu d’époques où les hommes se soient sentis aussi géniaux et sublimes, peu d’époques, cependant, où il y ait eu moins d’hommes exceptionnels, ou si peu qui réussissent à sortir du lot¹⁵ ». Cette époque, c’est encore la nôtre, c’est la post-modernité.

Les Québécois ne sont pas en reste, nous qui ressentons depuis si longtemps le besoin de sacrer des héros en sautant les étapes de l’histoire, pour nous sortir de notre sentiment d’infériorité (je n’ose pas dire complexe, dans l’espoir que ce ne soit qu’un sentiment). Et qui viendra nous sauver sinon ces chanteurs populaires vite adulés et aussitôt repartis dans l’ombre, aussi fugitivement que les étoiles filantes? Parce que si les dieux et les génies sont descendus du ciel jusqu’à la terre, sortis de l’histoire, c’est par la voie de la pourriture qu’ils ont fait leur apparition. La réflexion d’Hannah

¹⁴ Virginia Woolf, *Journal d’un écrivain*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1984, p. 525.

¹⁵ Robert Musil, *L’homme sans qualités*, tome I, coll. « Points », Paris, Seuil, 1956, p. 547.

Arendt sur la transformation des objets artistiques « à l'état de pacotille pour la reproduction ou la mise en images¹⁶ » va dans ce sens :

Le résultat n'est pas une désintégration, mais une pourriture, et ses actifs promoteurs [...] sont [...] une sorte particulière d'intellectuels, souvent bien lus et bien informés, dont la fonction exclusive est d'organiser, diffuser, et modifier des objets culturels en vue de persuader les masses qu'*Hamlet* peut être aussi divertissant que *My fair Lady*, et, pourquoi pas, tout aussi éducatif¹⁷.

Ici, je pourrais donner l'exemple des chef-d'œuvres de la littérature transformés en comédie musicale : comme si on voulait prouver au commun des mortels que Victor Hugo est aussi accessible, aussi près de lui que Luc Plamondon sur la couverture du *7 jours*. Ainsi, chaque citoyen croira vraiment qu'avec peu de moyens et peu de talent, il aura droit à son quinze minutes de gloire et d'héroïsme, et il fera tout pour y accéder, pour que ce soit filmé, immortalisé sur une pellicule immortelle.

Le problème réside peut-être dans la fusion entre la société et la culture, qui sont devenues presque synonymes, alors que dans sa lutte

pour une position sociale, la culture [a joué] un rôle considérable : celui d'une des armes, sinon la mieux adaptée pour parvenir socialement, et "s'éduquer" en sortant des basses régions où l'on supposait le réel situé, jusqu'aux régions élevées de l'irréel, où la beauté et l'esprit étaient, supposait-on, chez eux¹⁸.

La culture, avalée par la société, prise sous son joug, est à son service selon des ambitions très précises. Même les artistes succombent parfois à l'appât du gain et adhèrent à l'esprit individualiste de la création. Sous l'apparence d'un lien avec le monde, avec leur époque, contrôlés qu'ils sont par une force sociale qui leur impose des genres d'œuvres à créer, ces gens ne travaillent au fond que pour eux-mêmes. Et ils travaillent, c'est le mot, ils écrivent rapidement, produisent, pour voir leur nom scintiller comme une étoile, ne serait-ce qu'une semaine au palmarès. Parce que même s'ils ne sont que quelques centaines à les lire, ces centaines changent leur vie, ils le savent et le sentent quelques instants, sentent la puissance de leur nom en image sur une couverture. Chacun est centré sur sa petite production, se dit qu'il écrit pour lui-même, se fout de sortir de l'ordinaire et de laisser au monde une œuvre qui le

¹⁶ Hannah Arendt, *La crise de la culture*, coll. « Folio essais », Paris, Gallimard, 1961, p. 266.

¹⁷ *Ibid.*, p. 266.

¹⁸ *Ibid.*, p. 259.

transcende. Ce lien faussé avec le monde ne constitue qu'un maillon de la chaîne sociale et révèle que le citoyen ne s'intéresse au monde que si le monde s'intéresse à lui. Voilà une autre ambivalence qui peut expliquer le malaise de l'artiste contemporain : il est soit au service de la culture, béat et manipulé (et fidèle à son époque), soit contre elle, libre et misérablement solitaire (et ancré dans le mythe ancien de l'écrivain torturé). En espérant qu'il y ait une autre issue.

Pris sous le joug de cette culture englobante, de cet ensemble insaisissable, sans incarnation officielle, bien qu'elle pullule d'images, l'homme n'est plus rien. Cette invisibilité et cette absence d'origine donnent à la culture toute sa puissance comme elles l'insufflaient au narrateur omniscient. Et en face, il y a notre engourdissement, pas très différent de celui du croyant face à son dieu, celui qui ne doute de rien. Tout le monde se donne le mot pour faire cette culture, mais personne n'en est responsable, et chacun s'en déculpabilise allègrement pour ne pas avoir à s'y pencher. Dans un système qui ne suscite pas la pensée, mais la lâcheté, la diversion, le citoyen n'est jamais nulle part, jamais personne, sans identité. Ce divertissement perpétuel suscite une évasion du genre paradisiaque qui nous éloigne de la pensée, d'une pensée forte et libre. Parce que la culture n'en veut pas, elle veut notre bien, c'est-à-dire notre engourdissement face à elle, et ainsi son propre bien, sa propre liberté de faire de nous ses suppôts.

Un des problèmes de la civilisation, selon Freud, résiderait dans le sentiment de complétude que l'homme ressent par rapport au monde, stade où le sujet ne fait plus la différence entre son moi et le monde : « Une tendance apparaît, celle de mettre à part du moi tout ce qui peut devenir source d'un tel déplaisir, de le jeter à l'extérieur, de former un moi-plaisir pur auquel s'oppose un dehors étranger et menaçant.¹⁹ » L'homme moderne, au lieu de reconnaître l'existence d'un dehors vivant, enrichissant et sans doute effrayant, pour éviter la douleur qu'il engendre, se laisse infantiliser par le monde extérieur. Se permettre de critiquer la culture, de prendre ses distances par

¹⁹ Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*, coll. « Quadrige », Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 6.

rapport à elle reviendrait à mettre en doute l'autorité du père ou de Dieu. Seulement, l'autorité de la culture occidentale revêt des appareils joyeux, qui font du bien et non qui font peur, qui nous évadent de notre mal-être. La culture devient alors pour l'homme un être supérieur et bon auquel il croit aveuglément, sur parole, comme si cette parole était « le » message, mais un message à ne pas décoder, à assimiler au premier degré, comme le constate Alain Nadaud par rapport aux médias : « Si, d'un côté, le média conditionne le message, *est* le message [...] de l'autre la capacité dissolvante de celui-ci est telle qu'il aboutit à annuler la teneur même de tout message qui passerait par là²⁰ ». Parce qu'un message est, par définition, à décoder, pour qui en a la force, la patience. La pensée nietzschéenne rappelle d'ailleurs la « nécessité héroïque de la persévérance [qui] est précisément ce qui fait différer l'acte de connaître de la recherche de la certitude.²¹ »

Cette divinisation de la culture (qui ainsi devient une certitude), cette désacralisation des dieux, permet peut-être à l'homme de croire en lui-même, en ses forces et en la possibilité qu'il a d'atteindre les plus hautes sphères de la culture et ainsi de se faire héros : malgré sa condition infantile, il désire faire de lui-même un tout-puissant. Mais cette puissance n'est qu'une illusion qui amplifie le malaise moderne, cette ambivalence entre l'éternel enfant et le superhéros, diverti par la culture ou bien au sommet, mais en son pouvoir dans un cas comme dans l'autre. Et entre les deux, un petit héros qui se met à penser, mais qui ne sait plus où il se trouve et comment agir. Cette rupture, alléchante à prime abord, suscite le mal-être moderne et nous empêche de ressentir le monde, de nous représenter en lui et d'y créer du sens. Celui que j'appelle héros-écrivain, pourtant, cherche une manière de retisser des liens, de refaire le pont, en disant *je* autrement.

²⁰ Alain Nadaud, *Malaise dans la littérature*, coll. « Recueil », Paris, Champ Vallon, 1992, p. 63.

²¹ Antonia Birnbaum, *op. cit.*, p. 77.

CHAPITRE II : Dire *je* un petit bout de temps. La voix hésitante

« J'étais une fois, dans une vie pas si lointaine. » Et voilà que l'histoire commence, qu'on se raconte soi-même, habité par un fougueux désir de s'inscrire dans le monde, d'y laisser une trace qui ne disparaîtra pas au prochain nettoyage de rue. C'est cette conscience du temps qui permet au créateur de faire la différence entre l'art et la culture, parce que la civilisation est vouée à l'effondrement, et l'art à la regarder s'écrouler dans l'ombre, peut-être, en tenant bon. L'écrivain, avec son œil attentif, la voit sans cesse chanceler, parfois s'affaïsser puis lutter pour se refaire une beauté. Une beauté refaite en quelques heures, *facelift* après *facelift*, alors que le romancier passera des heures à fignoler l'esthétique de son œuvre. Parce qu'écrire ne pourra jamais se faire contre la montre. Oui, le marathon d'écriture intercollégial, oui, les commandes d'éditeur, les écrivains qui s'entraînent et qui transpirent, qui reçoivent des accolades et des mentions d'honneur pour leur force de caractère, leur endurance, mais on sait aussi qu'ils s'effondreront, ces écrivains de l'heure, ces hommes d'affaires de la littérature qui produisent des livres à défaut d'en écrire. On sait que personne ne sera là pour ramasser leurs débris, parce que d'autres superhéros de la littérature viendront vite les remplacer.²²

Au-dessus de ces hommes, d'autres hommes encore plus forts dirigent le monde dans des édifices qui font tenir la société. Ils figent leur puissance dans un lieu fixe comme certains chefs d'État figent la parole dans un temps arrêté en faisant des discours opportunistes. Certains dictateurs peuvent même s'imaginer qu'ils détiennent « la parole comme un pouvoir²³ », des héros sur parole mettant à mort toutes les voix alentour, celles qui croient en lui, du moins. Le héros épique dont

²² Je n'invente rien, voyez vous-mêmes ce que Musil écrivait du Grand-écrivain : « Dans le monde intellectuel, le Grand-écrivain a succédé au prince de l'esprit, comme les riches aux princes dans le monde politique. [...] Il doit voyager beaucoup, être reçu par les ministres, faire des conférences, donner aux maîtres de l'opinion publique l'impression qu'il représente une force de la conscience à ne pas sous-estimer; il est le chargé d'affaires de l'intelligence nationale, lorsqu'il s'agit d'exporter de l'humanisme à l'étranger; quand il est chez lui, il reçoit des hôtes de marque et n'en doit pas moins penser sans cesse à ses affaires, qu'il lui faut traiter avec la dextérité d'un artiste de cirque dont les efforts doivent passer inaperçus. » Robert Musil, *op. cit.*, p. 513.

²³ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 544.

parle Blanchot trouve lui aussi sa puissance, sa naissance même, dans la parole, en se racontant à répétition. De son côté, le héros qui se fait écrivain (ou l'inverse) tient sa force du fait que sa parole en éveille d'autres, qu'il n'est pas le seul à régner sur son territoire romanesque. Cette parole, au lieu de courir à la gloire, prend son temps, réveille des voix qu'on croyait sans doute mortes, et se poursuit indéfiniment. Ce temps de la parole permet l'inachèvement et donc la perpétuation de l'expérience d'écrire, même si les écrivains expriment parfois leur impatience de devenir grands. L'œuvre de Kafka, pour qui l'impatience représentait le plus grand péché, ne cesse de nous révéler cette évidence pourtant si difficile à admettre :

Kafka, peut-être à son insu, a profondément éprouvé qu'écrire, c'est se livrer à l'incessant et, par angoisse, angoisse de l'impatience, souci scrupuleux de l'exigence d'écrire, il s'est le plus souvent refusé à ce saut qui seul permet l'achèvement, cette confiance insouciant et heureuse par laquelle (momentanément) un terme est mis à l'interminable.²⁴

L'erreur, c'est de sauter aux conclusions, de vouloir devenir grand en passant le temps au lieu de le prendre, passer par-dessus, ériger des héros qui s'effondrent à la moindre secousse. Partout, on voit les arrivistes courir, se ruer vers l'or, désirant toucher au sommet sans avoir escaladé la montagne; sauter à la littérature sans avoir pris le temps d'entendre sa parole, son silence.

Pour prendre son temps, il y a le *je*, mais surtout, le *je* du roman (prêchons pour notre paroisse), parce que se représenter se fait lentement et que je considère la fiction romanesque comme le meilleur espace de représentation du temps, de son élasticité : on n'a qu'à penser à Proust, le temps de quelque trois mille pages. Mais on préférera sans doute penser aux feux d'artifices des succès de l'heure, ces petites plaquettes d'une centaine de pages qu'on appelle des romans faute de trouver mieux. Notre époque non seulement ne voit pas plus loin que le bout de son nez, elle ne sait même pas qu'elle peut se retourner derrière pour se soucier des gestes qu'elle vient de poser : elle a perdu connaissance face au temps. On n'a qu'à penser à la critique qui juge dans un temps donné et fermé, qui lit les livres sur le coin d'une table et donne

²⁴ Maurice Blanchot, « Kafka et l'exigence de l'œuvre », in *De Kafka à Kafka*, coll. « Folio essais », Paris, Gallimard, 1981, p. 128.

quatre étoiles à tout aspirant génie, parce que chacun juge pour soi, s'appuyant sur sa petite opinion qui a de l'importance, comme s'il n'y avait rien au-delà. Ainsi, aucune idée n'est mise en rapport avec le passé, qui ne fait que mettre des bâtons dans les roues de la culture de l'immédiat. Cet éloge du moment présent représente la victoire illusoire de la culture sur le monde, qui croit pouvoir contrôler le temps et demeurer perpétuellement dans l'actualité, comme le font les médias.

Carlos Fuentes évoque cette exigence de lenteur dans un monde où la performance, la vitesse et la brièveté sont à l'honneur, parlant de « l'écrivain dont le temps est lent, sédimenté; lenteur que l'information nous refuse mais que l'écriture romanesque comme sa lecture oblige²⁵ ». Par contre, un roman est-il encore possible, avec tout ce temps qu'il nous manque, tous ces services qu'on doit rendre, non seulement aux amis, mais à la grande société, et encore plus à soi pour manger et bien vivre, se faire des forces afin d'être assez fort pour l'écrire, ce chef-d'œuvre qui attend dans l'ombre? Le monde moderne n'est pas conçu pour accueillir des chef-d'œuvres; il n'y a pas assez d'espace, pas assez de temps. Ceux qui persistent se verront mourir avant leur heure, avant leur espérance de vie, parce qu'ils auront trop écrit et pas assez cherché le bonheur. Dans un monde où perdre son temps sera bientôt considéré comme une activité criminelle, punissable, parce que non lucrative, écrire un roman équivaldra à poser un acte subversif. Évidemment, l'astuce politique consiste à faire comme si ça n'existait pas, en laissant les écrivains vraiment subversifs loin de la voix médiatique, donc loin de l'existence sociale. La loi de l'indifférence, qui est une forme sournoise de censure.

Malgré tout, je prendrai le temps d'en parler. André Belleau note que l'écrivain, prenant son temps pour écrire, fait perdre son temps et sa vie à son héros :

Le mot *interminable* n'est nullement ici péjoratif. Le roman est inséparable de la durée. Il n'existe pas sans elle. Dans le roman, le héros perd son temps au sens littéral, le temps que lui octroie le romancier : trois cents, cinq cents, mille pages... On sait que son chemin au travers des innombrables événements, hasards ou obstacles ne le mènera ni à la certitude, ni au repos, ni au salut. C'est la raison pourquoi Lukacs aussi bien que

²⁵ Carlos Fuentes, *op. cit.*, p. 13.

Bakhtine considèrent le roman comme une forme essentiellement inachevée, un espace jamais clos où le héros perd sa vie *dans la vie*.²⁶

Au cours de l'histoire, le roman a bien sûr évolué à l'image de son héros. Selon Marthe Robert, il serait même un genre d'arriviste dans la grande hiérarchie de la littérature. De manière presque héroïque, il a dû faire ses preuves avant de régner au sommet, si tel est le cas, bien que « Le baromètre du livre au Québec²⁷ » soit là pour nous le confirmer :

La fortune extraordinaire qu'il a connue en si peu de temps, c'est vraiment en parvenu que le roman l'a gagnée, car, à y regarder de près, il la doit surtout à ses conquêtes sur les territoires de ses voisins, qu'il a patiemment absorbés jusqu'à réduire presque tout dans le domaine littéraire à l'état de colonie. Passé du rang de genre mineur et décrié à une puissance probablement sans précédent, il est maintenant à peu près seul à régner dans la vie littéraire, une vie qui s'est laissée façonner par son esthétique et qui, de plus en plus, dépend économiquement de son succès.²⁸

Évidemment, ce monstre de la littérature, ayant tout gobé sur son passage, toutes les formes imaginables, a fini par ne plus ressembler à rien, à pouvoir être n'importe quoi. De ce fait, le narrateur romanesque s'est graduellement humanisé, personnalisé, reflétant la complexité identitaire de l'écrivain, je dirais, de manière plus directe. À partir du moment où les écrivains se sont mis, non pas à parler en leur nom, mais à se représenter à la première personne, à faire parler leurs personnages, on peut dire que le héros est mort. Mort tel qu'on le connaissait.

La disparition des figures de l'absolu, bien qu'elle ait contribué à l'apparition du nihilisme, se voulait d'abord garante d'une liberté d'expression qu'on a trop souvent mal utilisée, une liberté de création qui soit une remise en question constante du devenir du monde et de l'altérité en tant que réalité terrestre (les autres sont à nos côtés et non dans les cieux) :

En effet, la promesse que contient la Mort de Dieu se révèle à ceux qui s'entendent à la fête; être de la fête signifie d'abord simplement se mêler aux autres, se préoccuper de l'âme publique plutôt que de se crisper sur son salut individuel. La modernité n'est désenchantement que si l'on évalue nostalgiquement la destitution de la vérité transcendante. Mais cette destitution peut aussi ouvrir sur une nouvelle forme de lucidité

²⁶ André Belleau, « Pour la nouvelle », in André Carpentier, *Du pain des oiseaux*, Montréal, VLB Éditeur, 1982, p. 9.

²⁷ Référence au slogan du Groupe Renaud-Bray par rapport à son palmarès hebdomadaire.

²⁸ Marthe Robert, *op. cit.*, p. 13-14.

dégrisée parce que toujours remise à l'épreuve de l'autre, jamais sûre d'elle-même ni définitive.²⁹

Évidemment, il n'est pas possible de dater la mort du héros (pas plus que la mort de Dieu), pas d'avis de décès, même pas d'obsèques, parce qu'elle est symbolique et donc perpétuelle : elle se répétera. Pirandello, dans *Feu Mathias Pascal*, nous donne à lire un des exemples les plus captivants de cette « disparition » : le héros assistant à sa propre mort.³⁰ On peut se demander, toutefois, ce qui reste après Dieu, après le narrateur omniscient et les superhéros contrôlés par une force qui les transcende. Il reste le *je*, l'énonciation à son degré le plus direct, le plus personnel. C'est pourquoi, pour arriver au roman sans tomber dans les pièges du témoignage, le *je* doit se faire plus grand que nature, héroïque, sans tomber dans la toute-puissance. Tout un contrat!

Dire *je*, c'est d'abord dire son nom, dire « je m'appelle », « je me présente », me voici, voici qui je suis. Écrire *je*, voilà une tout autre histoire, un autre genre de subjectivité qui va plus loin que l'opinion personnelle, où la vision du monde gravite au-dessus de la terre, met au défi les lois de l'équilibre et de la raison scientifique, un pied de nez au corps terrestre. Beaucoup d'écrivains se contentent de dire *je* au lieu de véritablement l'écrire, et ils restent en surface au lieu de creuser l'identité et le monde dans lequel elle se constitue. C'est un drôle de mouvement, je l'admets : on creuse pour mieux graviter au-delà de sa petite personne, de l'intériorité à l'extériorité, ce que font si bien des écrivains comme Proust et Virginia Woolf. Sinon, c'est la surface, la beauté, la plastique, puis les sorties entre amis, les histoires d'amour, relations homme-femme, puis les histoires qui racontent ça, comment ça

²⁹ Antonia Birnbaum, *op. cit.*, p. 12.

³⁰ Vous aurez compris que je ne peux me permettre de faire de l'histoire littéraire. Je suis conscient qu'il y a eu des héros modernes avant le vingtième siècle. On n'a qu'à penser aux Romantiques, ou à *Frankenstein* de Mary W. Shelley, où le docteur raconte son histoire à la première personne et se prend pour Dieu, non seulement en créant un être vivant à partir d'un mort, mais étant narrateur. Puis, dans le roman de Pirandello, Mathias Pascal quitte son village et sa vie suite à la mort de sa mère et de sa fille, puis apprend dans le journal qu'un homme a été retrouvé mort dans un moulin et qu'on a identifié comme étant lui-même. À partir de là, il vit en fugitif et change d'identité, bien qu'il la récupérera à la fin du roman, comme quoi le héros moderne peut lui aussi mourir et ressusciter. Il écrit même ceci en allant voir sa propre tombe : « J'y ai porté la couronne de fleurs promises, et de temps à autre je vais me voir mort et enseveli là. » Luigi Pirandello, *Feu Mathias Pascal*, Paris, Calmann-Lévy, 1965, p. 304.

s'est passé, l'amour en ville, les anecdotes et la rupture. Cette histoire, on l'a lu des dizaines de fois. Sinon, on a évité de la lire des dizaines de fois.

Le problème réside peut-être dans l'expression gratuite et frivole de la subjectivité, justifiée par la revendication de sa liberté, qui pour beaucoup signifie faire ce qu'on veut, donc n'importe quoi. Chaque homme doué de conscience et capable de placer un mot devant l'autre tend à surestimer sa propre subjectivité au point de ne plus la mettre en relation avec quoi que ce soit. Le philosophe Charles Taylor en parle de cette façon : « toutes les options se valent, parce qu'elles se font librement et que le choix leur confère à lui seul une valeur. [...] Mais du coup se trouve niée l'existence d'un horizon préexistant de signification, grâce auquel certaines choses valent plus que d'autres³¹ ». Plus d'échelle de valeurs, et donc, plus d'échelle symbolique, plus de profondeur aux choses, et subséquemment, les mots deviennent des coquilles vides. Chacun s'improvise en maître de la symbolique qu'il veut imposer aux choses, en magicien du monde, peut-être, mais dont les tours de magie ont été achetés au magasin du coin au lieu de provenir de son imagination. Chacun croit que la voix de la télé, de la radio et du docteur Untel qui dit s'y connaître en guérison de l'âme, c'est la voix du maître, et comme ce maître a l'air de Monsieur Tout-le-monde, chacun se dit que lui aussi, il doit pouvoir en faire autant. Ainsi, chacun se croit puissant et simplifie son rapport au monde, à la liberté qui se gagne en créant, d'arrache-pied, mais chacun devient impuissant face à l'univers qui n'a plus de sens en-dehors de soi.

Tout ce qui reste, la seule puissance possible, aussi illusoire soit-elle, réside dans l'expression directe du moi. La démocratisation de la culture a permis à chacun de devenir ce qu'il veut du jour au lendemain : un jour humoriste, le lendemain acteur, et le surlendemain écrivain, pourquoi pas ? Les réalisations, les créations ne dépassent pas l'individu, ne le transcendent pas par un idéal qui tendrait vers un monde autre, plus large, comme celui de la fiction. Le dialogue avec l'autre est rompu à cause de ce que Charles Taylor nomme l'idéologie de l'authenticité, qui consiste en une

³¹ Charles Taylor, *Le malaise de la modernité*, coll. « Humanités », Paris, Cerf, 1992, p. 46.

glorification de la liberté d'expression, de l'unicité de chaque individu, de son caractère autarcique, monologique, comme si on pouvait se suffire à soi-même, comme s'il n'y avait pas des autres en soi pour nous mener ailleurs, fracturer notre identité. Cette illusion de toute-puissance engendre chez l'homme moderne une paranoïa de la subjectivité : il a constamment peur de perdre son identité en se frottant aux autres, peur de ne plus être lui-même en toute liberté, comme si chaque élément venant du dehors devenait une menace pour son individualité. Ainsi, le moi s'autodétruit en voulant retirer de lui tout ce qui vient de l'extérieur, il se vide de tout ce qui l'a fait et qu'il a fait sien, tout ce qui vient du monde qu'il croit posséder, parce qu'il croit pouvoir se posséder lui-même.

Les écrivains contemporains ne sont pas en reste, ne vivent pas sur une sphère détachée, en-dehors de la question. Ils ne s'en sauvent pas, ressemblent à tous les autres (ils ont bien droit au bonheur eux aussi) et certains d'entre eux pensent pouvoir représenter leur moi tellement unique sans souci d'horizons symboliques, de passé littéraire. Et quand ils ne font pas dans le témoignage, ils écrivent des romans populaires qui donnent le monde pour tel, réaliste, donc interchangeable, impénétrable. Dans un cas comme dans l'autre, cette vision de l'écriture donne lieu à une littérature autiste, où le monde extérieur se voit totalement absorbé par une subjectivité défaillante, seule au monde. Parce que l'authenticité n'est pas garante d'une création esthétique de qualité, bien au contraire. Heureusement, d'autres écrivains ont compris que la formation de l'esprit humain ne pouvait se faire que dialogiquement. En se lançant tête première dans un langage dialogique, sans origine et sans fin, l'écrivain renoue ses liens avec le monde en tant que multiplicité de langage, ce que Bakhtine n'a pas manqué de nous enseigner :

Toutes les formes introduisant un narrateur ou un auteur présumé montrent, d'une façon ou d'une autre, que l'auteur est libéré d'un langage unique, libération liée à la relativisation des systèmes littéraires et linguistiques; elles indiquent aussi qu'il lui est possible de ne pas se définir sur le plan du langage, de transférer ses intentions d'un système linguistique à un autre, de mêler le « langage de la vérité » au « langage

commun », de parler *pour soi* dans le langage d'autrui, *pour l'autre*, dans son langage à soi.³²

Dans le roman, l'authenticité n'a rien à voir avec l'individualisme. Écrire avec authenticité reviendrait plutôt à rendre compte d'une certaine vérité de la parole : la voix en porte d'autres. La voix choisie par l'écrivain — en plus d'être une manière de se libérer de sa parole dans le monde, celle qui colle à la culture et lui donne raison, ou celle de l'écrivain autiste qui ne croit qu'à sa propre voix (comme s'il n'y avait que deux choix : soi ou la société) — ne représente qu'un point de départ vers un dialogue fictif avec d'autres voix qui fera le pont entre soi et le monde. Voilà peut-être l'équilibre utopique que permet le romanesque : ne pas être totalement indifférent face à la culture, coupé d'elle et impuissant, et ne pas être totalement en elle, absorbé, diverti.

Comme le constate Roland Barthes, le malaise de l'écrivain contemporain réside peut-être dans le fait qu'il ne sait plus comment écrire, où comment dialoguer :

On voit par là qu'un chef-d'œuvre moderne est impossible, l'écrivain étant placé par son écriture dans une contradiction sans issue : ou bien l'objet de l'ouvrage est naïvement accordé aux conventions de la forme, la littérature reste sourde à notre Histoire présente, et le mythe littéraire n'est pas dépassé; ou bien l'écrivain reconnaît la vaste fraîcheur du monde présent, mais pour en rendre compte, il ne dispose que d'une langue splendide et morte.³³

Cela peut expliquer le manque de liberté que l'écrivain contemporain ressent et exprime par rapport au langage, parce que son écriture ne veut plus être celle du passé, celle de la littérature et de ses génies innovateurs, mais celle du monde présent, parfois même celle de la société, qui parle le langage de l'utile, de l'avenir, de l'objectivité. Même les grands écrivains doutent de la valeur de leurs œuvres quand elles se mettent à jouer le jeu de la quantité : « Cela vaut-il la peine, malgré l'apparente impossibilité de la tâche, de tenter de multiples projets de communication narrative afin de multiplier les exceptions à l'artificielle tyrannie circulaire de

³² Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1978, p. 135.

³³ Roland Barthes, « L'utopie du langage », in *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, coll. « Points essais », Paris, Seuil, 1972, p. 63.

l'information et du pouvoir?³⁴ » Tous ces revirements, ces questionnements sur la vanité de l'écriture peuvent expliquer l'impression de vide de notre époque, de cassure dans la filiation littéraire. Pour combler ce vide, certains ne voient pas d'autres choix que de s'en prendre explicitement à la société par la littérature, ce qu'on appelle communément de la critique sociale.

À ce sujet, je me souviens des propos d'une certaine écrivaine en résidence, qui disait mettre de la critique sociale dans ses livres, comme si c'était l'ingrédient d'une recette. Quand on parle de roman, je ne crois pas que l'écrivain ait besoin de « mettre » de la critique sociale, d'en rajouter au travail des sociologues, journalistes politiques et autres critiques sociaux. La critique romanesque est liée à la forme, et non seulement aux propos des personnages ou du narrateur, à la construction d'un monde au-delà de la réalité, construit symboliquement de manière à constituer une certaine critique du social, du politique de manière globale, architecturale. Le véritable engagement de l'écrivain se fait par le langage et l'imagination, et non au service d'une cause. Carlos Fuentes note d'ailleurs que l'engagement politique de l'écrivain « reste secondaire sur le plan littéraire s'il n'arrive pas accompagné d'imagination et de langage ». Ainsi, « des nations entières ont perdu la parole quand leurs écrivains ont disparu. Et en perdant la parole, elles ont perdu l'imagination³⁵ ».¹

Donc, critiquer directement la société serait une option de survie, de résistance dans l'immédiat, cet immédiat que cette même société ne cesse de prôner. Une autre solution serait d'opter pour l'écriture blanche, le degré zéro ou la langue parlée, « l'anticipation d'un état absolument homogène de la société³⁶ », un lieu de la parole où l'écrivain se voit englouti par la réalité contre laquelle il n'ose plus se battre. Ou encore, pour les lâches, pour ceux qui ne se sentent pas la force d'en faire autant, il y a la possibilité de se mettre au service de la société, de recevoir des commandes et d'écrire en novlangue, de multiplier les pamphlets de propagande au nom des grands

³⁴ Carlos Fuentes, *op. cit.*, p. 13-14.

³⁵ *Ibid.*, p. 22.

³⁶ Roland Barthes, *op. cit.*, p. 64.

maîtres invisibles de la culture et de laisser la langue littéraire disparaître comme un vieux souvenir. Tout ça parce que la littérature contemporaine ne s'intéresse plus à son passé, comme certains choisissent de rompre avec leurs origines pour s'affranchir de l'autorité parentale. Mais rompre avec la littérature (autre résultat néfaste de l'idéologie de l'authenticité, parce que l'écrivain n'a pas besoin des autres écrivains, et surtout pas de ceux qui sont morts), c'est rompre avec toute profondeur de langage, toute vivacité envers le monde et son langage à lui, ses « fictions dominantes³⁷ », pour emprunter les mots de Suzanne Jacob. L'écrivain contemporain, au lieu de dialoguer avec l'autorité littéraire (qui pourrait lui servir de force contre l'autorité culturelle), la renie et produit de la littérature à l'échelle de son point de vue unique, qui ne dépassera jamais les limites du témoignage au présent — des romans témoins de leur époque, comme on dit, et qui resteront prisonniers de leur époque de production, qu'on ne regardera que comme des souvenirs du temps passé, des curiosités historiques.

Qu'est-ce que le *je* romanesque possède de différent, de mieux, oserais-je dire, dans tout ça? En quoi peut-il continuer de survivre autrement dans une culture qui ne lui ouvre aucune porte? Tout seul dans son coin, sans doute, pour commencer, avant d'être héroïque. C'est là qu'il grandit, dans l'ombre, le temps d'une vie, s'il le faut, souvent si longtemps qu'il ne trouvera la lumière que dans la mort. Pensons à Kafka, à Musil, aux œuvres inachevées, aux pages quasi brûlées, aux voix quasi disparues de ces sauveurs de la littérature. Entendons-nous, le *je* des écrivains ne viendra pas sauver le monde, pas plus qu'il ne causera sa perte. Il continuera plutôt d'avancer en marge, faisant son petit bout de chemin en route vers un héroïsme toujours à redéfinir, tendant vers un but que les mots ne cessent de repousser.

³⁷ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, coll. « Boréal compact », Montréal, Boréal, 2001.

CHAPITRE III : Se prendre pour un autre. Un drôle de héros

Entrons maintenant dans le vif du sujet, passons à l'action tel un vaillant chevalier, et parlons-en de l'héroïsme! Je n'entends pas ici faire ne serait-ce qu'un bref historique de l'évolution du héros dans la littérature d'hier à aujourd'hui. Je n'ai ni le temps ni l'espace (sans parler des compétences) pour réaliser ce projet. Qu'on me laisse simplement rapporter quelques intuitions sur le passage du héros ancien au héros nouveau, par la modernité, qu'elle soit baudelairienne ou nietzschéenne. Disons d'abord que le héros moderne a changé de costume : de vif et viril, les lambeaux dans le vent, il est devenu noir et urbain. Puis, en superhéros, il s'est muni d'une cape et de couleurs flamboyantes, en plus de troquer son épée pour des pouvoirs magiques, son Graal pour le bien-être de la communauté. Mais le héros qui nous intéresse, l'homme du commun, est « un homme de la foule. On peut le croiser partout et nulle part; le héros est aussi bien journalier, un “frêle athlète de la vie”, dandy, un “Hercule sans emploi”. Il est “tous et personne”³⁸ ». Donc, difficile à définir.

Pour les vêtements, le *look*, il est facile à identifier, mais quel est donc son but, et quels sont ses moyens? Que fait-il, sinon errer dans la ville à la recherche d'un sens à sa vie? Sans Dieu pour lui dicter sa conduite, sans peuple à secourir, à quoi est-il bon? Son propre serait d'être bon à rien, justement, à rien de précis, rien de décidé, toujours en devenir plutôt que bon à quelque chose, performant et rentable à ce niveau. En ce sens, l'apport de Nietzsche me semble essentiel, lui qui a proposé un héroïsme de tension, d'émancipation, plus au service d'un Roi ou d'un Dieu : il a défait l'héroïsme de son aspect monumental. Dès lors, cette aventure est devenue accessible au commun des mortels, ce qui n'a pas eu que des conséquences heureuses. Mais du bon côté des choses, cet avènement a permis à l'homme « de faire le monde et d'abord d'en créer le sens. [...] pour la première fois, l'horizon à l'infini s'ouvre devant la connaissance³⁹ ». Avec ce que Nietzsche nomme l'être-ensemble,

³⁸ Antonia Birnbaum, *op. cit.*, p. 11.

³⁹ Maurice Blanchot, « Réflexions sur le nihilisme », in *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 218.

c'est-à-dire (en simplifiant) lié créativement au monde dans lequel il vit, l'homme peut restituer la liberté, le bougé des êtres et des choses :

Sa convocation du mythe peut être dite spécifiquement *moderne* en ceci que cet héroïsme ne procède plus d'aucune continuité avec la tradition, mais qu'il a pour projet de refermer l'écart survenu en elle avec l'effondrement de la transcendance. Le versant mythique de l'héroïsme est bien une réaction à l'advenue historique de la modernité, mais il y répond sur le mode de la dénégation⁴⁰.

Le questionnement de Nietzsche sur l'origine du mythe, du savoir, peut être associé à la question de l'origine du moi-héros dans le roman : un moi-héros qui s'interroge sur son origine, son fondement, sa raison d'être au monde, en vue d'un devenir et non d'une récompense divine. L'intérêt de cette quête ne réside pas dans l'unicité d'une origine qui serait clairement révélatrice, mais dans ce qui lui est externe, accidentel et successif. Dans le roman moderne, le héros cherche constamment à se situer par rapport au monde, à coïncider avec l'histoire de manière symbolique, et donc à créer du sens, non pas enfermé dans sa propre tête, mais en relation avec l'extérieur. Je n'ai qu'à penser aux *Enfants de minuit* de Salman Rushdie, où la naissance du narrateur coïncide avec l'indépendance de l'Inde. De ce fait, l'identité de Saleem Sinai est en perpétuelle mutation en parallèle avec les événements historiques de son pays.

Dans le même ordre d'idée, Fuentes souligne le caractère dynamique du roman par rapport à l'épopée, son caractère d'inachèvement : « l'épopée parle de mondes achevés, le roman de monde en transformation ou en gestation. Le roman est la voix d'un nouveau monde en train de naître. [...] Le roman nous dit que *nous ne sommes pas encore*. Nous sommes *en train* d'être.⁴¹ » Le héros mythique est donc mort, d'une certaine manière, sculpté dans une pierre d'immortalité; il est d'un autre temps, son action est faite, derrière lui, et elle se répète par la narration de ses exploits, toujours au passé. Le superhéros, quant à lui, à mi-chemin entre l'homme et le mythe, se consume à chaque fois qu'il agit et avance progressivement vers sa fin :

[En] surmontant l'obstacle, à l'intérieur d'un cadre fixé par les exigences commerciales, Superman a *accompli quelque chose*; par conséquent, il a commis un acte qui s'inscrit dans son passé et pèse sur son futur; autrement dit, il a fait un pas vers la mort, il a

⁴⁰ Antonia Birnbaum, *op. cit.*, p. 15.

⁴¹ Carlos Fuentes, *op. cit.*, p. 30.

vieilli, ne fût-ce que d'une heure, il a accru de manière irréversible l'ensemble de ses expériences. Donc, *agir*, pour Superman comme pour tout autre personnage (et pour chacun de nous), signifie *se consumer*. Or Superman ne peut se consumer, car un mythe est inaltérable. Le personnage du mythe classique, on l'a vu, devenait inusable parce que l'essence de sa parabole mythologique contenait justement le fait qu'il s'était déjà consumé en quelque action exemplaire⁴².

Et le héros du commun, de son côté, est victime de l'angoisse du temps : il fouille avec peine dans son origine pour trouver une réponse à ses problèmes et il s'en fait avec l'avenir qui paraît encore plus obscur que son passé; entre les deux, il y a son quotidien pour le reconforter. Souvent, au lieu de créer, il met tout en œuvre pour se préserver de la souffrance, pour que rien de grave ne lui arrive, pour ne pas se consumer, se laissant dorloter par une société de plus en plus infantilissante. Que reste-t-il alors, pour le héros qui s'inscrit dans un univers romanesque? Du mythe au roman, Eco nous fait bien comprendre cette transformation majeure qu'a subie le héros :

Le héros mythique incarne une loi, une exigence universelle, il doit être plus ou moins *prévisible*, pas question donc qu'il nous réserve la moindre surprise; au contraire, le personnage de roman se veut un homme comme tout le monde, et ce qui lui arrive est tout aussi imprévisible que ce qui nous arrive. C'est pourquoi il assume une "universalité esthétique", une capacité à nous faire participer, une aptitude à être terme de référence des comportements et des sentiments appartenant à tout un chacun; mais il n'assume pas l'universalité propre au mythe, il ne devient ni l'hiéroglyphe, ni l'emblème d'une réalité surnaturelle, car il résulte de la transformation d'une histoire particulière en histoire universelle. C'est si vrai que, pour ce personnage, l'esthétique du roman devra dépoussiérer une vieille catégorie, dont l'exigence se fait sentir quand l'art abandonne le terrain du mythe : le "typique".⁴³

La télévision a mis au monde l'*Everyman*, l'homme du commun devenant un objet d'identification populaire. Et si lui peut accomplir des exploits, ne serait-ce que la création d'une œuvre, chacun de nous arrive à croire en son pouvoir d'inventer à partir de son existence en apparence dénuée d'intérêt. Le problème est que parfois, le banal se confond avec le vide et génère des œuvres qui excusent leur insipidité par la trivialité du quotidien.

Ce que je propose, dans une optique romanesque, ce serait un héros du commun à qui on donnerait un coup de pied au cul, une colonne vertébrale et en prime, un peu

⁴² Umberto Eco, *op. cit.*, p. 139.

⁴³ *Ibid.*, p. 136.

de vision; le souffle de l'écrivain pour le pousser dans le dos. Il se situerait quelque part entre l'action et l'observation, en plein dans l'expérience du regard :

Que vit l'être qui ne se mêle pas au commun, qui s'en tient à l'état de fait? — Rien. Que veut vivre l'être toujours prêt à s'exalter, désireux d'être en avant des autres, au-dessus de la mêlée? Tout. Que peut vivre l'être dégrisé, lucide quant aux circonstances, prêt à se risquer pour la part d'invention qui transforme l'existence commune en une aventure sans fin? Quelque chose.⁴⁴

Une aventure sans fin, se risquer pour l'invention, transformer l'existence, être lucide, pouvoir vivre. Pour un portrait héroïque, ça me semble assez complet. Et qu'est-ce que ça donne d'écrire héroïquement? Quelque chose, impossible de dire quoi, tout comme il me semble impossible de raconter de quoi parle un roman, parce que ça parle de l'intérieur, ça parle en silence. Malgré tout, le roman, de nos jours, doit rendre des comptes à la réalité, dire exactement de quoi ça parle et répondre à la célèbre question de famille (qui arrive en deuxième position après « Étudier la littérature? Pour devenir quoi? ») : « Qu'est-ce que ça raconte? », question qui en contient une autre, qu'on n'ose pas poser directement : « À quoi ça sert? » On le voit, on le sent avec la post-modernité, la littérature doit être autre chose qu'elle-même, se lier à une forme de science exacte ou à une forme d'art plus accessible, plus divertissante (information, science, politique, danse, photo, cinéma, etc.). Pour qu'elle fasse du sens socialement, il faut répondre à « la demande excessive et permanente que la littérature soit autre chose qu'elle-même et que cette chose fasse la preuve de sa réalité⁴⁵ ».

Aujourd'hui, ce genre d'héroïsme de la liberté doit se justifier, parce qu'il est un contre-emploi. Par rapport à la société de marchandise, le roman ne fait avancer rien qui avance déjà. Au contraire, il avancera en faisant reculer le monde, parfois, il se retournera et regardera derrière lui le temps d'une aventure. De cette attitude peut naître un autre genre de filiation que celle du sang. L'héroïsme de l'artiste implique forcément qu'il crée face aux maîtres anciens, face à leur autorité tranquille. Mais l'écrivain moderne est souvent pressé, agenda à la main, cellulaire à l'oreille, de la

⁴⁴ Antonia Birnbaum, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁵ Carlos Fuentes, *op. cit.*, p. 18.

fumée dans les yeux. À peine a-t-il le temps de s'asseoir pour écrire, alors lire les auteurs du passé, on n'y pense même pas. Et cet écrivain d'affaires, performant, connaissant la clé du succès, s'entourera de gens comme lui, dans ces cercles où les écrivains se remettent des prix entre eux et échangent leurs revues, leurs invitations à d'autres soirées où on se serre les mains pour s'échanger des faveurs. Ainsi, en se projetant dans le monde, l'écrivain d'affaires se verra partout, et quand il admirera les autres, ce ne sera que parce qu'il aime se voir en eux. Si les lecteurs ont besoin d'idolâtrer les écrivains pour lire leurs livres (avec photo avantageuse sur la couverture de préférence), c'est qu'ils doivent se reconnaître en eux, pour qu'ils leur soient accessibles et qu'ils les comprennent; encore des dieux sur terre. Bref, ils n'ont rien à faire de l'autorité des maîtres anciens. Et un point de plus pour la loi de l'indifférence : si je ne regarde pas derrière moi, c'est qu'il n'y a rien à voir.

Si aucune époque n'a autant écrit que la nôtre, aucune n'a aussi peu lu. En conséquence, jamais les livres publiés n'ont été aussi peu écrits. J'avoue préférer lire les morts que les vivants, et parmi les vivants, lire les agonisants, ceux dont on sent la vie, et donc la mort, dans le langage. Et je les lis dans la peur, en me sentant petit, voire médiocre, trop humain, en cherchant un chemin où écrire à travers leurs voix. Un jour, elles seront peut-être apprises et prises dans quelque chose de la mienne, peut-être interrompues, coincées dans la gorge, mais là, quelque part dans une langue impure, crasseuse, trop pleine de je-ne-sais-quoi venant de je-ne-sais-où. Dans chaque phrase qu'on écrit se met en place une lutte entre notre propre voix, celle qu'on croit venir de nous, faite de nous et par nous, et celle des autres écrivains, nos « héros », nos « idoles » littéraires qu'on admire, mais auxquelles on résiste, parce qu'on se veut unique, différent d'eux, mais tout aussi bon, tout aussi immortel. Cette lutte ne connaît pas de vainqueur, pourtant, et si la guerre éclate entre toutes ces voix, le dialogisme n'en sera que plus révélateur.

Dans *Maîtres anciens*, Thomas Bernhard fait redescendre sur terre, dans la crasse de leur médiocrité, les grands génies de l'art et de la littérature :

Je pars de l'idée que la perfection, le tout, n'existe pas, et chaque fois que j'ai transformé l'un de ces soi-disant chef-d'œuvre parfaits accroché ici au mur en un fragment, entre le moment où je me suis mis à chercher dans ce chef-d'œuvre un défaut rédhibitoire, le point décisif de l'échec de l'artiste qui a fait ce chef-d'œuvre, et celui où je l'ai trouvé, j'ai avancé d'un pas. Jusqu'ici, dans chacun de ces tableaux, soi-disant chefs-d'œuvre [...] j'ai trouvé et dévoilé l'échec de son créateur⁴⁶.

Les maîtres anciens, lorsqu'on les lit, peuvent nous faire sentir que nous ne sommes pas à notre place dans la littérature : « Dehors, sale vaurien! », qu'ils nous crierait, si de leur tombe ils pouvaient nous lire, « Dehors, les mortels! » Mais en rabaisant tous ces génies au niveau de leur humanité, de la faille dans leur ensemble parfait, leur chef-d'œuvre, Thomas Bernhard agit à l'opposé de l'idolâtre, en sortant les dieux de leur place, de leur espace sacré, en brisant l'autorité des grands maîtres au lieu de l'ignorer. Ainsi, il nous rappelle que toute œuvre est le travail d'un homme et non d'un héros, un homme avec ses failles qui se retrouveront dans tout ce qu'il crée, même s'il pousse la création jusqu'à une image de perfection. Parce que cette perfection ne restera jamais qu'une image, et que la perfection comme finalité n'apparaît pas dans les plans du langage, qui tend peut-être vers un idéal, qui cherche sans cesse à mieux dire, mais qui ne restera jamais qu'une suite de tentatives de se sortir de l'obscurité, tentatives vouées à l'échec, au recommencement.

C'est ainsi que la littérature peut être perçue comme une aventure sans fin. Si l'écrivain ne joue pas avec l'autorité de ses maîtres, comment pourra-t-il trouver une place dans la littérature en tant que filiation? Parce que les écrivains ne sont pas des pères comme les autres, des Nom-de-Dieu qui exigent de leur succession soumission et sentiment de culpabilité. À partir du moment où le passé nous intéresse, cette question devient fondamentale : que faire avec cette autorité, et que faire avec l'autre autorité, la culture, qui encense des moins-que-rien, qui crie au génie alors que tout ça, ce serait chose du passé? Que faire de son malaise face à ces grands écrivains qu'on aime parfois jusqu'à l'adoration, même si on sait qu'ils puniraient notre impatience de les rejoindre, de créer une œuvre aussi grande que la leur, mais sans l'effort qui l'accompagne? Qui oserait dire que le veau d'or possède la valeur d'une

⁴⁶ Thomas Bernhard, *Maîtres anciens*, coll. « Folio », Paris, Gallimard, 1988, p. 36-37.

grande œuvre d'art, alors qu'elle est l'œuvre de créateurs impatients et idolâtres? L'idéologie de l'authenticité ne se soucie guère de toutes ces questions, de ce malaise face aux influences et au lourd passé de la littérature. C'est toute la question de l'action et de l'inertie.

Alors l'agir de l'auteur-héros, comment s'exprime-t-il dans tout ça? Il ne s'agit évidemment pas d'une action au sens viril du terme. En fait, à la lumière de la révolution sexuelle et de l'apologie de la différence sexuelle, voire de la fragilité masculine, le héros moderne peut ressembler à un homme ayant perdu son assurance sexuelle (je dirais castré en marchant sur des œufs), un homme en questionnement et non plus un chasseur qui traque les plus faibles; un homme du côté des faibles, à problèmes et sans solutions, à l'image de l'écrivain. Un héros indécis, sans doute comique⁴⁷, qui ne sait plus sur quel pied danser, qui essaie, qui se casse la gueule, qui perd la face et recommence. Voilà son action! Malgré tout, la question de Blanchot a tout lieu de se poser par rapport à ce héros démuni : « Est-il prêt à devenir celui qu'il est, l'homme lucide qui ne peut s'appuyer sur rien et qui va se rendre maître de tout?⁴⁸ » On sait que dans le monde des affaires et en politique (excusez le pléonasmе), on ne règle pas les problèmes, on les élimine, on les dynamite ou on les range dans un classeur. Et dans la littérature nihiliste, on se complait dans des problèmes qui semblent insondables, sans solution, sans possibilité de mutation en quelque chose de mieux, de plus grand; on crée l'image d'une lâcheté qu'on croit universelle. Dans la fiction, l'écrivain travaille sur ce qui cloche, ce qui ne tourne pas rond, ce qui résiste à être écrit, ce qui échoue, en parité avec le héros déchu. Il travaille à partir de ces problèmes modernes au lieu de se rendre malade et de se combattre lui-même à coup d'anti-dépresseurs. Il les agrandit s'il le faut, en fait des monstres, se laisse effrayer par la noirceur, s'y lance tête première, la tête bien là, pour écrire l'aventure.

⁴⁷ « [Un] héros indécis est un héros comique ». Maurice Blanchot, « La fin du héros », p. 547.

⁴⁸ Maurice Blanchot, « Réflexions sur le nihilisme », p. 220.

Drôle de projet, diront certains, projet de fou! D'autres prétendront qu'écrire un roman, vivre cette aventure à fond, c'est se prendre pour un autre, alors que se prendre pour soi-même, ce serait raconter sa vie et la prendre pour un roman. Mais il y a un pas à franchir pour passer du côté du roman; se prendre pour un autre va presque de soi. Pour faire de l'écriture une expérience de dépassement, l'écrivain doit se faire plus gros que le bœuf, transcender ses possibilités humaines, lire Proust, Joyce, Musil et viser aussi haut, savoir qu'il n'y arrivera pas, mais continuer à s'entêter. On a beau parler d'authenticité, du fait d'être soi-même et de le crier haut et fort, le romancier préfère se prendre pour un autre. Je persiste à croire que l'écrivain se doit de toujours écrire une œuvre qui le dépasse, une œuvre qu'il est incapable d'écrire, au départ, trop difficile pour lui, afin de surpasser l'image qu'il se fait de lui-même. Bref, sa parole doit dépasser sa pensée, et en toute impunité. Selon la définition de Nietzsche, reprise par Blanchot, le romancier peut même être défini comme un surhomme : « Le surhomme est celui qui seul conduit l'homme à être ce qu'il est : l'être de dépassement, en quoi s'affirme la nécessité pour lui de passer et de périr en ce passage.⁴⁹ »

Ce héros du langage se met au défi d'entreprendre un projet qui tend vers la mort, démesuré, colossal, une brique de plus de 500 pages (qui ne soit pas une saga historique pour personnes âgées : ces livres-là ne sont longs que parce que l'histoire est longue longtemps) qui tente de contenir la somme du monde. Le long de la route, peut-être se laissera-t-il écraser par cette somme, mais il se relèvera et la prendra par petits morceaux pour en faire un tout qui ne ressemble à rien, qui lui ressemble. Si le héros moderne hésite parfois à s'embarquer pour l'aventure, c'est qu'il préfère rester en terrain connu. Quand il lit les maîtres anciens, peut-être se met-il à avoir peur de la connaissance, de l'érudition, et là-dessus, je ne peux pas le blâmer. Alors il se résigne et tente de se débrouiller avec ce qu'il sait, ce qu'il connaît déjà, de raconter le monde avec toutes les failles dans la toile de sa connaissance. Parfois, il mêle les genres pour

⁴⁹ Maurice Blanchot, « Réflexions sur le nihilisme », p. 221.

ne pas avoir à approfondir, à affronter un objet dans son ensemble : tout devient alors fragmenté, et il lui reste la possibilité de créer des liens entre ces parties; à défaut d'une connaissance globale du monde (et donc achevée), le romancier crée un univers dont la connaissance se fonde sur le langage et la forme.

Bien sûr, il y a le danger, pour le narrateur contemporain, de ne s'intéresser à la connaissance sous aucune forme, pas même à la connaissance langagière, stylistique, ce qui aboutit souvent au nihilisme. Si la quête de sens liée à l'origine n'est plus qu'une recherche des petites *bibittes* personnelles remontant à l'enfance, la littérature ne sert plus qu'à refléter l'absence de vision et d'imagination des écrivains. La peur du monde extérieur pourrait expliquer cette tendance à ne s'en tenir qu'à soi, à ce qu'on connaît de soi, d'écrire sur soi, à partir de soi, pour être certain de ne pas dire n'importe quoi, de ne pas enfreindre la réalité en parlant à travers son chapeau. L'écriture, pour devenir cette aventure héroïque du langage, doit plonger dans le passé collectif, dans une connaissance antérieure à sa propre connaissance, pour entrer dans sa naissance comme être de perception, comprendre comment ce passé s'est forgé entre nos deux oreilles. Donc, sans se désintéresser totalement de la connaissance et sans en faire une science, le romancier ne sait pas trop quoi faire avec. Et c'est dans ce malaise qu'il cherche une manière bien à lui de la faire agir à l'intérieur de son écriture. C'est un problème qu'il doit nécessairement confronter dans son entreprise : comment soutenir la somme du monde? Une autre de ces folles aventures!

CHAPITRE IV : Soutenir la somme du monde. Question de raconter

« À plusieurs reprises, au cours de cette nuit, je portais tout mon poids sur mon dos⁵⁰ ». J'ai longtemps médité sur cette phrase du *Journal* de Kafka, écrite après avoir terminé *Le verdict*. Et j'ai péché par présomption en osant éprouver tout le poids du monde sur mes épaules à certains moments où ça n'allait pas avec mon roman, où j'avais l'impression de me battre avec lui, d'affronter un monstre, un titan que j'avais bâti de toutes pièces et qui se retournait contre moi, son maître. En fait, ce n'était que le poids de mon roman, mon propre poids, que je portais sur mon dos, ce qui ne pèse pas grand-chose par rapport au monde. Kafka a vu juste : ce monstre que je tente d'écrire, ce n'est que moi, qu'une infime fraction du monde.

Tenter de contenir le monde dans un livre, voilà qui n'est pas rien. C'est un peu comme voyager dans une ville et espérer tout en voir en deux jours, la « faire », comme disent les touristes. Si beaucoup d'artistes optent pour l'épuration, le degré zéro de l'écriture, le minimalisme, l'écriture blanche, d'autres, plus téméraires, peut-être plus illuminés, les romanciers en sont, persistent à croire qu'ils peuvent contenir la somme du monde en quelques centaines de pages : ils n'hésitent pas à se lancer corps et âme dans la profusion, quitte à se rompre les os en cours de route. Parce que le monde est de plus en plus complexe, même si les médias tentent désespérément de nous faire croire qu'il est tout simple et la voie vers le bonheur toute tracée, l'écrivain doit vivre avec une multitude de nouvelles réalités, de nouvelles manières d'appréhender le réel, de nouveaux médias d'information, en plus de faits politiques de plus en plus complexes, sans parler du passé à chaque jour un peu plus lourd.

Comme l'écrit Fuentes, l'écrivain, par rapport au surplus d'informations, ne s'est jamais senti aussi incomplet, et donc avide de remplir ces failles par du langage et non par du bourrage de faits :

Ces données factuelles ne réussirent pas, cependant, à étouffer la volonté d'écrire de ma génération. Elles nous poussèrent plutôt à réfléchir sur le fait que si nous n'avions effectivement jamais été mieux informés, en communication plus étroite ou plus

⁵⁰ Franz Kafka, *Journal*, coll. « Le livre de poche », Paris, Grasset, 1954, p. 173.

instantanée, jamais, en revanche, nous ne nous étions sentis aussi incomplets, aussi contraints, aussi seuls et, paradoxalement, aussi affamés d'information.⁵¹

Malgré tout, il est évident que l'écrivain fait le tri, sinon il ne s'arrêterait jamais d'écrire, il écrirait l'œuvre d'une vie jusqu'à sa mort. Quand je dis soutenir la somme du monde, j'emploie de grands mots, bien sûr. Je ne parle pas d'écrire un roman qui contienne tout, ce qui serait non seulement irréalisable, mais illisible (ou bien une suite de faits tout juste notés, qu'on a pas eu le temps d'écrire). Comme l'écrit Hermann Broch, capter le monde sans réfléchir serait l'utopie du reportage :

S'il [le reportage] voulait en effet capter le monde, le monde entier tel qu'il est, donc sans choisir, il lui faudrait non seulement devenir illimité comme le monde lui-même, devenir aussi illimité que la noirceur illimitée du journal où se reflète le monde. Il lui faudrait non seulement aligner les faits les uns aux autres, mais être privé même de la possibilité d'établir une liaison, quelle qu'elle soit, entre les faits ponctuels.⁵²

Le pouvoir du héros-romancier réside dans sa faculté à faire des liens entre les parties de sa vie et du monde au lieu de simplement les accumuler dans son bagage; il tisse des liens pour donner sens à un monde décousu. Ainsi, la forme romanesque ne se limite pas à une facette du monde, à un thème : un roman sur quelque chose, destiné aux lecteurs qui aiment ce petit quelque chose et qui l'achèteront. Si le roman en tant qu'esthétique polymorphe est en perte de vitesse ou d'intérêt, c'est peut-être parce que les lecteurs et surtout le discours ambiant exigent qu'un livre parle de quelque chose, traite d'un sujet, d'un thème, voire qu'il se spécialise et donc qu'il remplisse une fonction : un livre à l'image d'un bon citoyen, sagement classé sur sa tablette, dans sa section.

Mais revenons aux gros mots : soutenir la somme du monde par les voies du roman. Pour certains, cette entreprise pourrait ressembler à une quête de toute-puissance, d'autorité, une manière de se placer au-dessus de la masse, tel un chef d'État. D'autres diraient que narrer comme je l'entends, ce serait se prendre pour un dieu, encore mieux qu'un chef d'État. Dans l'ambition d'écrire une œuvre qui réunirait le monde dans ses quelques centaines de pages, on peut voir ce désir que

⁵¹ Carlos Fuentes, *op. cit.*, p. 10.

⁵² Hermann Broch, « La vision du monde donnée par le roman », in *Création littéraire et connaissance*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1985, p. 231.

j'évoquais de créer quelque chose qui soit meilleur que soi, qui transcende toutes nos failles humaines, nos faiblesses et nos lâchetés. Peut-être même un désir d'immortalité et, quelque part, un désir de transcendance qui peut aller jusqu'au sentiment de toute-puissance; se surpasser soi-même et surpasser le monde du même coup, se faire dieu, non pas par quelques coups de baguette magique, mais par quelques coups de stylo, disons plus précisément quelques martèlements de doigt sur le clavier, idéalement des martèlements qui font mal, un mal qui reste longtemps imprimé sur la page.

Le terme « soutenir » n'a donc rien de ferme, il tremble sous le poids qu'il supporte, il chancelle comme l'écrivain angoissé qui hésite devant chaque mot. Le roman, au lieu de régler des cas, les exploite et en fait des histoires qui se perpétuent. Et ce projet est sans fin, puisque « l'auteur de romans [continue] à être confronté au territoire du non-écrit, qui sera toujours [...] infiniment plus vaste que le territoire de l'écrit⁵³ ». Il est vrai que le roman a beaucoup à voir avec la vision de grandeur, la volonté de puissance, jusqu'à la tyrannie, peut-être, la tyrannie de la perfection, de la globalité. L'écrivain rêve de son œuvre achevée comme d'un beau tout parfait, uniforme, comme un château, mais pas un château de sable, un château dont la pierre résistera au temps. Parfois, son aventure est accompagnée d'un brin de mégalomanie, pour résister aux exigences de la brièveté qui sont des exigences de marché et non une esthétique contemporaine; une esthétique sur demande, peut-être.

Une question s'impose alors : Comment nous, Québécois encore affectés d'un certain sentiment d'infériorité, oserions-nous nous prendre pour des monstres de la littérature et écrire une tonne de briques qui contiennent le monde et le fasse tenir en un morceau? Le héros, par le passé, devait sa gloire en partie à son ascendance, comme l'écrit Blanchot : « l'ascendant qu'il exerce et qu'il doit à ses hauts faits est en même temps le signe de son ascendance, cela qu'il doit à son origine et qui le fait venir

⁵³ Carlos Fuentes, *op. cit.*, p. 14.

naturellement de haut⁵⁴ ». Comme les fils de riches deviennent des riches, parce que c'est dans le sang, c'est divin, c'est presque magique. Serions-nous condamnés à une pauvreté imaginative et créative, à ne pas avoir, nous aussi, notre brique de mille pages, notre monument de la littérature qui fera de nous des héros à nos propres yeux? Et est-ce si important? Est-ce que notre époque appelle ce genre de réalisation héroïque? Sans doute que non. Mais il serait dommage de croire qu'il faut baisser les bras et ne pas écrire les romans qu'on porte au fond de soi, au risque qu'ils ne soient pas publiés.

L'héroïsme, comme je l'entends, au lieu de tenter de soutenir la somme du monde et de se faire tout-puissant, serait plutôt voué à mettre en lien plusieurs petits morceaux du monde pour former un tout symbolique. Au lieu de la fermeté et de l'hermétisme d'une somme, ce tissage romanesque permet un bougé, un mouvement qui invite à une plus grande liberté, à une quête plus étendue de sens. Par exemple, la narration permet de s'extraire de soi, de voir le monde sous divers angles, tout en restant toujours tout près de soi, mais sur une route parallèle. C'est en me racontant que je me vois dédoublé, que mon image se fragmente et que je peux parcourir plusieurs avenues du réel, et ainsi ne pas remplir une case dans l'échiquier du rendement social. Le territoire du roman se veut infiniment plus large que celui de la société, et cet espace de liberté fait peur autant aux bons citoyens qu'aux dirigeants des états. La narration romanesque permet de donner des ailes au plus petit des héros, au *je* en apparence le plus limité, le plus enterré par les voix des maîtres du monde. Même du fond d'une ruelle, un itinérant peut prendre la parole et parcourir le monde par le langage, un criminel peut s'exprimer comme jamais il ne le pourrait dans un tribunal, puisque « [cette voix qui nous questionne] crée, avec nous, le terrain commun où les déniés peuvent se rejoindre et se raconter les histoires interdites par les dénégateurs⁵⁵ ».

⁵⁴ Maurice Blanchot, « La fin du héros », p. 541.

⁵⁵ Carlos Fuentes, *op. cit.*, p. 232.

Avec ce qu'on pourrait appeler la mondialisation de la littérature (qui est une bonne chose de ce point de vue, et une mauvaise dans le fait qu'aucune loi n'interdise aux actrices porno de publier des livres), les déniés, les oubliés de l'histoire peuvent habiter le territoire romanesque qui leur a toujours échappé. Les Québécois qui écrivent en français en font partie, avec les Africains, les Antillais, et toutes ces cultures gravitant autour de la grande culture canonisée de l'Europe et des États-Unis. Au Québec, nous sommes pris en plein dans cet entre-deux où nous cherchons à nous définir, entre l'Europe de nos ancêtres et l'Amérique, terre d'abondance et d'avenir : on croit qu'il n'y a là que le néant, l'inexistence. Ce pied tremblant, ni enraciné dans la nation ni dans la langue, peut enfin trouver une place où s'exprimer, dans ce terrain ouvert de l'imagination, où chacun peut bâtir sa demeure. Si une nouvelle nation est possible, peut-être l'est-elle à l'intérieur du roman, comme le révèle Fuentes :

Le phénomène a ouvert un nouveau chapitre de l'histoire romanesque et a également inauguré une nouvelle géographie du roman, faisant disparaître la frontière artificielle entre "réalisme" et "imaginaire", et situant les romanciers, par-delà la nationalité de chacun, dans le territoire commun de l'imagination et de la parole.⁵⁶

Utopie? Peut-être, mais il y a lieu d'espérer et de tenter sa chance, au risque de se casser le cou et d'aller réfléchir un peu dans le néant. Ce qu'on peut dire, c'est que par la narration, l'écrivain se donne une puissance, non pas dans son sens politique, mais dans cette possibilité d'élargir le monde, de le voir sous divers aspects, et il insuffle cette force à ses héros. Si cette force n'a rien à voir avec celle des dirigeants du monde, c'est qu'elle ne prétend pas mettre un terme à l'interminable. Je pense à Leonardo da Vinci, à toutes ses œuvres inachevées, à toutes ces facettes de l'univers explorées sans jamais aboutir à une conclusion. Le génie artistique n'a pas à faire qu'avec l'achèvement, qui est affaire de toute-puissance et de mythe immortel, monumental.

Ce que le romancier doit prendre en considération, c'est sa mission éthique, dans un monde où il a tout lieu de se sentir impuissant, désengagé. En créant un territoire romanesque, il ajoute au monde, le complète sans l'achever : « L'écrivain et l'artiste

⁵⁶ *Ibid.*, p. 20.

ne savent pas : ils imaginent. Leur aventure consiste à dire ce qu'ils ignorent. [...] Le roman ne montre ni ne démontre le monde, il lui ajoute quelque chose. Il crée des éléments verbaux qui complètent le monde⁵⁷ ». Umberto Eco a lui aussi bien exprimé la responsabilité du héros-narrateur, qui a quelque chose à voir avec ce poids à porter que j'évoquais :

[Le] fait que je sois placé dans une dimension temporelle me rend conscient de la gravité et de la difficulté de mes décisions, mais aussi du fait que je dois décider, que c'est moi qui dois décider et que ma décision se relie à une série indéfinie de devoir-décider qui implique tous les autres hommes⁵⁸.

Les livres « dont vous être le héros » ont au moins le mérite de mettre cette idée en lumière. Le roman serait donc un genre de communauté de personnages gravitant autour d'un ou de plusieurs narrateurs dont les mots permettent l'organisation. Et si le narrateur se croit tout-puissant, il se rendra bien compte en cours de route que son pire ennemi est le langage, et qu'il travaille en étroite collaboration avec cet ennemi. Ce qui peut expliquer pourquoi la communauté romanesque prend du temps à s'élaborer, à se mettre en place, à former un ensemble harmonieux (ce que de réelles communautés n'arrivent sans doute pas à réaliser). Fuentes ajoute que dans l'œuvre de fiction, « [les] faits et les images se succèdent, surabondants, répétitifs, sans forme ni suite. Et pourtant, qu'est-ce que l'imagination si ce n'est la transformation de l'expérience en connaissance? Et cette transformation n'exige-t-elle pas un temps, une pause, un désir⁵⁹ ». L'auteur-héros donne forme au surplus de faits et d'images, façonne la terre avec son imagination, pas en sept jours, mais en une infinité de moments, jusqu'à toute une vie, s'il en a la force.

De plus en plus, ce travail se fait en étroite collaboration avec le lecteur. La communauté romanesque a besoin de son engagement, sa part de l'action. En attendant d'y arriver, l'écrivain luttera contre les éléments du langage, se battra avec son œuvre en devenir, cherchant à passer de l'hermétisme à une plus grande clarté. J'ai longtemps cru que jouer à cache-cache avec le lecteur stimulerait son imagination

⁵⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁵⁸ Umberto Eco, *op. cit.*, p. 143.

⁵⁹ Carlos Fuentes, *op. cit.*, p. 12.

et son désir de découvrir les sources d'un mystère. Que m'enfermer dans une voix unique et lourde de subjectivité me permettrait de me faire des amis lecteurs, des braves gens désireux de pénétrer dans mon cerveau au risque d'y patauger pendant des heures avant d'arriver à comprendre ce qui se passe là-dedans et que moi-même, je n'ai pas compris. Erreur! que je me suis écrié, après avoir pataugé plusieurs fois dans la première version de mon roman en essayant de trouver des solutions pour m'en sortir. J'ai réalisé ce que c'était que d'être un lecteur, au lieu de continuer à me prendre pour un écrivain tellement investi dans son système (ai-je besoin de dire qu'un écrivain ne cesse jamais d'être lecteur, et mort à celui qui l'oubliera!). Je pose la question : quelle est la valeur d'un système dont personne n'est le récepteur? Est-ce qu'un arbre qui tombe dans une forêt inhabitée émet quand même un son? On connaît l'histoire.

Tout ça pour dire qu'il y a l'hermétisme de Joyce, par exemple, et il y a celui du débutant. À moins de provenir du cerveau d'un génie (l'hermétisme comme forme et non comme faille), cela me semble être une forme de paresse due à l'inexpérience, une manière de laisser le lecteur travailler encore plus fort que l'auteur, travailler à démêler ce qu'il n'a pas réussi à démêler lui-même. Pas très héroïque, je suppose. Tout ça pour dire que le roman moderne permet un dialogue, un partage entre l'auteur et le lecteur. Ce dernier n'assiste plus, passif, à des aventures et à des exploits qui ne pourraient jamais se produire dans sa vie, parce qu'ils relèvent du monumental ou du divin. Et l'auteur ne lui impose pas avec autorité un livre à lire et un message tout fait à recevoir sans avoir à travailler. Bien sûr, la télévision nous a habitués à agir partout comme dans un rêve, même dans la lecture. Envers et contre tous, le héros moderne invite le lecteur à prendre part à l'aventure de lire, à lire comme on écrit, contrairement à ce qui se passe dans le roman populaire⁶⁰. L'héroïsme romanesque se

⁶⁰ « Le roman devient alors nécessairement une machine gratifiante, et puisque la gratification devra opérer avant la fin du texte, elle ne pourra évidemment pas être confiée à une libre décision du lecteur [...] l'essentiel est que le lecteur n'ait rien à faire pour la mettre en œuvre, voire qu'il puisse s'en remettre totalement au roman, machine à rêver des gratifications fictives. Ainsi, le héros

développe entre l'auteur et le lecteur, par une invitation à prendre part au jeu, à créer du sens qui ne soit pas arrêté, qui se renouvelle à chaque lecture :

Que celui-ci [le héros] soit réellement vainqueur de tous ses adversaires et qu'il prenne à la chasse tous les animaux ou qu'il se fracasse tragiquement contre le monde empirique environnant après une victoire intérieure, c'est toujours l'identification avec ce vainqueur qui, au vrai sens du mot, maintient tendu et haletant le poète comme le lecteur, qui incite l'un à la création, l'autre à participer à cette création et qui, dans l'œuvre littéraire, fait précisément naître ce monde qui n'est pas tel qu'il est réellement mais tel qu'il est désiré et redouté.⁶¹

Ce qui fait naître un univers romanesque, c'est justement ce réseau infini de sens, et ce petit héros qui tente de tisser des liens entre les divers éléments d'un monde déconstruit, avec son imagination à tout casser. Sans doute que ce poids du monde que les romanciers entendent soutenir devient un peu plus léger avec l'aide du lecteur, dans l'idée que cette somme se partage dans et par l'écriture. Ainsi, le monde n'est pas tel qu'il est, ni tel que l'auteur le décide, ni tel que le lecteur l'anticipe, mais tel qu'il se meut dans cette aventure vivante du langage en action. Évidemment, pour que ce projet ait lieu, il faut des lecteurs, il faut donc être publié, jouer le jeu du marché; encore un paradoxe de l'agir auquel doit faire face l'écrivain dans sa quête héroïque.

* * *

Évidemment, je ne propose pas un héroïsme de tout repos, pas plus qu'un guide avec étapes faciles à réaliser pour y arriver. S'il y a un jeu de puissance dans cette façon d'appréhender l'écriture, il me permet de me faire une armure pour résister aux tendances de la littérature actuelle et à la manière dont on la traite socialement. En m'octroyant le droit d'apostropher le langage de la mode et de la demande, je fais une petite place à mon nom, j'en fais une majuscule, quelque chose qui aspire à se transcender, une œuvre qui dépasse ce que je suis, qui ne tend pas vers la puissance, mais vers la liberté. Et « qu'est-ce que la liberté, si ce n'est la quête, peut-être sans

charismatique du roman populaire sera quelqu'un qui, de concert avec l'auteur, possède un pouvoir que le lecteur n'a pas. » Umberto Eco, *op. cit.*, p. 22. C'est moi qui souligne.

⁶¹ Hermann Broch, *op. cit.*, p. 227

fin, de la liberté qui ne s'acquiert que par sa quête même?⁶² » J'assume donc que cette liberté ne signifie pas faire ce qui me plaît, mais qu'elle sous-tend une extrême exigence; prendre son temps au lieu de le passer à faire les choses à moitié.

Par l'écriture de cet essai, j'ai posé indirectement le même questionnement qui m'habite par rapport au roman. Comment écrire sur l'héroïsme dans une posture d'énonciation qui ne soit pas toute-puissante, pas autoritaire, pas tout à fait héroïque, ou d'un héroïsme nouveau, à élaborer en cours de route? Comment faire coïncider l'objet qui m'intéresse avec une posture qui aille dans le même sens? En d'autres mots, comment ne pas faire faire à mon écriture le contraire de ce qu'elle dit, comment réfléchir sur l'héroïsme sans me prendre pour un héros, sans tomber dans le piège d'une subjectivité qui voudrait faire la loi en énonçant des vérités indiscutables, établir les fondations d'un temple inébranlable? D'où mon malaise d'écrire sur un sujet, l'héroïsme, alors que c'est contraire à ma vision de l'écriture, où il n'y a pas de sujets, que du langage en action. Le défi aura été de parvenir à une posture d'essayiste qui soit aussi libre, plurielle, mouvante que celle d'un narrateur romanesque. Si je choisis le roman, c'est justement pour pouvoir me camoufler derrière un énonciateur qui ne parle pas en mon nom, qui déconstruit ma pensée, tout ce dont je suis convaincu, les lois que je pourrais lui imposer, pour nous mettre à l'épreuve, moi et mes idées romanesques.

Même si de nos jours, les héros (ou les idoles) sont de plus en plus jeunes, je ne me sens pas assez mature pour tenter une réflexion sur le « processus créateur », n'ayant écrit que quelques lignes rarement mises à l'épreuve du lecteur, presque pas confrontées à sa part du travail. En écrivant directement ce que je pense, j'ai l'impression de me faire héros, c'est-à-dire d'aller au-delà de moi-même; parler de l'expérience de la création alors que je n'en suis qu'au berceau de l'écriture, à mes premiers balbutiements. Écrire comme un ogre dans le corps d'un Petit Poucet. Peut-être que ce saut, finalement, est apparenté à cette tentative d'écrire un roman :

⁶² Carlos Fuentes, *op. cit.*, p. 34.

chercher une voix qui tend vers un certain héroïsme romanesque sans tout briser sur son chemin, en détruisant certaines idées reçues, bien sûr, mais en laissant retomber la poussière pour voir ce qui reste au bout du compte, ces obstacles imprévisibles, même pour le plus vaillant des héros. Par le roman, je me présente, je me nomme, tout en me faisant tout petit, tellement petit que c'est ma voix qui sort de l'ombre, et non pas moi, pas ma figure à idolâtrer, seulement une voix sans muscles et sans visage, qui cherche sa force dans la liberté de dire et de penser.

Malgré tout, peut-être que certains prophètes de malheur vont bientôt surgir des entrailles de la terre (si ce n'est déjà fait) pour annoncer la fin de la littérature aux profits de paroles plus claires, plus accessibles, plus réconfortantes pour les fidèles du monde moderne. Certains l'ont anticipé à même la littérature : on n'a qu'à penser à Ray Bradbury dans *Fahrenheit 451*, où les livres sont interdits et brûlés par les autorités. Si on ne veut pas laisser la société organiser les obsèques du roman, il me semble nécessaire de revenir un peu dans le temps et de se mouvoir dans l'espace, non pas pour sauver le monde, mais pour regarder ce qui s'est passé, ce qui se passe autour de nous afin de continuer à représenter le monde, non pas tel qu'il est, mais tel qu'on le désire et tel qu'on le redoute tout à la fois.

La question gravite encore au-dessus de la tête du héros, chancelante, prête à lui tomber dessus à tout moment : « Le roman est-il mort ? » Il n'en tient qu'au romancier. Qu'il pose des gestes héroïques, à commencer par des gestes d'écriture, et qu'il le garde en vie.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

ARENDT, Hannah. *La crise de la culture*. Coll. « Folio essais ». Paris : Gallimard, 1961, 380 p.

BAKHTINE, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1978, 488 p.

BARTHES, Roland. « L'utopie du langage », in *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*. Coll. « Points essais ». Paris : Seuil, 1972, p. 62-65.

BATAILLE, Georges. *La littérature et le mal*. Paris : Gallimard, 1957, 201 p.

BELLEAU, André. « Pour la nouvelle », in CARPENTIER, André. *Du pain des oiseaux*. Montréal : VLB Éditeur, 1982, p. 9-11.

BERNHARD, Thomas. *Maîtres anciens*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1988, 253 p.

BIRNBAUM, Antonia. *Nietzsche : les aventures de l'héroïsme*. Coll. « Critique de la politique ». Paris : Payot, 2000, 293 p.

BLANCHOT, Maurice. *De Kafka à Kafka*. Coll. « Folio essais ». Paris : Gallimard, 1981, 248 p.

_____. « La fin du héros », in *L'Entretien infini*. Paris : Gallimard, 1969, p. 540-555.

_____. « Réflexions sur le nihilisme », in *L'Entretien infini*. Paris : Gallimard, 1969, p. 201-255.

BROCH, Hermann. « La vision du monde donnée par le roman », in *Création littéraire et connaissance*. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1985, p. 215-244.

ECO, Umberto. *De superman au surhomme*. Paris : Grasset, 1993, 245 p.

FREUD, Sigmund. *Le malaise dans la culture*. Coll. « Quadrige ». Paris : Presses universitaires de France, 1995, 112 p.

FUENTES, Carlos. *Géographie du roman*. Coll. « Arcades ». Paris : Gallimard, 1997, 233 p.

JACOB, Suzanne. *La bulle d'encre*. Coll. « Boréal compact ». Montréal : Boréal, 2001, 150 p.

KAFKA, Franz. *Journal*. Coll. « Le livre de poche ». Paris : Grasset, 1954, 700 p.

MUSIL, Robert. *L'homme sans qualités*, tome I. Coll. « Points ». Paris : Seuil, 1956, 793 p.

NADAUD, Alain. *Malaise dans la littérature*. Coll. « Recueil ». Paris : Champ Vallon, 1992, 105 p.

NOLAN, Christopher. *Batman Begins*. Warner Bros., 2005, 141 min.

PIRANDELLO, Luigi. *Feu Mathias Pascal*. Paris : Calmann-Lévy, 1965, 314 p.

ROBERT, Marthe. *Roman des origines et origines du roman*. Coll. « Tel ». Paris : Grasset, 1972, 364 p.

TAYLOR, Charles. *Le malaise de la modernité*. Coll. « Humanités ». Paris : Cerf, 1992, 125 p.

WOOLF, Virginia. *Journal d'un écrivain*. Paris : Christian Bourgois Éditeur, 1984, 586 p.